U d'/of OTTAWA
39003003333555



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

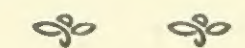
http://www.archive.org/details/lettresdefemmes00rav

LETTRES DE FEMMES

A

JACQUES CASANOVA

DANS LA MÊME COLLECTION



Parus :

LETTRES INÉDITES DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

En préparation :

LA SOCIÉTÉ DU SECOND EMPIRE

(Lettres inédites de Mme A. Didier à M. et Mme Edgar-Quinet.)



HELIOG. FILLON

L. Michaud Edit. Paris.

MANON BALLETTI, en Thalie, d'après Nattier.

LETTRES DE FEMMES

A

JACQUES CASANOVA

Recueillies et annotées par ALDO RAVÀ

Traduites de l'italien par ÉDOUARD MAYNIAL

Portrait en héliogravure de Manon Balletti,
d'après un tableau de Nattier



Société des Éditions
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

D
885.7
L41 14
1 v

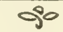
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires numérotés :

cinq sur papier de la Manufacture impériale

du Japon

et quinze sur papier vergé de Hollande.



PRÉFACE

Le destin réservait aux *Mémoires* de Casanova une fortune aussi aventureuse que celle de leur auteur; dérobés, comme l'on sait, pendant longtemps, à la curiosité du public qui, tout en en connaissant l'existence, les considérait comme définitivement perdus, ils furent publiés, quelques années après la mort de Casanova, par les soins d'un professeur français et d'un érudit allemand, qui en altérèrent le texte dans deux éditions successives. Ainsi travestis, ils éveillèrent cependant un grand intérêt et les éditions s'en multiplièrent; en revanche, ils eurent moins de chance avec la critique la plus autorisée qui les jugea apocryphes et les considéra comme la production fantastique d'un écrivain de génie.

Les temps et les idées changèrent; on connut le désir, le besoin d'étudier les personnes et les faits directement, sans transpositions intermédiaires; c'est alors que les mémoires en général acquirent une importance de tout premier ordre dans la littérature. Ceux de Casanova, si étendus, si détaillés, furent examinés avec un intérêt tout particulier et, soumis à des recherches minutieuses, apparurent de la plus indiscutable authenticité.

Il arriva que ces *Mémoires*, qui, jusque-là, avaient été la lecture de prédilection des débauchés, qui y cherchaient les passages scabreux et les scènes érotiques, furent par la suite très souvent consultés et cités par les historiens désireux de mieux pénétrer l'intimité de la vie et des mœurs du XVIIIe siècle. Aussi Casanova, tout en demeurant le type de l'aventurier, trouva-t-il peu à peu quelques juges moins sévères qui lui reconnurent des qualités précieuses d'historien, d'observateur, de lettré. D'un côté, sa vie, témoin sincère et caractéristique du siècle où il vécut, fut étudiée et commentée; d'autre part, on chercha à mieux mettre en lumière les personnages nommés dans les *Mémoires* et à contrôler, à documenter et à compléter les faits qu'il racontait. On arriva finalement à comprendre — et pourtant les incrédules ne manquent pas, encore maintenant — que le *Casanovisme* n'est pas un tribut d'hommage exagéré à un coquin de génie, et encore bien moins une stérile curiosité de ses faits et gestes, mais le désir d'approfondir la connaissance de tant de figures secondaires, de tant de petites anecdotes qui, rapprochées de personnages plus importants et de faits plus notoires, servent admirablement à compléter le tableau de la vie du XVIIIe siècle.

Convaincu depuis longtemps de cette vérité, poussé par cette floraison toute récente d'études sur Casanova (qui, j'ose l'espérer, décideront la maison Brockhaus à permettre au moins, sinon à entreprendre directement un jour la publication du fameux manuscrit original des *Mémoires*, jusqu'à présent inédit), j'eus l'idée d'aller consulter les papiers laissés par Casanova à Dux. Après avoir

obtenu l'autorisation du comte Waldstein, qui me donna aimablement l'hospitalité, l'été dernier, pendant plus d'un mois, dans son splendide château, j'eus tout loisir de faire des études approfondies et de très heureuses recherches; je me persuadai ainsi que ces innombrables documents — dont une infime partie seulement est connue — méritaient d'être publiés et commentés.

Parmi eux, les lettres, qui sont fort nombreuses, attirèrent tout naturellement mon attention, comme l'expression la plus sincère de la pensée qui les a dictées, et comme l'exposé le plus véridique des faits auxquels elles se rapportent.

Cette préférence fut certainement prévue par Casanova, qui a écrit : « *C'est une chose certaine qu'après mon départ pour l'éternel repos, quelqu'un prendra mes vieilles frusques, et que tous mes carnets seront soigneusement examinés par un héritier de rencontre, et principalement les lettres que j'aurai conservées... Aujourd'hui, moi vivant, je puis sans vaine gloriole me consoler en pensant qu'au moins après ma mort justice me sera rendue par mes contemporains qui n'ont jamais voulu me la rendre de mon vivant.* »

Je ne sais pas, en vérité, si la justice invoquée par Casanova lui sera rendue précisément maintenant, après la publication de ces lettres de femmes que je suis le premier à donner au public; mais je crois que, grâce à ces lettres, on jugera au moins comment ce type exceptionnel d'homme — exceptionnel pour n'importe quelle époque et n'importe quel pays — devait posséder quelque chose de plus et de mieux que la prestance physique et l'habileté séductrice

élevée à la hauteur d'une carrière, pour s'attirer, soit quand il était jeune homme, soit quand il fut devenu vieux, non seulement l'amour matériel, mais aussi l'affection, l'estime, la sympathie, le dévouement des femmes, jeunes ou vieilles, pauvres d'esprit ou intelligentes, ignorantes ou lettrées.

La figure stéréotypée du Casanova libertin, amateur et exploiteur de femmes, synonyme de Don Juan, que connaissent même les lecteurs de romans populaires, en souffrira quelque peu, c'est vrai; et cela pourra déplaire aux âmes timorées et pudibondes, habituées à tonner contre l'immoralité de l'aventurier et contre la corruption de son siècle, comme cela déplaira aussi aux dilettantes de la littérature graveleuse, qui seront trompés dans leur attente du scandale. Mais, en revanche, la vérité historique y gagnera, et aussi la connaissance de la psychologie féminine du XVIIIe siècle, plus compliquée peut-être qu'on ne le croit, et enfin la biographie de Casanova, si obscure encore aujourd'hui, spécialement pour l'époque qui s'étend de 1774 à la mort, époque non comprise dans les *Mémoires*.

Nous n'avons pas cru devoir publier toutes les lettres de femmes qui existent dans les archives Waldstein, mais seulement celles qui nous ont paru avoir une valeur littéraire ou biographique ou de simple curiosité; nous nous sommes efforcé de leur conserver leur caractère original et n'y avons ajouté que les notes nécessaires pour éclairer les faits ou les personnages, et des renvois aux passages correspondants des *Mémoires*. Nous dirons enfin quel but nous nous sommes proposé en entreprenant ce travail : offrir aux érudits des documents inédits qui méritaient d'être mis en lumière, et faire connaître aux casanovistes quelques

lettres de personnages intéressants par leur intimité avec le grand aventurier.

Obligé de faire souvent des recherches dans les archives italiennes ou étrangères, j'ai été utilement aidé par d'aimables et distingués érudits qui m'ont prêté de très bon cœur leur concours et qui ont droit à ma sincère reconnaissance; parmi eux, et en première ligne, le très savant M. G. Gugitz, de Vienne, fut mon précieux collaborateur.

ALDO RAVÁ.

Venise, Octobre 1911.

LETTRES DE FEMMES

A

JACQUES CASANOVA

MANON BALLETTI

CASANOVA, *arrivant à Paris après sa fuite miraculeuse des Plombs, le* 5 *janvier* 1757, *dit qu'il se rendit aussitôt chez ses amis Balletti, les fameux acteurs de la Comédie-Italienne, plus connus sous les noms de* Silvia *et* Mario, *auxquels, dès l'année* 1750, *lors de son premier voyage à Paris, il avait été présenté par leur fils Antonio; il fut accueilli à bras ouverts : « La joie fut dans toute la maison dès qu'on sut que j'étais arrivé. Je n'ai jamais été plus sincèrement aimé que par cette intéressante famille. J'embrassai avec transport le père et la mère que je retrouvai à tous égards tels que je les avais laissés en* 1752; *mais je fus vraiment frappé à la vue de leur fille, que j'avais laissée enfant, et que je retrouvais grande et bien formée. Mlle Balletti avait quinze ans* (1), *elle était devenue belle, et sa mère, l'ayant élevée avec soin, lui avait donné les meilleurs maîtres et tout ce qu'une mère pleine d'esprit, de grâces et de talents peut donner à une fille chérie et douée de dispositions excellentes : vertus, grâces et talents, et ce savoir-vivre qui dans tous les états est, avec le tact des convenances, le premier des talents...* »

(1) Elle en avait en réalité dix-sept, étant née en 1740; baptisée le 4 avril, elle fut tenue sur les fonts baptismaux par Louis-François-Marie de Verton, autrefois maître des cérémonies du roi et de la dauphine, envoyé extraordinaire près du czar.

Casanova, à qui sa longue détention sous les Plombs avait peut-être donné une nouvelle virginité sentimentale, confesse, dans ses Mémoires, *qu'il n'essaya même pas de résister au charme qui émanait de cette délicieuse enfant; mais il ne sut pas, d'autre part, concentrer toute son affection sur elle, en disciplinant ses pensées, en mettant ses faibles sens à l'abri des mille désirs que Paris devait réveiller chez un jeune homme peu porté, comme il l'était, et par nature, et par habitude, aux chastes amours platoniques. Il continua cependant à fréquenter assidûment la famille Balletti, sans négliger pour cela d'autres relations plus positives, confiant dans son étoile qui l'avait déjà tant de fois aidé, et se laissant aller, selon ses propres paroles, « comme un corps inerte qu'un filet d'eau entraîne ».*

« La fille de Silvia m'aimait, et elle savait que je l'aimais, quoique je ne le lui eusse jamais dit; mais la femme a le sentiment si fin! Au reste, elle se gardait bien de me le faire connaître, car elle aurait craint de m'encourager à exiger des faveurs et, ne se sentant pas sûre d'être assez forte pour me les refuser, elle appréhendait mon inconstance. Ses parents l'avaient destinée à Clément qui, depuis trois ans, lui enseignait à jouer du clavecin; elle le savait, et rien ne l'empêchait de consentir à devenir sa femme; quoiqu'elle ne l'aimât pas, elle le voyait avec plaisir... M. Clément était visiblement amoureux de la jeune Balletti, et celle-ci était ravie que je m'en aperçusse, car elle ne doutait pas que cette certitude ne me forçât à me déclarer, et elle ne se trompa pas... Je m'en suis repenti; car, après ma déclaration, Clément fut congédié, et je me trouvai à pire condition. L'homme qui se déclare amoureux d'une femme autrement qu'en pantomime a besoin d'aller à l'école. »

Je ne m'étendrai pas ici sur tous les événements qui suivirent cette déclaration d'amour, puisqu'aussi bien mon but

n'est pas de résumer les Mémoires, *mais de les expliquer, de les commenter, et au besoin de les corriger sur certains points; au surplus, les faits que Casanova expose dans les chapitres suivants n'ont rien à voir avec Manon qui, par la suite, est si rarement nommée, et toujours pour des choses si peu importantes, que sa petite figure disparaît presque effacée par des épisodes bien plus retentissants.*

Il me suffira, uniquement pour fixer certaines dates, de rappeler les trois voyages que fit Casanova pendant cette période.

En mai 1757, *grâce à la protection de l'abbé de Bernis, son ancien compagnon d'orgie, il fut chargé d'une mission secrète à Dunkerque, où il y avait à surveiller quelques navires de guerre; cette mission lui rapporta cinq cents louis qu'il s'empressa, à son retour, de manger avec des actrices ou avec les filles les plus à la mode.*

Quelque temps après, Casanova obtint une mission bien plus importante : il s'agissait de négocier en Hollande un emprunt pour le compte du gouvernement français. Casanova dit qu'il partit pendant l'automne de la même année (1757) *muni d'une recommandation du duc de Choiseul pour M. d'Affri, ambassadeur de France à La Haye, et d'un passeport signé de Berkenrode, ministre de Hollande à Paris. Cette seconde mission aussi lui réussit admirablement : et le* 10 *février* 1758, *toujours d'après les* Mémoires, *Casanova revint à Paris chargé d'honneurs et d'argent — gagné en partie dans une affaire qu'il avait traitée pour la fameuse marquise d'Urfé — et rapportant de splendides cadeaux pour la famille Balletti : « Je surpris agréablement Silvia en lui disant que j'avais travaillé pour sa fille, et Manon rougit et baissa les yeux d'une manière assez significative ».*

Casanova eut alors l'idée d'entreprendre une spéculation, en fondant une grande fabrique de soieries imprimées :

idée malheureuse s'il en fut, qui d'une part finit par le conduire en prison, et, d'autre part, lui amena les reproches de Manon, justement jalouse des vingt jeunes ouvrières qui travaillaient dans l'usine.

Entre temps, la pauvre enfant avait été frappée d'un coup terrible : « Sa mère mourut étique dans nos bras. Dix minutes avant d'expirer, elle me recommanda sa fille, et je lui promis bien sincèrement de l'épouser... » Animé de cette excellente intention, Casanova, à qui l'insuccès de son entreprise industrielle avait procuré un procès et quelques heures de prison, tandis que ses maîtresses l'avaient mis totalement à sec, pensa sérieusement à retourner en Hollande. « Je me décidai d'abord à me défaire de tout à Paris, d'aller une seconde fois en Hollande pour me remettre en fonds, dans l'intention de les placer en rente viagère sur deux têtes et de vivre dès lors à l'abri de tout souci importun. Les deux têtes devaient être celle de ma femme et la mienne; ma femme devait être Manon Balletti, et ce projet, que je lui communiquai, aurait comblé ses vœux si, comme elle le souhaitait, j'avais commencé par l'épouser... »

Casanova dit qu'il partit de Paris le 1er décembre 1759, après s'être rendu, cette fois encore, chez le duc de Choiseul qui lui promit une lettre de recommandation pour l'ambassadeur, M. d'Affri; il ajoute qu'il s'arrêta deux jours à Bruxelles et qu'il se rendit ensuite directement à La Haye, d'où, après quelque temps, il passa à Amsterdam...

C'est ici que nous interrompons le récit des événements, et nous allons essayer de refaire le chemin parcouru, depuis 1757, en nous servant comme guide non plus des Mémoires, mais des lettres écrites par Manon pendant la même période.

Ces lettres, au nombre de quarante et une, se trouvent aux archives Waldstein, à Dux, et c'est un hasard providentiel que Casanova les ait conservées, parce qu'elles nous per-

mettent de redresser la chronologie de cette partie si importante des Mémoires *qui a été, comme on le verra, entièrement altérée. Entendons-nous bien : je ne crois pas que les erreurs soient imputables à un défaut de mémoire de Casanova, puisque, de toutes façons, ayant sous les yeux ces lettres, comme nous les avons, il lui eût été facile de se corriger en les relisant et en ravivant ainsi le souvenir confus de ces événements lointains; je pense plutôt qu'il aura peut-être voulu délibérément altérer la vérité, pour des raisons qui m'échappent, à moins que Laforgue (le rédacteur des* Mémoires), *coupable déjà de tant d'autres erreurs, en ait commis une ici aussi. La question ne pourra être tranchée qu'après la publication, tant de fois réclamée, du manuscrit original.*

Les lettres de Manon sont donc très importantes comme document irréfutable pour corriger la chronologie des Mémoires *de Casanova; mais ce n'est pas là leur seul, ni leur plus grand intérêt : en dehors de toute considération relative à la personne de Casanova, oubliant même qu'elles furent écrites par une fiancée du célèbre aventurier autour duquel s'acharnent les recherches des érudits, elles ont une valeur intrinsèque, absolue, exceptionnelle, par la sincérité de la pensée, la fraîcheur des sentiments, la variété des images, la vivacité du style. Manon Balletti, déjà immortalisée par le pinceau exquis de Nattier* (1), *vivra désormais parmi les figures féminines du* XVIIIe *siècle grâce à ces lettres où elle a mis tant d'elle-même* (2).

Un premier groupe se compose de plusieurs lettres que

(1) Ce tableau, dont nous donnons la reproduction en frontispice, appartient à la galerie Kræmer, à Paris.

(2) Cf. *Mémoires*, édit. Garnier, II, chap. 13 et 14 — III, chap. 15 à 20 — IV, chap. 1 à 6. — A. Ademollo, *Una famiglia di comici italiani nel secolo* XVIII. Firenze, 1885.

Manon écrivait à Casanova secrètement, le soir, pour lui communiquer tout ce qu'elle n'avait pu lui dire pendant le jour, en présence de ses parents et de ses frères. Aucune n'est datée, mais vraisemblablement elles embrassent une période d'environ cinq mois, d'avril à août 1757.

[Lettres en français dans l'original.]

Ah ! que M. mon frère m'ennuie ! Il est excédent et l'on ne peut pas être plus gauche qu'il ne l'est, à sa garde ; mais ne parlons pas de lui, car il m'a *cosi* mis de mauvaise humeur, que je ne veux point du tout l'être avec vous.

Je vais répondre exactement à votre dernière lettre. Vous commencez par m'exagérer beaucoup votre amour, je le crois sincère, il me flatte, et je ne désire autre chose que de le voir durer toujours. Durera-t-il ? Je sais bien que vous allez vous révolter contre mon doute ; mais enfin, mon cher ami, dépend-il de vous de cesser de m'aimer ? ou de m'aimer toujours ? Mais, passons, car je crois que ces craintes ne vous plaisent pas beaucoup. La crainte que vous me marquez sur l'incertitude de la réussite de vos projets me flatte, parce qu'elle me prouve votre amour, et l'envie que vous auriez de me rendre heureuse en tout point. Je vous assure que je me la trouverai si je puis être à vous et si vous me conservez toujours cette tendresse que vous me devez pour accompagner la mienne. Mais je ne veux point que vos craintes vous fassent me dire de tâcher de vous oublier. Moi, vous oublier ! moi, cesser de vous aimer, quand j'ai osé vous le dire ! Ah ! vous ne me connaissez pas ! Si vous saviez les efforts que j'ai faits pour vaincre le penchant que je me sentais pour vous quand j'ai commencé à l'apercevoir ! A présent je puis vous le dire, puisque heureusement ou malheureusement je n'y ai pas réussi.

Mais cela m'a donné bien de la peine inutile. J'ai commencé par croire que la complaisance que je m'apercevais avoir pour vous, n'était qu'une simple amitié, mais des plus simples; je m'amusais avec vous plus qu'avec qui que ce soit, mais je me disais : « Il est gai, il a de l'esprit, cela n'est pas étonnant »; mais enfin je me trouvais inquiète; quand vous passiez un jour sans venir au logis, j'étais triste, sérieuse, et je trouvais qu'en rêvant, je ne pensais qu'à vous. Ah ! j'ai frémi, je me suis aperçue du penchant que je prenais pour vous, et l'épouvante s'est emparée de moi. « Que fais-je? me disais-je; sur le point d'épouser un homme (1) à qui l'on m'a promise, auquel je me suis aussi promise moi-même, je vais prendre de l'inclination pour un homme que je ne verrai peut-être bientôt plus, qui ne m'aime pas »; car alors je croyais de bonne foi que vous ne m'aimiez pas; « que deviendrai-je? Que je suis imprudente, ridicule ! aimer quelqu'un qui n'a que de l'indifférence, c'est se rendre malheureuse. Mais quelquefois je me figurais que vous pourriez peut-être m'aimer aussi, que vous n'osiez me donner des marques de votre amour à cause des circonstances qui ne vous le permettaient pas. Les choses sont changées; il y a eu un disgracié qui vous a fait tout à fait connaître (2); je vous ai démasqué et cela ne vous a pas fait du tort dans mon cœur ! Puisse cette tendre amitié que nous avons l'un pour l'autre être heureuse ! Elle peut faire notre bonheur ou notre malheur; quelle dure alternative ! Il est *cosi* fâcheux d'aimer ! Mais bonsoir, mon cher ami, je me meurs de sommeil; ma plume tombe de mes mains,

---

(1) Le fiancé de Manon, comme on le voit aussi par les *Mémoires*, était Charles-François Clément, maître de musique et compositeur, né en Provence en 1720. On a de lui deux opéras et quelques ouvrages théoriques.

(2) Ce fut la rivalité de Clément qui détermina Casanova à déclarer son amour. (*Mémoires* III, 421.)

mes yeux se ferment; mais comme ce n'est point tout cela qui vous écrit, je vais toujours; mais il n'y a pas moyen, je dors tout de bon. Bonsoir, bonsoir, mon bon ami, aimez-moi toujours bien. Si vous vouliez me rendre bien contente, vous brûleriez mes lettres ! Je rêve que je vous dis que je vous aime !

[Paris, fin d'avril 1757?]

Pendant que vous êtes là à jaser, mon cher ami, je vais vous écrire, moi. Je suis très aise que vous ne doutiez plus de mon amitié pour vous (vous auriez grand tort au moins si c'était autrement); mais je voudrais que cette persuasion-là ne vous servît qu'à m'aimer davantage et ne vous rendît si sûr de ma tendresse que vous négligiez de conserver mon cœur : mais je crois que vous n'avez pas besoin que je vous dise tout cela; si vous m'aimez bien, vous tâcherez sans doute de faire que je vous aime aussi toujours.

Je suis impatiente au moins en ce que M. Rodrigo ne s'en va pas; à la fin, c'est horrible ! Il ne lui manque plus que la guitare. Dépêchez-vous donc, mon cher ami, si vous voulez me voir.

Oh ! mon Dieu, vous ne m'aimez guère puisque vous ne vous pressez pas plus.

Oh ! non, je ne sais ce que je dis; vous m'aimez bien, mon cher; mais je suis impatiente, parce que je prévois que si vous venez si tard, je vous verrai moins; et je suis très aise de vous voir les soirs, parce que je vous vois un peu plus librement... Mais j'entends remuer; eh ! bien... oh ! ce n'est encore rien... Je m'impatiente.

Oh ! *Sia lodato quel che diceva la signora zia!* Ils partent, ils partent ! Et j'en suis ravie, car je vais vous voir bientôt.

Mais quoi ! Mme Jules ne s'en va pas?... Ah ! si fait, la voilà partie ! Ah ! Dieu soit béni !

Je vous attends à présent, vous. Ah ! si vous lambinez, vous devez sentir, mon cher ami, autant d'impatience que moi; si vous m'aimez, arrivez donc ! Je quitte la plume à chaque moment pour vous attendre !... Ah ! vous voilà !

[Paris, commencement de mai 1757?]

Oh ! pour aujourd'hui, exactement un mot, car je meurs de sommeil, mais si je ne vous écrivais ce mot, je croirais n'avoir pas bien passé ma journée, et comme je l'ai trouvée fort satisfaisante et fort agréable, puisque je l'ai passée avec vous, je veux qu'il n'y manque rien. Mais comment l'avez-vous trouvée, vous? Cela m'inquiète, et je crains que vous ne l'ayez trouvée longue. Pour moi, elle ne m'a duré qu'un moment. Je suis contente de votre lettre; je vous exhorte, mon cher ami, à faire tout au monde pour hâter votre bonheur autant que vous le dites. Vous devez être aussi empressé que moi. Je suis très aise de ce que notre aimable maman vous a dit ce matin; cela prouve qu'elle ne songe plus qu'à ce qui peut nous rendre contents l'un de l'autre; je lui désire autant de santé que vous, et l'achèterais volontiers de la mienne si cela était possible.

Bonsoir. Je m'endors, et vous voyez bien que j'écris encore plus mal qu'à mon ordinaire. Enfin, je serai contente si vous pouvez lire que vous êtes mon cher ami et que je serai toujours la même pour vous. Bonsoir. Demain vous serez mon compagnon. Si vous pouviez l'être toujours ! Bonsoir, bonne nuit, je dors.

Ayez soin de mes lettres, je vous prie. Songez que cela est de la dernière conséquence.

Ce lundi à minuit [mi-mai 1757?]

Mon frère n'est pas encore parti de chez papa, mon cher ami, et nous aurions pu nous dire encore mille choses. Mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut que je vous en écrive une partie. J'ai un plaisir infini à m'entretenir avec vous de quelque façon que ce soit, et cela sera toujours de même. Vous m'avez dit une chose aujourd'hui, de laquelle je veux vous désabuser absolument. Vous prétendez que dans un mois je changerai d'objet dans mon amour. Est-il possible que vous m'estimiez assez peu pour croire une telle chose de moi? Non, persuadez-vous que je ne changerai jamais, que puisque je vous aime et que j'ai pu me déterminer à vous le dire, je me détesterais moi-même si je me croyais capable de changer. Et qu'est-ce qui vous peut faire croire que je suis prête à changer? Mon humeur, dites-vous? Oui, j'en conviens, et j'en ai, et beaucoup même; mais elle ne prouve rien de ce côté-là. Je vous aime tout de même dans le moment de ces humeurs et je souffre davantage du chagrin que je vous cause que de celui que je me forme. Mais, mon cher ami, elles sont causées par quelque chose; n'imaginez pas qu'elles partent toutes de caprices. J'ai à présent un motif de chagrin qui me donne tous les jours de l'humeur, et ce n'est pas vous qui le causez assurément. Mais vous me direz : « J'en souffre pourtant quelquefois.» Il est vrai et je m'en veux un mal infini; et ce qui me déplaît encore plus dans ceci, c'est que vous vous formez de mon caractère l'image la plus désavantageuse pour moi; et à en juger par le présent, vous n'avez pas tout

à fait tort. Mais je n'ai pas toujours eu ces humeurs, ces inégalités; vous le savez vous-même, et j'espère assurément ne les avoir pas toujours, car elles me font souffrir infiniment moi-même, et je ne puis pas m'en défaire dans les circonstances présentes. J'ai beau me secouer, me parler raison; je crois que cela empire au lieu de diminuer. Mais je veux que vous qui m'aimez, que j'aime de même, vous me rameniez par votre tendresse à cette égalité qui fait le bonheur de tous ceux qui la connaissent et qui la pratiquent. Vous le pouvez, vous, car je ferais presque tout pour vous, je le sens : et vous, mon cher ami, feriez-vous tout pour moi? Oui, je le crois, vous m'aimez, et je veux que vous soyez certain que je vous aime de même, et que je ne changerai, que lorsque je pourrai être sûre de votre infidélité (ce qui n'arrivera jamais, j'espère), et quand même, je crois que je ne pourrais jamais cesser de vous aimer. Adieu, bonsoir, mon cher, mon très cher ami. Relisez cette lettre quelquefois, vous trouverez ce que je ressentirai toujours. Ayez un soin particulier de mes lettres, vous voyez la confiance que j'ai en vous et le tort que cela me pourrait faire, si par malheur on pouvait les découvrir. Ce n'est pas vous que je crains, mon tendre ami; je vous estime trop pour cela; mais la moindre négligence, un oubli, vous sentez combien cela est de conséquence pour moi. Mais vous m'aimez, m'estimez, cela me rassure. Bonsoir encore, bonsoir. Aimez-moi bien et je vais m'endormir en pensant à vous et en vous souhaitant une bien bonne nuit. Adieu, mon cher ami, faites de jolis rêves, et puis contez-les-moi.

---

1 heure passée [Paris, fin mai 1757.]

Maman, à ce que j'ai pu voir, n'a pas parlé à la personne chez qui nous avons dîné de rien qui puisse nous chagriner l'un et l'autre; l'occasion ne s'en est pas présentée. Mais je vous dirai que mes craintes sont beaucoup diminuées de ce côté-là, en examinant un peu le caractère de la personne que l'on veut charger de me trouver un mari. M. J... (1) est un vieux garçon qui trouve toujours les filles trop jeunes pour les marier, et imagine le joug du mariage un peu trop pesant pour une jeune personne de quinze à dix-sept ans qui ne pense qu'à la bagatelle. D'ailleurs il prétend que c'est les sacrifier et qu'elles doivent profiter mieux du bel âge : par rapport à moi, je trouve qu'il pense trop bien; mais je ne sais pas si toutes les filles à marier le voudraient de même. Ainsi cette précipitation de me trouver un mari ne m'inquiète pas infiniment, parce que c'est quelqu'un qui en est chargé qui n'est pas fort pressé de m'en voir un. Ah ! si c'était Mme de M... (2) ! Ah ! j'aurais grand peur : car elle sait faire l'impossible, cette aimable dame-là, et je crois que je ne tarderais pas à me trouver fort embarrassée; mais cela n'est pas ainsi, Dieu merci ! Et puis maman ne voudra pas me donner à quelqu'un qu'elle ni moi nous ne connaissons; et d'ailleurs, quand elle me met sur ce chapitre-là, lorsque nous nous trouvons seules, je lui fais sentir le plus que je peux que je n'ai aucun goût pour le mariage, que je me trouve très heureuse, et que s'il fallait absolument que je prenne un mari, je voudrais, avant de me

(1) Probablement ce même M. Janel ou Jonel plusieurs fois nommé dans ces lettres.

(2) Mme Mauconseil, assez souvent nommée par Manon; je parlerai d'elle longuement, en commentant la lettre de Silvia.

donner à lui, le connaître assez pour l'aimer, et pour pouvoir espérer d'être heureuse avec lui.

Ce n'est donc plus cela qui m'inquiète infiniment; mais, vous le dirai-je? il est vrai que je crois votre amour diminué. Je ne vous en fais point un crime, non; j'ai mille défauts, je le sais, et plus l'on me connaît, et plus l'on m'en découvre; mais comme la tendre amitié que j'ai pour vous n'est diminuée en aucune façon, je me trouve à plaindre de vous l'avoir fait connaître, et je crains même quelquefois que cet aveu n'ait servi qu'à vous détacher plutôt de moi, et cela me donne occasion d'avoir beaucoup de reproches à me faire. Mais vous me rassurez d'une façon trop tendre dans votre lettre, pour que je puisse douter de votre fidélité. Oui, vous m'aimez, et je veux le croire, pour votre honneur et pour ma satisfaction; je souhaite même que vous ne doutiez pas non plus de mon attachement pour vous.

Il ne faut pas parler encore à maman; laissons aller les choses tant qu'elles vont calme, et ne réveillons pas le chat qui dort.

J'ai une chose à vous demander, mon cher ami, qui, à ce que j'imagine, ne vous coûtera pas infiniment; ce serait (ne vous fâchez pas, ce n'est pas que je me méfie de vous) de brûler toutes mes lettres, car je me meurs de peur que vous n'en égariez quelqu'une ou que vous n'en laissiez traîner quelque part, où mon frère allant chez vous puisse la trouver. D'ailleurs, je ne me flatte pas qu'elles puissent vous être bien chères et que vous trouviez autant de plaisir à les relire que j'en ai eu à les écrire. Et par conséquent vous ne devez pas beaucoup insister pour les garder. Ainsi je compte, mon cher, que vous m'accorderez ma demande, et je réparerai celles que vous n'avez plus, en vous en écrivant le plus souvent que je pourrai de nouvelles (que vous brûlerez aussitôt lues), pourvu que vous m'assuriez qu'elles

vous sont très agréables. Mais bonsoir; je ne m'aperçois point que mon griffonnage est fort long et le sommeil si loin de moi, que j'écrirais jusqu'à demain sans m'apercevoir que je suis au lit, et que j'y suis pour dormir. Adieu, bonsoir, aimez-moi bien et dites-moi ce qu'il faut faire pour que nous soyons toujours bons amis; j'y souscrirai de tout mon cœur. Bonsoir, bonsoir, je veux que vous dormiez le mieux du monde; adieu, mon cher ami.

[Paris, premiers jours de juin 1757?] 1 heure.

En vérité, mon cher ami, vous devenez très plaisant, et vous le devenez presque autant que moi; c'est ce qui me fait prendre la résolution de ne plus l'être. Comment donc ! nous nous écrivons les choses du monde les plus agréables, et nous nous querellons toujours ! Oh ! cela n'est pas du tout bien, et il ne faut plus que cela soit ainsi, mon cher ami. Nous nous sommes fâchés ce soir aussi mal à propos qu'il se puisse; je dis : nous, quoiqu'en vérité je ne le sois pas, moi; non, je n'ai point du tout de rancune, et je pense à vous sans aucune sorte de ressentiment. Mais pourquoi, mon cher, vous qui m'aimez tant (à ce que vous dites) vous rancuner pour rien? Est-ce l'excessive bonté (le terme de M. Poinsinet va fort bien là) que j'ai eue pour vous aujourd'hui, qui vous a fait prendre une certaine sorte d'humeur? Cela serait bien mal, car enfin elle ne devrait faire autre chose que vous donner plus d'amour pour moi et vous prouver ce que vous ne savez que trop peut-être. Mais brisons là. Je vais très bien dormir cette nuit, mon cher; l'on vient de m'apporter un fort bon lait de poule qui me fera du bien. Je souhaite que vous dormiez bien aussi, et je ferai une bonne nuit, pensant que vous la faites

aussi et que vous vous êtes endormi en pensant à votre petite amie avec plaisir et sans rancune. Si vous m'aimez, cela doit être comme cela au moins. Mais à propos, je veux vous proposer une chose pour que nous soyons toujours bien ensemble, car se brouiller toujours, cela me désespère et me désole; je ne le veux plus; non, non, non! Ainsi il faut, mon cher ami, que nous fassions de part et d'autre des articles par lesquels nous nous dirons naturellement ce qu'il faut éviter pour ne nous pas choquer réciproquement; je souscrirai à tout ce que vous me direz, et je veux que vous commenciez. Alors, quand nous aurons une liste, nous nous réglerons, et si quelqu'un manque au traité, on s'en fera quelques petits reproches, mais par écrit, et il sera dit qu'il ne faudra jamais qu'il y paraisse par le refroidissement des parties. Aussi, par cet arrangement, nous serons toujours bien ensemble, et si nous avons quelque discussion, nous la viderons par écrit, et nous nous défendrons le mieux que nous pourrons. Voulez-vous, mon cher ami, que cela soit comme cela? Répondez-moi au plus vite; car je suis anxieuse de savoir si mon projet vous plaît. Adieu, bonsoir, je dors quasi. Ne m'en voulez pas au moins, car je sens que je ne le mérite pas du tout ce soir; pour moi, je vous souhaite tout plein de bonheur, de plaisir, une bonne nuit et une bonne journée demain. Je voudrais être à demain au soir, car j'espère que vous viendrez au logis.

Adieu, adieu, aimez bien votre petite amie.

[Paris, mi-juin 1757?] Minuit.

Votre tristesse de ce soir m'a donné beaucoup de chagrin : j'en imagine les causes et c'est ce qui le fortifie. Nous ne sommes pas heureux, mon cher ami, je commence

à m'en apercevoir. Mais à propos, que dites-vous de B... [Balletti], qui s'est avisé de venir ce soir si mal à propos? Vous aviez l'air fort déconcerté, et votre mouchoir ne vous a pas mal tiré d'affaire. Il est resté tout exprès pour me demander si je vous avais effectivement caché quelque chose et je lui ai assuré que oui avec assez d'indifférence pour lui faire croire que c'était vrai; il faut convenir qu'il est bien importun. Je vous exhorte à ne pas vous chagriner, ou du moins à ne pas prendre d'humeur, car cela nuirait à vos affaires et ne les avancerait pas du tout. Si ces démarches que vous faites vous déplaisent, il faut penser à leur but et, sans me regarder en rien là-dedans, il faut vous regarder vous-même et voir quel avantage vous tirerez de ces mêmes démarches, si elles vous réussissent et vous donnent un état qui vous mette dans le cas de vivre aisément et sans inquiétude. D'ailleurs, si vous m'aimez, comme j'ai lieu de le croire, elles doivent vous paraître moins fâcheuses, puisque vous les faites pour obtenir ce que vous aimez. Pensez bien à tout cela, mon cher ami; et ne vous découragez pas, c'est moi qui vous en prie. Il faut demander plus d'une fois pour obtenir; ainsi prenez patience; tenez, j'ai un heureux pressentiment que nous serons heureux (car mon cœur n'est pas un mutin comme le vôtre). Bonsoir, mon cher, dites-moi naturellement, je vous prie, si mon griffonnage vous ennuie. Quelque peine que cela puisse me faire, si cela est, j'aime mieux la sentir une fois que de m'y exposer davantage (en cas que cela fût). Bonsoir; bonsoir; je vous aime bien, aimez-moi de même. Dormez bien, mon cher ami.

[Paris, fin juin 1757?] Minuit et demi.

Votre dernière lettre, qui est pleine d'amour et de sentiment, mon cher ami, m'a comblée de joie. Elle m'a convaincue parfaitement de votre amour pour moi, et jamais persuasion ne peut m'être plus agréable que celle-là. Mais cela ne doit pas faire le sujet de ma petite lettre. Je suis dans la plus vive inquiétude; ce qui est arrivé ce soir avec mon frère me chagrine sensiblement. Je vous en prie en grâce, mon cher Casanova, soyez plus circonspect; ne lui dites rien qui puisse le choquer, car il est stronsegosse *(sic)*; vous êtes d'une vivacité sans bornes et une querelle entre vous deux est ce qui pourrait m'arriver de plus fâcheux. Si vous m'aimez, ayez plus de modération. B... [Balletti] est quelquefois pointilleux, je l'avoue, mais vous êtes aussi un peu trop persifleur sur un sujet qu'il trouverait lui-même fort ridicule, s'il se donnait la peine d'y penser. Je tremble que toutes ces misères-là n'arrivent aux oreilles de maman. Nous avons déjà perdu le moyen de nous voir le soir, ce qui me donne bien du chagrin en vérité : que serait-ce, mon cher, si nous allions être encore plus séparés ! Oh ! mon cher ami, j'en serais désolée; tâchons donc d'éviter cela, si nous pouvons; et aimons-nous toujours, quelque chose qu'il arrive. Bonsoir, mon cher ami. Je voudrais bien être à demain, pour nous voir, pour vous donner ma lettre et pour juger comment vous êtes avec mon frère. Bonsoir; je vous souhaite une bonne nuit; aimez bien votre petite amie.

[Paris, commencement de juillet 1757?] 1 heure et demie.

Ah ! mon cher ami, que je me trouve coupable de vous avoir causé du chagrin ! Votre lettre, que je relis encore, me fait voir tous mes torts et éclipse ceux que j'imaginais que vous aviez. Je suis seule blâmable, mon cher ami ; m'excuserez-vous? Je n'aime que vous et je veux toujours vous aimer ; si j'ai de l'humeur vis-à-vis de vous, c'est parce que je me figure sottement que vous n'avez plus pour moi cette même tendresse qui fait mon bonheur et qui est la seule chose que je désire.

Mais je n'imaginerai plus des choses aussi fausses et vous me verrez toujours la même. Mais que je vous ai causé de peines ! Je me les représente à présent et je m'en veux un mal infini. Ah ! mon cher ami, m'aimez-vous toujours? Que je crains que non ! Mais votre lettre est tendre, ainsi j'espère que vous l'êtes aussi.

Mais avez-vous pu songer, mon cher ami, que j'aie changé après la marque que je vous ai donnée de mon amour pour vous, après ce que je vous ai dit, ce que je vous ai écrit? Non, il n'est pas possible ; je serais la plus méprisable du monde si j'en étais capable. Mais vous avez été plus loin, mon cher ami : vous avez cru que je vous haïssais. Moi, vous haïr ! moi ! Allez, mon cher Casa *(sic)*, j'ai pour vous un sentiment tout contraire ! Il y a dans votre lettre un endroit qui me flatte au dernier point : vous ne pouvez vivre sans ma tendresse, dites-vous ; eh ! bien, mon cher cœur, vivez, car vous la possédez tout entière ; elle n'est point partagée, elle est toute à vous !

Si vous m'aimez, mon très cher ami, comme je n'en puis douter, oubliez entièrement toutes nos mésintelligences et vivons désormais ensemble comme les deux tendres amis ; ayons l'un pour l'autre cette complaisance qui naît de la

tendresse, et soyons toujours bien ensemble. Je ferai tout pour éloigner absolument cette maudite humeur qui vous afflige et qui me donne du chagrin. Bonsoir, mon cher ami, je me meurs de sommeil. L'autre nuit j'étais déjà si fâchée de vous avoir causé de la peine que je n'en ai pas dormi et votre lettre m'a achevé de peiner; mais elle me prouve votre tendresse et elle m'est bien chère par là. Adieu, mon cher ami, bonsoir, je vous souhaite une bonne nuit; pensez à moi, mais pas comme hier, et soyez persuadé de l'infinie tendresse de votre

Petite amie B...

Aimez-moi bien au moins.

[Paris, fin juillet 1757.] Minuit et demi.

Je me veux tout plein de mal d'avoir été tant de jours sans vous écrire, mon cher ami, et surtout après votre dernière lettre qui m'a comblée de plaisir. Je me suis couchée assez tard tous ces jours-ci et je me suis toujours trouvée remplie de sommeil, de sorte que j'ai pensé à mon cher ami très exactement (si je voulais, je pourrais ajouter quelque chose de plus flatteur, et qui n'altérerait pas la vérité; mais je crois qu'il vaut mieux que je vous le laisse deviner) et que je ne lui ai pas écrit. Mais n'ayez aucune crainte que ces délais-là arrivent souvent; oh! non, car je vous assure que je prends autant de plaisir à vous écrire, que vous en prenez à me lire; je souhaite même que vous en preniez autant. Il me semble que je suis plus à mon aise en vous écrivant qu'en vous parlant. Ce n'est pas pourtant que je ne trouve encore plus de plaisir à vous entretenir; car rien n'est égal au plaisir qu'on a de se trouver avec ce que l'on aime, et par conséquent je dois en trouver beau-

coup avec vous. Votre dernière m'a satisfaite à l'infini; d'abord elle me rassure sur votre amour (que je trouve beaucoup mieux portant qu'il y a quinze jours au moins); ensuite elle me fait espérer toute sorte de bonheur. Je me croirais très heureuse, mon cher ami, si tout ce que vous voulez pouvait réussir, car alors je croirais tous mes désirs remplis et votre bonheur serait le mien.

Que cela ne peut-il s'éprouver ! Mais je ne désespère de rien; vos espérances me donnent du courage. D'ailleurs, votre ouverture à maman, qui ne m'a pas parlé de vous, me fait bien augurer du tout. Alors, mon cher ami, nous serons heureux; mon cœur m'en assure plus que tout cela, et mon cœur est un petit oracle. Croyez-le, mon cher, afin de vous donner, par l'espérance de réussir, plus de zèle, afin de faire mouvoir tous les ressorts qui peuvent nous conduire à une heureuse fin. Je vous recommande toujours mes lettres, mon cher ami. Vous voyez avec quelle confiance je vous écris et combien peu de réserve j'ai pour vous. C'est pourquoi, ayez-en un soin extrême. Je ne crains pas de faire connaître mes sentiments pour vous, parce que je crois que les vôtres pour moi ne leur cèdent en rien; c'est ce qui est cause que je laisse à mon cœur le soin de conduire ma main; et quelquefois il dit plus qu'il ne devrait; mais il se repose sur votre amour pour moi et sur la délicatesse de vos sentiments.

Bonsoir, mon cher ami, il se fait tard et je me sens toute prête à dormir; mais comme vous savez que ce n'est pas tout à fait moi qui vous écris, je dormirais tout à fait que je vous écrirais encore et mon cœur veille toujours pour vous. Bonsoir, mon cher cœur, dormez bien; et écrivez-mol bien vite si vous êtes plus content de cette lettre que de la précédente. Adieu, je dors au moins.

Peu de temps après avoir reçu cette lettre, exactement à la fin d'août, Casanova partit pour Dunkerque. Les Mémoires, *au contraire, placent ce départ au début de mai, mais ils se trompent, et voici pourquoi.*

De la lettre suivante il résulte clairement que Casanova est déjà en route pour sa mission; la seconde porte la date du 1er *septembre; et la troisième, dans laquelle on lit:* « Voilà quinze jours que vous êtes parti », *doit avoir été écrite le samedi* 10 *septembre, en tout cas pas avant le* 9, *puisque, dans cette lettre, Manon déplore le départ de son frère et dit qu'elle a lu une certaine réponse de sa mère à Casanova. Eh bien, cette lettre de Silvia, que nous publions plus loin et qui annonce elle aussi le départ du jeune Balletti, est précisément du* 9 *septembre (qui tombait un vendredi).*

[Paris, fin août 1757?] Dimanche au soir à minuit.

Je m'aperçois plus que jamais de la tendre amitié que j'ai pour vous, mon cher Casanova; l'occasion présente me le persuade plus que jamais. Votre éloignement me cause une douleur que je ne puis vous peindre; l'accablement où je suis ne m'en donne pas la force. Je ne peux pas me faire à la triste idée que vous êtes éloigné de moi, que je serai deux mois entiers sans vous voir et sans pouvoir même recevoir de vos nouvelles. Ces tristes pensées m'accablent, me navrent le cœur de douleur. Je ne puis y penser. Hélas! mon cher ami, je serai bientôt privée moi-même de vous donner des assurances de mon amitié : mon frère va partir (1); toute consolation m'est enlevée; représentez-vous

(1) Louis-Joseph, le second des fils Balletti, né en avril 1730. Il devait partir pour Stuttgart, où Casanova le rencontra en 1760, et en 1767, acteur au théâtre de la Cour. (Cf. *Mémoires*, IV, 255 — VII, 321.)

mon état, mon cher ami. Je vous aime, je ne puis le nier (que cet aveu vous serve à m'aimer davantage et non pas à vous en glorifier, car, qu'y gagneriez-vous?). Je vous aime donc, enfin. Je vous ai vu partir avec le chagrin que ressent un cœur, lorsqu'il est au moment de perdre ce qu'il aime; il a fallu contraindre ma douleur, ne la pas montrer à un tas de gens curieux qui semblaient m'examiner avec une pénétration barbare. Ah! quel terrible moment, que la nuit est venue à propos! Je me suis couchée, moins pour dormir que pour penser à vous tout à mon aise, et donner libre cours à mes pleurs que je n'avais que trop longtemps retenues; elles n'ont pas tari. J'ai lu et relu votre chère lettre. Vous m'y recommandez de la gaieté. Eh! puis-je en avoir, vous sachant loin de moi? Si vous m'aimez, mon cher, vous n'en devez pas ressentir et vous devez juger que je suis dans le même cas. Que vous avez bien raison de ne me pas soupçonner d'inconstance! Je ne me sens pas portée à l'être, et surtout avec vous.

Si vous saviez combien votre lettre m'est chère! Je la relis le plus souvent que je puis; elle ne me quitte ni jour ni nuit; elle est enfin mon compagnon de tristesse, comme je veux que mon cœur soit celui de votre voyage. Puisse-t-il vous être toujours cher, votre petit compagnon, comme tout ce qui vient de vous me le sera éternellement! Puissiez-vous m'aimer toujours! J'ose dire que vous le devez. Ne serait-ce que par reconnaissance! Adieu, mon très cher Casanova; je vais passer peut-être une nuit moins douloureuse que l'autre, car je vous ai écrit, et c'est du moins une petite consolation. Mais, hélas! quand je pense que vous ne me répondrez pas, que je ne saurai seulement pas si vous avez reçu ma lettre, et que bientôt même la consolation de vous écrire me sera ravie, tous mes chagrins renaissent, mes pleurs recommencent à couler, et je me

retrouve tout aussi à plaindre qu'auparavant. Oh ! Dieu, pourquoi ai-je le cœur aussi sensible !

Ecrivez, je vous prie... à la maison et faites-moi savoir équivoquement si vous avez reçu ma lettre. Adieu, mon seul ami; adieu, aimez-moi toujours. Songez que je ne changerai jamais et que votre retour pourra seul me rendre contente.

Il me semble qu'il y a déjà un mois que je ne vous vois pas. Adieu; ayez soin de votre petit compagnon; chérissez-le toujours; il est tout à vous.

M. B.

Je vous écrirai mercredi à Dunkerque.

[Paris] 1er septembre [1757], jeudi au soir et minuit.

Je suis dans la plus grande inquiétude, mon cher Casanova, de ne pas entendre parler de vous. Qu'êtes-vous devenu? où êtes-vous? nous avez-vous oubliés? n'aimez-vous plus la pauvre petite B[alletti]? Oh ! Dieu, que je suis inquiète ! Je vous avais prié dans ma dernière lettre d'écrire au plus tôt à la maison; pourquoi ne l'avez-vous pas fait? N'auriez-vous pas reçu ma lettre? Oh ! mon cher ami, éclaircissez ces doutes, ou je meurs. J'espère que vous recevrez la présente; je vous l'adresse à Dunkerque, où vous m'avez dit que vous deviez être, et je vais vous apprendre que j'ai trouvé le moyen de recevoir de vos nouvelles directement. Il faut, mon cher Casanova, que vous écriviez et que vous adressiez vos lettres à Obert, sous enveloppe. Soyez sûr d'elle, puisque j'en suis sûre, moi. Si vous m'aimez, donnez-moi au plus tôt de vos nouvelles; elles me rendront la vie et elles me sont abso-

lument nécessaires. Vous me direz si vous avez reçu mes deux lettres, et quand vous partirez de l'endroit où vous êtes; parce que, comme mon pauvre Cadet va partir, je ne vous écrirai que lorsque vous serez dans un endroit où vous voudrez bien que l'on sache que vous êtes. Vous me direz aussi, ô mon cher Casanova, si vous m'aimez toujours, si vous pensez à moi aussi souvent que je pense à vous. Ah ! je crois que cela n'est guère possible, car vous ne me sortez pas un moment de la mémoire; je vous désire toujours; je ne vois l'heure de pouvoir vous revoir et de vous assurer que je suis et serai toujours la même pour vous. Que le temps me paraît long ! que les soirées me paraissent insipides et maussades ! Quelle différence avec celles que je passais avec vous, ô mon cher Casanova ! Elles me paraissaient toujours trop courtes, et les présentes me semblent éternelles. Quand reviendrez-vous? Hâtez ce moment, si vous avez toujours pour moi cette tendresse que vous m'avez jurée et qui sera mon bonheur, si vous me la conservez. Je vais languir jusqu'à votre réponse, que je vous prie de faire au plus tôt. Je vous prie encore de contrefaire un peu votre écriture en mettant le dessus à Obert, parce qu'il n'y a personne dans la maison qui ne connaisse votre écriture, et si l'on voyait une adresse à notre femme de chambre, de vous, cela donnerait des soupçons, et il faut les éviter.

J'ai vu votre frère (1) hier un moment; il se porte bien. Voilà tout ce que je puis vous dire d'intéressant à son sujet.

---

(1) François Casanova, peintre, qui, après avoir vécu quatre ans à Dresde, était arrivé à Paris au mois de février 1757. (*Mémoires* II,373.)

[Paris, 10 septembre 1757.] Ce samedi au soir, 10 heures.

Votre lettre me rend la vie, mon cher Casanova. J'étais dans une inquiétude qui ne peut s'exprimer, et je commençais même à vous soupçonner d'indifférence; mais votre lettre m'a mis du baume dans le sang, et je respire.

Vous m'aimez donc toujours? Si vous saviez combien les assurances de votre amour me rendent contente ! Mais, hélas ! durera-t-il toujours? Oui, je ne puis en douter sans vous faire injure, après les sentiments que vous me montriez.

Maman a reçu hier une lettre de vous, mon cher ami, et cette chère maman, qui s'aperçoit fort bien de ma tristesse et de mon ennui (qui est toujours le même), se contente d'en deviner la cause, et cherche à l'adoucir par mille bontés; elle m'a fait lire votre lettre et même la réponse qu'elle vous a faite (1).

Elle s'est imaginée avec raison que cela devait me faire plaisir. Je voudrais bien que sa santé fût aussi parfaite que son cœur. J'ai eu bien du chagrin cette semaine, mon cher; mon pauvre Cadet est parti, et vous n'ignorez pas la tendre amitié que j'ai pour lui; ainsi il est inutile que je vous dépeigne la douleur que j'ai ressentie de son départ. D'ailleurs, j'étais inquiète de vous; l'on ne recevait pas de vos nouvelles; j'imaginais ou qu'il vous était arrivé quelque chose ou que vous ne pensiez plus à moi, chose aussi cruelle pour moi que la mort.

Votre lettre m'a consolée; je l'ai déjà lue quatre fois; il me semble de m'entretenir avec vous lorsque je la lis. Mais cependant, ce n'est pas aussi vivement que vous, car il me semble dans votre lettre que vous pouvez fort

(1) Voir plus loin cette lettre de Silvia.

bien vous passer de moi, puisque vous me faites vous dire des choses beaucoup plus tendres que je ne vous les dirais si j'étais près de vous. Ce n'est pas peut-être que je ne les pense bien, mais enfin je ne croirais pas pouvoir vous les dire; mais je ne puis vous empêcher de les penser; ainsi, mon cher Casanova, pensez tout ce qu'il vous plaira, et quelque jour peut-être, si la fortune le veut, je confirmerai toutes vos idées.

Voilà quinze longs jours que vous êtes parti; savez-vous bien qu'ils me paraissent s'allonger tous les jours? Ah! je vous prie, mon cher ami, si vous m'aimez autant que vous le dites, hâtez votre retour. Je ne puis être contente que lorsque je vous reverrai, et surtout écrivez-moi souvent, cela me fait supporter plus patiemment votre absence et en même temps désirer votre retour. Adieu, mon cher ami; j'ai un mal de tête effroyable depuis trois jours,— si vous étiez ici, je me porterais bien,— ce qui m'empêche de vous dire mille choses que j'ai encore à vous écrire; mais je réparerai cela, car je compte vous écrire encore bientôt. Adieu, mon cher ami, adieu, souvenez-vous bien que vous devez m'aimer toujours; au moins vous me l'avez promis, et je compte mériter votre amour par la tendre amitié que je conserverai toujours pour vous. Adieu, je suis tout à vous.

Il m'a été impossible de dater avec quelque précision les lettres suivantes, parce qu'elles ne rapportent, malheureusement, aucun événement qui se prête à une détermination exacte. Cependant, elles furent certainement écrites, selon moi, entre la fin de 1757 *et le milieu de* 1758, *pendant un long séjour de Casanova à Paris. Ce séjour n'est pas*

mentionné dans les Mémoires; *d'après ce qu'on y lit, il serait déjà parti pour la Hollande pendant l'automne de* 1757, *ce qui, comme nous le verrons, est absolument faux.*

Dans ces lettres chaudes, passionnées, pleines de sentiment, débordantes de tendresse, Manon nous révèle les anxiétés, les accès de jalousie, les inquiétudes, les douleurs qu'elle eut à souffrir dans son amour pour Casanova; tandis que sa passion devenait tous les jours plus forte, plus intense, lui négligeait la pauvre enfant, se montrant froid, indifférent, injustement jaloux, quelquefois même grossier. Qui sait quelles aventures, quelles complications, quelles pensées le tinrent éloigné de ce trésor qui aurait pu être à lui, le seul qu'il aurait voulu, ou pour mieux dire, qu'il n'était pas en situation de posséder, quelque cas qu'il en fît?

[Paris, fin 1757.] Samedi 7 heures.

L'on me laisse libre un moment et j'en profite pour m'entretenir avec vous. Car, quoi que vous en disiez, j'y trouve cent fois plus de plaisir qu'à toute autre chose. Je n'ai pourtant rien de flatteur à vous dire, non; je dois vous gronder; et je suis en vérité vivement offensée des soupçons que je ne puis m'empêcher d'entrevoir en vous. Devez-vous en avoir vis-à-vis de moi? Ne vous ai-je pas exposé mille fois ma façon de penser, et si vous croyez ce que je vous dis, comme vous le devez assurément, ne me faites-vous pas un tort indigne d'oser me dire que j'ai beaucoup de plaisir lorsque je ne vous vois pas? Beaucoup de plaisir! Mais y pensez-vous? Si je pouvais n'être qu'avec vous, ne vivre que pour vous, mes désirs seraient remplis, et vous verriez, par ma gaieté et ma bonne humeur continuelles, que vous seul faites mon bonheur. Combien de fois

ne vous ai-je pas dit la même chose? Eh! bien, cependant, vous paraissez ne pas vous en souvenir ou n'en être pas persuadé. Car vous prenez des ombrages qui font tort à ma tendresse. Oh! mon cher ami, aimez-moi donc comme (j'ose dire) je mérite que l'on m'aime et comme je vous aime, moi! Car, un peu de réflexion sur votre façon d'être depuis que vous êtes de retour : je comptais vous trouver rempli d'amour, impatient de me voir et saisissant avec avidité tous les moments de pouvoir nous assurer réciproquement de notre amitié. Mais point! A peine vous vois-je un moment le soir, et vous avez l'air occupé de tout autre chose que de votre amie (soi-disant) et moi je vous désire tous les jours. Je m'occupe de vous; je fais des réflexions qui tendent à me persuader que vous ne m'aimez que faiblement; vous me trouvez de l'humeur; cela vous fâche, je le sais bien, mais qui n'en prendrait pas?

J'aime, je le dis, je le prouve même. L'on m'aimait, l'on me le disait, et à présent l'on ne me le dit plus, l'on me donne, pour ainsi dire, des preuves du contraire, et l'on joint à cela des soupçons qui offensent et ma délicatesse et mon amour. Ah! mon cher, que dois-je penser? que dois-je espérer? que dois-je craindre? O Dieu, quel état est le mien! Je sais parfaitement que vous allez dire, en lisant cette lettre: « Oh! j'ai mes affaires, moi, ma présence y est nécessaire... » etc..., etc... Cela est vrai. Puissent ces affaires vous être avantageuses! Mais au moins, rendu à l'amitié, faites donc voir que vous en avez, et ne mettez pas mon cœur dans de perpétuelles entraves. Par exemple, aujourd'hui, vous m'avez fait une peine sensible; j'ai passé la nuit fort fâchée contre vous, et j'ai de la peine à dire que je le suis encore, cependant c'est vrai. Je compte au moins vous voir demain au soir. Ne m'apportez pas un air glacé, je vous en prie;

cela me ferait conjecturer qu'un ancien amour a repris force dans votre cœur, et m'en a chassée impitoyablement. Cela serait indigne, et je ne puis vous en croire capable.

On revient; je suis bien fâchée d'être obligée de vous quitter, car malgré tous les motifs de chagrin que vous me donnez, je n'aime et ne veux rien aimer que vous! Je vous souhaite le bonsoir, une nuit agréable, et je n'ose dire que vous pensiez à moi. Car je crains d'être fort loin de vous quelquefois. Adieu, adieu.

Le frère de la demoiselle qui est chez moi n'y est pas; il est à Versailles et je ne regrette que vous.

A Monsieur Casanova,
à Paris.

[Paris, début de mars 1758?] Samedi à minuit.

J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Je vous ai chagriné ce soir; ah! si vous saviez que j'en ai plus pâti que vous! Et puis j'ai cru avoir raison. Ne m'aviez-vous pas promis hier de me voir aujourd'hui? Point du tout, vous allez vous divertir ailleurs; vous vous ressouvenez à peine le soir que vous avez promis à quelqu'un (que vous dites aimer) de la venir voir et vous arrivez avec un air indifférent que j'ai cru vous trouver et qui m'a choquée, ah! terriblement, aujourd'hui. J'aurais trouvé le moyen de vous parler un moment sans tous ces importuns qui m'excèdent et qui examinent jusqu'à mes regards. Nous avions un argus de moins, mais à quoi cela nous a-t-il servi, puisque vous n'en avez pas profité? Et avec cela vous voulez que je sois gaie, contente! — Ah! je suis dans une agitation

qui ne se comprend pas. Jamais je ne puis vous dire un mot, jamais vous n'en cherchez même les occasions. Mon âme est agitée de toute sorte de sentiments; je ne saurais les dépeindre tant je suis bouleversée ce soir ! Je ne me connais pas. Et ce qui me donne la mort, ce qui m'anéantit, c'est qu'à présent, oui, à présent que je vous écris, vous vous voulez du mal de m'aimer, vous vous dites que je suis capricieuse, que je ferai votre malheur, si vous persistez à m'aimer. Ah ! cette idée me fait mourir. Pouvez-vous bien penser cela, mon cher Casanova? Pouvez-vous le penser? Ces caprices font-ils rien à ma tendresse pour vous? N'est-elle pas la même, hélas ! Ils partent d'elle, c'est elle qui les cause, et vous les condamnez ! En avais-je avant cette malheureuse amitié? Elle seule me cause ces défauts qui vous épouvantent, qui font que vous me reprochez peut-être votre tendresse, et qui me font perdre votre cœur. Ah ! je ne puis vous en dire davantage. La douleur m'accable. Il faut que je m'y livre tout entière; je ne puis supporter l'idée de croire que vous pensez ne plus aimer qui vous aime et qui a pu vous le dire. Que je suis à plaindre ! Adieu. Je vous souhaite une meilleure nuit que celle que je vais passer. Je me veux un mal que vous ne sauriez comprendre. Ah ! que je vous venge bien du chagrin que je vous ai donné ! Je vous écrirai demain et je répondrai à la lettre que vous m'avez donnée hier. Je suis trop agitée aujourd'hui pour y répondre. Mon cher ami, pensez-vous à ne plus aimer la pauvre petite

BALLETTI ?

[Paris, mi-mars 1758?] Minuit.

Je ne veux pas que vous me taxiez de négligente, et, pour que cela ne soit pas, je me hâte de répondre à votre lettre, qui me fait plaisir, puisque je vous y trouve amoureux; mais cependant il y avait quelque petite restriction. Dispensez-moi, cher ami, de vous rappeler tous nos différends, pour vous apprendre ce qui les a causés. Non, oublions tout cela, je vous en prie, et une autre fois je ne laisserai pas prendre d'empire sur moi à des soupçons qui sont tous très mal fondés. Mais je suis bien fâchée, mon cher, que vous vous imaginiez que je me trouve bien où vous n'êtes pas, et que je désire d'être où vous ne désirez pas paraître; rien de si faux, mon cher ami, rien de si faux. Je ne suis bien, en vérité, que lorsque je suis avec vous; mais il faut que vous soyez dans un jour heureux où nous nous aimions réciproquement, sans nous faire mutuellement de la peine. Quoi qu'il en soit, je suis toujours bien avec vous, quoique nous nous boudions; car lorsque je ne vous vois pas mon cœur et mon esprit travaillent, et cela ne leur vaut rien. Je vais vous dire bonsoir, mon cher ami, car j'ai un sommeil que vous ne sauriez imaginer, et c'est parce que je vous aime bien que je vous écris ce soir. Je trouve la fin de votre lettre que trop vraie. Hélas! nous sommes bien extravagants, car nous nous aimons, je crois, de trop bonne foi pour nous soupçonner; mais... mais... Ah! bonsoir, mon ami, bonsoir; je vous souhaite que vous passiez une nuit aussi bonne que je le désire. A demain!

[Paris, début d'avril 1758?] Minuit.

Je n'ai pu répondre, il n'y a qu'un quart d'heure, à tout ce que vous m'avez dit de dur pour un cœur tendre, Monsieur, et je veux essayer de me justifier un peu à présent de toutes les mauvaises qualités que vous m'attribuez. Vous m'avez percé le cœur; je n'en puis plus; et il m'a fallu bien de la force pour vous cacher les larmes que vos reproches me font verser. Il m'est bien dur que l'homme que j'aime le plus dans le monde me traite avec si peu de ménagement, connaissant mes sentiments pour lui. Si j'ai paru mécontente de votre conduite, sûr, c'est parce que je ne la trouvais pas assez tendre pour répondre à ce que je ressens pour vous. J'ai eu des soupçons que quelqu'un ne cherchait pas à détruire et qui m'ont fait croire mille choses qui peut-être ne sont pas, mais qui n'ont pas laissé que de me faire beaucoup de peine, et ont occasionné la mésintelligence où nous sommes aujourd'hui. Mais avez-vous oublié, mon cher Casanova, que vous m'avez aimée (car je n'ose plus me flatter que vous m'aimiez encore), pour me dire tout ce que vous m'avez dit ce soir? Moi, un mauvais caractère, et tel que vous l'avez dépeint! Oh! Dieu, cela me fait mourir, et vous le croyez à présent; vous vous entretenez dans cette idée; vous vous dites à vous-même mille choses à mon désavantage. Ah! que je suis malheureuse! Mon état est bien différent, à moi, car je suis encore plus désolée de tout ce que je vous ai dit que de tout ce que vous m'avez répondu; quoique j'en aie été touchée jusqu'au fond de l'âme, je me plains.

Je voudrais vous voir, vous prouver que je vous aime et que les fautes que je fais ne viennent que de l'âme. Je suis désolée; je suis sûre que cela ne vous touche point,

que vous vous repentez de m'avoir aimée et que vous voulez l'oublier. Ah ! si cela était ! Ne me l'apprenez pas, au moins, car j'en mourrais.

Si vous ne voulez pas me désoler absolument, mon cher Casanova, venez, je vous en conjure, dîner au logis demain. Je vous en supplie, faites-moi dire un oui par le porteur de ma lettre, et vous dériderez un peu mon front, qui le sera sûrement jusqu'à ce moment.

Si vous aviez un peu plus de condescendance pour votre trop faible amie, quelquefois, vous vous informeriez plus promptement et un peu plus tendrement de ce qu'elle a ; vous ne lui trouveriez pas tant d'humeur ; mais quelquefois vous ne faites seulement pas attention, et ça m'enrage. Mais n'en parlons plus. Si vous m'accordez ce que je vous demande et que vous m'aimiez encore, je vous écrirai sincèrement ce qui a donné lieu à ma méchante humeur ; mais il faudra prendre cela comme le récit d'une histoire que je vous conte et qui ne doit point vous causer d'impatience. Je vous dirai tout, et cela me justifiera un peu. Bonsoir, mon cher ami. — je veux encore vous donner ce titre, et je désire qu'il vous soit aussi cher qu'à moi ; mais, hélas ! à présent vous pensez bien différemment. Est-il possible, Casanova ? vous ne m'entendez pas ? Que je vais passer une triste nuit ! Votre venue au logis me prouvera que vous m'aimez encore. Ah ! pourriez-vous ne plus m'aimer ?

A Monsieur,

Monsieur Casanova,

Rue des Petits-Champs, à Paris.

[Paris, mi-avril 1758?] 5 heures.

Vous me demandez comme vous devez vivre à présent avec moi? Hélas! je ne saurais vous le dire; je me rappelle seulement qu'il y a quatre ou cinq mois je me trouvais plus heureuse. Vous dites que vous m'aimez sincèrement et uniquement; si j'en étais bien persuadée, je la serais encore et j'éviterais le chagrin qui me dévore. Je ne vous imposerais sûrement pas la dure loi de ne parler à qui que ce soit, lorsque vous êtes avec moi; non, sûrement, et jamais je n'aurais une pareille faiblesse. Je ne veux m'ennuyer, ni être haïe; mais je trouve dur que vous ayez plus d'égard et d'attention pour une personne qui ne m'aime, ni ne vous aime, que pour moi; créature qui est ravie de notre mésintelligence et qui ne l'entretient que trop par ses discours et ses regards étudiés; elle qui se sert des moments où je suis le mieux avec elle (du moins à apparence) pour jeter dans mon âme trop susceptible mille soupçons qui la déchirent. Je la remarque vous faire des mines, des œillades, ricaner, et tout cela me tue; j'en vois peut-être plus qu'il n'y en a, et elle en est ravie et fait tout ce qu'elle peut pour me le persuader. Hier encore, hier que vous dites que je vous ai boudé, elle m'a tuée mille fois. Et son air empressé à vous suivre quand nous sommes revenus de l'Opéra! Tout ce que j'ai imaginé et que j'ai cru voir m'a anéantie et m'a fait passer la plus mauvaise nuit que j'aie jamais eue. Vous me promettez que vous ne comparez *(sic)* pas ici mardi, et je vous réponds, peut-être à ma honte, que j'en suis aise. A l'égard du plaisir que vous vous figurez que j'aurai, moi, vous vous trompez beaucoup; je n'en espère pas du tout; je vous ai déjà dit que je n'en avais que lorsque je le partageais avec vous. Ma dernière lettre n'est point du

tout ce que vous la représentez, et je vous jure que je ne prends jamais la plume pour vous sans que mon cœur la conduise : c'est une chose que je vous ai répétée tant de fois que vous devriez en être persuadé. Je vous aime, et si je ne vous aimais pas, je ne souffrirais pas de vos préférences. Ce que mon frère a écrit me cause une inquiétude que vous ne sauriez imaginer; je compte, ma lettre finie, lui écrire; mes yeux sont si loin du sommeil qu'ils se prêteront à mon envie. Aimez-moi, mon cher Casanova, et aimez-moi uniquement, et je serai heureuse ! Je ne sais si je vous verrai demain; je le désire bien, et si vous avez quelque tendresse pour moi, cela doit être. Bonsoir, dormez mieux que moi et soyez sûr de toute ma tendresse. J'espère que mercredi nous nous verrons un peu. Je me sens malade comme vous ne sauriez croire. Je ne sais si je pourrai écrire à Cadet. Ah ! bonsoir, mon cher ami, n'oubliez pas que je suis toujours votre petite et chère, mais pas impitoyable amie. Adieu, je vous aime comme je voulais que vous m'aimassiez.

[Paris, mai 1758.]

Je vous écris, Monsieur, pour vous dire combien je suis indignée contre vous, pour vous dire combien je suis persuadée de votre peu d'amour pour moi. Vous m'avez fait ce soir la plus cruelle offense, non pas tout à fait par ce qui s'était passé à souper, mais par votre indifférence après. J'imaginais que vous reviendriez dans ma chambre, et que vous ne voudriez pas partir sans une espèce de réconciliation avec quelqu'un que vous prétendez aimer si tendrement; mais non, vous ne m'aimez pas, et si vous m'avez aimée, cela a été par caprice. Est-il

possible, après ma lettre d'hier qui était pleine de sentiments, qui ne ressemblent guère aux vôtres, est-il possible de me marquer si peu d'égard et si peu d'amour ! Je suis dans le plus cruel chagrin; vous m'allez faire passer une nuit terrible. Mais c'est le moindre de vos soucis, car c'est vous qui l'avez voulu. Je n'ai pas encore pu lire votre lettre et je ne la lirai sûrement pas aujourd'hui, car je ne pourrais pas imaginer que c'est vous qui l'avez écrite, et cela me rendrait encore plus triste. Ah ! Dieu, que je suis en colère contre vous, encore plus contre moi-même ! Je suis persuadée que vous ne vous embarrassez guère de mes ressentiments et si... Ah ! Dieu, je ne veux plus rien dire, car je suis trop outrée !

Je ne relis pas ce que j'écris, car je craindrais d'y rien changer; je veux que vous soyez persuadé du déplaisir que vous m'avez fait, quoiqu'il ne vous importe guère; mais en tout cas vous seriez le plus ingrat des hommes. Adieu, Monsieur.

[Paris, juin 1758?] Vendredi à minuit.

Je ne puis m'empêcher de vous écrire ; c'est l'unique consolation qui me reste; il faut que j'en profite. Cependant ma lettre ne sera pas longue, car la tête me fend, et comme je n'ai point dormi l'autre nuit et que j'ai beaucoup pleuré ce matin, je n'y vois presque plus. Votre lettre m'a un peu rapatriée avec vous. Elle m'a consolée, elle m'a fait connaître que je suis et serai toujours la même pour vous. Que je suis fâchée d'avoir augmenté vos chagrins par mes reproches ! Mais ne les méritiez-vous pas un peu? Enfin ne parlons pas de ce malheureux moment qui nous rendra longtemps malheureux. Il m'est toujours

présent, malgré tous les efforts que je fais pour l'oublier, car il fait mon tourment. Mais que j'ai une adorable none *(sic)* ! Elle m'a parlé aujourd'hui avec toute la douceur et toute la bonté imaginable. Que je l'aime et qu'elle mérite d'être aimée ! Je vous vois presque aussi triste que moi ; calmez votre chagrin, mon cher ami, il augmente encore le mien. Que la journée d'aujourd'hui ressemble peu à toutes celles que nous avons passées ensemble ! Quelle tristesse, quelle circonspection, quelle apparente froideur ! Comment pourrons-nous vivre comme cela ? Ah ! qu'un moment nous a causé de peines ! Mais savez-vous bien que ce matin j'ai pensé mourir de douleur, lorsqu'après la cruelle nuit que j'avais passée, Obert vient me dire, en me rapportant la lettre que je lui avais donnée pour vous porter : « Il est parti, Mademoiselle ! — Parti ? repartis-je avec effroi. — Oui, parti à trois heures du matin. » Je n'ai pu prononcer une parole. Obert s'est en allée et j'ai donné un libre cours à ma nouvelle douleur ; je criais, je sanglotais, j'étais hors de moi. « Il m'a abandonnée ! il me laisse en proie à la plus cruelle douleur ! ... Où est-il allé ? Pourquoi laisse-t-il quelqu'un qu'il doit aimer encore, de qui il connaît les sentiments, et dans un moment aussi fâcheux ? Ah ! il ne m'a jamais aimée véritablement, s'il est parti ! Cela n'est pas possible ! » J'ai rappelé Obert, je lui ai redonné ma lettre, je lui ai dit qu'il n'était [pas possible] que je crusse ce qu'elle me disait, qu'elle s'était trompée sûrement et qu'elle reporte encore ma lettre. J'étais dans une inquiétude si grande que si elle avait tardé davantage à me venir dire que tout cela n'était qu'un malentendu, je crois que vous n'auriez plus votre pauvre et affligée petite amie. Ah ! je soupire encore et je suis bien désolée, — un cœur tendre est un mauvais présent du ciel !

Bonsoir, mon cher ami. Allez ! je ne vous en veux plus; soyez tranquille et tâchez de me faire oublier par vos lettres tous les agréables moments que nous passions ensemble et qui ne sont plus les mêmes. Bonsoir, mon cher; vous verrai-je demain? Songez qu'un jour d'absence augmenterait encore mes douleurs. Adieu. Aimez-moi toujours !

[Paris, juillet 1758?]

Je quitte leur ennuyante mélodie pour vous écrire, Monsieur, et pour décharger mon cœur; il est si plein qu'il n'en peut plus : il faut qu'il déborde. Vos mépris, que j'essuie depuis quelques jours et que je ne mérite en aucune façon, me remplissent de douleur. Je ne les mérite ni ne les veux souffrir de qui que ce soit au monde, et encore moins de vous qui me devez (si vous avez un cœur) tout autre sentiment. Expliquez-moi, je vous prie, l'énigme de votre conduite avec moi; elle me paraît bizarre et même, si j'ose dire, outrageante, de la part d'une personne qui, il y a quinze jours, me faisait voir et m'assurait la plus fidèle tendresse. Mais enfin, je ne peux guère comprendre comment quelqu'un qui a aimé puisse trouver du plaisir à faire et à voir souffrir quelqu'un pour qui il a eu la plus tendre affection? Car vous vous en apercevez bien que je souffre !

Pourquoi m'accabler d'indifférence? et même plus? Pourquoi?

Que vous ai-je fait? Hélas ! c'est la persuasion où vous êtes que j'ai pour vous tout autre sentiment qui fait que vous me traitez comme vous faites, et c'est ce qui prouve votre ingratitude et votre insensibilité. Oui,

tout autre homme que vous, après les marques que je vous ai données de ma confiance et de mon amitié, m'aurait traitée tout différemment, sinon par amour, du moins par reconnaissance. Mais, hélas ! pourquoi vous fais-je des reproches? Sont-ils de saison? Ah ! non; en commençant une lettre, je m'étais proposé de ne vous en faire aucun; mais mon cœur saigne et il vous montre ses plaies. Qu'il est faible, ce cœur ! Mais ma raison et votre indifférence sauront lui donner la force.

Je vous demande, Monsieur, pour votre dernière preuve d'amitié, que vous me rendiez mes lettres, qui doivent avoir très peu de prix pour vous et qui sont pour moi de la dernière importance. A quoi vous seraient-elles bonnes, sinon qu'à vous reprocher un peu de dureté et à vous faire voir combien peu je la mérite? Vous aurez donc la bonté de me les rendre. Il vous sera plus facile alors d'oublier totalement la pauvre et faible créature qui les a écrites. Si vous avez encore quelque ménagement pour moi, vous me les donnerez dans un moment où nous ne serons pas aperçus; je crois que ce soir après souper sera le moment le plus favorable. J'attends de vous, Monsieur, cette dernière complaisance, et je vous aurai une sincère obligation. Vous me direz ou vous m'écrirez ce que vous prétendez dire à maman pour justifier votre changement, qui ne doit pas manquer de lui paraître étrange. Mais il faut qu'elle le sache, car je sais qu'elle est disposée à parler de vous à M[me] de M[onconseil] la première fois qu'elle ira; et il ne serait pas avantageux pour moi d'en parler, vos sentiments n'étant plus les mêmes. Je vous prie vous-même, Monsieur, d'être le juge de cela et de disposer de quelle façon vous vous y prendrez; je vous en laisse absolument le maître. Adieu, Monsieur, il y a assez longtemps que vous vous ennuyez à lire ma triste

lettre (si vous avez eu la patience de la lire); ainsi je finis en attendant ce que je vous ai demandé et en vous assurant de la reconnaissance que j'en aurai. Adieu... Vous ne vous souviendrez bientôt plus si vous m'avez aimée; et moi, je m'en souviendrai toujours!

D'après cette dernière lettre, on pourrait croire imminente une rupture définitive entre Casanova et Manon. Mais ce ne fut en réalité qu'une brouille toute passagère, et leurs rapports ne tardèrent pas à redevenir, comme par le passé, tendres et affectueux.

Casanova, comme je l'ai déjà dit, place son premier voyage en Hollande pendant l'automne de 1757, *et affirme être revenu à Paris le* 10 *février* 1758 (1). *Malheureusement, il est démenti non par un, mais par plusieurs documents, d'où il résulte que ce voyage doit se placer une année plus tard.*

Les lettres de Manon, par exemple, adressées à La Haye et à Amsterdam, nous offrent quelques indications précises pour fixer même la date de son départ : j'en citerai une, du 18 *novembre* 1758, *où l'on lit :* « *Que je désire votre retour!... c'est pour le commencement du mois :* savez-vous bien que ce sera deux mois *(octobre et novembre)* que vous êtes absent.... »

Casanova resta en réalité encore quelques semaines en Hollande : le 7 *décembre, il signait à Amsterdam, devant un notaire public, un reçu de* 18.000 *francs qu'il avait obtenus du banquier Benjamin Samuel pour le compte de la marquise d'Urfé. Et Manon, dans une lettre non datée, mais qui est certainement de la mi-décembre, lui écrivait :*

(1) *Mémoires*, IV, 36.

« Je me flatte absolument que voilà la dernière que je vous écris à Amsterdam; vous partirez donc le 22 ! »

Le 23 *décembre* 1758, *Casanova était déjà parti d'Amsterdam, puisque M. de Kauderbach, résident du roi de Saxe dans la capitale de Hollande (nommé aussi dans les* Mémoires, III, 490*), le prévenait dans un billet, à La Haye, au nom aussi de l'ambassadeur d'Affri, qu'il n'y avait pas besoin de passeport pour aller jusqu'à Paris, et lui souhaitait bon voyage* (1).

Ainsi Casanova doit être revenu à Paris de son premier voyage en Hollande, non pas le 10 *février* 1758, *comme l'affirment les* Mémoires, *mais à la fin de l'année, et même peut-être dans les premiers jours de l'année* 1759.

Il n'est donc pas possible qu'à son retour il ait apporté (comme il le raconte dans les Mémoires, IV, 42*) des cadeaux à Silvia, puisque la célèbre actrice était morte le* 17 *septembre* 1758, *très probablement avant son départ.*

[Paris, début d'octobre 1758.] Lundi. Lettre n° 1.

Ah ! mon cher ami, que le temps me paraît long ! Je ne puis plus résister à l'envie que j'ai de vous écrire, quoique je sache bien que vous n'aurez ma lettre que lorsque j'en aurai reçu une de vous. Tout mon bonheur est de vous voir et de vous parler; comment renoncer à l'un et à l'autre? Au moins, vous écrivant, je me figure vous parler, et cela diminue un peu ma peine, qui est extrême. Si vous saviez combien j'ai pleuré, mon cher ami ! Je n'ai pas cessé depuis votre départ; j'ai bien peur qu'à

(1) Cette lettre, ainsi qu'une copie, régularisée par notaire, du reçu au banquier Benjamin Samuel, furent retrouvées par moi à Dux.

votre retour vous ne me trouviez si enlaidie que vous ne m'aimiez plus. Ce matin, je me suis trouvé le visage tout enflé et piqué de rougeurs, comme si j'avais eu la petite vérole; cela me démange considérablement, mais je crois que cela n'aura pas de suites, car c'est l'effet ordinaire que me font les larmes (quoique plus violent). Elles ne se tariront un peu que lorsque j'aurai de vos nouvelles que j'attends avec la plus vive et la plus tendre impatience. Tout m'ennuie, tout m'afflige, vous absent. Au moins, lorsque vous êtes à Paris, j'ai la consolation de penser, dans le jour, que le soir je vous verrai, et le soir, j'ai celle de vous entendre dire que vous m'aimez, et cela me fait oublier tout autre sujet de chagrin. Mais à présent, mon cher, ils se représentent tous à votre pauvre amie : le couvent m'effraie, votre inconstance me fait trembler, j'ai peur que dans votre voyage vous ne trouviez des objets plus aimables que moi, qui ne vous fassent oublier combien je vous suis chère et combien vous me l'êtes. Tout cela me désespère et je ne vivrai pas jusqu'à ce que j'aie reçu de vous des assurances de la plus vive tendresse. J'espère que vendredi je recevrai une lettre, mais cela ne m'empêchera pas de vous écrire tous ces jours-ci pour vous dire tout ce qui m'arrivera d'heureux ou de fâcheux; et j'enverrai le tout ensemble lorsque je saurai où. Hier, mon frère me conseillait de prendre la résolution d'aller à Saint-Denis, si l'on ne trouvait pas ici de couvent qui me convînt, et que l'on pourrait exiger des religieuses de me laisser sortir tous les mois une fois.

Quel est votre sentiment sur cela? Pour moi, je ne suis guère de ce sentiment-là. Car, surtout dans l'hiver, qui voudrait, pour l'amour de moi, faire deux lieues pour me voir ou me venir prendre? Et vous surtout, mon cher ami, quand vous verrais-je? — Oh ! non, cela ne me plaît point

du tout. L'abbé Clément (1), qui m'est venu voir aujourd'hui, m'a dit qu'il parlerait à son prévôt, qui est frère de la supérieure du couvent de Bellechasse (2), et qui, à tous égards, me conviendrait beaucoup mieux. Dites-moi votre sentiment sur cela, mon cher ami : je voudrais bien que vous ne fussiez pas de l'avis de Saint-Denis, toujours. A propos, il vous est venu aujourd'hui un paquet de lettres de Studgard que l'on vous enverra probablement lorsqu'on aura reçu de vos nouvelles ; ainsi je pourrais bien me passer de vous le dire, car ma lettre n'arrivera pas plus tôt. Adieu pour aujourd'hui, mon très tendre ami. Demain je vous écris, après-demain encore et tous les jours enfin ; je veux que vous n'oubliiez jamais que je vous aime ; mais je veux aussi que vous vous ressouveniez toujours de votre amour. Adieu, dormez bien, et pensez à qui vous aime. Peut-être que mercredi j'aurai quelque chose d'intéressant à vous mander ; je vais chez M. G... Bonsoir.

Mardi au soir.

Je suis tout à fait laide, mon cher ami ; mon échoboulure *(sic)* est augmentée, et je suis toute rouge ; aussi je ne vis pas. Mon sang s'échauffe et je crains bien de devenir plus sérieusement malade. Qu'il y a longtemps que vous

(1) Peut-être un parent de son ancien fiancé. Il ne faut pas oublier, toutefois, qu'à cette époque vivaient à Paris deux prêtres du nom de Clément : François, bénédictin (1714-1793), et Auguste-Jean, chanoine et trésorier de la cathédrale d'Auxerre (1717-1804).

(2) Ce couvent fut élevé en 1635 par les Augustines ou Dames Chanoinesses du Saint-Sépulcre, sur une propriété nommée précisément Bellechasse et située dans le faubourg Saint-Germain. Agrandi peu à peu jusqu'à occuper une grande partie du quartier, il fut plus tard détruit.

êtes parti, cher ami ! que cela augmente mon affliction ! Les heures me paraissent des années et les jours des siècles. Hélas ! que je voudrais être à vendredi ! Je vous entendrais dire que vous m'aimez, et c'est ce qui peut seul calmer ma douleur. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mme de Mon[conseil], qui me marque qu'elle est presque sûre du couvent de Bellechasse. Ainsi, quand vous reviendrez, vous trouverez votre pauvre petite amie qui vous aime, toute cloîtrée (et peut-être pour longtemps, ce qui me fait mourir de chagrin) ; j'éluderai pourtant le plus que je pourrai pour y entrer, et je tâcherai de mener jusqu'à la Saint-Martin. Rien n'est si affligeant pour moi que de penser que je ne vous verrai plus librement ; et vous, cher ami, si vous m'aimez, ne devez-vous pas sentir combien cela est dur ? Mais vous me direz peut-être que c'est moi-même qui l'ai proposé, et c'est vrai. Je l'ai pensé la première. Je me suis admirée même ; j'ai trouvé le projet beau, héroïque ; mais alors j'en voyais l'exécution de loin ; la douleur dont j'étais possédée dans le temps que je formais cette résolution, m'empêchait de penser à mon amitié pour vous, qui est le point qui m'afflige le plus dans ce moment-ci. Je n'y voyais que l'estime et la considération que je m'attirais. Mais qu'il est douloureux de se sacrifier, pour devenir estimable ! Mais n'en parlons plus, cela ne fait qu'augmenter mes peines.

Bonsoir, je vous aime toujours ; à demain.

Mercredi au soir.

J'ai resté trop tard dans mon lit aujourd'hui, mon cher ami, et n'ai point été chez M. Gonel, comme je me

l'étais proposé. Mes rougeurs vont un peu mieux ce soir, mais mon cœur non. — Je m'ennuie à mourir et je ne puis me consoler de toutes les pertes que je fais à chaque moment, ou éternelles ou momentanées, de ce que j'ai de plus cher. Je suis *cosi* tentée de vous demander quand vous reviendrez; car il me semble qu'il y a mille ans que je ne vous vois pas. Mais vous, mon cher ami, pensez-vous autant à moi? Oh! non, tenez, cela est impossible! D'ailleurs, vous êtes distrait par tant de choses agréables : une ville charmante que vous ne connaissez pas, des gens aimables qui seront ravis de vous avoir. Ah! tout cela fait bientôt oublier en partie une pauvre petite affligée qui ne fait que se lamenter. Que mon état est différent du vôtre! Rien ne me distrait de mon amitié pour vous; elle seule même me fait quelque plaisir; toujours seule, toujours à moi-même (ou bien plutôt à vous), je ne réfléchis, je ne pense qu'à la tendresse que vous m'avez promise, qu'à celle que je vous ressens *(sic)* et qu'aux suites incertaines que cet amour peut avoir.

Que cette incertitude m'effraie! qu'elle me cause de tourment! Ah! mon cher, quand finiront mes peines, et quand mon cœur (ce cœur qui est tout à vous) s'unira-t-il au vôtre dont il désire uniquement la possession? Si jamais cela arrive, rien ne sera si heureux que votre petite amie, et vous le serez, vous, mon cher ami, oui, je vous l'assure! Tout mon soin ne sera que celui de faire votre bonheur, et je ne serai contente que lorsque vous le serez parfaitement. Que ne suis-je dans le cas de vous prouver que c'est mon cœur qui parle, joint avec ma raison? On a fini aujourd'hui la levée du scellé, et j'ai encore eu la mortification d'apprendre qu'un contrat de rente, que papa croyait sur ma tête, n'y est pas effecti-

vement et qu'un autre doit être à la succession (1).

Je vous assure que je suis ravie que cela soit fini, car je crois que si les gens de justice venaient deux jours de plus, je ne me trouverais plus rien du tout. A chaque vacation, ils m'annonçaient toujours quelque chose de fâcheux.

Mais je ne sache rien qui ne le soit tant que votre absence !

Bonsoir, mon cher ami, mon tendre ami, que j'aime uniquement. Pensez et repensez que mon amour durera toujours ! Bonsoir !

[Paris, octobre 1758?] Dimanche au soir. Lettre n° 2.

Je vous ai écrit ma lettre bien impertinente, mon cher ami, mais vos folies la méritaient. Je suis pourtant bien aise de vous voir gai, cela me donne un bon augure et me fait espérer que vos affaires vont bien. J'espérais recevoir aujourd'hui une lettre, mais j'ai été trompée et j'en suis bien fâchée; je m'ennuie, m'ennuie tout plein. Je me porte pourtant un peu mieux que ces jours passés. Moi, je vous aime toujours de même. Réellement votre lettre m'a enchantée; je n'osais me flatter de la recevoir si tôt, et lorsque je l'ai lue, j'ai pleuré, mais je ne saurais vous dire si c'est de plaisir ou de peine; car je ressentais l'un et l'autre, sans savoir à qui donner la préférence.

J'étais ravie de vous connaître si tendre, désolée de vous savoir absent, enchantée des espérances que vous

---

(1) Ces détails prouvent que la lettre a dû être écrite peu de temps après la mort de la mère de Manon.

me donnez et désespérée de leur incertitude; voyez, cher ami, c'était bien compensé. Je n'ai aucune nouvelle de ce qui regarde ma pension, mais pour le couvent, je crois très sûrement que j'y serai avant votre retour, et cela me fâche bien; on se presse infiniment et j'y entrerai sûrement avant qu'il soit quinze jours. Oh! quel hiver je vais passer! il me fait trembler! je ne vous verrai que très rarement, au travers d'une fort étroite grille et peut-être devant une religieuse... quel plaisir! Mais cela ne vous ravit-il pas? Il faut pourtant que je prenne mon parti. Vous devez me le conseiller même. Mais si je pouvais être sûre au moins qu'à Pâques (voyez comme je suis raisonnable) je puisse en sortir (de ce bienheureux couvent) pour être à vous, et que cette union fît la satisfaction de mes chers parents, ah! je serais la plus aise, la plus gaie, la plus heureuse de toutes les créatures! Je ne m'ennuierais pour ainsi dire point dans mon attente parce que tout le jour je penserais que je vous serais bientôt unie, que je retournerais dans peu dans le sein d'une famille qui, jointe avec un mari que j'aimerais à la folie, ferait tout le bonheur de ma vie! La nuit, oh! la nuit, je dormirais, et si je rêvais par hasard, je ferais les plus jolis rêves du monde.

Voyez, mon cher ami, ces seuls châteaux en Espagne me peuvent distraire de mes chagrins, et quand je pense que ce ne sont que des châteaux en Espagne, le noir me gagne et tout me désole. Ah! que je voudrais vous voir de retour! Adieu, mon bon ami. Je crois que je ne risque rien à vous envoyer cette lettre-ci à La Haye, vous y serez probablement encore lorsqu'elle arrivera. Écrivez-moi donc souvent, cela doit-il vous coûter si vous m'aimez? Pour moi, je vous assure que, si je ne craignais de vous être à charge et de vous ennuyer, je vous écrirais tous les jours

encore plus longuement; pour tous les jours, jusqu'à présent je l'ai fait.

Je vais demain chez M. G. et je vous écrirai mardi tout ce qui se sera passé. Que je crains l'histoire du mariage!

Mariane m'a dit de vous remercier tout particulièrement, et elle vous dira de quoi [dès que] vous serez à Paris. Bonsoir, bonsoir; aimez-moi bien; et point d'infidélité! Prenez mon exemple de loin. Ce n'est pas que je me défie de vous au moins.

A Monsieur,

Monsieur Casanova, à la poste restante,
à La Haye.

[Paris, octobre 1758?] Mardi au soir. Lettre n° 4.

Je reviens de Bellechasse, mon cher ami. Mme de Monconseil est venue à Paris exprès pour m'y conduire. Ah! qu'est-ce que c'est, un couvent! Cela m'a fait reprendre toutes mes mélancolies. Mais, mon cher, les moines, y pensez-vous?

En tout cas, ne pensez que pour vous en divertir, car je ne veux être qu'à qui j'aime, et sûrement ce n'est pas eux. Que cela ne vous fasse pas même hâter vos affaires là-bas, si cela peut y nuire; faites-les de façon que vous puissiez revenir en état de me rendre heureuse, non pas par la fortune que vous me pourriez faire, mais par le plaisir d'être à vous. Moi, je ne désire que vous, mais malheureusement il faut penser à d'autres qu'à soi dans un établissement, et vous l'avez bien dit vous-même, cher ami. Mais soyez sûr que peu de bien avec vous me rendra plus riche que la plus grande fortune avec un autre. Soyez tranquille

sur tous ces partis que l'on me propose; je saurai répondre, et de façon à gagner du temps, — à bout du temps, pouvoir dire : « Cela ne me convient pas. » Mme de Mon [conseil], à qui j'ai dit toutes ces propositions aujourd'hui, m'a bien mise à mon aise. D'abord, pour celui de province, elle a haussé les épaules, et c'est réellement la seule réponse que l'on puisse faire à une semblable proposition. Jugez donc, mon cher ! l'on enverrait votre pauvre petite dans un ballot par la douane, avec mon clavecin, ma guitare (car cela entre dans le marché); j'arriverais, ou plutôt je déballerais; et l'on dirait à cet homme : « Voilà une femme que l'on vous envoie. — Eh ! bien, dirait-il, qu'elle soit la bien venue; elle m'apporte une direction. » Après cela, le mariage se ferait, etc., etc. Cela m'impatiente, cela n'a pas le sens commun, et je ne peux pas comprendre comment quelqu'un pour — disons — me vouloir du bien, puisse trouver cela un établissement avantageux pour moi. Mais, pour en revenir à ce que Mme de Mc. m'a dit, après lui avoir expliqué tous ces beaux avantages, j'ai passé au second, et elle m'a dit avec un air de vérité amicale : « Mais, ma chère petite, cela ne me paraît pas bien tentant. — Oh ! pour cela non, Madame, lui ai-je dit, je ne le trouve point du tout tel et mon projet n'est point de me donner à quelqu'un que je ne connaîtrai pas. » Ainsi, mon bon ami que j'aime uniquement, ne craignez rien, car si l'on me presse d'un côté, j'ai de quoi me retourner. Écrivez-moi donc, car voilà trois jours que je ne reçois rien de vous. Vous me direz que vous attendez une lettre de moi pour me faire réponse; mais est-ce que j'attends, moi?

Prenez exemple de votre petite femme; oui, votre petite femme, je veux l'être moi. Tenez, mon cher ami, si vous ne me donnez pas quelques bonnes nouvelles, je serai désolée, car mon cœur est toujours dans un doute qui me tour-

mente perpétuellement. Oh ! quand cessera-t-il? Dites-moi à peu près le temps où vous comptez revenir pour que je puisse m'arranger de façon à être encore ici quand vous reviendrez; je ferai dire aux ouvriers qu'ils ne peuvent travailler, me meubler, que la semaine d'après les fêtes, et cela me donnerait toujours du temps. Oh ! je ne risque rien de faire cela, car déjà je n'aurai réponse de celle-ci que dans six jours. Encore, si vous me répondez exactement. Et je vous avouerai que je vous trouve l'âme un peu trop tranquille; car, être quatre jours sans m'écrire, je ne l'aurais jamais pu, moi; surtout si je vous avais laissé dans une position pareille à la mienne. Ce n'est pas que je vous gronde au moins, mon cher ami; oh ! non, vos affaires peut-être vous occupent entièrement. Mais enfin, n'en parlons plus; demain peut-être je recevrai une lettre. Pour moi, vous en devez avoir reçu tous les jours (je compte aussi celle de famille). Ah çà ! bonsoir. Ne vous fâchez pas de mes petits reproches; c'est mon cœur qui les fait, et cela ne doit que vous prouver sa tendresse. Adieu, mon bon ami, mon tendre ami, pensez souvent à moi, et croyez que je ne serai jamais en reste. A propos, Mme Toscani et sa fille (1) ont dîné ici aujourd'hui; la mère a dit de vous tout le bien possible et je l'aimais de tout mon cœur dans ce moment-là. En vérité, oh ! qu'il est doux d'entendre louer ce que l'on aime ! cela fait réellement plus de plaisir que si l'on vous louait vous-même. Bonsoir, bonsoir; je

(1) Mme Toscani, la mère, était actrice. Sa fille, Louise, danseuse, fut engagée une première fois au théâtre de Stuttgart en 1757, devint la maîtresse du duc Charles-Eugène de Wurtemberg, et alla avec lui à Venise en 1766. Elle eut une grande influence à la cour, jusqu'à 1775, année où elle fut congédiée; elle avait épousé précédemment un certain Messiéri. Casanova, qui l'avait connue à Paris, quand elle prenait des leçons de danse avec le célèbre Vestris, la rencontra avec sa mère à Coblentz en 1760 et l'accompagna jusqu'à Stuttgart, où il la revit en 1767. (*Mémoires*, IV, 248 — VII, 319.)

crains qu'à la fin vous ne vous ennuyiez de mon barbouillage, et je ne sais point si vous le lisez aisément. Mais mon cœur fait aller si vite ma plume ! Taton vous fait ses compliments.

[Paris, octobre 1758?] Jeudi au soir. Lettre nº 5.

Oh ! pour cela, Monsieur Casanova, je suis fâchée et très fâchée. Il est fort mal que vous m'oubliiez assez pour être huit jours sans m'écrire, surtout m'ayant laissée aussi affligée que je le suis, et dans de perpétuelles épreuves. Vous me trouverez peut-être ridicule; mais concevoir que l'on aime comme cela ! Il me serait presque impossible, moi, de passer huit jours sans vous écrire, quand je ne vous vois pas, et vous, c'est la moindre de vos inquiétudes; et vous voulez que je sois sûre de votre cœur? Oh ! vous me permettrez d'en douter un peu, s'il vous plaît. Vous n'avez pas les mêmes reproches à me faire, toujours, car je ne vous laisse pas deux jours sans vous donner de mes nouvelles; mais puisque vous n'avez pas le même empressement, j'imagine qu'il ne vous flatte pas beaucoup; ainsi, si vous n'y trouvez pas de plaisir, c'est un signe évident que vous ne m'aimez guère. Je suis désolée que cette lettre arrivera trop tard, car je me flatte que demain ne se passera pas sans que j'aie des nouvelles; ou,si je n'en ai pas — eh ! bien, je vous aimerai encore, et je ferai fort mal, oui ! Vous me devez réellement plus d'attention; ma tendresse pour vous le mérite bien. Cela me donne toutes sortes d'inquiétudes; je crains d'abord ou que vous soyez malade, ou que vos affaires n'aillent pas aussi bien que vous le souhaiteriez, chose qui me désespérerait; j'ai peur encore (mais vous me gronderez si je vous le dis), j'ai donc peur... mais non, je ne veux pas vous le dire, vous le devinerez

bien. Ah ! ça, je ne veux pas vous gronder trop, pourtant, car ma lettre arrivera, j'espère, quand vous ne le mériterez plus. Et puis, si j'étais bien méchante, demain il faudrait faire des excuses et cela serait perdre du temps. Ainsi il est plus prudent de vous dire, mon cher ami : écrivez plus souvent à votre petite femme; car sans cela vous alarmez sa tendresse et elle en a trop pour vous; vous ne lui en marquez pas beaucoup aussi. Adieu, aimez-moi sans partage, je vous prie; songez combien je vous suis fidèle et combien je suis tourmentée pour ne pas l'être. Soyez sans inquiétude, je le serai toujours, et avec satisfaction. Bonsoir, mon cher ami, je vous souhaite toutes sortes de félicités; je me flatte que j'entre dans ce souhait-là ! Mon frère a dû vous écrire les propositions que l'on m'a faites; dites-moi en gros et comme il vous les a faites et comme vous y répondez.

Adieu, adieu, aimez-moi bien !

A Monsieur,

Monsieur Casanova, à la poste restante,
à La Haye.

[La lettre est marquée de cette devise : *Amour trouve moyen.*]

10e lettre. [Paris] Ce 14 octobre 1758.

Oh ! quelle lettre je viens de recevoir de vous ! Mais est-elle bien de vous? En vérité, mon cher ami, vous êtes bien violent et vous me connaissez bien peu, puisque vous osez me dire que je suis sans amour, que je vous donne votre congé et que je serais bien attrapée si vous le preniez. Mais dites-moi vous-même, est-ce là des propos d'un

amant? Oh! point du tout assurément; mais j'espère qu'à présent vous avez une justification à moi et je trouve la vôtre dans les lettres précédentes que vous m'avez écrites. Mais, en vérité, cette dernière me mortifie, tout au plus, et il est bon de vous dire, mon cher ami (car j'oublie votre lettre à présent et veux l'oublier), cependant il faut encore que je vous assure en y répondant que lorsque nous en serons à une démarche sérieuse (que je désire peut-être plus que vous), je ne vous planterai jamais là! Non, non, Monsieur! (Voilà le dernier Monsieur que je vous dirai; ne parlons plus ni de fâcherie ni de bouderie; elles ne nous vont pas en vérité.) Pour en revenir à ce que je disais à mon cher Casanova, il faut que je l'instruise que sa petite femme est malade; j'ai depuis huit jours vomi deux ou trois fois, je suis toujours malingre, ou mal à l'estomac ou au cœur, ou coliques, enfin toujours quelque chose. Mais ce n'est point par ma faute, au moins; je suis réellement ce que l'on appelle un petit emplâtre, et je ne sais comment vous pouvez m'aimer; ne prenez pourtant pas cela pour un avis, au moins, mon cher. Dès que je vous verrai, je ne serai plus malade. Aussi point de mauvaise humeur; je vous désire, je vous désire, oh! l'on ne peut plus. Que je vous crains fâché! Cela serait bien mal; car je ne le suis point, moi, et convenez, mon bon ami (ah! je vous en prie), que j'en ai autant de sujet que vous! Oh! quand je pense que vous me dites que je ne suis qu'auteur des lettres aimables que je vous ai écrites! Oh! c'est horrible! Je vous prie d'être sûr que mon cœur seul est capable de vous dire tout ce que je vous écris; mon esprit, quoique j'en aie une très petite dose, gâterait tout s'il voulait s'en mêler; et d'ailleurs, il gênerait ce cœur qui se fait peut-être trop connaître et qui est bien aise de se dire tout à vous. Pour me dire que je *connais mon pouvoir sur vous*, vous vous trompez

pleinement; car jamais je ne m'en suis cru aucun. Mais vous avez voulu vous venger, je vous ai un peu chagriné et vous avez cru être obligé de me le rendre; n'en parlons plus, mon Dieu ! je me l'étais promis au commencement de ma lettre.

Dites-moi comment vont vos affaires; car dans ce joli billet doux il n'en est pas question. Que je voudrais vous voir de retour, mon cher ami ! (pas pour lire la lettre qui vous a fâché, au moins !)

Mme de Monconseil m'a répondu au sujet du refus de ce respectable couvent, qu'elle s'en trouve fort offensée, comme vous devez le croire, puisqu'elle m'y a présentée elle-même et m'a recommandée de toutes ses forces. « Mais, me dit-elle le plus agréablement du monde, comme à quelque chose malheur est bon, cela vous évitera un grand ennui en vous laissant tout le mérite d'avoir voulu y atterrir », et elle me conseille de n'en point du tout cacher la raison. Elle est aimable tout au plus, au moins. Oh ! mon cher ami, ne me faites donc point la mine (j'extravague au moins). Tenez, il me semble que vous êtes là à côté de moi, que je vous conte mes petites affaires et que vous les écoutez et y répondez avec une froideur... cela à cause de la lettre. Mais, sac à papier (s'il est vrai que vous m'aimez), vous seriez bien attrapé si je boudais aussi. Oh ! vous avez bon jeu et vous connaissez trop votre pouvoir, n'est-ce pas? n'est-ce pas? Que je voudrais recevoir une autre lettre de vous, qui m'assure que vous n'êtes plus si courroucé ! Dans quatre jours, n'est-ce pas?... Oh ! oui, j'y compte !

A Monsieur,

Monsieur Casanova, au Parlement d'Angleterre, à La Haye.

11e lettre. [Paris] Ce 18 novembre 1758.

Si vous aviez reçu toutes mes dépêches, vous sauriez que *je ne vais plus au couvent* et que j'aurai le plaisir de voir mon cher ami avec plus de liberté. Mais, hélas ! ce n'est qu'au commencement du mois prochain, et ce retard est un nouveau tourment pour moi. Si vous saviez combien je m'ennuie, mon cher ami, et surtout de ne point vous voir, vous me plaindriez réellement. Lorsque j'ai lu votre missive qui m'a d'abord chagrinée, puisque dans la première ligne il y a une *Mademoiselle* qui est aussi déplaisante pour moi qu'un *Monsieur* pour vous ; mais à l'endroit où vous me dites que vous ne serez ici que le mois de décembre, j'ai été pour ainsi dire plus fâchée (même sans *pour ainsi dire*) ; car je me flattais que je vous verrais la semaine prochaine et cela me faisait supporter mon ennui ; mais encore du délai ! Ah ! je ne suis pas encore heureuse ; vous me dites que nous le serons l'un et l'autre, si ce que vous traitez prend un bon pli ; mais dites-moi si vous jugez qu'il se dispose à le prendre, car c'est tout ce que je désire ; et si vous croyez trouver votre satisfaction avec moi, elle doit augmenter avec la certitude de faire parfaitement la mienne. Oui, mon bon ami, vous êtes le seul qui puissiez rendre mon sort heureux et me faire envisager ma vie comme une source de félicités ! Mais si nous sommes l'un à l'autre, m'aimerez-vous toujours? Ne vous lasserez-vous pas d'une femme qui, quoique tendre et qui fera tout pour vous paraître aimable, sera *toujours la même?* Ah ! mon cher ami, pardonnez-moi de vous avoir fait ces questions ; je les rétracte, ne m'y répondez pas, je m'en charge moi-même. Oui, vous m'aimez toujours ; cela ne dépendra que de moi et je l'aurai trop à cœur pour ne pas savoir les moyens de conserver votre tendresse qui fera tout mon bien.

Non, je ne vous ennuierai pas et ma tendresse vous paraîtra toujours nouvelle, puisqu'elle prendra journellement de nouvelles forces ! Que j'étais injuste de vous faire de pareilles questions, qui sûrement vous offensent ! Car penseriez-vous à m'épouser, si vous ne vous sentiez pas assez d'amour pour ne pas vous ennuyer de moi? Ah ! cette proposition n'avait pas le sens commun. Ainsi, mon cher ami, ne m'en voulez pas, car je l'ai rétractée. Que je désire votre retour ! que je le désire ! Mais, mon cher, dites-moi, c'est pour tout le commencement du mois. Savez-vous bien que ce sera deux mois que vous êtes absent, et que pour une petite femme qui aime, ce sont au moins deux siècles ! Que je voudrais que vous eussiez ma lettre ! J'espère, mon cher, que la réponse à celle-ci (que je ne vous compte que vendredi) m'instruira et du jour de votre départ et du jour de votre arrivée ici, et c'est celui-là que je nommerai un jour heureux. Je voudrais tant qu'il vienne ! Vous me dites, à la fin de votre lettre, que vous espérez que notre dernière brouille sera absolument la dernière Ah ! je le crois bien, allez ! Je ne veux plus jamais, jamais vous en vouloir un quart d'heure; vous le voudrez aussi, j'espère. Ainsi, comment voulez-vous que nous nous brouillions encore? Pas possible, mon cher.

16e lettre. [Paris] Ce dimanche au soir, 3 décembre [1758].

Ah ! mon cher, que j'ai eu peur ! Vous savez bien, mon cher, que je devais aller dîner demain chez M. G [onel]. Eh ! bien, hier l'on m'a envoyé dire que l'on désirerait me parler avant que j'y allasse dîner. D'abord je me suis imaginé qu'il avait décacheté les lettres que je vous écris, et qu'il m'envoyait chercher pour me reprocher une incli-

nation qui me fait résister à ses offres. Enfin j'étais dans une inquiétude affreuse. Mais ce n'est point du tout cela. Savez-vous ce que c'est? Mais oserai-je vous le dire? Il veut m'avoir seule chez lui, parce qu'alors il s'imagine qu'il me fera consentir plus aisément à ce bienheureux mariage qui me pèse comme vous ne sauriez croire. Et comme mon frère un jour lui a dit un peu nettement que ce mariage ne me convenait pas, il est très fâché contre lui; je crois que tout est dit et que je n'irai plus chez lui. Mais, mon cher mari, que dites-vous de tout cela? Pour moi, je n'ose vous dire tout ce que j'en pense. Revenez donc promptement; car, en vérité, je me meurs de peur qu'il n'arrive quelque chose à mes lettres et que cela ne me cause bien du chagrin. En tout cas, pour me consoler, je songerai au plaisir que j'ai eu à les écrire, car il est certain que je n'en ai jamais tant que lorsque je peux vous exprimer tous les sentiments de *mon* cœur. Hélas! je devrais dire *le vôtre,* car il est tout à vous et ne veut jamais avoir d'autre maître. Qu'il vous soit aussi cher que vous le lui êtes, mon bon ami! cela seul fait toute son ambition.

J'espère une lettre demain et j'espère encore plus que voilà la dernière semaine que je vous écrirai; je me flatte encore que vous m'aimez bien et que l'année prochaine je n'aurai pas toutes les transes auxquelles je suis sans cesse exposée celle-ci.

C'est aujourd'hui le 3; dans dix jours je vous reverrai, n'est-ce pas? Ah! ami, oui! — Adieu, je dors presque; mais je n'oublie ni en dormant ni en veillant que j'aime tout plein mon cher ami.

18e lettre. [Paris] Ce 9 décembre 1758.

Vous vous ennuyez donc bien, mon cher ami, avec vos Hollandais qui sentent le fromage? A vous dire bien vrai, je n'en suis pas fâchée, parce que cela vous engagera à ne pas retarder d'un moment votre départ qui sera sûrement le 16; car je compte fort que ma lettre vous arrive le 15. Ainsi, tenez votre parole, mari.

Je suis enchantée de tout ce que vous me dites dans votre lettre, mais elle augmente encore l'envie que j'ai de vous revoir, pour être instruite de mille choses qui piquent ma curiosité. Déjà je ne puis vous répondre à tout plein de questions que vous me faites, qu'en vous voyant. Vous me demandez si nous quittons notre maison à Pâques; vous savez bien que cela était décidé avant que vous partiez; pour tous les autres arrangements dont vous me parlez, je remets au 21 à y répondre. Mon estomac va mieux, sans le secours ni de votre déjeuner ni de médecin; je tâcherai de me porter très bien afin que cette figure, que vous prétendez qui vous plaît beaucoup, ait toujours le même avantage.

Vous me faites une espèce de petit reproche sur mes lettres; cependant, mon beau Monsieur, *vous en recevez une tous les ordinaires assurément.* que voulez-vous de plus? Vous m'avez vous-même prescrit cette loi. Mais j'espère que vous ne me gronderez plus pour cela. Oh! mon bon ami, que je désire vous voir! que j'ai de choses à vous dire! que j'ai de questions à vous faire! Mais le pourrai-je? Enfin je vous verrai toujours et c'est mon premier souhait.

Oui, l'on me persécute (mais de loin, car je ne vois plus M. G [onel]) pour ce bienheureux mariage. Il n'est plus question de Brunetti; mais M. G., pour me donner des torts vis-à-vis de tout le monde, a parlé de l'établissement qu'il

me propose à M. le duc d'Aumont et M. le duc de Duras (1) qui ont paru s'intéresser à mon sort dans l'affaire de la pension; et ces Messieurs, sachant l'intérêt que Mme de Monconseil prend à moi, lui en ont fait compliment comme d'une chose faite (ainsi qu'elle me l'a écrit ce matin). Voyez jusqu'où va sa malice, à M. G. ! Il instruit ces gens-là en leur disant que c'est la chose du monde la plus avantageuse, pour ensuite me faire passer pour bien difficile de refuser des partis de cette sorte ! Ah ! mon Dieu !... Je vais lundi chez Mme de M. Si je puis, je m'ouvrirai à elle sur votre chapitre, et j'aimerai même beaucoup mieux attendre votre retour, parce qu'alors j'aurais plus de choses à lui dire sur vos affaires; car à présent je n'aurais d'autre ouverture à lui faire que celle de notre inclination, et cela ne suffirait pas pour elle. Je juge donc, moi, qu'il sera plus à propos de vous attendre, mon bon ami, et je vous ferai faire connaissance avec elle et m'éviterai beaucoup de confidences qui coûteraient un peu à ma façon de penser. Ne vous offensez pas de cela, cher ami, je vous en supplie; c'est parce que je vous aime bien que je veux vous aimer en secret, tant que les circonstances le voudront. Mais lorsque rien ne nous obligera au silence, vous verrez comme tout le monde s'en apercevra. Adieu, mon très tendre ami; revenez au plus tôt afin que je n'aie plus ces adieux à vous faire ! Vous m'instruirez sans doute, dans la lettre que je recevrai lundi, si je dois vous écrire à Bruxelles. Que cela soit la dernière au moins, ou sans cela je me fâche.

Bonsoir, mon cher ami, souvenez-vous toujours que vous

(1) Le duc d'Aumont et le duc de Duras étaient deux gentilshommes de la Chambre du roi, préposés le premier à la surveillance de la comptabilité et des magasins, le second à la direction des théâtres, moins l'Opéra. La protection de ces deux courtisans, de qui dépendaient aussi les *menus plaisirs* du roi, était plutôt compromettante pour une jeune fille.

avez une petite femme très tendre et qui exige de son mari la plus grande fidélité. Adieu !

A Monsieur,

Monsieur Casanova, dans la Douleerstrat au Rondeel.
à Amsterdam.

19e lettre. [Paris, mi-décembre 1758.]

Huit jours de plus, — une page de moins, — oh ! tout cela me déplaît beaucoup, et je serais quasi tentée de vous appeler *Monsieur*. Vous êtes toujours pourtant *mon bon ami*, et je vous aime bien, malgré la petite humeur que me donnent vos retards perpétuels. Réellement, toutes les fois que je reçois une lettre, je tremble de l'ouvrir, dans la crainte d'y trouver toujours du délai. Je vous avais dit, dans ma dernière, que j'étais chez Mme de Mon... lundi; je n'ai pu y aller; il m'a pris, la nuit du dimanche, une très considérable fluxion qui m'a rendu un œil fort rouge et fort enflé; je souffrais beaucoup et je n'ai pu sortir ni même lire votre lettre qui m'est arrivée ce jour-là. Vous voyez bien qu'il fallait que je fusse bien mal pour être obligée de me priver de ce qui fait tout mon plaisir. Mais cela va bien, bien mieux.

J'ai vu hier M. Renard, qui m'a ordonné un petit régime qui rendra la santé de votre petite femme telle que vous la voulez. Mon frère, qui a été m'excuser chez Mme de Mon., m'a rapporté une plaisante nouvelle. Savez-vous, mon cher ami, quel est le projet brillant du duc d'Aumont, qui me connaît, je ne sais comment, qui dit s'intéresser pour moi, je ne sais le pourquoi? — Ah ! vous allez bien

rire. Il prétend que ce serait une merveille de me faire débuter aux Français. — Aux Français! c'est une préférence au moins! — Eh! bien, ne riez-vous pas? Pour moi, je vous assure que je n'ai pu m'en empêcher lorsque l'on me l'a dit. Mais avouez pourtant que ces gens-là m'aiment bien! Il faut un peu de reconnaissance, après tout, et je vous assure qu'une pareille proposition en mérite. Ah! ça, mon cher ami, je me flatte absolument que voilà la dernière que je vous écris à Amsterdam, car après je ne réponds pas que je ne prenne de l'humeur tout de bon.

J'ai fait rendre votre lettre à mon frère; j'ai paru très curieuse de savoir si vous arriviez, et fort de mauvaise humeur en apprenant que vous partiez le 22. Pour l'humeur, je ne l'ai point contrefaite, j'en étais toute possédée. Vous voyez bien, si vendredi je trouve encore un retard, je me couche sans souper, je ne vous écris point, et je... Ah! vous verrez, Monsieur! Vous me dites de ne point user de représailles et de vous écrire au long! Mais vous le mériteriez pourtant bien, et d'ailleurs cela m'irait, à moi qui ai mal aux yeux! Mais vous voyez comme je me venge, et je n'aurai jamais pour vous d'autre vengeance que celle que ma tendresse m'inspirera; elle sera donc toujours conforme à celle-ci. Ah! ça, adieu, pourtant! Souvenez-vous de tous mes ennuis pour les abréger et comptez que je vous en saurai le plus grand gré du monde. Peut-on rester près de trois mois avec des gens qui sentent le fromage, des fumeurs, des buveurs de thé, sans chaise, sans lit, ou du moins fort mauvais. Oh! mon cher ami! Enfin revenez, je vous ai déjà dit que c'est là ma devise! Taton vous fait ses compliments et elle me recommande toujours de ne pas l'oublier. Voyez ce que c'est; lorsque j'ai commencé ma lettre, j'étais de mauvaise humeur, j'avais mal aux yeux, je voulais vous gronder, et à présent je suis quasi gaie;

je ne sens plus de mal et je suis votre femme qui vous aime tendrement.

Nous arrivons maintenant au second voyage de Casanova en Hollande.

Dans les Mémoires *(IV,* 156*), il dit qu'il partit de Paris le* 1er *décembre* 1759 *pour Bruxelles et La Haye et rapporte même un détail qui devrait donner plus de crédit à l'exactitude de la date : « Le froid était assez sensible, mais j'étais prémuni contre ses rigueurs. » En réalité, Casanova commet encore ici une erreur d'au moins deux mois.*

Dès le 1er *octobre, en effet, Manon lui annonce qu'elle a reçu de lui une lettre de Gand; donc, entre le voyage de Casanova pour se rendre dans cette ville et le voyage de la lettre de Gand à Paris, quelques jours déjà s'étaient passés, assez tout au moins pour pouvoir fixer le départ de Casanova au* 21 *septembre environ. Il est vrai qu'un billet de recommandation du duc de Choiseul pour l'ambassadeur d'Affri (publié par Baschet)* (1) *porte la date : Paris,* 29 *septembre; mais ce billet, comme nous l'établirons par une lettre de Mme du Rumain (page* 122*) lui fut envoyé par la poste, et non remis à lui-même.*

Voici un autre document : le 15 *octobre* 1759, *l'ambassadeur d'Affri, qui, lors du premier voyage de Casanova en Hollande, l'avait accueilli avec une grande cordialité et la plus sincère confiance, mis en garde sur son compte par deux Vénitiens de passage à La Haye, communique ses soupçons au duc de Choiseul, l'avertit que l'aventurier est déjà venu*

(1) *Le Livre* (1881).

lui rendre visite, et lui demande de nouvelles instructions. (Lettre publiée par Baschet) (1).

Mais il y a plus : Manon, qui, dès le 23 *octobre, adresse ses lettres non plus à La Haye, mais à Amsterdam, écrit le* 13 *décembre : « Il y a tout à l'heure trois mois que vous êtes absent »; calcul confirmé dans la lettre du 7 février* 1760 *par ces mots : « Nous sommes presque au sixième mois... »*

Ces documents sont assez sûrs et proviennent de sources assez diverses pour que toute contestation semble vaine.

[Paris] Ce 1er octobre 1759.

Je suis encore à la Petite Pologne (2), mon cher ami, fort contente d'y être, et plus encore de recevoir des assurances de votre amour, qui est tout ce que j'ai de plus cher. Vous me faites espérer que dans novembre je vous reverrai? Mais je n'ose me livrer au plaisir que cela me cause, car peut-être votre absence durera-t-elle davantage. Enfin, partout où vous soyez, aimez toujours sincèrement votre pauvre amie, et soyez sûr que mauvais discours, rapports, calomnie, — rien ne pourra changer mon cœur, qui est tout à vous et qui ne veut pas changer de maître. Je vous dirai, mon cher Giacometto, que je suis très lasse; aujourd'hui, j'ai été dîner à Paris, et, ne vous en déplaise, j'ai été et je suis revenue à pied. Cela doit vous faire connaître que je me porte très bien. Je n'ai que de l'appétit, et je suis des plus contentes de

(1) *Ibidem.*

(2) La *Petite Pologne* était située derrière l'église de la Madeleine, à la hauteur de la rue de l'Arcade. L'origine de ce nom est assez contestée : il semble provenir de l'enseigne d'un cabaret *Au Roi de Pologne;* l'enseigne aurait été composée en l'honneur du duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu plus tard Henri III.

Mme Saint-Jean, qui est pleine de bonne volonté et d'attention pour moi, et qui fait ma petite cuisine mieux que ne la ferait le cuisinier d'un prélat. Saint-Jean va mieux. Vos lettres me sont rendues très exactement; l'on m'a apporté la première ici et celle d'aujourd'hui je l'ai reçue à Paris. Papa ne dit mot absolument de me voir votre première correspondante.

Mme la Dauphine est accouchée d'une fille, qui est morte quelques heures après. L'on n'en est ni triste, ni affligé (1). Je ne compte pas aller cher Mme de M..., car je me flatte de rester ici quinze jours au moins; car j'y suis si bien que je ne saurais trop prolonger ma petite satisfaction; je crois que c'est vous qui êtes cause que je m'y trouve si bien.

Je ne me suis point aperçue que votre lettre de Gand finît si mal; elle m'a fait grand plaisir, c'est dont je me souviens très bien, car j'attendais de vos nouvelles avec impatience; je ne fais nulle attention, mon bon ami, à vos pardons; tenez peine perdue d'en faire; ils sont tous dans mon cœur. Quand vous m'avez chagrinée un peu (cela arrive quelquefois), mes réflexions vous font la guerre, voudraient se gendarmer, mais aussitôt ce cœur, qui ne peut se séparer de vous, prend votre parti, mais le prend tout au mieux; les réflexions ont beau faire, le cœur a toujours raison. Mais lorsque vous me dites des choses agréables et que vous me montrez vos sentiments, mon cœur, ma raison, et par conséquent les ré-

(1) Marie-Joséphine de Saxe, femme du dauphin, fils de Louis XV, accoucha en effet, le 23 septembre 1759, à Versailles, d'une fille, Marie-Adélaïde, qui devait épouser en 1775 Charles-Emmanuel IV, prince de Piémont, futur roi de Sardaigne. Le bruit de la mort de l'enfant était faux, et Manon elle-même le démentit dans sa lettre du 28 octobre, regrettant que Casanova, en le répandant en Hollande, ait fait assez sotte figure.

flexions, tout est d'accord sans dispute, et tout est pour vous.

Je tâcherai de redevenir grassouillette comme vous le désirez. J'ai déjà beaucoup meilleur visage que lorsque vous m'avez quittée, et j'espère que moyennant la Petite Pologne et les soins de Mme Saint-Jean, vous me trouverez en fort bon état.

De la « Petite Pologne », 23 octobre 1759, pour la dernière fois.

Je suis, mon cher ami, dans une colère, une indignation, un chagrin qui ne peuvent se décrire — (mais pas contre vous, soyez sans crainte). Je viens de Paris où j'ai eu la douleur d'entendre dire que l'on publie dans le monde que je suis ici avec vous et que vous vous y tenez caché. Cela n'est-il pas indigne, affreux, et la plus horrible calomnie? Quel monstre assez noir peut avoir inventé une pareille fausseté? Tenez, mon cher ami, je me meurs de chagrin, j'en ai de tous côtés, je ne puis plus y tenir; il faut y succomber, le cœur navré, l'honneur que l'on veut me dérober (1)! Enfin tout contribue à me rendre à plaindre; si je ne vous aimais autant que je fais, j'irais me fourrer dans un couvent et n'en sortirais plus. Que le monde est mauvais! et que je suis malheureuse! Oh! mon cher Casanova, vengez-moi, vengez-vous de ces indignes imposteurs en faisant en sorte de pouvoir m'épouser malgré leur jalouse méchanceté. Et consolez-moi; car je meurs si vous ne me donnez quelque espérance. Je suis seule au milieu du monde, sans amis, sans consolation;

(1) Étant donnée la réputation dont Casanova jouissait à Paris et le bruit des aventures qu'il avait eues à la Petite Pologne, cette calomnie était très explicable.

en butte à toutes les impertinences que vos ennemis et les miens tiennent sans cesse. Oh ! avouez donc que je commence de bonne heure à souffrir les épreuves les plus dures pour quelqu'un qui a des sentiments. Pardonnez, mon cher ! J'exhale ma bile; je n'en puis plus et je pars demain de la « Petite Pologne », étant encore obligée de regretter les plaisirs solitaires que j'y ai goûtés. Ce n'est point de mes parents que je tiens ce que je viens de vous écrire; aussi ne leur en parlez pas, je vous prie. Ils ont été on ne peut pas plus émerveillés que vous ne leur ayez pas écrit dans la lettre que je reçus de vous, il y a deux jours, mais je leur ai dit qu'arrivant et ayant quasi fait naufrage, il n'était guère étonnant que vous ne leur ayez pas donné de vos nouvelles, et je n'ai point fait part de la lettre d'aujourd'hui afin de ne pas augmenter leur inquiétude. Ils vous écriront à Amsterdam.

Je n'ai pas manqué d'envoyer votre lettre dans la rue de Richelieu, mais il n'en est point venu à Paris pour vous d'Italie; ainsi vous pouvez être sûr qu'aussitôt qu'il en viendra je vous l'enverrai. Je suis fâchée de votre mal d'estomac, mais ne fumez donc pas tant. Vous êtes bien heureux de pouvoir vous guérir avec des huîtres; je voudrais être dans le cas d'être guérie aussi de la même manière. Je n'en ai pas encore mangé et j'ai quelque impatience de juger de leur bonté. Vous ne devez pas être inquiet de l'interruption des leçons de Bijou; ma maladie l'avait commencée. Et comme ce n'était que pour la fête qu'il était question de guitare, la suite n'aura pas fait de peine.

Adieu, mon cher ami, pensez à votre Nena qui a le cœur plein de tendresse et de douleur. Ne vous choquez pas de mon ton lamentable; plaignez-moi et aimez-moi toujours; le comble de mes malheurs serait si vous m'aban-

donniez. Mais non, vous n'en êtes pas capable; vous m'aimez et je suis sûre que vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour vous assurer ma possession. C'est la seule consolation que j'aie; ne me l'ôtez pas, mon cher, et rendez-moi heureuse en vous unissant pour toujours à votre tendre et affligée Nena.

Celle-ci sera datée, et malheureusement, de Paris, ce 28 octobre 1759.

Me voilà à Paris, mon cher ami, et j'y ai reçu hier votre lettre.

Elle m'a un peu consolée de tous mes chagrins qui ne diminuent point, bien au contraire. Vous me donnez bien quelque espérance; mais j'ai trop appris par une triste expérience à ne m'y plus livrer. Je me meurs de regrets lorsque je pense que je suis dans le cas de me repentir d'avoir été à la « Petite Pologne » par les indignes bruits que l'on a fait courir; c'est toujours dans mon esprit : je n'en dors point; et je me trouve la plus malheureuse de toute la terre : du côté du cœur, du côté de l'honneur, des sentiments et même de l'intérêt. Vous m'exhortez à m'égayer; mais je vous jure que toutes les occasions m'en sont enlevées; je n'ai des motifs que pour me chagriner. Vous vous ennuierez peut-être de m'entendre toujours lamenter; mais, mon cher, vous êtes le seul qui ayez ma confiance et à qui je puisse découvrir mon cœur, qui, après l'amour qu'il a pour vous, ne ressent que douleur et affliction. Même la tendresse dont il est rempli lui en donne, parce que je crains ses suites; elle ne m'en est cependant pas moins chère, et je veux vous aimer malgré tous les malheurs passés, présents et à venir.

J'ai été très aise de trouver des lettres pour mes parents dans la mienne, car ils commençaient à s'ennuyer de votre silence. Moi, je n'ai point à m'en plaindre et je vous loue de votre exactitude. Vous me faites rire, lorsque vous me demandez des nouvelles politiques. En vérité, mon cher, à la « Petite Pologne », je n'étais entourée que de petites gens qui ne se mêlent aucunement des affaires d'Etat. Je suis très fâchée que ma nouvelle se soit trouvée fausse. Mais si j'avais su qu'elle dût aller jusqu'à l'ambassadeur, je vous aurais fait la princesse très malade, et si après elle fût revenue, la nouvelle n'en aurait pas moins été reçue. Je suis fâchée que cela vous ait fait perdre votre réputation; mais ne me croyez jamais que lorsque je vous dis que je vous aime et que je vous aimerai toujours; rien n'est si vrai, ni si positif.

Adieu, cher et tendre ami; et souvenez-vous de la plus tendre de vos amies, qui vous aime mieux qu'elle-même, puisqu'elle désire votre bonheur plus que le sien.

Adieu, adieu, mari; je vous embrasse comme tel. Ainsi soit-il.

A Monsieur,

Monsieur Casanova.

Poste restante, à Amsterdam

[Paris] Ce 4 décembre 1759.

Votre lettre, mon plus cher ami, est des plus tendres et m'a causé la plus sensible joie; mes désirs se bornent à souhaiter que vos sentiments pour moi soient toujours les mêmes. Je suis très sûre de votre cœur, mais je crains quelquefois votre esprit.

Pardonnez-moi ce petit trait de méfiance en faveur

de celui de jalousie que je vous passe. Lorsque le bonheur fera que je sois à vous, je vous défierai bien d'en avoir, et vous n'apercevrez en votre femme qu'envie de vous plaire et tendresse excessive.

J'ai vu M. de Vannuccini hier; il part vendredi sans faute, à ce qu'il m'a assuré; je voudrais bien qu'il ne fût déjà plus ici, car ces retards éternels me font appréhender que vous ne soyez pas à Paris le mois de janvier, comme vous me le faites espérer. Oh ! cela, mon mari, cela m'ennuie au moins, car je trouve comme vous qu'un portrait n'est pas assez. Vous nous promettez bien de la joie, cher ami, à votre retour. Pour moi, celle que je ressentirai à vous revoir sera au comble, mais il me semble que ma famille n'en est guère susceptible. J'en devine à peu près les raisons. Je vois tout le monde triste et je ne le suis guère moins. Vous me donnez des espérances qui flattent mon cœur et mon imagination. Mais malheureusement ma situation me fait faire de tristes réflexions qui détruisent souvent la tranquillité que vos lettres portent dans mon âme. Ne croyez point, trop cher ami, que ce soit manque de confiance, non; c'est manque d'expérience, faiblesse d'esprit, enfin timidité analogue au caractère de femme. Cependant l'espérance prend toujours le dessus et votre lettre d'hier l'a fortifiée beaucoup. J'ai passé une nuit délicieuse et j'ai fait mille rêves... Oh ! mon cher mari, je vous les conterai lorsque vous serez de retour; mais revenez vite au moins, car je pourrais bien les oublier. A propos, il est arrivé une virtuose, la Imer (1), sœur de votre antique maîtresse, qui est des plus laides, des plus babillardes. Et malgré cela, bon

(1) Marianne Imer, sœur de cette Thérèse, qui devint plus tard M[me] Cornelys, et dont Casanova eut une fille, Sophie; elle chanta aussi dans les théâtres de Venise.

enfant. Elle est venue me voir, mais je ne l'ai encore entendue chanter. Ainsi je ne puis vous rien dire de ses talents. Mais vous devez en savoir plus que moi, car elle vient de la Hollande. Elle y a fait un concert en faveur de la parenté; vous y avez été sans doute.

J'ai vu cette pauvre Ruggi et elle m'a fait pitié; elle est très mal, ne sort point du lit. Il est bien dommage qu'une femme jeune et aimable soit réduite à se voir mourir à petit feu; car je crains bien que cela n'en vienne là.

NENA.

[Paris] Ce 13 décembre 1759, à minuit.

Je redoute M. de Vannuccini là-bas. Je crains qu'il ne retarde votre retour; je le voyais si peu disposé pour que vous revinssiez ici, que j'ai grand peur qu'il ne vous persuade. Cependant vous savez mieux que lui, mon bon ami, que vos affaires vous y rappellent et que vous y avez une femme qui ne soupire qu'après vous, qui vous désire avec une ardeur incroyable et qui mourra d'ennui si vous laissez passer le mois de janvier sans la voir. Savez-vous bien qu'il y a tout à l'heure trois mois que vous êtes absent, et que moi sans vous je suis un corps sans âme? O mon âme, revenez donc! Mais bonsoir, mon cher ami, je n'en puis plus de sommeil et de froid. Je suis même enrhumée. Bonsoir, bonsoir. Je vais m'endormir remplie de votre idée, vous caressant, vous donnant les noms les plus tendres, m'imaginant, pour flatter ma tendresse, que vous les entendez et que vous y êtes sensible. Adieu, mon seul ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Bonsoir, Jacques, soyez sage et aimez toujours un peu cette pauvre Nena (1).

[Paris] Ce n'est encore que le 16 décembre 1759, c'est bien long !

Quoi, mon cher ami, j'ai été capable de vous écrire une lettre de glace ! Et qui a pu vous faire penser un moment que j'étais refroidie? Oh ! mon cher ami, ce n'est pas là moi !

J'étais assurément dans un furieux accès de mélancolie, lorsque je vous ai écrit cette indigne lettre; je m'en veux un mal incroyable. Mais, mon cher Casanova, ne vous ai-je pas assez prouvé que mes sentiments sont invariables? Pourquoi donc me croire changée si subitement? Pourquoi me faire l'injustice de penser que la calomnie est capable de refroidir la tendresse infinie que j'ai pour vous? Oh ! mon cher Giacometto, vous aviez un peu de tort de vous être livré à la douleur avec si peu de raison. Ma lettre peut vous avoir donné quelques inquiétudes, si elle est telle que vous me la dépeignez; mais en vérité elle ne devait pas vous faire soupçonner que votre Nena pût manquer de tendresse. Je ne veux pas, pour cela, ne pas m'avouer coupable au moins; je le suis dès que j'ai pu vous chagriner un moment. Je suis prête à vous faire toutes les réparations que vous voudrez; mais, encore une fois, la mélancolie a été l'auteur de ma lettre et point du tout moi; et vous qui êtes mon tendre mari, qui connaissez ma façon de penser vis-à-vis de vous, qui ne devez non plus douter de mon amour que d'un article de foi, vous deviez dire : « Ma femme était triste lorsqu'elle m'a écrit et je m'en ressens. » Tenez, l'exposi-

(1) Cette dernière phrase est en italien dans le texte.

tion de votre chagrin m'a empêchée de dormir cette nuit et a augmenté mon rhume de façon que j'ai été obligée de garder le lit aujourd'hui. Voyez ce que vous faites, mari ! Il faut être marri ! De cela, au moins. Mais, mon cher Casanova, mon cher Giacomo, amant, mari, ami, — ce qu'il vous plaira, — croyez donc une bonne fois que je vous aime de toute mon âme, que vous êtes tout mon bien, que je ne veux vivre que pour vous ! que la calomnie, la médisance, l'envie ne pourront parvenir à diminuer le moins du monde les tendres sentiments que je vous ai voués ! que j'attends le moment de vous être unie avec une impatience qui ne peut être égalée que par mon amour même ! que le premier moment de ma vie ne sera daté que de celui où j'aurai le bonheur de vous donner ma foi ! que je ne regretterai cette vie que parce qu'elle me sépare de ce que j'aime plus qu'elle ! heureuse encore de mourir entre vos bras, sûre de votre tendresse et vous ayant donné mille preuves de la mienne, emportant le regret de ne pouvoir vous en donner encore ! Oh ! mon cher ami, croyez donc tout cela ! Si je laissais parler mon cœur autant qu'il le voudrait, je ne finirais pas et je vous ennuierais peut-être, et c'est ce que je ne veux pas. Mais votre expérience, mon cher ami, doit encore vous assurer de ma constance. Vous êtes ma première véritable passion ; je vous ai aimé longtemps, ne croyant avoir que de l'amitié, et pendant ce temps-là (où vous étiez beaucoup plus amant qu'ami), votre image s'est si bien gravée dans mon cœur, et votre tendresse l'a si bien cimentée, que mes efforts seraient inutiles pour vous en arracher.

Je crois même que quand vous me feriez quelques infidélités, quelque injure sanglante, même en vous disant mille injures, vous accablant de reproches, mon cœur les désavouerait. C'est pourquoi je serais plus à plaindre qu'un

autre, si vous me manquiez. Mais non, mon cher Giacomo ne veut aimer que moi, j'en suis sûre; il veut me rendre heureuse, et avec sa tendresse je le serais indubitablement. M'en voulez-vous encore, mon cher ami? Vous ressouvenez-vous toujours de cette malheureuse lettre? Brûlez-la, je vous en prie; elle n'est pas digne d'aller de pair avec les autres. Cependant, n'en faites rien, je veux en faire le sacrifice moi-même, lorsque vous serez de retour.

Mais, mari, revenez le mois de janvier! En grâce! Si vous saviez combien je souffre de ne vous pas voir! Il me semble d'être dans les limbes, je ne vis pas. J'engraisse pourtant beaucoup, mais c'est mon sort lorsque j'ai du chagrin et de l'ennui; cela est assez plaisant, c'est pourtant très vrai. Car, au couvent, où je m'ennuyais à la mort, où je pleurais sans cesse, j'engraissais à vue d'œil et j'étais devenue une grosse joufflue. Mais je n'en suis pas encore là. Je suis toute rondelette, vous verrez, mon ami, m'aimerez-vous comme cela? Adieu, mon cher ami, sans rancune au moins; la paix est faite; je vous donne deux baisers pour le sceau de notre réconciliation; je vous souhaite une bonne santé sans rhumes et sans hémorroïdes!

Bien de l'amour pour votre Nena et une ferme croyance qu'elle ne peut aimer que vous. Adieu, mon unique et tendre ami.

[Paris] Ce 20 décembre 1759.

Mon cher et mille fois cher ami, je vous aime plus que ma vie et je ne saurais trop vous le rappeler pour que vous n'en doutiez jamais. Je suis enchantée que vous vous soyez trouvé un peu de tort sur les reproches que vous m'avez faits... me croyant (avec beaucoup d'injustice)

refroidie pour vous. Ne vous arrêtez jamais à une si mauvaise pensée, mon très cher ami, et croyez que Nena ne peut jamais cesser d'aimer tendrement son trop cher Giacometto. La nouvelle de mon prétendu mariage avec un conseiller, qui a été jusqu'en Hollande, m'a paru assez ridicule. Désabusez Norchi en lui faisant les compliments de la pauvre Balletti qui ne cessera de porter ce nom que pour prendre celui de son cher Casanova. La Imer fait un concert samedi; je lui ai acheté deux billets, et je compte y aller, moi et ma tante. C'est une bonne enfant, je souhaite qu'elle trouve ici un peu de profit; mais j'en doute, car tout Paris est triste et ne songe pas du tout à dépenser de l'argent (dont on n'a guère) pour se procurer des plaisirs.

La Ruggi va mieux. Vous vous intéressez à sa santé et vous avez raison. C'est une très aimable femme et qui est bien faite pour le monde.

J'ai été un peu malade, moi; je suis restée deux jours au lit avec du rhume, un torticolis et beaucoup de mal de tête, dont je ne suis pas encore quitte. Pour vous, mon mari, vous ne me parlez pas, dans votre dernière, ni d'hémorroïdes ni de rhume; ainsi je me flatte que tout ceci est passé et que vous jouissez d'une santé parfaite. Conservez-la pour moi et revenez bientôt, mari, car je me meurs sans vous; trois mois passés sans vous voir et n'être pas encore au bout est en vérité trop long. Si vous me manquez pour le mois de janvier, je ne sais si le chagrin que j'en aurai ne me mettra pas dans le cas de ne vous plus écrire; je serais si fâchée que mes lettres pourraient s'en ressentir et m'en attirer de fort sèches de la part de mon Giacomo. Ainsi, cher ami, pour n'avoir point de querelles, revenez.

L'on parle beaucoup de paix à Paris, mais je ne vous donne pas cela pour nouvelle certaine, car je n'en suis instruite que par bricole. Mme de M., à qui je pourrais me

fier mieux, n'est point à Paris. Le maréchal de Cogni (1) est mort et elle est fort occupée du chagrin de cette perte, et empressée pour en consoler la famille. L'on dit que le roi d'Espagne est le médiateur de cette paix et qu'en Hollande l'on en sait beaucoup plus. Ainsi, vous êtes à portée d'être mieux instruit que nous (2).

A Monsieur,

Monsieur Casanova, poste restante,
à Amsterdam.

[Paris] Ce 3 janvier 1760.

Je ne veux point, mon cher ami, que vous soyez triste, comme vous vous dépeignez dans votre dernière; ce morne qui occasionne la tristesse est si éloigné de votre caractère que je vous craindrais réellement malade si vous persistiez dans votre tristesse. Cela m'inquiéterait; ainsi, mari, de la gaité! Je crois que je vous aime encore davantage cette année que l'autre; ce qu'il y a de très sûr, c'est que je vous désire tous les jours davantage et que je ne vois l'heure de vous embrasser. Vous me promettez que c'est pour ce mois-ci. Oh! mon Dieu, que je voudrais en voir la fin! Je suis très fâchée que M. de Vannuccini vous fasse tant

(1) François de Franquetot, comte de Coigny (1670-1759), promu maréchal en 1737, gagna avec de Broglie les batailles de Parme et de Guastalla; commanda les armées d'Allemagne en 1735 et en 1743; devint duc en 1747.

(2) Ferdinand VI d'Espagne était mort le 10 août 1759; son successeur, Charles III, ami de la France, offrit sa médiation pour mettre fin à la guerre de Sept ans qui avait mis aux prises l'Angleterre et la Prusse contre la France et l'Autriche. Les conférences préliminaires, commencées en août 1759, continuèrent pendant tout l'hiver suivant, mais l'Angleterre ne voulut pas adhérer à la médiation espagnole.

attendre; cela est très mal et je le trouve d'autant plus que cela sera peut-être cause que je vous reverrai plus tard. Oh ! je vous assure que je lui en voudrai toute la vie. Vous me parlez de votre solitude, mon cher mari; mais la mienne va au point que je ne fais presque point de visites de jour de l'an; excepté M[me] de M. que je fus voir mardi et M. de Duras que l'on veut que je voie, je n'irai chez personne. J'ai été à la Comédie lundi; l'on y donnait une parodie nouvelle qui a passablement réussi;—ils en avaient bien besoin, car les affaires vont bien mal. Dites-moi, mon cher, si Norchi fait bien des écolières. Je crois vous avoir dit que je n'ai point été au concert de la Imer; aussi je ne peux vous rien dire de son talent. L'on dit ici, ainsi qu'où vous êtes, que M. le maréchal de Richelieu doit être mandé ambassadeur... Je ne sais si cela aura lieu (1). Cependant, depuis deux ou trois jours, l'on dit les cartes plus brouillées que jamais.

Moi, mon très cher mari, je me porte assez bien depuis la nouvelle année. Il ne me manque qu'une chose qui m'est bien essentielle, c'est mon très cher ami, que j'aime plus tendrement cent fois que je ne saurais dire. Ne vous attendez pas dans toutes mes lettres à autre chose qu'à une exhortation continuelle de hâter votre retour.

A Monsieur,

Monsieur Casanova, poste restante,
à Amsterdam.

(1) Il s'agit probablement d'un bruit qui courait alors dans Paris : le nom du maréchal de Richelieu avait dû être mis en avant en qualité de ministre plénipotentiaire au congrès pour la paix qui devait se tenir à la fin de 1759, mais qui ne fut pas tenu en réalité.

[Paris] Ce 20 janvier 1760.

Vannuccini est donc arrivé, Dieu soit loué ! Faites-lui mes compliments. Je le remercie de ses éloges, quoique outrés, et si je suis bien aise que l'on me trouve aimable, ce n'est que parce que cela vous persuadera mieux que je la suis — à vous, mon cher Casa, à vous, à qui seul je veux plaire, et qui serez à jamais l'unique possesseur de mon cœur ! Il ne faut pas me dire, mon bon ami, que je suis lasse de vous écrire, non, mais je crains de vous ennuyer par des répétitions. Mon cœur aime, il vous l'a dit cent fois et le ressent toujours; mais pour vous le redire, il faut tourner la chose, ajouter, enfin y mettre de l'esprit (j'en ai si peu), et puis le cœur ne vaut-il pas bien mieux? Or, mon cher Giacometto, quand je vous dis : je vous aime, *senza i fioretti*, il faut croire que je vous ai écrit d'aussi bon cœur que si j'avais employé une feuille de papier *a pettegolisar per dir, o Giacomo mio, cosa, che te voglio ben?*

J'ai été hier à la Comédie. Le jeune comédien de province y a débuté et a assez bien réussi; il danse, chante, etc. Rochard en est fort jaloux. Je crois vous avoir conté son accident dans une dernière lettre, mais il faut que j'y ajoute cette bonne ou mauvaise plaisanterie que l'on en a faite, comme il devait jouer dans la pièce où Lejeune a débuté, et qu'il s'est donné cet effort mal placé deux ou trois jours avant. Des mauvais plaisants ont prétendu que, jaloux du mérite que peut avoir le jeu dans le chant, il s'était fait musicien italien pour conserver sa voix. Eh ! bien, riez-vous ou ne riez-vous pas (1)?

(1) Ce jeune comédien de province était Jean-François Lejeune, qui débuta précisément le 19 janvier 1760 au Théâtre-Italien dans la comédie de Boissy, *Les talents à la mode*, et fut reçu le 26 février 1760 à trois-quarts

Autre histoire : l'abbé de La Coste (1), que vous avez connu et nous aussi, est à la Bastille et pourra, dit-on, être pendu; cela est sérieux, par exemple. L'on dit qu'il était double espion et, qu'outre cela, on a su mille histoires fâcheuses qui le conduisent enfin à cette exécrable cérémonie. Voilà-t-il pas des nouvelles, mon bon ami? et ne suis-je pas exacte à vous informer de ce qui peut flatter un moment votre curiosité?

Vous dites très bien; la sœur de la Imer est fort laide et fort babillarde; pour la méchanceté, je n'en sais rien. La chanteuse n'a sûrement pas de charmes, quoi qu'en ait dit Balletti; mais je me la figure assez bonne enfant. Je ne sais comment se porte Mme Ruggi; je ne l'ai pas vue depuis le jour où je vous écrivis qu'elle se portait mal. Mercredi, Balletti a sa chambrée (2) et j'irai lui donner mon

de part, au même théâtre, comme second amoureux et remplaçant, dans les rôles chantants, de l'acteur Rochard. Il épousa Maria-Anna Cortini, ancienne danseuse de la Comédie-Française, admise au Théâtre-Italien en 1760. Lejeune mourut en 1769. Son succès excita la jalousie de Charles-Raymond Rochard de Bouillac, qui joua au Théâtre-Italien de 1740 à 1764, année où il prit sa retraite. (Cf. Campardon, *Les comédiens italiens.*)

(1) Cet abbé, qui s'appelait Emmanuel-Jean de La Coste, était un ancien Célestin, marié deux fois. Accusé de vols, de libelles diffamatoires, de vente de faux-billets de loterie, il fut emprisonné à la Bastille le 5 janvier 1760 et condamné le 28 août suivant aux galères à perpétuité; mais il mourut avant d'y arriver. On voulut attribuer à Voltaire l'épitaphe suivante :

La Coste est mort! Il vaque dans Toulon (c'est-à-dire aux galères)
Par cette mort un emploi d'importance.
Ce bénéfice exige résidence
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

L'abbé de La Coste, en 1757, voulut aussi tromper Casanova, qui raconte dans ses *Mémoires* (III, 379) qu'il apprit sa mort survenue aux galères précisément trois ans plus tard.

(2) Je n'ai pu découvrir au bénéfice duquel des Balletti fut donnée cette représentation. Peut-être est-il question du père, le fameux Mario, qui avait alors 68 ans; ce serait alors sa représentation d'adieu. Peut-être encore s'agit-il du fils Antonio-Stefano qui, en jouant le 13 septembre 1759 dans *Camille Magicienne*, avait été blessé.

petit écu avec ma tante qui vous salue et qui est un peu indisposée. Adieu, mon tout aimable mari. Soyez toujours comme votre dernière lettre et vous serez aimé de Nena, Nenotola Ballettina à la folie.

Addio, viscere mie, coré, coré, coré [*accorrete*].

[Paris] Ce 7 février 1760.

Enfin, mon cher mari (1), il est donc décidé que je vais passer encore un fort long temps sans vous voir ! Je vous avoüe que je commence à me lasser furieusement de cette longue abssence ! Nous sommes au sixième mois et je vois bien par votre calcul que je ne puis espérer de vous revoir que dans deux mois, heureuse encore si cela n'est pas plus long.

Je suis très fachée que vous soyés retombé dans votre mélancolie. Ce n'est pas ce que vous m'aviés promis. Divertissés vous, mon cher ami, conservés de la gayté pour vous et votre cœur pour moi. M. Vannuccini vous parle donc souvent de moi, je crois pourtant que le sujet prête peu. Vous ne sçavés pas, mon cher ami, que je vais jouer chès moi une petite comédie pour me divertir. Cela sera détestable, car ma troupe est plus mauvaise encore que celle où Ragotin brillait (2). Je vais vous nommer mes détestables acteurs; premièrement une certaine Mlle Lambert, fille de M. Lambert commis de la poste, dont j'ai connu la femme chè M. Janel autrefois

(1) Dans toutes les lettres de Manon Balletti, nous avons rétabli l'orthographe correcte; pour cette dernière lettre, nous donnons, à titre de curiosité, l'orthographe originale, si caractéristique.

(2) *Ragotin*, personnage du fameux *Roman comique* de Scarron, était devenu synonyme d'homme contrefait et ridicule.

et qui demeurait au premier chès ma gran tante j'ai renoué connoissance sans m'en soucier beaucoup, ce sont de bonnes gens, mais un peu « gouzi ». La fille en question est laide, épaisse, maussade et remplie de ces petites gentillesses qui font ausser les épaules. Ma petite cousine que vous avés vue sans doutte est une de nos actrices, médiocre talent, mais pas aussi maussade que le comun de la trouppe. Voilà les femmes en me contand. Les hommes sont un certain M. Le Brun (1), peintre, que je connois d'encienne date, qui a fait pour maman un portrait de M[r] de Monconseil. Il est neveu de Vanlô (2), a assés de talents pour son métier, mais très peu pour jouer la comédie. Je pense que vous vous recriés : ho ! la bonne trouppe ! Notre second rolle est M. Lambert fils, digne frère de son aimable sœur. Il y a encore un autre acteur qui n'est pas meilleur que les précédents, qui est le préttendu de l'accomplie demoiselle. Nous jouons *Nanine* (3), *l'Epreuve* (4) et *Bastien et Bastienne*. Et bien, qu'en dittevous? Superbe ! Je suis l'héroïne des trois pièces et je crois que je ne serai guerre moins maussade que mes dignes camarades. J'aurai très peu d'assistants et j'en ferai le choix pour qu'il n'y en ait pas de trop grecs (5). Ma salle sera le théâtre où nous étallerons tous ces beaux talents. Je ne puis vous dire quel jour se fera ce magni-

(1) Louis-Michel Le Brun, fils de Michel Le Brun, peintre en miniatures, et de Catherine Van Loo, sœur des célèbres peintres Jean-Baptiste et Charles Van Loo. Louis-Michel Le Brun, qui se faisait appeler écuyer et eut le titre de peintre du roi, vivait encore en 1768.

(2) Charles-André Van Loo (1705-1765), né à Nice, fut à Paris professeur de peinture et directeur de l'Académie, premier peintre du roi.

(3) *Nanine ou le Préjugé vaincu*, comédie de Voltaire, représentée pour la première fois en 1749, et qui, comme la *Paméla imitée* de Goldoni, est inspirée du roman de Richardson *Paméla ou la Vertu récompensée*.

(4) *L'Epreuve*, comédie de Marivaux, représentée au Théâtre-Italien en 1740.

(5) Grecs doit être entendu ici dans le sens de *gens habiles, critiques*.

fique spectacle, car la mémoire de nos comédiens empruntés fait que je ne compte sur rien.

Je voudrois, mon cher ami, quoi qu'un peu plus grec qu'il ne nous faudroit, que vous fuissiés spectateur de ces très jolis pièces qui paraîtront des farces, quitte à essuier touttes vos risées; mais je n'ai pas tent de bonheur, ho, si vous étiés ici j'enverois paître la comédie. Je n'aurai vraiment pas besoin d'une mauvaise drogue comme celle-là pour me divertir. — A propos vous êstes inquiet sans doute de sçavoir comment je me porte! Le rhume est casi passé, et vous devés vous en appercevoir à la longueur de ma lettre où j'ai peut être abusé de votre patience en vous détaillant trop au long les démérites de ma sotte troupe.

Enfin c'est fait. Si cela vous ennuie je serai désolée, si cela vous fait rire mon plan est rempli. Vous vous souvenés bien que je vous aime n'est-ce pas? Et bien, ne l'oubliés jamais, cher ami. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et pense continuellement à vous, même en étudiant mes rolles. 3 *basi per jiacomo.*

Cette lettre termine la correspondance de Manon, telle du moins qu'elle a été conservée dans les archives Waldstein. Mais on peut avoir recours de nouveau, à défaut d'autres documents, aux Mémoires, *si l'on est curieux de connaître le dénouement de cette intrigue entre Casanova et Manon.*

Les Mémoires, *depuis que Casanova a quitté Paris, le* 1er *décembre* 1759, *selon son propre témoignage, ne parlent plus de Manon jusqu'au* 25 *décembre; à cette date, Casanova nous fait savoir, sans autre préambule, qu'il reçut de son amie cette lettre stupéfiante :*

« Soyez sage et recevez de sang-froid la nouvelle que je vous donne. Ce paquet contient toutes vos lettres et votre portrait. Renvoyez-moi le mien, et si vous avez conservé mes lettres, faites-moi la grâce de les brûler. Je compte sur votre honnêteté. Ne pensez plus à moi. De mon côté, le devoir va m'imposer l'obligation de faire tout mon possible pour vous oublier, car demain à cette heure je serai l'épouse de M. Blondel, architecte du roi et membre de son Académie. Vous m'obligerez beaucoup si, à votre retour à Paris, vous avez la bonté de faire semblant de ne me point connaître, dans le cas où le hasard vous ferait me rencontrer. » (Mémoires, IV, 203.)

Casanova, en recevant cette lettre, fut pris d'un accès de fureur et de haine contre ce rival qui lui avait enlevé sa fiancée; il songea un moment à le tuer; il tenta d'écrire une lettre de reproches et de menaces à la belle infidèle; puis il fut pris du délire, divagua, s'évanouit. Mais à l'exaltation succédèrent bientôt l'abattement, le découragement, au découragement la tristesse, puis le calme, la résignation... le tout, dans l'espace de quarante-huit heures! Trois jours après, il s'était déjà consolé auprès de la blonde Esther, à laquelle même il prétend avoir fait cadeau des lettres de Manon.

Il faut reconnaitre que ce chapitre est un des plus beaux, des plus mouvementés des Mémoires, *grâce à l'habileté avec laquelle Casanova décrit successivement ses divers états d'âme en présence de cette trahison inattendue. Mais si ces pages nous émeuvent, elles ne nous convainquent pas. La rupture de ces longues fiançailles se produit si brusquement, d'une manière si imprévue, qu'on ne peut l'accepter, ne trouvant pas dans les pages qui précèdent le moindre détail qui puisse la faire prévoir. Et non seulement dans les* Mémoires, *mais même dans les lettres de Manon où, jusqu'à la dernière, se lisent toujours les mêmes phrases affectueuses,*

les mêmes déclarations d'amour, les mêmes brûlantes promesses de fidélité, les mêmes projets d'avenir :

« Mon cher Giacomo, amant, mari, ami — ce qu'il vous plaira — croyez donc une bonne fois que je vous aime de toute mon âme, que vous êtes tout mon bien, que je ne veux vivre que pour vous... que j'attends le moment de vous être unie avec une impatience qui ne peut être égalée que par mon amour même; que le premier moment de ma vie ne sera daté que de celui où j'aurai le bonheur de vous donner ma foi; que je ne regretterai cette vie que parce qu'elle me séparera de ce que j'aime plus qu'elle... »

Est-il possible qu'une jeune fille bonne, honnête, intelligente, loyale, la fille de Silvia, ait écrit ces mots à la veille presque d'abandonner un fiancé pour en épouser un autre, et devons-nous croire que les choses se sont passées comme nous le racontent les Mémoires?

Recherchons d'abord quand aurait pu être écrite la cruelle lettre de rupture, ou tout au moins — la recherche sera plus aisée — quand Casanova pourrait l'avoir reçue. Ce n'est certainement pas le 25 *décembre* 1759, *comme l'affirment les* Mémoires, *puisque la correspondance de Manon s'est prolongée tout au moins jusqu'au* 7 *février* 1760; *en tout cas, elle serait antérieure au départ de Casanova de Hollande, si l'épisode d'Esther est réel* (1). *Or, le* 1er *mars* 1760, *Casanova était déjà passé par Bonn, se dirigeant vers Cologne — comme nous l'apprend une dépêche du Résident de France, publiée par A. Baschet* (2); — *du* 7 *février (dernière lettre*

(1) Ce qui semble très discutable : en effet, l'érudit Dr Tage E. Bull nous fait aimablement savoir que par l'initiale d'O., père d'Esther, Casanova entend désigner certainement le grand banquier d'Amsterdam, Thomas Hope, *lequel n'avait pas de filles.*

(2) *Le Livre,* 1881.

connue de Manon) au 1er *mars* 1760, *il y a à peu près le même intervalle de trois semaines qu'entre les* 1er *et le* 25 *décembre* 1759, *intervalle trop court pour expliquer la brusque rupture de Manon et, ce qui est plus grave, son mariage imprévu avec Blondel.*

Ce mariage a-t-il été réellement aussi précipité? Ademollo, s'étonnant que Jal, chercheur tenace et attentif, n'en ait pu trouver la trace en compulsant les registres des mariages dans les archives de l'état civil à Paris, regrettait que leur destruction rendît vaine désormais toute recherche.

Eh bien! l'acte de mariage, au contraire, existe bel et bien et la découverte qu'en a faite récemment, aux Archives Nationales de Paris, M. Ch. Samaran, qui a bien voulu nous le communiquer avec une rare amabilité, vient fort à propos à notre aide dans l'étude de cette question.

Nous publierons l'acte in-extenso *en appendice à cette correspondance; mais nous dirons sans plus attendre qu'il porte la date du* 20 *juillet* 1760, *cinq mois après la dernière lettre connue de Manon.*

Que s'est-il passé à cette époque? Nous ne saurions le dire, et, il serait téméraire de faire des hypothèses. Toutefois, il est certain que la trahison de Manon, si trahison il y eut, et si elle en est seule responsable, après la découverte de ce document, semble peu vraisemblable.

Il n'est pas inutile d'établir en outre quelques points de fait : l'erreur de date pourrait être imputée aux éditeurs des Mémoires; *mais précisément la maison Brockaus, que nous avons consultée, nous fait savoir aimablement que les événements et les dates du manuscrit original, pour cet épisode, sont exactement respectés dans les éditions von Schutz et Laforgue; — d'autre part Casanova ne peut avoir ignoré la date du mariage de Manon, puisque, à la fin de mai* 1760, *il était encore en rapports amicaux et en correspondance avec*

le frère de son amie, qui se trouvait à Paris, comme il résulte de documents et de lettres que nous avons découverts à Dux (1); *— on ne peut pas invoquer davantage une erreur ou un oubli, puisque Casanova avait sous les yeux, à Dux, les lettres de Manon, grâce auxquelles il lui aurait été facile de se corriger; — enfin la lettre de Manon, citée dans les* Mémoires, *n'existe pas à Dux avec les autres qui ont été religieusement conservées; cela pourrait être un hasard, mais un hasard qui fait douter fortement de son authenticité.*

Il faut donc admettre, ou tout au moins supposer, que Casanova a sciemment altéré la vérité, pour des raisons qui nous échappent aujourd'hui, mais que l'on pourra peut-être découvrir un jour; raisons certainement très sérieuses et supérieures à l'amour pour la vérité qui le guida, sinon dans sa vie, du moins dans la rédaction des Mémoires *et qui lui fit dire* : « Comme je n'écris pas un roman, je veux que rien que de vrai ne se trouve dans mes écrits... Pourquoi ne serais-je pas vrai? On ne se trompe jamais soi-même, et maintenant je n'écris que pour moi... (2) » *Il est fort étrange, cependant, que l'imagination fertile dont il était doué, ne lui ait pas suggéré quelque invention plus flatteuse pour son amour-propre d'homme, plus logique et plus digne de son talent littéraire peu commun.*

Manon Balletti épousa donc François Blondel, architecte du roi, homme déjà mûr (il était né à Rouen en 1705*), déjà veuf d'une première femme* (3). *Casanova se trouvant l'année suivante* (1761) *à Paris et ayant été rendre une visite à M*[me] *Van Loo, fut prié de rester à souper; mais à peine*

---

(1) Un certain D. C..., notamment, dans une lettre à Casanova du 24 mai 1760, écrit de Paris : « Votre lettre, *que m'a remise notre ami Baletti*, m'a consolé... »

(2) *Mémoires*, III, 504 — VII, 497.

(3) Il avait été admis à l'Académie d'architecture en 1756; il mourut le 9 janvier 1774.

sut-il que Mme Blondel était également invitée, qu'il se hâta de se retirer, en s'écriant — du moins, c'est ainsi qu'il le raconte — au milieu de la stupeur générale : « En homme d'honneur je crois ne devoir jamais me trouver volontairement dans un endroit où sera Mme Blondel... » Et il poursuit :

« Le lendemain, j'allai voir Mme van Loo, qui me dit que Mme Blondel l'avait chargée de me remercier de ce que je n'étais pas resté; mais que son mari l'avait priée de me dire qu'il était bien fâché de ne m'avoir pas vu pour m'exprimer toute son obligation.

« — Il a apparemment trouvé sa femme toute neuve; mais ce n'est pas ma faute, et il n'en doit l'obligation qu'à Manon Balletti. On m'a dit qu'il a un joli poupon, qu'il demeure au Louvre et qu'elle habite dans une autre maison, rue Neuve-des-Petits-Champs.

« — C'est vrai, mais il soupe tous les soirs avec elle!

« — C'est un drôle de ménage!

« — Très bon, je vous assure. Blondel ne veut avoir sa femme qu'en bonne fortune. Il dit que cela entretient l'amour, et que n'ayant jamais eu une maîtresse digne d'être sa femme, il est bien aise d'avoir trouvé une femme digne d'être sa maîtresse. »

Il n'y a pas à dire : si les choses étaient vraiment ainsi, pour un veuf de cinquante-cinq ans, M. Blondel, comme l'observe finement Ademollo, avait des goûts fort à la Casanova!

APPENDICE

ACTE DE MARIAGE DE MANON BALLETTI

[Paris, 29 juillet 1760.]

Du contrat de mariage passé devant Raince notaire à Paris le vingt juillet mil sept cent soixante entre s^r^ François Jacques Blondel, architecte du roy, veuf de dame Marie Anne Garnier, demeurant à Paris rue de La Harpe, paroisse Saint Cosme pour lui et en son nom d'une part et d^lle^ Marie-Madeleine Balletti demeurante à Paris rue du Petit Lyon, paroisse Saint Sauveur, fille majeure du s^r^ Antoine Joseph Jean Gaetan Baletty, officier du roy, et de deffunte dame Jeanne Rose Guionne Benozzi son épouse, ladite d^lle^ Balletti assistée et du consentement dudit s^r^ son père, demeurante à Paris susdite rue du Petit Lyon paroisse Saint Sauveur à ce comparant d'autre part, a été extrait ce qui suit :

Il n'y aura pas de communeauté de biens entre les futurs époux, le survivant des dits sieur et d^lle^ futurs époux prendra par forme de préciput sur les biens du prédécédé en meubles suivant la prisée de l'inventaire et sans crue jusqu'à concurrence de la somme de trois mille livres ou la dite somme en deniers comptants au choix dudit survivant.

Ledit s^r^ futur époux fait donnation entre vifs à ladite d^lle^ future épouse ce acceptante d'une pareille part et portion que l'un des enfants prenant venant à la succession dudit s^r^ futur époux pourra amander en icelle, pour par ladite d^lle^ future épouse en jouir, faire et disposer à compter du jour du décès dudit s^r^ futur époux comme de chose à elle appartenante en pleine propriété.

Ladite d^lle^ future épouse, autorisée autant que besoin est ou serait dudit s^r^ son père fait donnation entre vifs au dit s^r^ futur époux ce acceptant en cas qu'il survive la dite d^lle^ future épouse sans enfants vivants du dit mariage de la somme de vingt quatre mille livres à prendre sur les plus clairs et apparents biens qu'elle délaissera au jour de son décès pour par le dit s^r^ futur époux faire et disposer de la dite somme de vingt-quatre mille livres comme de chose à lui appartenante en pleine propriété.

(Insinué au Châtelet de Paris le 12 janvier 1761) *Archives Nationales*, Y 395, *f° 37 r° et v°*.

Je dois aussi à l'amabilité de M. Samaran cet extrait du contrat de mariage de Manon Balletti et des pièces annexes, qui constituent une autre source précieuse de renseignements sur la fiancée *de Casanova :*

EXTRAIT DU CONTRAT DE MARIAGE

Paris 20 juillet 1760, en la maison de la d^me^ Balletti.

François-Jacques Blondel, architecte du roi, veuf de Marie-Anne Garnier, demeurant à Paris rue de La Harpe (paroisse St-Côme) et Marie-Madeleine Balletti, demeurant à Paris rue du Petit Lion (paroisse St-Sauveur) fille mineure de Antoine-Joseph-Jean Gaëtan Balletti, officier du roi, et de défunte Jeanne-Rose-Guionne Benozzy sa femme, émancipée d'âge suivant lettres obtenues en la chancellerie du Palais le 30 janvier 1760.

Parents et amis du futur époux : Georges-François Blondel, son fils, architecte de l'Académie de Marseille et professeur de l'École des Arts; Louis Lambert, employé du Bureau des Postes (1), et Marie-Madeleine Valain sa femme ; Henri-Edme-Christophe Vanôme, bourgeois de Paris; Edme-François Lambert, bourgeois de Paris; Marie-Jeanne Lambert fille; Charles-Alexandre Ferrand, bourgeois de Paris.

Parents et amis de la future épouse : Antoine-Étienne Balletti, officier du roi, son frère; Marie Benozzy, fille majeure, sa tante ; Hélène Balletti (2) veuve de Louis Riccoboni (3), officier du roi, sa tante; René-Claude-Gabriel Baron, notaire à Paris; Vincens-Françoise Galinbertini, veuve de Pierre Alborgueti (4), officier du roi, amis.

Pas de communauté de biens.

Douaire de mille livres de rente viagère garanti par le futur époux à la future épouse.

Le futur époux déclare qu'après le décès de sa première femme, dont il était séparé de biens , l'inventaire des biens qu'elle laissait, a été dressé par Robineau, notaire à Paris, le 10 juin 1755.

(En marge :)

Paris, 10 octobre 1760.

Blondel reconnait que M. Balletti lui a dès le jour de leur bénédiction nuptiale fourni, tous les meubles meublants, ustensiles de ménage, linge de table et de ménage, vaisselle d'argent, livres et autres effets et les 24,000 de deniers comptants contenus en la première partie de l'état annexé au contrat de mariage, à l'exception de ceux qui sont compris sous les N. 2, 10, 17, 24, 28, 30 et 42.

EXTRAIT DES DOCUMENTS ANNEXÉS AU CONTRAT DE MARIAGE

État de tout ce qui appartient à Mademoiselle Balletti soit de ses gains et épargnes et de présents à elle faits tant du vivant de la dame sa mère

(1) Manon en parle dans sa lettre du 7 février 1760.

(2) La Fameuse Flaminia.

(3) Lelio.

(4) Pantalon renommé.

pour ce qui reste à la dite demoiselle de ce qui lui a été délaissé par acte passé devant M. Chomel notaire à Paris et son confrère le 13 février 1760, ledit état fait pour être joint à la minute du contrat de mariage de ladite dlle Balletti sera divisé en deux parties. La première contiendra les meubles meublants, ustensiles de ménage, vaisselle d'argent, livres et autres effets et les deniers comptants, et la seconde partie contiendra les diamants, bijoux, habits, linge, dentelles et hardes à l'usage de la dite dlle, ses rentes et pensions viagères et les créances à elle deues.

Première partie. Description minutieuse des meubles.

Dont un clavecin à grand ravalement de Rukee, peint en vert et doré, une harpe et son fourreau, deux guitares et un violon. 250 volumes de livres tant in-octavo et in-douze, reliés en veau, que brochures, dont le Théâtre de Corneille, œuvres du Théâtre de Dancourt, Théâtre Anglais, Caractères de Théophraste (1), œuvres diverses et de Molière.

Plus 24.000 l. d'argent comptant (en tout 34.509 livres, 18 sous, 9 deniers).

Deuxième partie. Bijoux, vêtements, etc.

800 livres de rente viagère constituée sur les revenus du roi sur la tête de la dlle Balletti par contrat passé devant Baron notaire le 7 juillet 1758.

300 livres de rente viagère de la Tontine créée par édit du janvier 1743, employée à raison de 3 actions dans chacune des 5 premières divisions et de 5 dans la sixième de la première classe, constituée sur les revenus du roi par devant le même notaire le 25 juin 1744.

300 livres de pension viagère accordée par Sa Majesté à la dlle Balletti sur la cassette du roi.

300 livres par Madame la Marquise de Pompadour.

6157 l. 9 s. 3 d. à elle dus par le sr Balletti son père, qui lui a cédé cette somme à prendre sur une autre de 15,000 l. à luy appartenant, ainsi qu'il est mentionné dans un acte du 13 février 1760. (Chomel notaire.)

(Ces documents se trouvent en l'étude de Me Duhau, notaire, 3, rue Laffitte, à Paris.)

---

(1) Les *Caractères* de La Bruyère.

SILVIA
(GIOVANNA BENOZZI BALLETTI)



GIOVANNA *ou Rosa Benozzi, mieux connue sous le nom de* Silvia, *sous lequel elle est inscrite en lettres d'or dans les annales du théâtre italien en France, naquit vers* 1701, *à Toulouse, d'un couple de comédiens errants. Elle se fixa avec son père à Paris en* 1716, *entra comme soubrette dans la troupe italienne et, en* 1720, *épousa Giuseppe Balletti, alors second amoureux, celui-là même qui, aux côtés de sa femme, devait s'illustrer sous le nom de* Mario. *Ce fut un mariage d'amour et une union heureuse, de laquelle naquirent quatre enfants : Antonio-Stefano, en* 1724, *Luigi-Giuseppe, en* 1730, *Guglielmo-Luigi en* 1736, *et, en* 1740, *Maria-Maddalena, la* Manon *de Casanova.*

Silvia, parvint bientôt à l'emploi de prima donna *qu'elle occupa jusqu'en* 1749, *année où elle céda la place à la Favart, passant elle-même à l'emploi de mère noble. Elle jouissait d'une grande célébrité et d'une popularité cordiale et sympathique, tant parmi le public que dans le monde ; dès* 1725 *un poète anonyme la chantait dans le* Mercure de France, *la faisant naître des amours de Protée et d'Hébé :*

Qui pourrait s'y tromper? Elle a du dieu son père
Cet ingénieux caractère
D'enjoûment, de variété,
Et la naïveté de sa charmante mère.

Et un autre poète, moins hyperboliquement, mais tout aussi flatteusement :

Toi que les Grâces ont formée,
Sois sûre, aimable Silvia,
Que tu seras toujours aimée
Tant que le bon goût durera.

Et pourtant Bartoli, dans ses Notizie dei comici italiani, *source précieuse de renseignements que l'on chercherait en vain ailleurs, ne fait pas la moindre allusion à Silvia, si bien qu'Ademollo, pour établir sa biographie, doit recourir aux* Mémoires *de Casanova; et c'est ce que nous ferons nous aussi.*

Casanova fut présenté à Silvia en 1750 *par un des fils de la charmante artiste, Antonio-Stefano, danseur et comédien, qu'il avait connu en Italie et avec lequel il s'était rencontré à Paris. La célèbre actrice qui, peu s'en faut, nous l'avons vu, faillit devenir la belle-mère de l'aventurier, lui fit une telle impression qu'elle lui inspira, à quarante ans de distance, une des plus belles pages des* Mémoires, *et qui vaut la peine d'être citée en entier.*

« *Silvia jouissait de la plus grande réputation; je la jugeai* (néanmoins) *au-dessus de tout ce qu'on en publiait. Elle avait environ cinquante ans, la taille élégante, l'air noble, les manières aisées, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante pour tout le monde, remplie d'esprit et sans le moindre air de prétention. Sa figure était une énigme, car elle inspirait un intérêt très vif, plaisait à tout le monde; et malgré cela, à l'examen, elle n'avait pas un seul beau trait marqué; on ne pouvait pas dire qu'elle fût belle; mais personne sans doute ne s'était avisé de la trouver laide. Cependant elle n'était pas de ces femmes qui ne sont ni laides ni belles; car elle avait un certain je ne sais quoi d'intéressant*

qui sautait aux yeux et qui captivait. Mais qu'était-elle donc?

« Belle, mais par des lois inconnues à tous ceux qui, ne se sentant pas entraînés vers elle par une force irrésistible qui les forçait à l'aimer, n'avaient pas le courage de l'étudier et la constance de parvenir à la connaître.

« Silvia fut l'idole de la France et son talent fut le soutien de toutes les comédies que les plus grands auteurs écrivirent pour elle, et particulièrement Marivaux. Sans elle, ces comédies ne seraient pas passées à la postérité. On n'a jamais pu trouver une actrice capable de la remplacer, et pour qu'on la trouve, il faut qu'elle réunisse en elle toutes les parties que Silvia possédait dans l'art difficile du théâtre : action, voix, esprit, physionomie, maintien, et une grande connaissance du cœur humain. Tout en elle était nature, et l'art qui la perfectionnait était toujours caché.

« Aux qualités dont je viens de faire mention, Silvia en ajoutait une autre qui leur donnait un nouvel éclat, bien que, si elle ne l'avait pas possédée, elle n'en eût pas moins brillé au premier rang sur la scène: sa conduite fut toujours sans tache. Elle voulut des amis, jamais des amants; se moquant d'un privilège dont elle aurait pu jouir, mais qui l'aurait rendue méprisable à ses propres yeux. Cette conduite lui valut le titre de respectable dans un âge où il aurait pu paraître ridicule et même injurieux à toutes les femmes de son état; et nombre de dames du plus haut rang l'honorèrent plus encore de leur amitié que de leur protection. Jamais le capricieux parterre de Paris n'osa siffler Silvia, même dans les rôles qui ne lui plaisaient pas; et tout le monde s'accordait à dire que cette actrice célèbre était une femme fort au-dessus de son état... (1) »

(1) *Mémoires*, II, 298. Cf. aussi A. Ademollo, *Una famiglia di comici italiani nel secolo XVIII*, Firenze, 1885.

Ce portrait est important, non seulement parce qu'il nous donne la physionomie d'une grande comédienne, mais aussi parce qu'il nous montre Casanova sous un aspect nouveau, dominé par le prestige d'une conduite impeccable et de mœurs irréprochables. Ce sont les propres termes d'Ademollo, auxquels on voudrait pouvoir donner une adhésion pleine et entière. Mais le distingué érudit ne connaissait pas un document découvert récemment à la Bibliothèque de l'Arsenal (Archives de la Bastille, 10235) *par M. P. d'Estrée et que je peux publier grâce à l'aimable concours de M. Tage E. Bull. Il s'agit d'un journal dans lequel l'inspecteur de police Meusnier notait de temps en temps, pour sa commodité personnelle, ou peut-être pour les communiquer à ses supérieurs, les informations qu'il était à même de recueillir. Le cahier commence par ces mots :*

ACTRICES — COMÉDIE ITALIENNE

NOMS	AGE	DEMEURE	AMANTS
Silvia Benozzi. . .	50 ans	Rue Montorgueuil	Vit avec Casanova, italien, qu'on dit fils d'une comédienne. C'est elle qui l'entretient.

*L'accusation, précise et détaillée, est certainement très grave. Mais l'inspecteur de police Meusnier ne pourrait-il pas avoir recueilli trop complaisamment, par zèle professionnel, une des innombrables calomnies qui volaient de bouche en bouche à Paris au XVIII*e *siècle et qui, s'adressant de préférence aux personnalités les plus en vue, trouvaient si facilement crédit auprès des médisants et des nouvellistes? Qu'on y prenne garde, en effet : l'accusation de Meusnier a*

contre elle les universels témoignages d'estime qui accompagnèrent la grande actrice tout au long de sa brillante carrière, et dont on peut établir facilement la sincérité. Une actrice, et une actrice étrangère, n'aurait certainement pas été épargnée par les quolibets et les épigrammes, pour peu que sa conduite eût donné lieu aux critiques de mille envieux.

Enfin la possibilité de rapports si déshonorants entre Silvia et le fiancé de sa fille me semble clairement annulée par cette lettre affectueuse, certes, mais d'une affection maternelle, et pleine de dignité, que Casanova doit avoir reçue pendant qu'il se trouvait en mission à Dunkerque.

[*Lettre en italien dans l'original.*]

Paris, 9 septembre 1757.

Je ne perds pas une minute pour répondre à votre excellente lettre en date du 6 septembre et pour vous prouver mon activité; nous commencions déjà à douter de la vôtre, car il me semblait que j'aurais déjà dû recevoir de vos nouvelles. Mais tout est réparé et je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Elle va un peu mieux, grâce à Dieu, et j'espère, avec son assistance, la recouvrer, sinon toute, du moins en partie. Je ne doute aucunement que M. Faselier ne m'ait fait tous les avantages que sa distinction et votre mérite personnel devaient espérer; je vous suis obligée à tous les deux du bon souvenir que vous avez gardé de moi et de ma famille. Votre séjour à Lille (1) de vingt-quatre heures pour l'affaire dont vous me parlez, me paraît équivoque, et

(1) Casanova ne fait pas mention, dans les *Mémoires*, de ce séjour à Lille ni du danger qu'il y courut.

je n'ai pas bien compris si l'affaire vous regardait personnellement, ou s'il s'agissait d'une commission pour quelque ami; en tout cas, vous avez donc été en péril, et je suis certaine qu'une telle affaire ne peut avoir été amenée que par votre grande vivacité, pour ne pas dire : par votre pétulance (1). Modérez-vous, mon cher Casanova, et puisque vous reconnaissez et sentez sur vous la bénédiction de Dieu dans tout cet événement, craignez qu'un jour il ne se lasse de vous secourir. Cela m'ennuie d'être obligée de vous parler un peu morale; si je ne m'intéressais pas à vous, je passerais légèrement sur de tels incidents. Arrivons à autre chose qui m'intéresse également : puisque vous espérez, dans ces affaires de là-bas qui vous réussissent si bien, trouver votre bien-être, je vous souhaite du ciel toutes les prospérités que vous désirez et qui peuvent vous fixer un jour dans ce Paris que vous aimez tant.

Cadet (2) est parti dimanche dernier; la journée a été douloureuse pour nous tous; mais j'ai été bien contente des sentiments et du bon naturel qu'il m'a témoignés. Dieu le bénisse et le conduise dans le bon chemin comme je l'espère! Je ne manquerai pas d'écrire à Pepè, mon mari (3), qui est parti pour Fontainebleau hier matin, tout ce que vous me recommandez, de même qu'à Balletti

(1) Casanova avait un tempérament fougueux et emporté qu'il ne sut même pas refréner dans sa vieillesse; encore en 1793, le capitaine Doghi lui écrivait : « M. Casanova, mon très estimé ami, vous seriez un trésor si vous saviez modérer votre naturel ardent... »

(2) *Cadet*, dont Manon annonçait aussi le départ, était Luigi-Giuseppe Balletti.

(3) *Pepè, mon mari* : Giuseppe Balletti, fils de la fameuse comédienne *Fravoletta*, né vers 1700, vint à Paris en 1716 et fit partie de la troupe italienne où il s'illustra sous le nom de *Mario*. Il semble qu'il mourut en 1762.

l'aîné (1); Julio (2) et sa femme vous remercient de votre bon souvenir; ma sœur (3), comme ma fille (4), sont sensibles à votre attention et vous saluent de tout cœur; enfin toute la famille vous désire.

Je ne vous apprendrai pas grandes nouvelles, sinon que notre comédie de *Janot et Janette* à très bien réussi; que la fête donnée à Bagatelle par le roi Stanislas a été une des plus galantes qui se puissent donner et a fait beaucoup d'honneur à Mme de Monconseil (5); beaucoup

(1) Antonio-Stefano Balletti débuta au Théâtre italien de Paris en 1742 à peine âgé de 18 ans; il reçut son éducation de comédien de ses oncles Lelio et Flaminio (Riccoboni), comme le raconte Goldoni, qui souvent, dans ses *Mémoires*, le cite avec éloge. De 1746 à 1750, il vint en Italie et y connut Casanova avec lequel il retourna à Paris. Il rentra dans la troupe italienne, prit sa retraite en 1769 et mourut à Paris le 9 mars 1789.

(2) Ce Julio devait être le plus jeune des Balletti, Guglielmo-Luigi; c'est du moins ce que je conclus d'une lettre de son frère Luigi-Giuseppe à Casanova [Louisbourg, 17 juillet 1760] : « *Avez-vous écrit à mon frère? que fait ma sœur? et mon frère Jule?* » En 1756-1757, parmi les comédiens français de l'électeur de Bavière, il y avait un Giulio-Antonio Balletti avec sa femme Maria; il mourut le 7 janvier 1759 sur le théâtre à Vienne. (Note fournie par M. Gugitz.)

(3) Silvia avait aussi un frère, Bonaventure Benozzi, qui entra dans la troupe italienne en 1738 et mourut en 1754. La sœur nous est complètement inconnue.

(4) La fille était, comme l'on sait, Manon.

(5) Cécile-Thérèse Rioult de Cursay, fille de cette Mme de Cursay, qui fit tant parler d'elle pendant la Régence, fut dame d'honneur de la reine de Pologne, femme de Stanislas Leczinski, durant son séjour à Chambord. Devenue marquise de Monconseil, elle acquit, en 1747, la jouissance du domaine de Bagatelle, au Bois de Boulogne, et y reçut dans les premiers temps une société assez galante. Dévouée à la reine, et pour faire pièce à Mme de Pompadour, elle favorisa une rencontre entre Louis XV et la princesse de Robecq, obtenant comme compensation de pouvoir arrondir son domaine déjà considérable. Mais plus tard elle y donna des fêtes beaucoup plus morales en l'honneur de Stanislas Leczinski, notamment celle du 5 septembre 1757 dont parle Silvia. On en a conservé une relation détaillée à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, qui mentionne notamment les différentes pièces qui y furent jouées : dans l'une d'elles, intitulée le *Bosquet des livres*, jouèrent Giuseppe Balletti et sa fille Manon qui représentait *une femme qui achète des livres*. Mme de Monconseil vivait encore en 1774. Casanova parle d'elle dans ses *Mémoires* (II, 359) et dit qu'il lui recommanda Mlle Vesian, précisément par l'intermédiaire de Silvia.

d'applaudissements et de cadeaux pour tous ceux qui ont eu à y jouer un rôle. Ma fille en a eu sa part, pour son chant accompagné par la guitare, qui s'est ajouté à ce qu'elle avait à faire pendant la fête et qui était fort peu de chose; mais après le dîner, toute la société, qui était très brillante, l'a fait chanter plus d'une heure avec tous les applaudissements possibles. — Venons à votre dernier article, dont vous pouviez épargner le détail; je ne veux pas m'étendre moi non plus sur le même sujet pour ne pas vous causer de nouveaux ennuis. Ne vous abandonnez pas, comme vous avez coutume de le faire, à tous les dîners et soupers qui vous seront proposés, parce que je vous affirme qu'ils auront plus de force que la mer pour vous retourner l'estomac. Ce ne sont pas là des sentences à la Ciaccarone, mais bien les conseils d'une amie, car je fais profession de l'être pour vous, et à ce titre je puis vous dire encore que quand on pense à sa fortune, les plaisirs et les divertissements doivent être très modérés, pour ne jamais perdre de vue l'objet principal... Mais voilà que, sans m'en apercevoir, je reviens à cette maudite morale; je la laisse donc pour vous assurer de nouveau de ma cordiale et sincère amitié, avec laquelle je suis de tout mon cœur,

Votre très affectionnée et très obligée servante,

I. B. Balletti.

Balletti a reçu une lettre à votre adresse (1), et comme il rentre dimanche à Paris pour jouer, il ne manquera pas de vous l'envoyer, ou plutôt je crois préférable d'attendre que vous m'écriviez encore une fois d'où vous serez, que

(1) Plusieurs lettres de cette époque, conservées à Dux, portent en effet l'adresse : *à M. Casanova, chez M. Balletti, Comédien italien, rue du Petit-Lyon, Paris.*

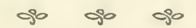
de la renvoyer à un endroit d'où on ne vous l'expédierait pas.

Silvia, après avoir joué sans interruption pendant de longues années, tomba malade, encore toute jeune; au commencement de 1758, *elle dut prendre sa retraite et mourut quelques mois plus tard, le* 17 *septembre.*

« La nature, écrit Casanova, a frustré cette femme unique de dix années de vie; car elle devint étique à l'âge de soixante ans, dix ans après notre connaissance. Le climat de Paris joue assez souvent de ces tours aux actrices italiennes. Deux ans avant sa mort, je l'ai vue jouer le rôle de Marianne dans la pièce de Marivaux, et malgré son âge et son état, l'illusion était parfaite. Elle mourut en ma présence, tenant sa fille entre ses bras et lui donnant ses derniers conseils cinq minutes avant d'expirer. Elle fut enterrée honorablement à Saint-Sauveur... » (Mémoires, II, 300.)

Avec elle disparaissait une des actrices qui portèrent le plus haut en France la renommée de l'art italien, celle que Frédéric de Prusse, grand jusque dans ses jugements artistiques, appela : « Sylvia, toujours la meilleure actrice du Royaume. »

MARIA TERESA DOLFIN ZORZI



Marc Antonio Zorzi, « *homme d'esprit et célèbre dans l'art d'écrire des couplets en langue vénitienne* », — *comme dit Casanova,* — *non content des succès qu'il obtenait comme magistrat et comme poète de dialecte* (1), *voulut aussi essayer du théâtre avec une comédie qui fut copieusement sifflée. Cet échec lui parut injuste, et croyant pouvoir l'attribuer à une cabale montée par Pietro Chiari, il se mit à attaquer systématiquement toutes les productions théâtrales du fécond abbé de Brescia. On était au temps des fameuses luttes entre les partisans de Chiari et ceux de Goldoni. Les* Chiaristes *se réunissaient à la Merceria, dans la boutique de Filippo, maison Menegazzo, et parmi eux l'espion Manuzzi signalait aux Inquisiteurs d'Etat* (2) *le* noble-homme *Antonio Zorzi et sa femme, Bernardo Memmo, Giacomo Casanova, Antonio Braida et Zuanne Simonetti. Comment Casanova avait-il réussi à se glisser en pareille compagnie? Lui-même*

(1) Marc' Antonio Zorzi (1703-1787) fut un juriconsulte distingué et occupa des charges très importantes. Comme lettré, on a retenu de lui, outre ses œuvres originales en dialecte vénitien, beaucoup de traductions de poèmes et de tragédies françaises, la traduction en dialecte de plusieurs discours de Cicéron, le tout inédit. Il avait épousé Maria Teresa Dolfin en 1748.

(2) Rapport du 16 novembre 1754, publié par E. Mola dans *Giacomo Casanova e la Repubblica di Venezia. Rivista* [illegible]

nous le dit dans ses Mémoires (1) : « *Il me fut facile de devenir membre de la société de M. Zorzi, car il avait un excellent cuisinier et une femme charmante. Il savait que je n'aimais pas Chiari en qualité d'auteur, et M. Zorzi payait des gens qui, sans miséricorde, comme sans rime ni raison, sifflaient toutes les pièces de l'abbé comique. Mon amusement consistait à les critiquer en vers* martelliens, *sorte de mauvais vers qui étaient alors fort en vogue; et Zorzi avait grand soin de distribuer la copie de mes critiques. Ce mauvais manège me fit un ennemi puissant dans M. Condulmer, qui m'en voulait en outre parce que j'avais tout l'air de posséder les bonnes grâces de Mme Zorzi à laquelle, avant mon apparition, il faisait une cour assidue.* »

*Ces derniers mots sembleraient indiquer que Casanova, comme il l'a écrit aussi dans l'*Histoire de ma fuite, *croyait que la jalousie du puissant Inquisiteur d'Etat avait été une des causes de son incarcération; cela pourrait être, bien qu'il se fût rendu coupable de bien d'autres fautes plus graves, avant tout celle d'appartenir à la franc-maçonnerie. Mais cependant, comme nous venons de le dire, cela n'est pas tout à fait impossible, puisque, sans trop s'abandonner aux caprices de l'imagination, nous pensons que la jalousie et, par conséquent, la rancune de Condulmer étaient justifiées : entre le jeune aventurier et la belle ennemie de Chiari il devait y avoir des liens d'une sympathie... qui n'était pas purement littéraire. Casanova, en effet, après sa fuite, pensait encore à Maria Teresa Zorzi, il lui donnait de ses nouvelles, il lui envoyait en présent des dentelles, et il recevait d'elle en échange une lettre qui, à mon avis, renferme des*

(1) III, 119. Pour de plus amples éclaircissements sur la part prise par Casanova dans la lutte entre Goldoni et Chiari, cf. *Bazzoni, op. cit.* et mon étude *Casanova e l'abate Chiari.*

expressions assez significatives, plus affectueuses certainement que ne le comportait une simple amitié.

[*Lettre en italien dans l'original.*]

Venise, 15 septembre 1757.

Monsieur Jacques, mon très cher ami (1),

Avec quelle tendresse j'ai déplié votre lettre, je l'ai lue et j'ai admiré votre aimable souvenir, je ne puis le dire assez ! En moi se réveillèrent ces mêmes sentiments que j'éprouvai au début de votre disgrâce, dont j'ai appris l'heureuse issue avec une infinie consolation. De Paris, vous avez voulu m'être agréable de deux manières : en m'envoyant les dentelles, que j'ai reçues, et en m'adressant M. Angelo Gabrini, afin qu'il expertise ma tapisserie. Pour le premier point, je vous remercie sincèrement, et je me déclare redevable de la plus vive gratitude. Pour le second, je vous dirai que ledit Gabrini a vu ma tapisserie, qu'il en a été fort satisfait, et qu'il s'est engagé à en manigancer la vente; à telle fin, je lui en ai confié un dessin et une description écrite pour les faire voir à qui il lui semblerait bon. Si la vente a lieu, je lui ai promis six pour cent comme commission. Employez-vous à la faire réussir, et, en vous souhaitant bien du plaisir et tous les succès de la fortune, je me souhaite à moi-même de vous pouvoir servir et d'être, comme j'en fais profession,

Votre très affectionnée et très obligée servante,

MARIA TERESA DOLFIN ZORZI.

(1) En italien : *Sig*[re] *Gia* [*como*], *mio stimatissimo.*

Le mari ne voulut pas être en reste sur sa femme. Lui aussi écrivit très cordialement à Casanova, le même jour : « M. Angelo Gabrini, arrivé hier chez moi, a occasionné un immense soulagement dans nos âmes, en nous remettant votre lettre, adressée à ma femme; aussi ne sais-je reconnaître de quels effets, sur un point, cette démarche peut être suivie. Il est vrai que je m'étais flatté plus d'une fois d'avoir de vos nouvelles; mais en les recevant j'ai éprouvé autant de joie que j'avais senti d'affliction naguère en apprenant votre disgrâce terminée par une si heureuse issue... (1) »

Il convient de noter un détail à propos de ces lettres: elles sont adressées à Monsieur de Paralis, *chez M. Balletti, comédien italien, rue du Petit-Lyon, Paris.*

Paralis était un nom cabalistique que Casanova avait coutume de prendre dans ses séances avec les trois patriciens Dandolo, Barbaro et Bragadin; on voit que dans les premiers mois qui suivirent sa fuite, il ne voulait pas faire connaître le lieu de sa retraite, sans doute par crainte que les Inquisiteurs pussent le priver encore une fois de cette liberté si miraculeusement reconquise.

(1) Marc' Antonio Zorzi, lui aussi, parle de la vente des tapisseries dans ses lettres à Casanova et à un ami de Casanova, qui est peut-être Gabrini; le prix demandé était de 5,000 sequins en argent ou en bijoux.

MADAME BRUNET

DANS *deux épisodes bien connus des* Mémoires, *celui de la jeune O' Morfi* (1), *et celui de* Mlle *Roman* (2), *on a voulu trouver des présomptions suffisantes pour attribuer à Casanova le rôle de fournisseur attitré de l'alcôve royale, hypothèse sinon invraisemblable, étant donnée la morale du siècle, du moins insuffisamment établie.*

A cet emploi hypothétique, en tout cas, ne se rapporte certainement pas la lettre suivante; elle peut servir plutôt à établir les prodigieuses et enviables capacités de Casanova, en nous montrant que ses fiançailles avec Manon (3), *ses nombreuses aventures avec des femmes du monde et des filles, enfin son harem de la Petite Pologne lui laissaient encore du temps et des forces pour cultiver les amours mercenaires!*

[*Lettre en français dans l'original.*]

A Paris, ce 20 septembre 1749.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous écrire pour vous assurer de mes respects, et pour vous marquer que j'ai en vue une personne

(1) *Mémoires*, II, 378; III, 85.
(2) *Ibid.*, V, 21, 37, 204, 344, 363, 367.
(3) Cf. *Mémoires*, III, 456 : « Malgré mon amour pour la jeune Balletti, je ne laissais pas d'en avoir aussi pour les beautés mercenaires qui brillaient sur le grand trottoir et qui faisaient parler d'elles. »

qui n'est que depuis deux jours à Paris et qui surpasse infiniment celle dernière que je vous ai fait voir. Elle est fort jolie, grande et bien faite, car il semble qu'elle ait été moulée. Quand vous jugerez à propos de m'honorer de votre réponse, j'aurai l'honneur de vous la conduire. Je pense que sa vue vous fera plaisir de la voir, car elle a beaucoup d'esprit et [est] capable d'entretenir par sa conversation. Ainsi j'attends vos ordres pour m'y conformer et suis, Monsieur,

votre très humble servante,

BRUNET (1).

Reste à savoir si Casanova, qui était alors sur le point de partir pour son second voyage de Hollande, a pu honorer *d'une réponse l'estimable Mme Brunet, qui lui proposait si gentiment sa marchandise et lui en détaillait si savamment les mérites...*

(1) Je ne crois pas que cette *entremetteuse* puisse être confondue avec Mlle Marguerite Brunet, plus connue sous le nom de Montansier, courtisane et actrice fort en vogue à Paris à cette époque. (Cf. Henry Lecomte, *La Montansier*, Paris, Juven.)

Madame DU RUMAIN

❧ ❧ ❧

Casanova, *en mars 1758, fut présenté chez le comte d'Egreville à sa sœur, la comtesse du Rumain* (1). *Cette dame, qui connaissait les prodigieux succès cabalistiques de l'aventurier, avait demandé à le voir pour le consulter.*

« *Mme du Rumain, écrit Casanova dans ses* Mémoires, *était plus belle que jolie, mais elle se faisait surtout aimer par sa douceur, par la bonté de son caractère, par sa franchise et son empressement à servir ses amis. D'une taille superbe, c'était une solliciteuse dont la présence imposait à tous les magistrats de Paris... Quoique Mme du Rumain ne donnât point dans les sciences abstraites, elle avait cependant besoin de mon oracle...* (2) »

A ces premiers rapports cabalistiques se rapporte évidemment la lettre suivante (3) :

Ce mercredi au soir.

Je vous rends mille grâces, Monsieur, de toutes vos attentions. Je serai enchantée de voir et d'entendre M. Rodrigo,

---

(1) Gabrielle Rouault de Gamaches, née le 2 mars 1725, épousa en 1746 le comte Charles du Rumain, brigadier de l'armée du roi, gouverneur de Morlaix. Elle devint veuve en 1770. Cette femme ne fut pas toujours à l'abri de la chronique scandaleuse, qui l'accusa de cultiver des rapports trop intimes d'amitié avec M. de Roquelaure, évêque de Senlis.

(2) *Mémoires*, IV, 59.

(3) Les lettres de Mme du Rumain sont en français dans l'original, nous en rétablissons correctement l'orthographe et la ponctuation.

si vous pouvez l'engager à dîner ici dimanche avec vous. Je veux voir ; si vous ne pouvez pas ce jour-là, mandez-moi celui qui vous va et à lui le plus commode dans la semaine prochaine ; tous me sont égaux, vous avez la bonté de me le faire dire. Je vous renvoie ce volume que l'on m'a donné l'autre soir de votre part ; je trouve le dessin qui est dedans très joli ; je ne sais pas pour quel usage cela est et je crains que l'on ne (se) soit mépris en me le portant, ne vous en ayant pas ouï parler. Je vous renvoie aussi le livre que vous avez eu la bonté de me prêter et vous demande mille pardons de l'avoir gardé si longtemps. Ne serait-ce point abuser de votre complaisance, Monsieur, que de vous prier de répondre tout de suite à la question ci-jointe et de me l'envoyer sur le même papier ? Je sais bien de vous être importune ; mais j'espère que cette importunité vous engagera à avoir pour moi la générosité que je désire depuis si longtemps. Je serais cependant bien fâchée de vous être à charge. Je vous réitère la prière de brûler sur-le-champ les papiers sur lesquels vous travaillez mes questions (1). Recevez, Monsieur, mes remerciements de toutes les peines que vous voulez bien vous donner pour moi. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur,

votre très humble et très obéissante servante

ROUAULT DU RUMAIN.

A partir de cette époque, et pendant de longues années, Mme du Rumain conserva des sentiments de profonde amitié

(1) On sait comment Casanova s'y prenait, ou plutôt faisait semblant de s'y prendre pour effectuer ces opérations numériques compliquées et obtenir ce qu'il appelait sa *pyramide*, dont il tirait ensuite la réponse de l'oracle. Sur cette *cabale* de Casanova, il existe des études très curieuses, malheureusement inédites, de M. Bernhard Marr, de Dux. Cf. aussi E. Maynial, *Casanova et son temps*, p. 133 et suiv.

pour Casanova, le protégeant constamment, soit de près, soit de loin, et intervenant avec sollicitude et avec zèle dans les circonstances les plus critiques de sa vie aventureuse.

Ce fut précisément la comtesse du Rumain qui l'aida à cacher dans un couvent Mlle X. C. V. quand la malheureuse enfant, qui avait trop imprudemment aimé un jeune patricien vénitien, eut besoin de se soustraire pendant quelques semaines aux regards de sa mère... et du public : peu s'en fallut que cette dangereuse entreprise ne conduisît en prison le généreux chevalier de Seingalt. Ce fut la même Mme du Rumain qui le tira d'affaire, en allant parler à M. de Sartine, chef de la police. « Je sentais tout ce que je lui devais (à Mme du Rumain), tandis que son excellent cœur lui faisait croire que rien ne pouvait assez me récompenser des oracles qui lui persuadaient que, par leur moyen, elle ne pouvait jamais faire de démarche hasardée. Je ne concevais pas qu'avec beaucoup d'esprit et, sous tous les autres rapports, avec un jugement très sain, elle pût donner dans un pareil travers. J'étais fâché de ne pouvoir pas la désabuser, et j'étais heureux quand je réfléchissais qu'il fallait que je la trompasse, et que ce n'était en grande partie qu'à cette tromperie que je devais les égards qu'elle me témoignait (1)... »

La crédulité de la comtesse était si grande qu'il aurait été vraiment dommage de n'en point profiter ; un exemple suffit à le montrer. S'étant plainte à Casanova que sa voix était sur le point de s'abîmer, ce qui la contrariait beaucoup, car elle était passionnée pour le chant, l'impudent aventurier lui fit suggérer par l'oracle de se coucher de bonne heure, de se lever tôt, de se promener au grand air, d'éviter pendant quelques semaines les théâtres et les fêtes, prévoyant bien que ce régime hygiénique la guérirait en peu de temps.

(1) *Mémoires*, IV, 153.

L'effet fut merveilleux... et la reconnaissance de la comtesse très vive (1).

Les rapports d'amitié et de cabale *entre Mme du Rumain et Casanova furent, comme je l'ai déjà dit, longs et cordiaux. Plus encore que par les* Mémoires, *où il n'en est pas fait souvent mention, nous en avons la preuve dans ces lettres de la comtesse qui, convenablement commentées, éclairent certaines particularités peu connues ou complètement inconnues, et en confirment d'autres qui pourraient être mises en doute.*

... Ce 23 octobre 1759.

Je suis ravie, Monsieur, d'apprendre que la lettre de M. de Choiseuil vous est parvenue, qu'elle a produit l'effet que vous désiriez (2); je vous avoue qu'elle m'a fait autant de plaisir qu'à vous; c'est un bien sensible de pouvoir obliger quelqu'un qui pense comme vous. S'il ne faut que vous souhaiter du bonheur pour qu'il vous arrive, vous pouvez en attendre un conforme à vos désirs; personne sûrement ne partagera plus que moi votre joie. J'espère que vos travaux auront le succès que vous en attendez (3); et je vous assure que je serai ravie quand je verrai à Paris votre niche à demeurer; et que vous y serez heureux. Je profiterai alors de votre bonne volonté pour moi. Je vous prie d'être

(1) *Ibid.*, VI, 325 et suiv.

(2) Lettre du duc de Choiseul à l'ambassadeur d'Affri du 29 septembre 1759, publiée par Baschet (*Le Livre*, 1881), qui a reproduit aussi une lettre — 9 mars 1760 — de M. de Bausset, ministre de France à Cologne, en congé à Paris, où on lit entre autres : « ...j'ai appris que pendant son séjour ici Casanova avait beaucoup vu Mmes du Rumain et de Rieux. Il se mêlait alors de donner la bonne aventure et de tirer l'horoscope. »

(3) Casanova traitait un emprunt à 5 o/o pour le compte du gouvernement français. (Cf. *Mémoires*, IV, 155.)

persuadé d'avance de ma reconnaissance et des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante,

DU RUMAIN.

A Monsieur Casanova,
à l'auberge du Parlement d'Angleterre,
à La Haye.

Paris, ce 8 janvier 1760.

Les marques de votre souvenir m'ont fait, Monsieur, le plus grand plaisir du monde; je vous avoue qu'il eût été sans nuage si je n'avais pas trouvé dans votre lettre que votre absence est encore prolongée. Je la trouve en vérité bien longue (1); l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde et l'espoir que vos projets auront réussi m'engagent un peu à la supporter patiemment. Je suis infiniment sensible, Monsieur, aux souhaits heureux que vous faites à ma faveur; vous me promettez du bonheur; je suis si accoutumée à croire ce que vous me dites que cette promesse me flatte. Que ne puis-je, en revanche, vous procurer tous les biens que vous méritez! Vous ne douteriez pas alors de tout celui que je vous désire. Je voudrais bien, Monsieur, que vos affaires vous permissent de reprendre promptement le chemin de cette ville. Je vous attends avec impatience et me fais une fête, je vous assure, et vous réitère les assu-

(1) Comme nous l'avons vu par les lettres de Manon Balletti, Casanova devait rentrer à Paris dans les premiers jours de 1760.

rances des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante,

Du Rumain.

à Monsieur Casanova,
à Amsterdam, à la poste restante.

Paris, 8 juin 1760.

M. Balletti m'a remis, Monsieur, votre lettre du 21 mai; j'ai été ravie de recevoir de vos nouvelles; elles ne sont pas cependant encore telles que je le désirais. Je vois avec plaisir que vous touchez à la victoire, mais que par les friponneries que vous avez essuyées, vous ne pouvez pas encore revenir ici. Ce dernier article me fait beaucoup de peine; je sais cependant que vous n'auriez rien à craindre si votre malheureuse affaire de la lettre de change que l'on vous a niée pouvait finir. J'ai ouï votre avocat qui me paraît avoir beaucoup d'esprit et de connaissance; il m'a assuré qu'il pourrait faire finir cette affaire et l'anéantir même comme non avenue, s'il avait cent louis. Vous ne pouvez croire, Monsieur, combien j'ai regretté de ne pouvoir lui donner cet argent. Mais il me semble vous avoir ouï dire que vous avez ici bien des débiteurs; ne serait-il pas possible d'en tirer cette somme ou ne pourriez-vous pas la faire passer ici? Cette affaire finie, je suis très persuadée que vous pourriez revenir sans crainte (1). La [saisie?] que

(1) Les *Mémoires* ne parlent pas de cette lettre de change, ni du danger que Casanova courait s'il était rentré à Paris; mais il doit s'agir vraisemblablement d'une suite du procès que lui intenta ce Garnier, actionnaire de la fabrique de la Petite Pologne, qui l'avait déjà fait mettre en prison. (*Mémoires*, IV, 149.)

l'on a faite de vos papiers, qui a constaté votre innocence, doit, ce me semble, vous rendre tranquille, et d'ailleurs on est toujours plus à portée de la justice présent qu'absent. Le refus que M. d'Affry vous a fait du passeport n'a été fondé que sur des préventions que l'on prend depuis longtemps légèrement sur les personnes qui vont au pays étranger pendant la guerre (1); mais comme il n'y a pas eu la moindre preuve contre vous et que vous avez été persécuté assez longtemps pour que l'on ne vous eût pas laissé libre si la rumeur publique que l'on a faite n'eût pas été à votre avantage, je crois que si vous n'aviez que cette crainte, elle serait mal fondée. Je crois que le plus pressé à présent est de tâcher d'avoir les cent louis nécessaires pour apaiser l'affaire de la lettre de change, attendu que, quoique vous ayez affaire à un fripon, vous n'avez rien pour le convaincre en justice. Je ne peux vous exprimer, Monsieur, combien je désire la fin de vos malheurs et que le sort soit plus équitable à votre égard. Votre avocat m'a promis de m'informer des démarches que je pourrai faire pour vous assurer la fin de votre affaire; je m'y prêterai, je vous assure, avec tout le zèle possible. Vous devez savoir mieux que personne ce que vous pouvez espérer. Consultez l'... [oracle]; j'espère qu'il vous sera favorable. Mandez-moi ce que vous saurez; donnez-moi de vos nouvelles et soyez persuadé de l'intérêt bien sincère que je prends à tout ce qui vous regarde.

Du Rumain.

(1) Dans les *Mémoires*, on lit : « J'écrivis à M. d'Affri pour le prier de vouloir m'envoyer un passeport dont j'avais besoin pour faire un tour dans l'Empire, où les Français et toutes les puissances belligérantes étaient alors en campagne. Il me répondit très poliment que je n'en avais pas besoin, mais que si je croyais le contraire, il me l'enverrait dans l'instant. Sa lettre me suffit; je la mis dans mes papiers, et à Cologne elle me fit plus d'honneur que tous les passeports du monde. » (*Mémoires*, IV, 219.)

Au printemps de 1762, Casanova, qui avait dans l'intervalle voyagé en Italie, revint pour quelques jours à Paris, arrivant de Turin d'où il s'était fait chasser; il voulait revoir sa grande protectrice, la marquise d'Urfé. Il consacra cependant une journée entière à Mme du Rumain et s'occupa avec elle de « questions fort épineuses. Je la laissai très contente. Le mariage de Mlle Cotenfau (1), *sa fille, avec M. de Polignac, arrivé cinq ou six ans plus tard, fut la conséquence de nos calculs cabalistiques* (2). » *Mais subitement Casanova dut quitter Paris après s'être battu en duel avec un certain Santis; et Mme du Rumain, dont peut-être il n'avait même pas pu prendre congé, lui écrivit immédiatement après la lettre suivante :*

Paris, ce 29 avril 1762.

J'ai été ravie, Monsieur, de recevoir de vos nouvelles et je vous rends mille grâces de votre exactitude; la lettre qui était avec la mienne a été envoyée sur-le-champ à son adresse. Je vous avoue que malgré le plaisir que j'ai eu à vous voir ici un moment, j'ai été bien triste de vous savoir parti. Vous m'aviez communiqué vos inquiétudes (3). J'attends le mois d'août avec une impatience que vous ne pouvez vous imaginer; j'ai la plus grande confiance que pour lors vos malheurs seront finis; ce qui augmente cette confiance, c'est l'expérience que je fais souvent de

(1) La fille aînée de la comtesse du Rumain, Constance-Gabrielle-Bonne, qui portait le nom d'une des terres de son père (le marquisat breton de Coëtanfao), épousa, en 1767, Louis-Alexandre, marquis de Polignac, capitaine de cavalerie au régiment de Clermont-Prince.

(2) *Mémoires*, V, 374.

(3) Nous ne saurions dire de quelles *inquiétudes* il est ici question. Certainement, à ce moment, Casanova devait avoir en tête plus d'une affaire, occupé comme il l'était à préparer sa fameuse mystification de la marquise d'Urfé.

la vérité de l'O (racle). Mon frère a gagné le procès; il me l'avait promis; nous avons été jugés lundi dernier; je vais, à ce que j'espère, jouir d'un peu de tranquillité. Je désirerais bien que vous y fussiez parvenu aussi. Il faut encore prendre patience et y travailler trois mois. Je vous demande en grâce de continuer à m'instruire de vos démarches, des lieux où vous irez, et des temps que vous séjournerez à chaque endroit, afin que j'aie vos nouvelles et que je puisse vous donner des miennes. Vous ne devez pas douter de l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde et du plaisir que j'aurai d'apprendre des choses qui vous soient agréables. Écrivez-moi donc le plus souvent que vous pouvez. Bonsoir, Monsieur, portez-vous bien et comptez de ma part sur tous les sentiments que vous méritez.

Du Rumain.

Après les tristes aventures qui forcèrent Casanova à s'enfuir de Londres en 1764, *ruiné dans sa santé et dans sa bourse, il reçut à Wesel, où il s'était confié aux soins d'un jeune médecin, « une lettre de M*me *du Rumain qui, sachant de mon ami Balletti* (1) *que j'avais besoin d'argent, m'envoyait une lettre de change de six cents florins sur Amsterdam* (*cf. les* Mémoires, *VII*, 77). *Elle me disait que je lui rendrais cette somme à ma convenance; mais elle est morte avant que j'aie pu m'acquitter.* »

Nous avons bien découvert cettre lettre; mais la comtesse du Rumain, avec une grande délicatesse, n'y fait même pas allusion à la question d'argent. Mais elle lui demande d'interroger l'oracle pour une personne qui lui est chère.

(1) Antonio-Stefano Balletti.

Paris, 29 mars 1764.

Il y a un siècle que vous n'avez eu de mes nouvelles, Monsieur, parce que j'ignorais où vous étiez. J'appris de M. Balletti que vous aviez été obligé de quitter subitement l'Angleterre et que vous étiez tombé malade; je me suis informée avec soin de vos nouvelles : il m'a dit que vous vous portiez très bien et qu'il avait la facilité de vous faire tenir des lettres. Je m'étais trop intéressée à votre maladie, Monsieur, pous n'être pas ravie de votre meilleure santé; je suis très fâchée en vérité que vous vous soyez encore plus éloigné de nous. J'espérais que votre séjour à Londres aurait plus de succès et vous mettrait à portée de revenir en France bientôt, car je serai ravie de vous revoir. Ma façon de penser pour vous étant toujours la même et m'intéressant bien réellement à ce qui vous regarde, donnez-moi de vos nouvelles, instruisez-moi de ce qui vous touche. J'ai lieu de me plaindre de votre silence qui annoncerait que vous ne sentez plus autant l'amour que vous le devriez faire (1). Pour vous obliger à m'écrire, je vous demande des réponses promptes aux questions que vous trouverez ci-jointes; elles ne sont pas pour moi, mais pour quelqu'un que j'aime beaucoup. Vous voyez que je compte toujours sur votre complaisance. Joignez à mes réponses de m'informer de ce qui vous regarde et je croirai que vous rendez justice aux sentiments que vous m'avez connus pour vous, Monsieur, et que je conserverai toujours.

Du Rumain.

(1) L'amitié de M[me] du Rumain aurait-elle été moins platonique que Casanova nous le donne à entendre?

Je n'ai pas trouvé d'autres lettres de Mme du Rumain dans les archives Waldstein (1) ; *mais ses rapports avec Casanova durèrent encore quelques années.*

Il la revit à Paris en 1767, *et, dans les* Mémoires, *il prétend qu'il lui rendit l'argent qu'elle lui avait prêté, par une contradiction singulière avec ce qu'il avait affirmé ailleurs.* « *La première visite que je fis fut à Mme du Rumain, qui me vit dans toute la joie de son cœur. Je lui remis l'argent qu'elle avait eu la bonté de me faire toucher dans ma détresse. Elle se portait bien, mais tourmentée par des chagrins de famille, elle disait que la Providence m'envoyait pour les dissiper par ma cabale. Elle me trouva complaisant à toutes les heures qu'elle m'assigna. C'était le moins que je pusse faire pour une femme de son caractère...* (2) »

Plus tard, quand au mois de novembre de la même année Casanova, coupable d'avoir provoqué en duel le jeune marquis de Lille, reçut une lettre de cachet *qui lui enjoignait de quitter Paris et la France, Mme du Rumain avait voulu intervenir encore une fois en faveur de l'aventurier (qui n'accepta pas sa proposition) pour faire rapporter un ordre qui la privait pour toujours de son oracle* (3).

(1) Casanova dit qu'il reçut à Londres, le 1er août 1763, une lettre de Mme du Rumain qui lui annonçait la mort de la marquise d'Urfé. (*Mémoires* VI, 451.)

(2) *Mémoires*, VII, 357.

(3) *Mémoires*, VII, 365.

La comtesse A. B.

❧ ❧ ❧

Vers *la fin de* 1762, *Casanova fit la connaissance, à Turin, d'un comte milanais, désigné dans les* Mémoires *sous les initiales A. B., si pauvre et si abandonné de tous qu'un petit prêt d'argent et quelques invitations à dîner en firent pour l'aventurier un ami reconnaissant et dévoué. « Il avait été au service d'Espagne, et sa femme, Espagnole (dont il m'avait montré les lettres en me parlant de son mérite), devait être une brune piquante de vingt-cinq à vingt-six ans. Le comte lui avait écrit que je l'avais aidé plusieurs fois de ma bourse et que j'avais mille bontés pour lui, ce qui l'avait engagée à m'écrire pour me témoigner sa reconnaissance et me prier, quand j'arriverais à Milan, d'aller loger chez elle. Cette Barcelonaise écrivait avec esprit, et sa correspondance m'intéressa bientôt à tel point, que je lui promis formellement de faire le voyage de Milan, quand ce ne serait que pour avoir l'honneur de lui rendre hommage. » L'entreprenant aventurier se rendit, en effet, peu de temps après, à Milan et accepta l'hospitalité dans la maison A. B. pendant tout le temps de son séjour dans la capitale lombarde. Le carnaval et les quatre jours de fêtes supplémentaires* (carnevalone) *de* 1763 *furent très brillants, au moins pour Casanova, et il en profita avec une fougue endiablée : multiples intrigues amoureuses, jeu effréné, festins, fêtes, masca-*

rades, veglioni, *se suivirent pendant plusieurs semaines en une ronde folle et ininterrompue. Si bien que l'épisode de la jeune femme espagnole, bien qu'assez dramatique, confondu au milieu de beaucoup d'autres plus retentissants, passe en seconde ligne, et, manquant de continuité dans son développement, perd en partie l'intérêt qu'il devrait susciter.*

« *Mme la comtesse, dont je m'étais créé une image enrichie de tout ce que l'imagination peut enfanter de parfait, trompa cruellement mon attente. La comtesse était jolie, quoique trop petite, et, malgré mon désappointement, j'aurais pu l'aimer; mais elle avait à la première vue un certain sérieux qui ne convenait pas à mon humeur et qui m'indisposa contre elle... Le comte était pauvre, sa maison était petite, ses meubles mesquins, la livrée de son laquais grêle et râpée, son linge de table usé, sa vaisselle était de faïence, et l'une des filles de chambre de la comtesse faisait l'office de chef de cuisine. Du reste, point d'équipage, pas même un cheval de selle.* » *Le troisième membre... de la famille,* « *le marquis de Triulzi, homme à peu près de mon âge* », *poursuit Casanova,* « *grand, bien fait, un peu louche, à manières aisées et ayant tout l'air d'un seigneur* », *ne faisait aucun mystère de son intimité avec la comtesse. Le mari, naturellement, feignait de ne rien voir; le marquis était philosophe; si bien que l'intrigue entre la comtesse et Casanova put se dérouler librement.*

Premier acte : *La comtesse, femme intelligente, devine qu'elle n'a point plu à son hôte; elle prend une attitude altière, dédaigneuse qui, pense-t-elle, doit le faire tomber à ses genoux. — Il fallait bien autre chose pour réduire un homme de la force de Casanova qu'avaient aguerri bien des batailles d'amour !*

Second acte : *Casanova, plutôt par point d'honneur que par désir, se lance brutalement à l'assaut et, repoussé dans ses premières attaques, a recours au siège... par la famine, offrant à la comtesse, en échange de ses faveurs, une robe magnifique, relique inemployée d'une aventure précédente, que la dame désirait ardemment posséder.*

Troisième acte : *La robe est achetée par le marquis et offerte à la comtesse qui se reconnaît cependant vaincue et qui, acceptant l'équivalent en argent, cède, mais dans un moment où Casanova ne pouvait pas profiter de sa victoire!*

Acte quatrième et dernier : *La fière Espagnole, horriblement offensée dans son amour-propre, jure de se venger et songe à recourir aux maléfices d'une sorcière. Casanova, grâce à l'intervention providentielle d'un religieux qui, en voilant le secret de la confession, l'avertit à temps, réussit facilement à corrompre la mégère. Bien que superstitieux et* mage *lui-même, Casanova ne croyait pas aux sorcelleries et il écrit finement : « Je devais m'estimer heureux que cette femme crût à la sorcellerie; car, sans cela, elle aurait payé des assassins qui auraient pleinement justifié sa vengeance. »*

La comtesse, pourtant, ne lui garda pas rancune, tout au moins en apparence, comme on peut le voir par cette lettre écrite à Casanova peu de jours après son départ de Milan, lettre qui, dans sa simplicité, suffit parfaitement à documenter, pour qui sait lire, les événements racontés dans cette partie des Mémoires.

Le comte A. B. était Giuseppe Attendolo Bolognini qui servit réellement sous les drapeaux d'Espagne et mourut en 1776; *la comtesse était Espagnole et s'appelait Donna Teresa Zuazo y Ovalla Zamorra* (1).

(1) Cette femme ne doit pas être confondue avec son homonyme, Espagnole elle aussi, qui entra après elle dans la maison Attendolo Bolo-

[*Lettre en italien dans l'original.*]

Monsieur,

J'ai reçu votre honorée par laquelle je vois que vous êtes bien employé à faire la cour à M[me] Isolabella (1); il faut qu'elle soit bien méritante et qu'elle paraisse un prodige de beauté! J'ai été très sensible pourtant à la nouvelle que m'a donnée mon mari du mal que vous vous êtes fait dans cet accident de voiture; cela même me cause de la peine, et je souhaite qu'il n'en résulte pas le mauvais présage dont vous parlez.

Jusqu'à demain je ne puis transmettre vos compliments au marquis Triulzi (2), car je crois qu'il est absent de Milan; aussitôt que je le verrai, je le ferai. Faites en sorte de vous tenir en joyeuse humeur, mais gardez-vous de jouer, comme vous l'avez fait, car nous nous fâcherions. Gardez-vous aussi de la mer, et donnez-moi souvent de vos nouvelles qui me feront plaisir. Si je puis vous être utile en quelque chose, dites-le-moi; je le ferai; dans l'attente de vos désirs je me dis...

[*en français*] de Vous Monsieur dev. obbl. ser[e],

THERESA BOLOGNINA.

A Casanova, Gênes. — fin mars 1763.

---

gnini, Donna Teresa di Gavosa, admise à la cour en 1761, dame de la Croix étoilée en 1791, morte en 1826.

(1) Les mérites de M[me] Isolabella, qui appartenait à une riche famille de marchands gênois, n'étaient pas personnels, mais consistaient en ceci : elle tenait dans sa maison une banque de *biribissi*, bien que les jeux de hasard fussent sévèrement interdits par la république de Gênes. Casanova, qui parle d'elle dans ses *Mémoires* (VI, 152, 163), lui avait été présenté précisément par une lettre du marquis Triulzi.

(2) Giorgio-Teodoro, marquis Triulzi, fils de Alessandro-Teodoro. Il fut décurion de la cité, gentilhomme de la chambre de Leurs Majestés et depuis 1769 il était chef de la famille. (Pour plus amples détails sur la famille Attendolo Bolognini, cf. Casanova, *Mémoires*, V, 492, 507, 511, 522, 526, *sqq*, VI, chap. 1 à 4. — F. Calvi, *Famiglie notabili Milanesi*, tome III et *Il patriziato Milanese*.)

LA CHARPILLON

❧ ❧ ❧

Une *des aventures les moins brillantes qui soient arrivées à Casanova dans son éclatante carrière est certainement celle qui se déroula à Londres vers la fin de* 1763 *avec Marianne Charpillon, la femme perverse, qui, servie par des nerfs d'acier et un visage d'ange, tint en échec tous les assauts que lui donna l'expert et audacieux don Juan, pendant plusieurs semaines, avec autant de succès qu'elle avait su résister à ses flatteries.*

Cette aventure, que Casanova raconte dans deux longs chapitres des Mémoires *avec une grande sincérité, est parmi les plus connues de sa destinée. Aussi, au lieu de la résumer, nous avons eu l'idée de reproduire une version inédite, écrite par Casanova lui-même à cette époque. Ce texte a dû être dicté pour établir sa justification dans la prison où la cruelle sirène et ses complices avaient tenté de le faire enfermer pour le reste de ses jours.*

« *Il y a quatre ans et demi que j'ai fait donner à Paris* 4.000 *francs à ces femmes en marchandises; j'en ai retiré trois lettres de change acceptées et endossées par elles; mais les friponnes partirent de Paris avant leur échéance, changèrent leur nom de Ansberg en celui de Charpillon et vinrent mener mauvaise vie à Londres avec un Français qui s'appelait*

Rostaing et qui prit ici, à Londres, le nom de Charpillon et se fit croire mari de la Ansberg et père de la demoiselle. Cette demoiselle a dix-sept ans, et elle n'a à Londres aucun caractère. Elle est maîtresse tantôt d'un, tantôt d'autre, et gagne par là de quoi entretenir sa mère, sa grand'mère, ses trois vieilles tantes et son prétendu père; il n'y a qu'à s'informer dans le Danemark street, et leurs infamies sont connues. Elles n'ont rien, et si elles veulent vivre, elles sont obligées de se servir de moyens que les lois chrétiennes et civiles défendent.

« Je suis arrivé à Londres il y a six mois et je les ai vues chez elles, et la jeune fille m'agaça avec ses charmes plusieurs fois vendus, et suspendit ma juste colère et mes prétentions pour vouloir être payé.

« A la fin, voyant qu'il n'y avait dans cette maison que des fripons au jeu, qui y faisaient perdre l'argent à tous ceux qui y allaient, et des manèges d'infamie fondés sur un commerce d'amour illicite, revenu en moi-même, je les ai quittées, et je fus exposer les titres de mes prétentions de 4.000 *francs argent de France à M. Withead, avocat; j'ai pris il y a trois semaines un rit* (sic) *et je les ai fait arrêter. Au bout de deux jours, elles sortirent cautionnées et nous plaidons à présent. Il y a six semaines que je n'ai parlé à aucune de ces vilaines femmes.*

« J'allais tranquille à ma maison cette nuit, lorsque j'ai vu M. Rostaing, qui se fait appeler ici Charpillon pour faire des dettes, et Rostaing dans une autre maison. J'ai vu cette nuit ce Rostaing en capote qui m'appelle par mon nom et me montra aux officiers pour me faire arrêter. J'ai obéi et je fus stupéfait lorsque j'ai su qu'on m'arrêtait à cause que ces indignes femmes m'accusaient que je voulais les tuer. Jamais je n'ai eu cette intention criminelle et jamais je n'ai fait cette menace. Je respecte trop les lois et mes mœurs et je

méprise trop ces femmes pour me noircir d'un crime si affreux. »

Ce récit, dans la simplicité concise et claire d'un document qui devait servir comme défense devant le juge, ne vaut certainement pas les deux chapitres où Casanova, avec une grande abondance de détails, nous raconte sa mésaventure de Londres. Mais il a cependant une très grande importance; grâce à lui nous pouvons faire deux constatations irréfutables : la réalité du fonds, complètement historique, des Mémoires, *et l'art remarquable avec lequel Casanova utilisa ce fonds et le mit en valeur; art si parfait que pendant de longues années on alla jusqu'à attribuer les* Mémoires *à Stendhal et que, plus récemment, on a pu rapprocher précisément l'épisode qui nous occupe du beau roman de Pierre Louys :* La Femme et le Pantin.

(Cf. Bibliophile Jacob, Catal. des livres de M. Dutacq. *E. Maynial,* Casanova et son temps, 1911. — Mémoires, IV, 141, VI, 282, 481 *sqq.*)

[*Lettres en français dans l'original.*]

Je ne sais pas, Monsieur, si vous avez oublié l'engagement de samedi passé; pour moi, je me souviens que vous avez consenti de nous faire le plaisir de venir dîner avec nous aujourd'hui lundi, le 12 du mois. Je voudrais bien savoir si votre mauvaise humeur vous a quitté; cela me fera plaisir. Adieu, en attendant l'honneur de vous voir.

MARIANNE DE CHARPILLON.

Monsieur,

Comme je prends beaucoup de part à tout ce qui vous regarde, je suis très mortifiée d'apprendre la mauvaise nouvelle de votre incommodité; j'espère que cela sera si peu de chose qu'aujourd'hui ou demain nous aurons le plaisir de vous avoir chez nous bien portant.

Et, en vérité, le présent que vous m'avez envoyé est si joli que je ne sais vous faire comprendre combien il me fait plaisir et combien j'en fais de cas; et je ne sais pas ce qui vous pousse à vouloir toujours me faire enrager de me dire que c'est ma faute que vous êtes rempli de bile, pendant que je suis aussi innocente qu'un enfant qui vient de naître et que je voudrais vous rendre aussi doux et aussi patient que votre sang deviendrait un vrai sirop clarifié; cela pourrait vous arriver si vous suiviez mon avis. Je suis, Monsieur,

Votre très humble servante.

[Marianne Charpillon].

Ce mercredi à deux heures.

A Monsieur de Seingal
à Londres.

Ne pouvant malheureusement reproduire le portrait de la Charpillon, je veux au moins citer le passage dans lequel Casanova a chanté la beauté de cette fille, digne, à ce qu'il semble, d'inspirer à un Gainsborough une de ses toiles merveilleuses.

« La Charpillon... était une de ces beautés auxquelles il est difficile de découvrir le moindre défaut physique. Ses

cheveux étaient d'un beau châtain clair, et d'une longueur et d'un volume étonnants; ses yeux bleus avaient à la fois la langueur naturelle à cette couleur et tout le brillant des yeux d'une Andalouse; sa peau, légèrement rosée, était d'une blancheur éblouissante, et sa taille élevée... et élancée. Sa gorge était peut-être un peu petite, mais d'une forme parfaite; elle avait les mains blanches et potelées, minces et un peu plus longues que ne le sont les mains ordinaires; avec cela, le pied le plus mignon, et cette démarche noble et gracieuse qui donne tant de charme, même à une femme ordinaire. La physionomie douce et ouverte avait l'expression de la candeur et semblait annoncer cette délicatesse de sentiment et cette sensibilité exquise qui sont toujours des armes irrésistibles dans le beau sexe... »

Casanova ne put jamais oublier cette femme fatale qui l'avait tant fait souffrir; encore en 1789, *il écrivait à la princesse Clari :* « *Une femme à son premier aspect me frappe; si je n'y prends pas garde, elle me ravit le cœur, et je suis perdu, peut-être, car ce peut être une Charpillon...* » *(Lettre publiée dans l'*Ermitage, 15 *octobre* 1906.*)*

CATTERINA CAPPOCCI MANZONI

❧ ❧ ❧

CHAQUE *fois que Casanova était de retour à Venise d'un voyage quelconque, sa première visite était pour cette brave et bonne dame, femme d'un notaire public* (1), *dont il avait fait la connaissance en* 1741 *chez le sénateur Malipiero; quand il s'en allait de nouveau, c'était également à elle qu'il confiait ses papiers importants et ses livres compromettants* (2). « *Cette digne dame, dit-il dans les* Mémoires, *m'inspira le plus grand attachement et me donna des leçons et des conseils très sages; si j'en avais profité et que je les eusse suivis, ma vie n'aurait pas été orageuse...* (3) »

Mme Manzoni, née à Venise en 1706, *se maria en* 1729 *et mourut à l'âge de* 81 *ans, le* 28 *décembre* 1787. *Nous citons ces dates, non pour faire étalage d'une facile érudition, mais parce qu'elles peuvent nous aider à interpréter un passage des* Mémoires *et à fixer l'année où Casanova com-*

---

(1) Giovanni Maria di Giov. Ant. Manzoni (né le 31 décembre 1702), qui fut notaire public de 1740 à 1760 et mourut à 84 ans, le 31 décembre 1786.

(2) Cela se produisit notamment en 1743, avant que Casanova entrât au séminaire, et une autre fois avant son départ pour Rome; puis en 1755, à la veille d'être mis sous les Plombs, et ces papiers lui furent rapportés à Paris en 1757 par le comte Tiretta.

(3) *Mémoires* I, 85.

mença à les écrire. Voici le passage en question : « *M*^me^ *Manzoni vit encore* à l'âge de quatre-vingt-dix ans, *ayant conservé sa bonne santé* » (*vol.* I, *chap.* 6). *Carletta, en commentant ce texte, accepta ce calcul de* 90 *ans, et exprima son étonnement de ce que Casanova, en* 1792, *croyait toujours en vie sa vieille amie, qui était morte cinq ans auparavant* (1). *Ne pourrait-on pas admettre au contraire que Casanova a écrit ce passage en* 1787, *c'est-à-dire avant que M*^me^ *Manzoni fût morte, et s'est trompé plutôt sur l'âge de la dame? Voilà une question que je livre aux futurs commentateurs des* Mémoires.

Sur Catterina Cappocci Manzoni et sur sa fille Elisabetta, née en 1732, *je trouve quelques renseignements dans une lettre de l'abbé Bollini* (2) *écrite à Casanova de Venise, le* 29 *août* 1772 : «*...Je vous sais bon gré de la connaissance que vous m'avez procurée de la maison Manzoni; tout le monde en est aimable, très honnête et poli; je leur ai apporté la joie et la consolation en vous nommant, en les assurant de votre santé et de votre séjour à Bologne. La fille surtout, qui ne manque pas de charmes et d'esprit, m'a fait mille politesses et m'a procuré la connaissance de la maison Pisani à Saint-Etienne, où j'irai passer quelques soirées.*

---

(1) Carletta, *Casanoviana* dans *Fanfulla della Domenica*, 2 juillet 1899.

(2) Carlo Bollini, de Novare, fils unique d'une famille pauvre, vivait à Bologne en 1772 quand Casanova l'y rencontra aux prises avec une certaine Brigida Sabbatini, sœur d'une danseuse, plus âgée que lui et qui, par amour ou par intérêt, voulait l'épouser. Le don Juan consommé eut pitié du jeune homme timide et inexpérimenté, il lui montra les dangers auxquels il s'exposait, puis il le décida et l'aida à fuir à Venise en lui fournissant des recommandations auprès du noble Dandolo et de la famille Manzoni. En 1773, Carlo Bollini, qui avait cherché en vain une situation à Venise, partit pour Trieste, d'où peu de temps après il revint à Novare chez sa mère que les intrigues d'un malhonnête et déloyal intendant lui avaient aliénée. Certaines lettres de lui à Casanova, que je possède, sont spirituelles et intéressantes. Les *Mémoires* parlent de lui, VIII, chap. 12.

La mère, c'est une femme sans façons mais non moins estimable. Je ne vous parlerai pas du père que je n'ai vu qu'un instant et qui s'est dérobé pour des affaires. J'y suis retourné ce matin; je ne crois pas la maison fréquentée; il y a une jeune Excellence qui paraît faire sa cour à Madame la jeune, et qui la sert hors de la maison; peut-être je me trompe, car elle assure avoir entièrement renoncé au droit sur la belle vie et sur le grand monde. Au reste je puis vous assurer que la fille en particulier est empressée de savoir de vos nouvelles et marque une amitié, un profond attachement à votre égard; j'oserai même dire que l'amour s'y mêle. Je lui ai présenté votre Lana caprina (1), *que je l'ai priée de garder à votre considération et qu'elle a acceptée comme un présent; vous recevrez la lettre de la mère dont je me suis chargé. Vous m'obligerez, en lui répondant, de lui faire comprendre mon intention par rapport à me procurer de l'emploi...* »

Voici une lettre de Mme Manzoni à Casanova, la seule conservée à Dux, qui doit avoir été écrite pendant le séjour de l'abbé Bollini à Venise, donc en 1773 :

[*Lettre en italien dans l'original.*]

Venise, le 9 janvier [1773?]

Monsieur,

J'ai reçu vos deux excellentes lettres pleines d'expressions polies et obligeantes, et elles me sont une preuve

(1) Un curieux petit ouvrage de Casanova, polémique et satirique, imprimé à Bologne en 1772.

que, en dépit du temps, vous savez conserver une bonne amitié. Le Seigneur Dieu le veuille, je le désire, cela me causerait un grand bonheur et j'attendrai donc le moment de cette surprise : votre visite me serait bien précieuse et je passerai très volontiers quelques heures à parler de mes affaires avec un ami de cœur. Ma fille elle aussi vous reverrait avec grand plaisir; elle dit que c'est par égard pour vous qu'elle a écrit la lettre au consul destinée à M. l'abbé Bollini et qu'elle ne pouvait pas savoir où, en ce jour, vous portiez vos pas errants.

Je vous dirai quelque chose d'intéressant sur la dame que vous savez : il y a six mois qu'elle est devenue veuve; elle vit avec sa mère dans la cour de la Comédie, et elle a une fille de douze ans; mais pour mon goût, la mère me plaît plus que la fille.

Voilà sur ce point votre curiosité satisfaite. Mais allons plus loin, voici maintenant le bon de la chose : je suis allée la voir, je lui ai lu les quelques lignes qui la concernaient; elle en a paru fort satisfaite et vous assure qu'elle conserve encore vivant en elle un bon souvenir de vous; elle vous envoie un aimable salut. Qu'en dites-vous? Quand je le veux, je fais bien les chose; mais entendons-nous bien, je ne voudrais pourtant pas être mise au rang de ces gens équivoques qui s'occupent généralement de telles affaires. Quant à ce qui regarde M. Babbini (1), je ne peux vous donner aucune nouvelle, puisqu'il se trouve à Padoue pour tenir compagnie à un [*sonador?*]; mais il est à croire qu'il reviendra bientôt; aussitôt revenu, il écrira; en attendant, tenez l'affaire en haleine.

(1) Probablement Matteo Babbini, musicien qui s'illustra par la suite; en 1773, il se trouvait à Venise et chantait les seconds rôles au théâtre San-Benedetto.

Je vous suis très obligée de vous être employé pour mon cousin; je vous ferai plus au long mes compliments pour cette affaire. Mais je suis fatiguée d'écrire, et je termine.

Votre bonne amie,

CATTÃ CAPPOCCI MANZONI.

MADAME DE SABY

❧ ❧ ❧

LE *chevalier Saby de Chalabre était un aventurier de race : fils d'un ancien brigadier des gardes du roi, connu pour l'immense fortune qu'il avait acquise au jeu, et d'une certaine Amelin, joueuse de profession, il s'était mis, après avoir obtenu le grade de capitaine de cavalerie, à parcourir l'Europe, habillé en major au service du roi de Saxe, corrigeant la fortune et grugeant les naïfs.*

Casanova raconte, dans ses Mémoires, *qu'il le rencontra deux fois : la première fois, à Amsterdam, à la fin de* 1759, *au milieu d'une bande de « coupe-jarrets » qui se réunissaient à* Hôtel de la Ville de Lyon; *et six ans plus tard, en octobre* 1765, *à Varsovie, où sa maison était ouverte aux joueurs, toujours en compagnie d'une jeune Saxonne, assez jolie et parlant l'italien tant bien que mal.* (Mémoires, IV, 175; VII, 210).

Les Mémoires *ne disent rien de plus; mais nous en apprendrons davantage en lisant la lettre suivante :*

[*Lettre en français dans l'original.*]

A Paris, le 10 juillet 1778.

Monsieur,

Sans les circonstances qui se présentent aujourd'hui, je n'aurais jamais eu occasion de me faire connaître à vous,

Monsieur; mais je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous écrire. Je suis l'infortunée épouse de M. de Saby; j'ai été mariée avec lui le 14 de mai 1748, à Marseille, à la paroisse Saint-Martin.

Marseille est ma patrie; je suis d'une famille très honorable et je n'ai jamais mérité l'abandon de mon mari, qui ne peut, malgré l'âge avancé où il se trouve, revenir de ses désordres. Vous n'ignorez peut-être pas, Monsieur, son inconduite; il a toujours avec lui des femmes nouvelles des plus libertines qu'il fait passer dans les pays étrangers pour son épouse et avec lesquelles il mange des sommes; tandis que moi, qui suis sa véritable épouse, il me laisse dans la dernière des misères. Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que je me trouve dans une situation si affreuse que je n'ai pas une robe pour mettre sur mon dos et que la plupart du temps je manque de pain. Je suis dans une si triste situation que la plus malheureuse des femmes ne pouvait jamais être si infortunée que moi. Ma position est très connue, et si j'avais voulu faire de la peine à mon mari, il y a longtemps qu'elle aurait changé de face. J'ai toujours cru et espéré qu'il reviendrait de ses égarements, mais c'est vainement que j'ai eu cette espérance. Il vient de repartir de Paris avec cette grande coquine qui était avec lui lorsqu'il a été à Venise, où il m'a dit, à son retour dans cette ville, l'année dernière, qu'il avait eu le plaisir de vous voir et que vous lui auriez payé le billet que vous lui devez, s'il vous l'avait remis, mais qu'il vous avait dit qu'il ne savait pas ce que votre billet était devenu. Mon mari a eu grand tort de vous faire cette réponse; il n'ignore sûrement pas que c'était moi qui avais en main votre billet, mais ne pouvant se dispenser de vous dire : « Je l'ai remis à mon épouse », et voulant vous laisser ignorer qu'il avait sa légitime épouse à Paris, il a sans doute mieux aimé vous dire

qu'il ne savait pas ce que votre billet était devenu. C'est moi, Monsieur, qui ai en possession votre billet dont je vous envoie ci-joint la copie. Je vous aurais une obligation infinie de vouloir bien avoir la bonté de m'en procurer le paiement, me trouvant dans la dernière des misères. Je ne doute nullement que vous serez touché et pénétré de mon état et que vous ne me laisserez pas languir longtemps sans que je reçoive une réponse de votre part; j'espère qu'un galant homme comme vous, Monsieur, et un homme de condition tel que vous êtes, ne laisserez pas gémir plus longtemps une femme si à plaindre que je la suis et n'ayant d'autre ressource dans ma misère que celle de votre billet. Je ne sais plus l'endroit où mon mari est actuellement avec cette indigne créature qui est avec lui. Cette femme est mariée avec un garçon vitrier qui est vivant. J'attends tout de votre façon de penser. M. Broc, qui a l'honneur de vous connaître et qui connaît parfaitement le dérangement de mon mari, est arrivé à Paris depuis quinze jours; il est venu me voir et m'a fait un récit de votre façon de penser, Monsieur, des plus avantageuses. Je ne doute nullement qu'il n'a dit que ce que vous méritez. Je me flatte que vous ne tarderez pas à me donner de vos nouvelles, c'est la grâce que je vous demande. Si vous voulez que je remette votre billet à l'ambassadeur de Venise, je le lui remettrai; si vous souhaitez que je le remette à un banquier de votre cour, vous aurez la bonté de m'en indiquer la demeure et le nom; je ferai ce que vous désirerez, Monsieur, à ce sujet. Je loge chez la femme du tailleur de mon mari, à qui mon mari doit trois mille livres. Cela n'a pas empêché que cette dame, qui se trouve veuve actuellement, nonobstant ce que M. de Saby lui doit, ayant égard à ma cruelle situation, elle m'a donné un petit logement et ma nourriture. Depuis quatre années, je suis chez elle et je lui dois beau-

coup; je serais charmée de pouvoir la satisfaire; c'est de quoi je suis bien occupée. Ainsi, Monsieur, je me flatte que je ne tarderai pas à recevoir de vos nouvelles et que vous voudrez bien me mettre à portée d'avoir quelque soulagement à ma cruelle situation. J'ai l'honneur d'être avec estime, Monsieur, et considération, votre très humble et très obéissante servante,

De Saby.

Copie du billet que j'ai de M. de Casanova de ce qu'il doit à M. de Saby, mon mari :

« Je reconnais devoir à M. le chevalier de Saby la somme de cent ducats de Hollande, valeur reçue que je m'oblige de payer dans le courant du mois de décembre prochain dans toutes les villes où je me trouve et à quiconque me présentera ce billet endossé par le susdit Monsieur. Fait à Dresde, le 19 octobre 1766.

« Signé : Casanova.

« Bon pour 100 ducats de Hollande. »

Mon adresse est : à Madame de Saby, chez la veuve Faverol, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis de l'Hôtel d'Artois, à Paris.

Cette lettre nous fait connaître que le chevalier de Saby avait la bonne habitude de posséder, outre son épouse légitime, quelques femmes... de passage pour le voyage; mais elle est surtout importante, parce qu'elle nous révèle une petite escroquerie commune de Casanova. Il reconnaît dans les Mémoires (VII, 290) *qu'à Dresde, dans l'automne de 1766, après avoir délivré la Castelbajac, devenue comtesse Blasin*

de la tyrannie de Schwerin et d'une autre moins avouable, à la veille de partir avec elle pour Vienne, il n'avait en poche que 400 *ducats, parce que la banque de pharaon ne lui avait pas souri, et parce que son voyage à Leipzig lui avait coûté assez cher; mais il ne dit pas que cent de ces ducats lui avaient été prêtés par Saby.*

Quant au séjour de Saby à Venise en 1776, *il est confirmé par Casanova, mais non dans les* Mémoires, *naturellement. Devinera-t-on en quel endroit?... Dans un de ses rapports aux Inquisiteurs d'Etat, daté du* 8 *septembre* 1776 : « *Monsieur Saby de Chalabre, Français, qui est arrivé de Vienne ici, le* 4 *septembre courant, qui loge avec sa femme à l'*Ecu de France *et que j'ai connu en France il y a vingt ans, m'a dit qu'un baron de Bohême, arrivé ici le même jour que lui, qui l'a accompagné par hasard à Trieste, et qui loge à Venise dans le même hôtel que lui, lui a révélé un secret qu'il croyait devoir me confier...* » *Le secret consistait dans un plan du futur empereur d'Autriche, qui, à la mort de Marie-Thérèse, aurait envahi la Dalmatie. Cette information ne troubla pas beaucoup les Inquisiteurs :* « *elle fut lue et resta sans commentaires* », *nous apprend une note du* 9 *septembre* 1776 (1).

Quelqu'un pourrait avoir la curiosité de savoir si la pauvre femme... nous allions dire : veuve, de Saby a été payée; je n'en sais rien, mais je jurerais que non, en pensant à la lamentable situation pécuniaire de Casanova, qui, en 1778, *n'avait pas encore été admis à toucher le maigre traitement fixe de* 15 *ducats par mois que les Inquisiteurs lui accordèrent, comme espion, seulement deux ans plus tard.*

---

(1) Ce rapport fut, avec beaucoup d'autres du même Casanova, publié par A. Bazzoni dans *Giac. Cas. Confidente degli Inquisitori di Stato.* Nuovo Arch. Ven. 1894. Mais Bazzoni a lu Gabi au lieu de Sabi; il s'est trompé. Je relèverai aussi incidemment que, d'après les documents des Inquisiteurs d'État (étrangers), M. le baron de Chalabre (Anglais) est arrivé à Venise le 10 septembre.

Pour en revenir au chevalier de Saby, je dirai qu'on peut trouver quelques allusions à ses faits et gestes dans les lettres du prince Charles-Ernest de Courlande et d'un certain Bodissoni, peintre et marchand de tableaux, à Casanova. En mai 1765, *il était compromis dans un scandale de jeu à Varsovie, mais on disait qu'il avait mis en sûreté* 6,000 *ducats; en juin* 1768, *il était retourné à Varsovie, « seul, sans sa femme, parce qu'on dit qu'elle était seulement enprontage* (sic) *pour quelque temps; on dit qu'il fera société avec le baron de Sainte-Hélène (un autre aventurier) et qu'ils partiront pour la Savoie et le Piémont ».*

MARIA RIZZOTTI KAISER



JACQUES CASANOVA, *comme l'on sait, se destinait à la carrière ecclésiastique. Après avoir honorablement terminé les études nécessaires, il avait déjà reçu la tonsure et les quatre ordres mineurs, quand juste à la veille de prononcer un panégyrique à la cérémonie solennelle de la seconde fête de Noël (honneur insigne pour un jeune homme qui avait à peine seize ans), il fit la connaissance de la jolie nièce du prêtre D. Giovanni Battista Toselli — celui-là même qui l'avait baptisé — et tomba amoureux d'elle. « Mon amour pour Angela, confesse-t-il lui-même, me fut fatal, car il fut cause de deux autres qui, à leur tour, en amenèrent beaucoup d'autres et qui finirent par me faire renoncer à l'état ecclésiastique* (1). »

Angela Cattarina Toselli, fille d'Iseppo, « peintre à la chinoise (au lavis) », comme le qualifie le registre de l'église San Samuele, était née à Venise le 26 *mai* 1725; *en* 1758, *elle épousa l'avocat Francesco Barnaba Rizzotti et eut, l'année suivante, une fille, Maria Elena... celle qui écrit ces lettres* (2). *Convenablement commentées, ces lettres nous fournissent sa biographie, aussi nous semble-t-il superflu de la résumer*

(1) *Mémoires*, I, 91.

(2) Cf. Carletta, *Casanoviana*, Fanfulla della Domenica, 2 juillet 1899.

ici. Je dirai simplement que Maria Rizzotti connut Casanova à Venise en 1774, signe évident qu'entre l'aventurier et sa première passion les rapports étaient restés cordiaux; et j'ajouterai que, encore toute jeune, elle se rendit seule à Vienne chez son oncle Giovanni Toselli qui, comme son grand-père Iseppo, exerçait la profession de peintre.

[*Lettres en italien dans l'original.*]

Vienne, 25 mars 1778.

Monsieur Giacomo, mon très estimé et très cher ami,

Je suis fort heureuse qu'il ne me soit jamais venu la tentation d'écrire à Piazza (1), parce que je suis certaine que j'aurais bientôt vu paraître là-bas un tome de mon histoire, chose qui me déplairait grandement, car mes aventures sont si peu croyables que, si elles étaient imprimées elles seraient réputées songes de malades, comme les histoires de géants, de pygmées, de chimères, d'hydres et de centaures. Je vous montrerai dans la personne de mon oncle un monstre plus affreux que tous ceux qu'a pu inven-

(1) Piazza Antonio, Vénitien, mort à 83 ans, en 1825, fut auteur de comédies et de nouvelles, directeur de la *Gazzetta Urbana Veneta* à partir de 1788. Écrivain très fertile, pas toujours très correct, mais souvent original, il est aujourd'hui oublié, mais il jouit en son temps, et particulièrement dans les dernières années du XVIIIe siècle, d'une grande popularité pour les très nombreux romans qu'il publia. Dans ses romans, il imita d'abord Chiari, puis il suivit sa propre inspiration, introduisant en Italie le roman passionnel, court et simple d'intrigue. Il fut aussi un fameux polémiste, et c'est à lui qu'est due l'expulsion de Toscane du célèbre Goudar. (Cf. Marchesi G. B. *Romanzieri e romanzi italiani del settecento*. Bergame, 1903.)

ter l'aimable antiquité, et dans l'épisode que je vous raconte ci-après, je crois que vous pourrez voir très exactement son portrait.

Un soir, après être allé à un dîner, mon oncle (1) et ma tante rentrèrent à la maison aux trois quarts ivres. Ma tante se mit au lit aussitôt; mais mon oncle resta quelque temps à causer avec moi et me fit, contre son habitude, beaucoup de politesses. Finalement il s'alla coucher et j'en fis autant. J'étais près de m'endormir, quand j'entendis ouvrir doucement la porte de ma chambre; j'ouvre les yeux et j'aperçois sur le seuil un fantôme tout blanc. Je crus que c'était l'âme de ma grand'mère qui était venue me reprocher d'avoir manqué à son *de profundis*; je fis rapidement le signe de la croix pour effacer ma faute, mais le fantôme se fit connaître comme mon oncle. Je lui demandai ce qu'il voulait, mais ses façons déshonnêtes me firent bientôt comprendre dans quelle intention il était venu. Moi qui, déjà depuis longtemps, nourrissais contre lui une haine mortelle, je sentis croître ma rage par des procédés si indignes; aussi lui dis-je tout ce qu'il méritait, si bien qu'il fut forcé de retourner dans sa chambre, plein de fureur, de confusion et de honte.

Après cet incident, mon oncle me traita encore plus mal qu'avant, et sa femme, qui me détestait déjà, rivalisait avec lui à qui me mortifierait le plus. Un matin, ma tante, sous un prétexte quelconque, entra dans ma chambre et se mit à me souffleter; mon oncle survint au bruit, et feignit de me défendre; mais il s'y prenait si étrangement que j'en gardai des marques au visage. En me voyant ainsi maltraitée, je dis à mon oncle qu'il me trouvât une chambre, parce que je ne voulais plus demeurer un seul instant

(1) Cet oncle s'appelait, comme je l'ai déjà dit, Giovanni Toselli.

dans sa maison; il me répondit par des injures, et je quittai immédiatement la maison, dans un état de rage inexprimable, sans savoir où j'irais, mais bien résolue à ne plus jamais rentrer chez mon oncle. J'errai longtemps au hasard Finalement, je rencontrai un certain Banchieri, peintre et ami de mon oncle; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé et il me conseilla lui aussi de ne pas rentrer à la maison; puis, comme preuve de l'intérêt qu'il me portait, il me pria d'aller demeurer avec lui. Dans ma situation, ce n'était pas un parti à refuser; j'allai donc avec lui. Sa femme me fit mille amabilités et tenta tous les moyens de me consoler; mais je restai bien surprise quand je me vis dans une maison où tout témoignait du plus grand dénûment; une paillasse, deux mauvaises chaises et une petite table composaient tout le mobilier. L'heure du dîner arriva; le repas fut extrêmement modeste; encore s'il y avait eu le nécessaire pour couvrir la table! Mais il n'y avait qu'une moitié de serviette assez sale, trois fourchettes, deux cuillers, et nous étions quatre personnes à table! Le pauvre Banchieri, les larmes aux yeux, me demanda pardon pour un couvert aussi primitif et me dit qu'il souhaitait être riche uniquement pour pouvoir me traiter comme il le désirait. Le lendemain, mon oncle arriva et me demanda ce que je voulais faire. Je lui répondis que je ne voulais plus retourner chez lui. Il convint donc de donner six florins par mois à Banchieri pour mon entretien. Il m'envoya un lit, et il me fit dire de prendre une décision quelconque, parce qu'il ne voulait pas m'entretenir ainsi longtemps. En ce moment, je cherche une maison où je pourrais aller comme gouvernante d'enfants, car maintenant, je parle assez bien français et je puis aussi me faire comprendre en allemand. Cela me paraît le seul parti qui me reste à prendre, car retourner à Venise auprès de ma mère me

semble un remède pire que le mal. Conseillez-moi, je vous prie, et dites-moi ce que je dois faire.

M. de Vecchi vous fait ses compliments. Je vous prie de bien vouloir faire les miens à la chère Checchina, à Piazza et à ma mère. Conservez-moi votre très précieuse amitié, dont je ferai toujours plus de cas que de toute autre chose, et je ne manquerai jamais d'être, comme je le déclare sincèrement,

Votre très humble servante et sincère amie,

MARIA RIZZOTTI.

A Monsieur Jacques Casanova,
S. Moïsé, au casino de S. Excellence Marco Dandolo,
à Venise.

Dans cinq autres lettres, écrites en 1778 *et* 1780 (1), *Maria Rizzotti décrit à Casanova sa vie malheureuse, pleine de souffrances, rendue plus triste encore par la maladie et par les discussions avec ses oncles, jusqu'à ce qu'elle lui annonce qu'elle a réussi à se placer comme gouvernante chez le Dr Brambrilla, chirurgien de l'empereur* (2).

La dernière lettre de Maria Rizzotti conservée à Dux est de 1788, *époque où Casanova, qui, dans l'intervalle, avait passé quelques mois à Vienne, avait déjà abandonné la capitale depuis trois ans. Cette lettre nous fera connaître les dernières vicissitudes de la malheureuse jeune fille :*

(1) Les lettres portent les dates suivantes : 26 août, 21 novembre 1778 ; 5 novembre, 20 décembre 1779 ; 23 juin 1780.

(2) Giovanni Alexandro *von* Brambilla, né à Pavie en 1728, fut médecin et chirurgien de l'empereur Joseph II, fondateur et directeur d'un institut médico-chirurgical placé sous le patronage de l'empereur lui-même. Rentré dans la vie privée en 1795, il mourut à Padoue, le 29 juillet 1800.

Très estimé Monsieur et très cher ami,

L'autre jour, l'abbé da Ponte (1) m'a dit qu'il avait reçu une lettre de vous dans laquelle vous daigniez parler de moi. Grande fut ma joie en apprenant que je n'étais pas encore oubliée d'une personne pour laquelle, dès l'âge de quatorze ans, j'ai toujours ressenti une parfaite estime et amitié, et aux doctes raisonnements, aux sages avis de laquelle j'avoue que je dois le peu de bien qu'il y a dans mon esprit et la prudence avec laquelle je me suis souvent conduite.

Plût au ciel que ces conseils je les eusse toujours suivis! J'aurais ainsi évité un mariage qui fut pour moi une source de malheurs. Je n'en finirais pas si je voulais vous faire un récit exact de tout ce que j'ai souffert depuis que vous êtes parti de Vienne; il y aurait la matière d'un volume. Je vous dirai seulement que, quinze jours à peine après mon mariage, mon mari rentra une nuit à la maison plus mort que vif, et vomissant un flot de sang. Quelle fut alors ma situation, il est plus facile de l'imaginer que de le décrire. Après les premiers moments pendant lesquels la douleur me fit perdre le sentiment, la cruelle réflexion vint augmenter ma peine, et je frissonnai en envisageant l'avenir. En effet, mon mari resta plus de six mois cloué sur son lit, et je devais à moi seule songer à le faire vivre et à le soigner pour prolonger son existence. Mais tous les remèdes furent inutiles et, le 30 avril 1786, mon pauvre mari expira dans mes bras, me laissant avec plus de 300 florins de dettes, une

(1) Lorenzo Da Ponte, auteur du *Don Juan* mis en musique par Mozart, était à Vienne depuis quelques années, comme poète des Théâtres Impériaux; combattu par l'abbé Casti, il n'avait pu obtenir la charge de poète de l'empereur, autrefois occupée par Métastase, à laquelle il avait aspiré.

toux continuelle, la crainte d'être phtisique et le cœur déchiré par l'horrible spectacle d'un jeune homme de vingt-trois ans, que j'aimais tendrement, mourant à petit feu, au milieu des plus légitimes espérances, et sentant toute l'horreur d'une mort si prématurée (1). Il me fallut longtemps pour me remettre, et je fis vœu de ne plus jamais aimer; mais ce fut un serment de marin, et Cupidon, qui, je pense, voulut s'amuser de moi, me fit de nouveau tomber dans ses filets où il me tient enveloppée plus étroitement que jamais.

Peut-être voudriez-vous savoir qui, comment, quand, et beaucoup d'autres choses encore; mais pour l'instant je vous dirai seulement, pour piquer votre curiosité, que vous connaissez fort bien la personne en question; dès que vous m'aurez fait le grand plaisir de m'écrire, je vous promets un compte-rendu détaillé de tout et par-dessus le marché quelques nouvelles où votre esprit philosophique trouvera matière suffisante pour réfléchir sur les vicissitudes de ce monde et sur les funestes conséquences de l'inconduite.

Je ne manque pas d'élèves, mais courir les rues toute la journée et m'époumonner à expliquer à des têtes de bois le gérondif et le participe, il n'y a pas à dire, ce n'est pas une vie enchanteresse; mais j'ai appris par mon expérience personnelle qu'il ne faut jamais abandonner une situation sans être sûr de l'améliorer. On m'a fait certaines propositions en apparence très avantageuses, mais toutes tendaient à me priver de ce précieux trésor, la liberté; aussi n'ai-je été nullement tentée de les accepter. J'ai formé le projet

(1) Le mari de la Rizzotti était un certain Ignace Kaiser, professeur de clavecin, né à Horb, et qui mourut en effet à Vienne, à 23 ans, le 28 avril 1786, dans une fort triste situation d'argent. Son mariage avait été célébré le 6 novembre 1785.

de me consacrer à traduire de l'allemand en italien, mais je crains qu'une telle entreprise ne soit trop difficile pour mes capacités, non point en ce qui concerne la langue allemande que j'entends assez bien; mais la difficulté est de me former un style pur, élégant et correct dans un pays où il y a pénurie de livres italiens; si pourtant la chose vous paraît faisable, je vous prie de m'indiquer les auteurs qui conviendraient à cette entreprise, pour que je puisse les faire venir tout de suite de Venise.

Je vous prie de ne pas me priver longtemps de votre très précieuse écriture, et de me donner quelques nouvelles de votre état moral et physique auquel je prends toute la part qu'y doit prendre celle qui se déclare avec la plus grande estime

de votre très est. seigr^ie^ la très obligée servante,

MARIA KAISER, NÉE RIZZOTTI.

P.-S. Ayez la bonté d'adresser vos lettres à Mme Kaiser, née Rizzotti, Abzugeben in der Rauchenstein-Gasse, N. 974, im 1ten Stock.

On ne sait rien sur la fin de Maria Rizzotti; c'est sans doute à elle que Casanova faisait allusion quand il écrivait à l'abbé de la Lena, le 16 *mai* 1796 : « *Il n'est plus question de mon voyage à Vienne. Dites à la très estimée Mme R. que je regrette beaucoup que ce voyage se soit en allé en fumée, quand je pense qu'il a entraîné avec lui le grand plaisir que j'aurais eu à l'embrasser encore une fois avant de passer au nombre des défunts* (1). »

(1) *Carteggi Casanoviani* (Parte 2°) publiés par P. Molmenti dans l'*Archivio Storico Italiano*, 1910.

FRANCESCA BUSCHINI

❧ ❧ ❧

FRANCESCA BUSCHINI ! *Qui pouvait être encore celle-là? Nous chercherions en vain son nom dans les liasses des archives, dans les livres d'or de la noblesse, ou dans les monuments de la littérature; nous pourrions tout au plus le trouver sur quelque registre d'état civil, confondu au milieu de mille autres noms aussi obscurs. Si nous nous occupons d'elle aujourd'hui, c'est que Francesca Buschini fut la dernière amie vénitienne de Casanova et qu'elle entretint avec lui une correspondance suivie; correspondance non seulement intéressante, mais précieuse, parce que, à travers les phrases en dialecte, les répétitions et les demandes monotones de secours, sous une orthographe primitive, sous l'ingénuité et la vulgarité de cette femme du peuple ignorante, mais intelligente, — intéressée, mais dévouée à son Giacomo, — très simple, mais non dépourvue de sentiments délicats, nous pouvons retrouver bien des détails précis qui éclairent une période de la vie de l'aventurier très peu connue.*

Nous avons pensé aussi qu'il serait à propos de réunir ces dates isolées, éparses çà et là dans les différentes lettres de la Buschini, et, en les complétant par d'autres dates prises ailleurs, dans des documents en partie connus déjà, en partie inédits, de reconstruire à grandes lignes la biographie de Casanova entre 1783 et 1785, c'est-à-dire dans cette

période qui va de son départ de Venise à son arrivée à Dux.

On sait comment le scandale provoqué par la publication du roman satirique Nè donne nè amori (*août* 1782) *obligea Casanova à s'expatrier de nouveau, et cette fois pour toujours; mais il fallut du temps avant qu'il se décidât à partir; il se rendit d'abord à Trieste pour quelques jours, assez longtemps pour laisser aux esprits le temps de s'apaiser un peu, puis il revint à Venise pour mettre ses affaires en ordre et aussi pour laisser croire aux gens que son exil n'était pas forcé. La pensée de reprendre son ancienne existence errante l'épouvantait :* « J'ai cinquante ans, *écrivait-il à un protecteur inconnu,* je ne peux plus voyager à pied; voici l'hiver qui vient; et si je pense à me remettre en route pour reprendre ma vie d'aventurier, je me mets à rire en me regardant au miroir. » *Il rêvait d'aller n'importe où chercher la tranquillité qui est le plus précieux trésor de la vie ; mais le destin lui réservait de nouveaux voyages, de nouvelles aventures, de nouvelles difficultés.*

Il partit vers la mi-janvier 1783 *et se rendit à Vienne, on ne sait avec quels projets; mais, quatre mois plus tard, il était de nouveau en route pour l'Italie. Il s'arrêta une semaine à Udine, voulant se passer la fantaisie de revoir encore une fois, — peut-être pressentait-il que ce serait la dernière,— Venise; il arriva le* 16 *juin , se fit conduire chez lui, et sans même descendre de barque, salua la Buschini, repartit tout de suite pour Mestre et Bassano, où il passa la nuit. Continuant son voyage, il alla à Trente, Innsbruck, Augsbourg, Francfort et Mayence, où il tomba sur le comte Durazzo qui allait en Hollande; avec lui, il s'achemina par le fleuve jusqu'à Cologne après avoir abandonné sa chaise. Puis il se sépara de Durazzo et alla à Aix où il perdit huit jours à essayer d'engager un magistrat dans je ne sais quelle entreprise. Le* 23 *juillet, il était à Spa et il s'arrêta presque*

un mois dans ce fameux rendez-vous de fripons et d'aventuriers, retrouvant de vieilles connaissances et en faisant de nouvelles, notamment une dame anglaise qui le conduisit à Amsterdam et offrit de le prendre à son service. Quelle était au juste cette proposition et de quel service s'agissait-il? Casanova ne nous le dit pas et on ne le saura sans doute jamais; le fait est que, bien qu'ayant le plus grand besoin d'une situation, il crut devoir planter là cette étrange femme, et passant par Aix, Rotterdam, Anvers, Bruxelles, il arriva à Paris vers la mi-septembre.

Accueilli à bras ouverts par son frère François et par sa belle-sœur, il se mit tout de suite en quête d'un emploi : il essaya du journalisme, songea à un voyage à Madagascar, se recommanda aux rares amis qui lui étaient restés... tout fut inutile. Comme il était loin le temps de ses brillants succès au jeu, avec les femmes, dans les missions diplomatiques, la loterie et la cabale! Le pauvre Casanova dut bien reconnaître que Paris n'était plus fait pour lui. De son côté François, las de sa femme qui lui faisait une vie d'enfer, cherchait l'occasion de la planter là. Et les deux frères, réunissant leurs infortunes, songèrent à s'en aller ensemble. Le passeport que l'ambassadeur Dolfin délivra à Jacques est du 13 *novembre et, la veille, François s'était défait en grande partie de ses tableaux et de ses dessins. Le* 29, *ils étaient à Francfort, et peu de jours après, à Dresde, toujours incertains s'ils iraient à Berlin ou à Saint-Pétersbourg. Le* 15 *décembre, ils arrivaient à Vienne; mais tandis que François, qui était dans les bonnes grâces du prince Kaunitz, s'y fixait, Jacques en repartait tout de suite.*

Son voyage, qui le conduisit successivement à Prague, à Dresde, à Dessau, peut-être aussi à Berlin, dura deux mois. Revenu à Vienne dans le courant de février 1784, *il obtint une place de scribe ou de secrétaire au service de l'ambassa-*

deur Foscarini. Ce n'était pas une situation brillante, mais suffisante cependant pour le mettre à l'abri de la faim et lui procurer une certaine considération. Casanova, pendant plus d'une année, mena une existence relativement tranquille; il fréquenta le monde, publia un petit livre, tomba amoureux, fut sur le point de se marier... et il l'aurait peut-être fait si la mort de l'ambassadeur, survenue le 23 *avril* 1785, *ne l'avait de nouveau rejeté dans l'incertitude d'une vie errante.*

Casanova dut certainement traverser des jours très difficiles : privé de son protecteur, sans argent, brouillé avec son frère, souvent malade, après avoir en vain demandé au général Fabris d'entrer à son service comme secrétaire, ne sachant plus où donner de la tête, il eut un moment l'idée de se faire moine! Mais, de même que plusieurs années auparavant, — à Einsiedel, en 1760, *— il dut s'apercevoir que la vocation lui manquait, et il n'en fit rien.*

« J'ai pris alors le parti d'aller à Berlin, espérant une place à l'Académie, — écrit-il lui-même dans le Précis de ma vie, *— mais à moitié chemin le comte Waldstein m'arrête à Tœplitz et me conduit ici à Dux... » et dans sa dédicace de l'*Icosameron, *s'adressant au comte Waldstein, il répète, en la précisant, la même affirmation : « Vous êtes l'homme unique au monde qui ait pensé à arrêter mes courses au commencement de septembre de l'année* 1785, *en me confiant votre belle bibliothèque. »*

Tous ces détails peuvent être exactement contrôlés à l'aide d'une très importante correspondance Lamberg-Opiz, conservée à la bibliothèque de Prague et qui m'a été aimablement communiquée par M. Gugitz, correspondance inédite où l'on rencontre très souvent le nom de Casanova.

Casanova partit réellement de Vienne pour Berlin à la fin de juillet 1785; *le* 30, *il était l'hôte, à Brunn, en Moravie,*

du comte Lamberg qui lui donna une lettre de recommandation pour son ami Opiz à Czaslau; il arriva dans cette ville le 1er août, mais il en repartit quelques heures après, et se rendit à Carlsbad où il passa un mois auprès de son ancienne protectrice, la princesse Lubomirski; enfin, dans les premiers jours de septembre, il se rendit à Tœplitz, qui n'est qu'à quelques kilomètres de Dux, et y fit la rencontre du comte Waldstein.

Il reste à savoir exactement où et quand Casanova fit la connaissance du comte Waldstein.

Le prince de Ligne, dans ses Mémoires et Mélanges historiques, *mentionne un dîner donné par l'ambassadeur de Venise à Paris, comme le lieu de leur première rencontre; c'est une indication très vraisemblable, puisque Casanova quitta Paris, comme nous l'avons vu, à l'automne de 1783; dès le 27 janvier 1784, le lieutenant comte Buzzaccarini, dans une lettre de Saaltz, chargeait l'aventurier, qui se trouvait alors à Prague, de présenter* ses respects à M. le comte de Waldstein.

Le prince de Ligne semble croire que le dîner eut lieu en 1784; mais cela ne peut être, parce que Casanova, à partir de 1783, ne vint plus à Paris; le prince de Ligne commet une autre erreur quand il affirme que son neveu Waldstein prit immédiatement Casanova à son service et le conduisit directement de Paris à Dux : entre la première rencontre et la nomination comme bibliothécaire il y eut en réalité deux ans.

Il est probable que le comte Waldstein fit alors des propositions à Casanova, qui lui avait été sympathique; ou bien Casanova a su arracher des promesses au jeune et riche seigneur de Dux. Je puis l'affirmer, avec la certitude d'être dans le vrai, parce que je le déduis de certaines lettres que j'ai sous les yeux.

Le comte Max Lamberg, par exemple, écrivait le 13 *mars* 1784 *à Casanova :* « *Je connais M. le comte de Waldstein pour l'avoir entendu prôner par des connaisseurs dignes de se complaire à des qualités transcendantes en plus d'un genre, et particulières au comte; je vous félicite d'avoir un Mécène comme lui, et* je le félicite au reversis d'avoir fait choix d'un homme comme vous. » *Et dans une autre lettre du* 21 *avril suivant :* « *C'est donc un crâne que votre comte de Waldstein; il faut le trépaner, ne vous brouillez pas avec lui;* de prodigis nil nisi bene; *trouvez-vous au point de son délire et jouez avec lui à pair ou non... du galon on n'en saurait trop prendre.* »

Voici une autre indication : dans une lettre écrite par Pietro Zaguri à Casanova, le 12 *mars* 1785, *on lit cette phrase (supprimée, on ne sait pourquoi, par Molmenti) très importante, parce qu'elle fait allusion, selon moi, aux espérances que nourrissait Casanova de se placer chez le comte Waldstein :* « *Dans deux mois au plus tout sera décidé? J'en suis très heureux...* »

Donc Casanova, en partant de Vienne pour se rendre à Berlin, devait très probablement avoir l'intention bien arrêtée de passer par Tœplitz, d'y rencontrer le comte Waldstein et d'obtenir de lui la place de bibliothécaire qui lui avait été promise déjà depuis longtemps, ou tout au moins offerte. Les conditions une fois réglées, Casanova, aux premiers jours du mois de septembre 1785, *faisait son entrée à Dux, la petite ville bohême où le destin lui avait réservé de passer les treize dernières années de sa vie aventureuse.*

Et voici les lettres de Francesca Buschini : les deux premières sont de 1779; *les autres, au contraire, furent écrites après que Casanova eut définitivement quitté Venise.*

[*Toutes les lettres de Francesca Buschini sont en dialecte vénitien.*]

Venise, samedi juillet 1779.

Très cher et très aimé,

Vous m'avez demandé très aimablement de vous écrire quelques nouvelles : mais c'est avec le plus grand regret que je vous annonce que S. E. Lorenzo Balbi (1), je n'ai pu le voir de tous ces jours-ci; la première fois que je le verrai, je lui ferai vos compliments et je lui communiquerai votre désir. Toutes les nouvelles que je sais, moi, c'est que j'ai reçu ce papier que je vous envoie. Vous savez que je ne peux vous dire que j'aie encore salué personne de votre part, parce que je n'ai pas encore été chez la Catrolli (2); mais j'irai demain dîner chez elle et je la saluerai de votre part. Je vous prie de vous tenir en joie autant que vous pourrez et de m'écrire le plus souvent possible; quand je vois vos lettres, cela me console de tout. Ma mère vous fait tous ses compliments. Quand vous retournerez à Padoue, faites mes amitiés, je vous prie, à Mme Marieta Stratico (3) et aussi à M. Barda, de ma part. Je vous en prie, aimez-moi bien, car je vous aime de tout mon cœur, et croyez-moi toujours votre sincère amie.

F. B.

(1) Lorenzo Balbi, dit Alessandro de S. M. Formosa, né le 30 mai 1735.

(2) Elisabetta Catrolli, ancienne comédienne retirée du théâtre.

(3) Femme (?) de Simeone Stratico, professeur à Padoue, ami de Casanova.

Venise, mercredi 28 juillet 1779.

Très cher et très aimé,

J'ai reçu votre chère lettre si désirée et j'ai compris en la lisant que vous aviez reçu la mienne avec la sommation qui y était contenue. En voici une autre que je vous envoie et qui est arrivée mercredi. En fait de nouvelles, je n'en vois pas, sinon que S. E. Piero Zaguri (1) est arrivé à Venise; le domestique est venu deux fois vous demander et j'ai dit que vous étiez aux Bains d'Abano (2).

Vous avez bien raison de vous plaindre de ma mauvaise mémoire, parce que je ne vous ai pas envoyé par écrit les numéros qui sont sortis à ce tirage; je vais vous les dire aujourd'hui; ce sont : 45 (le premier sorti), 53, 55, 59, 69.

Je vous répète que vous me plaigniez.

Saluez de ma part Catina et sa mère.

Je suis heureuse de savoir que vous prenez les eaux et que vous vous baignez; mais il me semble que vous dormez peu. Moi, je dors beaucoup, puisque tous ces jours-ci, le plus souvent, je me suis couchée à 24 heures et j'ai dormi jusqu'à midi; il me semble que, pour vous, c'est bien peu. Vous m'avez dit que le reste du temps vous pensiez à moi;

(1) Pietro Zaguri (1732-1806), type curieux du patricien vénitien de la décadence, grand ami et protecteur de Casanova avec lequel il entretint pendant de longues années une active correspondance. Voyez une partie de ces lettres publiée par P. Molmenti dans les *Atti dell Ist. Ven. di S. L. A.*, année 1910-1911.

(2) Durant ce séjour à Abano, Casanova écrivit le *Scrutinio del libro, Eloges de M. de Voltaire par différents auteurs*. Ven. Fenzo, 1779. Dans la dédicace de cet opuscule au doge Renier, on lit en effet : « Ce petit livre est sorti récemment de ma plume inexpérimentée dans les heures de loisir, qui sont nombreuses à Abano pour tous ceux qui n'y vont pas uniquement pour prendre les bains. »

c'est aussi ce que je fais toute la journée : je ne fais que penser à vous.

Moi je vous embrasse de tout mon cœur.

Je suis de cœur votre amie sincère

F. B.

Venise, vendredi 27 juin 1783.

Mon ami très aimé,

Mon cher ami, je m'empresse de répondre à votre chère lettre écrite de Trente, du 21. J'y ai vu beaucoup de choses et notamment que vous dites qu'après avoir pensé à vous je suis l'unique pensée qui vous occupe. De cela, je vous suis reconnaissante et je le serai jusqu'à la mort, parce que je n'ai personne autre au monde que vous; c'est en vous seul que j'ai confiance et espoir. De mon côté, je ferai toujours tout ce que vous me direz, car, en faisant ce que vous me dites, je ne me tromperai jamais. J'ai appris par votre chère lettre que vous étiez parti de Mestre mardi matin à la pointe du jour et que vous étiez arrivé à Bassano à midi. J'ai vu que vous étiez allé dîner chez les frères de la Catrolli (1) et que vous aviez passé la nuit chez eux. Vous m'avez demandé d'aller chez la Catrolli et de lui dire tout ce que vous m'avez écrit au sujet de ses frères. Sachez que je n'y suis pas encore allée. La raison est que, me trouvant depuis quatre jours avec une fièvre qui m'oblige à garder le lit et un très fort mal de tête, je n'ai pu encore

(1) Un de ces frères était le fameux Francesco Zanuzzi, comédien pensionné du Théâtre-Italien à Paris, celui-là même qui avait fait venir Goldoni à Paris; il vivait à Bassano où il avait rassemblé une importante collection de minéraux et de coquillages. (Cf. A. Ravà, *Un arlecchino naturalista*. Bolletino del Museo di Bassano, 1908, n° 4.)

sortir; mais aujourd'hui je n'ai plus de fièvre; je me suis levée pour la première fois et j'espère que la fièvre ne reviendra plus. Aussi, d'ici deux ou trois jours, si je vais bien, je ne manquerai pas d'aller tout de suite chez la Catroli et de lui dire tout ce que vous m'avez dit de lui communiquer. Ma mère est allée chez Mme Anzoleta Rizzotti (1) pour lui dire de venir chez moi et que j'ai un billet de vous à lui lire. Elle n'est pas encore venue, mais quand elle viendra, je ne manquerai pas de faire votre commission. J'ai vu que mercredi matin vous étiez parti de Bassano par la poste et que vous étiez arrivé le soir à Borgo di Valsugana; j'ai compris que vous aviez trouvé Boscarati (2), que vous dites qu'il se tient éloigné du territoire vénitien parce qu'il est sous le coup d'une accusation pour avoir écrit ou fait écrire des satires contre la Ferrari; j'en suis bien fâchée. Il sera peut-être mieux là-bas qu'à Venise. J'ai été surprise de la visite que vous a faite cet imposteur de Bolis, que je connais seulement de vue, et que j'ai vu bien rarement. La raison en est, comme vous savez, que ses parents sont ouvertement éloignés de nous. Je vous jure, mon cher ami, que je ne lui ai jamais parlé, mais que lui, souvent, quand il me voyait à la fenêtre, me saluait et que je l'évitais toujours; je vous dis la vérité : une fois ou deux je l'ai salué d'un signe de tête en passant devant chez lui parce qu'il était à sa fenêtre avec sa sœur qui me salue quelquefois

(1) Cette Anzoleta est l'Angela des *Mémoires*, la première passion de Casanova, la mère de la jeune Marieta Rizzotti, mariée par la suite à un certain Kaiser, qui vivait à Vienne, et dont les lettres à Casanova sont conservées à Dux. (Cf. p. 150.)

(2) Boscarati Felice, peintre de quelque mérite, fut dénoncé aux Inquisiteurs pour avoir envoyé des lettres anonymes et des sonnets diffamatoires à la famille Ferrari de Bassano, notamment à Mme Barbara, femme de Zuanetto Ferrari; appelé à comparaître devant le podestat de Bassano, le 11 février 1782, il préféra s'enfuir hors du territoire de Venise. [*Inq. St.* 211, 1132]

lorsqu'elle me voit; vous étiez alors à Venise quand ce fou était encore là; mais il y a plus de huit ou neuf mois qu'il n'est plus à Venise. Quand ma mère le rencontrait, il lui disait de me saluer de sa part, mais elle lui répondait qu'il fît ses commissions lui-même et qu'elle ne se chargeait pas de ses saluts; elle ne me parlait même pas de cela. Je suis confondue qu'il ait inventé des choses dont je ne sais pas la plus petite partie. Vous savez qu'à Venise tous ceux qui l'ont connu disent qu'il est fou. Croyez-moi, mon cher ami : je ne sais pas le premier mot de tout cela, ni moi, ni ma mère qui a été très surprise quand je lui en ai parlé; elle m'a dit de vous l'écrire et de vous assurer que ce n'était pas vrai. Je crois que vous en serez persuadé. Sachez que cette histoire m'a tout à fait contrariée, car je me suis imaginé que sur le moment vous aviez peut-être ajouté foi aux propos de cet imposteur.

Vous dites que vous avez écrit à Avanzati (1); je ne crois pas qu'il soit à Venise en ce moment, mais j'espère qu'il aura reçu votre lettre là où il se trouve. S'il revient, je ne manquerai pas de lui communiquer les raisons que vous m'avez chargée de lui dire. J'imagine que vous avez reçu une lettre de moi dans laquelle s'en trouvait une autre de Mme Zenobia Monti (2), et que vous aurez vu par la mienne que j'ai vendu le fusil à piston pour trente livres environ. Quant à l'habit de satin et à la culotte de velours, nous avons essayé de les vendre à un fripier, mais il ne m'en a

(1) Paolo Avanzetti fut dénoncé en 1794 pour avoir fait reproduire sur la terrasse de sa chambre des insignes maçonniques et libertaires. En septembre 1787, sa femme, Teresa Maria Pezzana (il est souvent question dans ces lettres d'une Pezzana Giuseppa) avait demandé le divorce; on ne sait rien de plus sur ce personnage.

(2) Sans doute une parente de ce Marco Monti, consul de Venise à Trieste, ami de Casanova, et qui contribua certainement à le faire rentrer en grâce auprès des Inquisiteurs. (*Mémoires*, VIII, 380.)

offert que cinquante lires. Moi j'ai refusé et je lui ai dit que je voulais beaucoup plus. Alors nous sommes allées, ma mère et moi, au *ghetto*, chez Abraham, et je l'ai prié de se charger de vendre cet habit; il m'a demandé combien j'en voulais; je lui ai répondu : « trois sequins et demi, en tout cas pas moins de trois. » Le voilà aussitôt parti pour essayer de le vendre; mais on lui a dit qu'il avait des taches et que, en ce moment, ce n'était pas la saison. En somme, on voulait lui en donner encore cinquante lires; mais comme je lui ai dit que ce n'était pas assez, il m'a demandé de le lui laisser et m'a promis qu'un jour ou l'autre il essaierait de le vendre au dehors un peu plus cher; puis il m'a dit que vous le lui aviez engagé une fois pour trois sequins, et que par conséquent, si je le lui laissais, il essaierait de le vendre pour une somme un peu plus élevée; il viendrait me dire combien on lui en offrirait. Donc, aussitôt que je l'aurai vendu, je vous rendrai compte du produit de cette vente. Abraham a été bien étonné quand je lui ai dit que je vous avais vu; il m'a priée de vous saluer.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Casanova de Seingalt,
en poste restante, Augsbourg.

Venise, vendredi 11 juillet 1783.

Je réponds à la chère lettre que vous m'avez écrite d'Augsbourg le 29 juin, dans laquelle j'ai vu que vous vous étiez arrêté à Innsbruck pour aller au théâtre où vous dites que vous avez eu l'honneur de vous entretenir avec

la duchesse de Parme (1), et puis que vous êtes parti tout de suite et que vous avez voyagé quarante-huit heures sans vous arrêter. Grand homme que vous êtes, vous, pour voyager ! Je suis bien heureuse de vous savoir en parfaite santé.

J'imagine que vous avez appris par ma dernière lettre que j'avais eu la fièvre, que j'étais restée quatre jours au lit; le lendemain du jour où je vous ai écrit, la fièvre m'a reprise et ne m'a plus lâchée jusqu'au vendredi de la semaine dernière. Maintenant je vais passablement et je veux espérer que la fièvre ne reviendra plus, parce que cela m'était extrêmement pénible d'avoir la fièvre un jour et pas le lendemain.

Quant à ma mère elle est assez souffrante : il lui est venu sur la poitrine des tumeurs qui lui font très mal; le médecin lui a ordonné de prendre tous les matins pendant quinze jours du suc de feuilles de vigne, qui lui ferait grand bien pour le sang. En effet, maintenant elle va mieux.

J'ai commencé à apprendre à lire à Maria; il y a quelques jours qu'elle sait compter. J'ai vu dans votre lettre que vous étiez désireux de savoir si nous avions payé la location de la maison; je vous renseigne tout de suite sur ce point : nous avons payé la location le 5 de ce mois; si nous avons tardé cinq jours, c'est que nous n'avions pas encore vendu les draps. Quant à l'habit de satin et à la culotte de velours, nous n'en avons pas encore trouvé un centime en plus des cinquante lires qu'on en offre. En somme, avec l'habit, le fusil et les draps, nous avons eu juste la somme pour payer la location, qui se trouve donc ainsi payée encore pour trois mois; sans vous, mon cher ami, nous n'aurions cer-

(1) Maria Amalia, duchesse de Parme, comme on le lit dans le *Wiener Diarium* du 31 mai 1783, séjourna en effet à Innsbrück du 22 au 30 mai de cette année.

tainement pas su comment payer. Mme Anzoleta Rizzotti a lu la lettre que vous lui aviez envoyée et m'a priée de vous faire ses compliments, de même que Mlle Zenobia (de Monti), à qui j'ai fait porter la lettre par ma mère. Il y a une huitaine de jours est mort ce jeune frère de Vituri qui est venu trois ou quatre fois vous saluer quand vous étiez à Venise, vous savez, ce grand garçon qui disait qu'il avait trois petites filles, et qui était venu vous parler d'une affaire... eh bien ! il est mort d'une fièvre maligne en cinq jours (1).

Dimanche, en allant à la messe avec ma sœur, j'ai rencontré en route S. E. Bernardo Memmo (2) et je me suis arrêtée pour le saluer. Il m'a demandé tout de suite de vos nouvelles et où vous étiez en ce moment; il a été très étonné quand je lui ai dit que vous étiez venu il y a vingt jours à Venise, mais que vous n'aviez pas voulu descendre de barque et que vous étiez venu seulement pour me saluer. Je lui ait dit que maintenant je ne savais pas en quel lieu vous vous arrêteriez. Il m'a priée de vous saluer cordialement. Puis il m'a demandé dans quelle situation je me trouvais, où j'habitais. Je lui ai dit que j'étais toujours dans la même maison, *Barberia dele tole*, et que vous me payiez mon loyer (3). Il a eu beaucoup de plaisir à me voir. Je lui ai dit que je me recommandais à sa protection. Il m'a assuré que je lui ferais plaisir si j'allais le voir. M. de Lunet

---

(1) Antonio Vitturi, dit Giacomo, mourut à l'âge de 35 ans, le 2 juillet 1783 (*Necrologi Mag.* S').

(2) Bernardo Memmo, né le 26 janvier 1730, fut, comme son frère Andrea, ami et protecteur de Casanova. Il occupa des charges importantes; L. da Ponte et Antonio Longo, dans leurs *Mémoires*, parlent de lui comme d'un homme érudit et généreux.

(3) Casanova continua pendant quelque temps à payer le loyer de la Buschini, 96 lires tous les trimestres, comme nous l'avons relevé sur un livre de dépenses conservé aux archives Waldstein.

et sa femme (1) sont venus chez moi il y a quelques soirs; mais j'étais au lit, déjà depuis deux heures. Ma mère leur a répondu et leur a dit que j'étais couchée. Je ne peux donc rien vous dire de plus, puisque je ne leur ai pas parlé.

FRANCESCA BUSCHINI.

A M. Monsieur Casanova de Seingalt,
en poste restante, à Spa.

Venise, mercredi 16 juillet 1783.

Ami très estimé,

J'ai reçu votre lettre le 14, c'est-à-dire avant-hier. J'ai vu avec grand plaisir que vous vous portiez très bien; j'ai appris avec une grande surprise l'énorme voyage que vous aviez fait : dix-huit postes sans vous arrêter, sauf pour changer de chevaux, et deux fois pour manger ! J'ai vu que vous étiez arrivé à Francfort, frais comme une rose, en quarante-deux heures, et que vous en aviez dormi au moins dix-huit, bien mieux que si vous aviez été dans votre lit. Je suis très étonnée d'avoir appris ce grand voyage que vous avez fait et celui que vous voulez encore faire. Vous me dites que je recevrai une lettre de vous pour la S. Giacomo, le jour de votre fête, et que si Dieu le veut, vous m'enverrez trois sequins. Je désire que vous les ayez et que vous puissiez me venir en aide, car vous pouvez imaginer dans quel besoin nous nous trouvons, sans que je vous donne de détails; je ne vous en dis pas plus long pour

(1) Un Monsieur Lunel (c'est ainsi que la Buschini écrit ailleurs ce nom) était professeur de langues à Venise; dans les dernières années de la République, il devint suspect de jacobinisme. (*Inquisitori*, 187.)

ne pas vous faire de la peine. Sans compter que je n'ai pas grand chose à vous dire, vous m'excuserez de vous écrire sur un papier aussi petit, la raison en est que, quand la lettre pèse davantage, on prend plus cher à la poste. J'ai reçu une lettre qui vous était adressée; en la voyant très lourde, je l'ai ouverte; c'est une lettre que vous écrit Don Girolamo Da Ponte (1); il vous croyait revenu à Venise. Je ne vous l'envoie pas, parce que je crois que vous ne vous souciez pas de l'avoir, et puis c'est une lettre de quatre feuillets. Il vous écrit qu'il y a deux ans qu'il est malade au lit d'une affection pulmonaire. C'est le Don Girolamo qui allait chez Memmo. Il m'a donné cette lettre pour que je vous l'envoie, si je voulais. Dites-moi, je vous prie, ce que j'en dois faire. Pour l'instant, je me porte assez bien. Tout le monde ici vous fait ses compliments. Quant à la lettre que devait me porter l'Avanzeti, je n'ai encore rien vu. Vous me dites que vous avez écrit à S. E. Isepo Diedo (2), et qui si Elle vient chez moi je la reçoive avec tout le respect possible. Ne doutez pas que je ne fasse tout ce que vous me dites.

A Monsieur Casanova de Seingalt,
en poste restante, à Spa.

(1) Don Gerolamo Da Ponte, né le 9 avril 1752, fut, comme son frère Lorenzo, élevé aux séminaires de Ceneda et de Portogruaro. Il embrassa la carrière ecclésiastique et s'établit à Venise en qualité de secrétaire du noble Giovanni Da Lezze. Après avoir été professeur au séminaire de Trévise de 1774 à 1777, il revint à Venise où il mourut précisément en 1783. Il était poète élégant et improvisateur inspiré. (Cf. Marchesan, *Vita e opere di Lorenzo Da Ponte*, 1900, p. 463).

(2) Il y avait à cette époque deux patriciens qui portaient ce nom, Giuseppe Diedo, dit Gasparo, de S. Stin, né en 1734, et Giuseppe Diedo, dit Girolamo, de Giov. Novo, né en 1731.

Venise, mercredi 15 août 1783.

Mon cher ami,

C'est avec grand plaisir que je me hâte de répondre à vos trois bonnes lettres. Par la première, que vous m'avez écrite d'Aix le 16 juillet, j'ai appris la rencontre que vous aviez faite de Mme Catterina, celle de Pocchini (1), qui vous a dit, en pleurant, qu'elle était dans la misère et qu'elle habitait dans une maison voisine avec Pocchini, toujours malade. Vous m'avez bien amusée avec le récit de la visite que vous lui avez faite; surtout quand elle vous a demandé un écu par charité, que vous lui avez répondu que vous ne vous sentiez pas l'âme disposée à lui donner même un sou, et que, lui ayant ri au nez, vous vous êtes levé en lui disant : « Adieu, je vous souhaite une belle mort. » Vraiment, vous lui avez fait là un beau compliment qu'elle n'avait pas volé. — Je vois aussi que vous vous êtes embarqué sur le Rhin en compagnie du marquis Durazzo (2), que vous aviez rencontré à Mayence, et qu'après un excellent voyage de deux jours vous êtes arrivé à Cologne. Je m'étais consolée en apprenant que vous aviez acquis une santé de fer, que vous dormiez très bien et que vous mangiez comme un loup une seule fois par jour; mais je vois avec peine dans vos deux dernières lettres que vous allez moins bien, que vous avez

(1) Pocchini Antonio, aventurier de la pire espèce, que Casanova nomme souvent dans les *Mémoires*; il le rencontra, en 1743, déporté à l'île de Cerigo, en 1760, à Stuttgart, à Londres vers la fin de 1763, enfin, en 1767, à Vienne, toujours accompagné de femmes qu'il exploitait. Pocchini, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Francesca Buschini, mourut en 1783.

(2) Sans doute le marquis Giacomo Durazzo, Génois, qui fut longtemps ambassadeur d'Autriche à Venise, mort à Padoue en 1794.

peu d'appétit et que vous ne dormez plus; je crois que les bains étaient cause de ce changement et j'espère que maintenant vous allez bien. Dans votre seconde lettre, que vous m'avez écrite de Spa le 23 juillet, je vois que vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de lettre de moi jusqu'à ce jour; mais, croyez-moi quand je vous dis que je ne sais pas moi-même pour quelle raison je ne vous ai pas promptement répondu. Je réponds à la dernière lettre que vous m'avez écrite de Spa le 30 juillet, que j'ai reçue le vendredi 10 de ce mois; je vous en remercie et je vous suis très reconnaissante de votre bon cœur et de la généreuse pensée que vous avez eue de m'envoyer cette monnaie d'or enfermée dans votre lettre. Sachez que cela a été pour nous un véritable baume dans la condition misérable où nous nous trouvions. Quand on m'a apporté votre lettre et que j'ai vu que le port était de trois lires et douze sous, j'ai été bien surprise, car nous n'avions pas assez d'argent pour le payer; mais j'ai dit de revenir le lendemain chercher l'argent; on m'a laissé la lettre et l'on est venu le lendemain prendre l'argent. Il était impossible que l'on s'aperçût à la poste qu'il y avait de l'argent dans la lettre, parce qu'elle était si bien pliée que je ne m'en étais pas aperçue moi-même. Je n'ai pas manqué d'envoyer la lettre incluse à Trieste, à Rossi (1), samedi soir, comme vous me l'aviez prescrit. Je suis étonnée d'apprendre que dans ce pays tout est aussi cher et que votre chambre vous a coûté huit lires par jour et tout le reste à proportion. Je vois que vous avez reçu ma dernière lettre; vous dites que je vous l'ai écrite *à la mercantile*, que vous l'avez reçue

---

(1) Rossi Giuseppe, de Trieste, fut en correspondance avec Casanova, qui lui avait confié une grande caisse de livres qu'il ne redemanda jamais. Rossi espérait que le comte Waldstein lui donnerait des capitaux pour fonder une fabrique de liqueurs.

le jour de la S. Giacomo, pendant que vous étiez aux bains, que celui qui vous l'a apportée l'a laissée tomber dans l'eau et que, pour le punir, vous l'avez aspergé... Vous avez fort bien fait.

Mme Isepa Pezzana est arrivée à Venise et je n'ai pas manqué d'aller tout de suite chez elle; j'y suis allée il y a huit jours; après avoir lu la lettre, elle m'a fait entrer dans sa chambre et m'a fait beaucoup d'amabilités; elle m'a demandé où vous étiez et m'a dit de vous faire ses compliments, et m'a demandé aussi si vous reviendriez à Vienne. Elle m'a demandé de venir la voir; elle serait heureuse que je vienne un jour dîner avec elle; elle est toujours seule; elle m'a dit qu'elle me donnerait un travail à faire. En somme, elle a eu beaucoup de plaisir à me voir et elle m'a priée de venir souvent la voir; aussi irai-je un de ces jours.

Mme Binetti (1) est arrivée à Venise et il y a quelques jours qu'elle est au lit avec la fièvre. Mme Zenobia [de Monti] m'a priée de vous saluer, ainsi que Mme Anzoleta Rizzotti et la Catrolli. Je n'ai jamais vu la lettre qu'Avanzeti devait me donner pour vous.

Il y a une quinzaine de jours, j'étais sortie avec ma mère; je revenais de chez la Catrolli, quand je me vois arrêtée par un Monsieur que je ne me rappelais pas avoir

(1) Cette danseuse, fille d'un gondolier, grâce à l'appui de Casanova, était parvenue à faire ses débuts en scène, l'année même où la noble dame Valmarana la maria à un danseur français, nommé Binet. (*Mémoires*, IV, 249.) Casanova la revit à Stuttgart en 1760, à Londres en 1763, et à Varvosie en 1766; elle fut cause de son duel avec Branicki. Elle était engagée pour un an au théâtre de cette cour, avec son amant Pic, danseur lui aussi; pendant ce temps, son mari l'abandonna et s'enfuit avec une femme de chambre, après lui avoir volé ses bijoux et son argent. La Binetti dansa quelquefois à Venise entre 1769 et 1780; Casanova, dans un rapport aux Inquisiteurs d'Etat, écrit qu'il la rencontra à Forli en 1779. (*Inquisitori*, 565.)

jamais vu; il était luxueusement habillé. Devinez qui c'était? Delicati, que je ne reconnaissais pas, parce qu'il a beaucoup engraissé. Il m'a questionnée sur votre compte; il a paru surpris quand il a su que vous n'étiez plus à Venise et il m'a priée de vous faire ses compliments. Il m'a dit qu'il viendrait me voir avec sa femme. Tout le monde ici vous dit bien des choses; je vous salue cordialement et vous souhaite de l'argent dans votre escarcelle. Adieu, cher ami.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Casanova de Seingalt,
en poste restante, à Bruxelles.

Venise, samedi 6 septembre 1783.

Ami très estimé,

C'est avec grand plaisir que je réponds à vos trois bonnes lettres que vous m'avez écrites de Spa, la première le 6 août; j'y ai vu que vous vous y arrêtiez quelques jours à cause d'une personne qui est arrivée à Spa. Je regrette de savoir que vous vous étiez ennuyé dans ce pays. Je suis bien heureuse que l'appétit vous soit revenu, parce que, pour vous, la bonne chère est votre plus grande passion, J'imagine que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite à Bruxelles, par laquelle je vous remercie de l'argent que vous m'avez envoyé. Dans votre seconde lettre, que vous m'avez écrite de Spa le 16 août, je vois avec peine que vos affaires ne vont pas comme vous le désirez. Mais consolez-vous, cher ami; après tant de maux viendra le bonheur; au moins je l'espère, moi aussi; car vous pouvez vous imaginer dans quel besoin je me trouve, moi et toute ma famille; croyez que je suis en bien plus piteuse

situation que vous, car moi je n'ai personne qui me donne même un sou. Je n'ai pas de travail, parce que je n'ai le courage d'en demander à personne. Ma mère gagne si peu d'argent que cela ne suffit pas même pour payer le fil d'or avec la petite croix que vous savez que j'aime tant; la nécessité me l'a fait vendre; passe encore pour cela! mais j'ai vendu tant d'autres choses déjà pour manger! En somme, il y a des moments où nous ne savons pas comment faire pour vivre. Je n'ai personne au monde que vous, et c'est de vous seul que j'attends tout secours. Quand vous pourrez m'aider, faites-le. Je sais que vous avez assez de cœur pour m'aider, quand vous le pourrez. Si vous saviez, cher ami, il y a des jours où nous n'avons rien à manger! Je vous recommande de m'envoyer des lettres aussi légères que possible, parce que, lorsqu'elles sont lourdes, le port est trop cher. La semaine dernière, deux de vos bonnes lettres m'ont coûté quatre lires; deux fois l'homme de la poste est venu, les deux fois nous n'avions pas d'argent; nous lui avons dit de revenir chercher l'argent et de laisser la lettre; mais il nous a fait des scènes et il ne voulait pas la laisser! Vos lettres me sont si précieuses que j'éprouve une grande consolation à avoir de vos bonnes nouvelles. Je vous remercie de ce que vous me dites que ce mois-ci vous m'enverriez de l'argent pour payer le loyer; si ce n'était pas vous qui me veniez en aide, je n'aurais personne au monde! Pardonnez-moi si je vous ai écrit des choses qui vous feront de la peine. Vendredi de la semaine dernière, j'ai reçu votre dernière lettre écrite à Spa le 20 août, avec une autre lettre incluse pour S. E. le procurateur Morosini (1); vous me chargiez

(1) Francesco II Lorenzo Morosini, que Casanova nomme souvent dans ses *Mémoires*, né en 1714, ambassadeur à Paris (1748-1751), procurateur de San Marco depuis le 22 juillet 1755, mort le 1er décembre 1793

de la lui porter moi-même; dimanche, dernier jour d'août, je ne manquai donc pas d'y aller à 15 heures exactement, et de faire tout ce que vous m'aviez prescrit. A peine arrivée, j'ai parlé au domestique et je lui ai dit qu'il fasse savoir à S. E. que j'avais une lettre à lui remettre de la part de Casanova. Il m'a fait tout de suite entrer; mais, mon cher ami, je regrette d'avoir à vous transmettre une mauvaise ambassade. A peine lui avais-je remis la lettre, avant même de l'ouvrir, il m'a dit : « J'apprends toujours des choses de Casanova qui me font de la peine. » Après avoir lu un peu plus d'une page, il reprend : « Je ne sais que faire ! » Je lui dis que le samedi 6 de ce mois j'étais chargée de vous écrire à Paris et que s'il voulait me faire l'honneur de me confier sa réponse, je la mettrais dans ma lettre. Devinez ce qu'il m'a répondu ! j'en ai été bien surprise. Il m'a dit que je vous souhaite bien du bonheur, mais qu'il ne vous écrirait plus. Il n'a rien ajouté. Je lui baisai les mains et m'en allai. Il ne m'a pas même donné un sou. C'est tout ce qu'il m'a dit.

S. E. Pietro Zaguri a envoyé chez moi pour demander si je savais où vous étiez, parce qu'il a écrit deux lettres à Spa et n'a pas reçu de réponse. Il m'avait fait porter une lettre pour que je vous l'envoie. Je lui ai dit que je vous écrivais à Paris aujourd'hui et je lui ai communiqué votre adresse. Je crois que j'ai bien fait de lui dire la vérité. M. de Lunel est venu chez moi l'autre jour avec sa femme pour me voir; il m'a priée de vous faire ses compliments et m'a dit qu'il savait que vous étiez à Spa, que Zaguri lui avait dit qu'il avait reçu de vous une lettre très détaillée. Vous savez, cette belle fille qu'avait Zaguri, il l'a cédée à S. E. Nicoleto Foscarini (1), mais il continue à

(1) Foscarini Niccolo, dit Alvise, né le 23 août 1732.

y aller comme simple ami. L'autre jour, je suis allée chez Mme Zenobia [de Monti] qui me prie de vous faire ses compliments; il y avait son frère avec sa très jolie femme dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance et qui m'a fait mille amabilités.

A Monsieur Jacques Casanova,
chez M. de Casanova, peintre du Roi,
au Louvre, à Paris.

Venise, samedi 20 septembre 1783.

Très cher ami,

Je ne manque pas de répondre à votre bonne lettre que vous m'avez écrite de Bruxelles le 9 de ce mois. Vous me dites que vous auriez peut-être mieux fait de ne pas m'écrire, parce que vos lettres me coûtent de l'argent et que le plaisir de les lire ne compense pas assez cette dépense que vous m'occasionnez, et vous me priez de vous dire franchement la vérité là-dessus. Vous savez, mon cher ami, que vos lettres me sont extrêmement chères et que l'argent qu'elles me coûtent ne me cause aucun ennui, bien que j'en aie peu; mais j'éprouve une consolation et un grand plaisir à avoir toujours de vos nouvelles, à recevoir de vos bonnes lettres, puisque c'est pour moi le plus grand bonheur de savoir comment vous vous portez, comment vous passez votre temps. Je vous prie de ne plus me dire que vous suspendrez votre correspondance un instant, jusqu'à ce que vous ayez de l'argent à m'envoyer; continuez à m'écrire toujours, je vous en prie, et si vous n'avez pas d'argent à m'envoyer, eh bien ! patientons ! Je

regrette que vos affaires aillent aussi mal, mais il viendra un temps, croyez-moi, cher ami, où après tant de malheurs, le bonheur viendra et où vous serez content; croyez-moi, j'ai bon espoir.

Vous vous plaignez que je ne vous aie pas écrit dans ma dernière lettre la vie que je menais ni comment je passe mon temps, moi et tous les miens. Vous saurez que, quelquefois, je ne vous écris pas certaines choses pour ne pas vous faire de la peine. J'imagine que vous aurez compris par ma dernière lettre la réponse que m'a faite le procurateur [Morosini], ce que je fais, et comment je vis. Sachez pour aujourd'hui que je me porterais bien si je n'avais pas un peu d'inflammation au cou. Vous saurez aussi que Giacomo a failli mourir et qu'il n'est pas encore hors de danger (1). Il y a quinze jours qu'il est au lit; cela a commencé par une très forte fièvre; nous avons appelé le médecin de quartier et tout d'abord il disait que c'était un commencement de fièvre maligne; il lui a ordonné des *sotrativi* pour commencer, et puis du *cremor di tartaro*, avec de la rhubarbe; mais ce dernier médicament, il ne le lui a prescrit qu'hier; en somme, il y a huit jours qu'on croyait qu'il allait passer d'un moment à l'autre, parce que la fièvre redoublait tous les jours. Il ne parlait plus, et il avait une difficulté à respirer qu'il a toujours. Siora Mare a fait venir le curé qui, comme vous savez, habite près de chez nous; il l'a confessé et lui aussi disait qu'il craignait bien qu'il ne meure; il y a deux jours qu'il va un peu mieux. Le médecin continue à venir deux fois par jour; il a dit qu'au début on aurait dit que c'était une fièvre maligne, mais que la maladie

(1) Frère de la Buschini, jeune homme dévoyé, apprenti cordonnier, qui vivait aux crochets de sa mère et de sa sœur.

a changé de caractère; c'est une fièvre putride; espérons à présent qu'il guérira. En somme, mon ami, nous n'avons que des misères. Il y a une huitaine de jours, je suis allée chez Mme Bepa Pezzana (1), mais je n'ai pas eu le plaisir de la voir parce qu'elle était encore au lit malade avec une hémorragie continuelle. J'ai parlé à sa femme de chambre qui m'a dit qu'elle ne recevait personne, parce qu'elle est très mal. Mais j'espère que maintenant elle va mieux, et j'irai un de ces jours voir comment elle va; je lui montrerai ce qui la concerne dans ce que vous m'avez écrit. Vous dites que l'année prochaine vous espérez venir à Venise; je désire que cela soit vrai et que je puisse avoir le plaisir de vous revoir et de vous embrasser.

J'ai quelque chose à vous raconter. Vous m'avez écrit de faire vos compliments à Mme Binetti. Vous saurez que je ne mets plus les pieds chez elle depuis un affront trop fort que j'ai reçu; écoutez pour quelle raison elle m'a fait cet affront. Il y a quelques jours, je suis allée chez elle; elle était au lit malade, et je suis restée toute la journée pour lui tenir compagnie. Il y avait là sa nièce et la mère de cette fille à qui elle enseignait à danser. Le soir, est venu un autre monsieur; et nous étions donc tous dans cette chambre en sa compagnie, quand elle nous a priés de sortir un instant parce qu'elle avait quelque chose à faire; nous sortîmes donc tous de la chambre, et moi, je fus la dernière à m'en aller; comme j'avais mon ouvrage dans mon tablier, je me suis attardée un instant dans l'antichambre; de là, j'ai vu monter un monsieur qui est entré dans la chambre de la Binetti. C'était ce M. Carlo (2),

(1) *Bepa* est le diminutif d'*Isepa*.

(2) Vraisemblablement le danseur Pic ou Lepic, son ancien amant, qui s'appelait précisément Carlo.

qui autrefois venait souvent chez elle; mais elle ne voulait pas que personne le vît venir; elle s'est doutée que j'étais restée dans l'antichambre pour le voir et pour écouter ce qu'ils disaient, parce que sa nièce lui a rapporté que je m'étais postée là pour écouter à la porte. Je vous prie de croire que je n'étais pas restée pour cela. Donc elle a eu ce soupçon, et je n'en savais rien, quand je me suis présentée deux jours plus tard pour la voir. Je termine mon histoire sur ce petit coin de papier. [*Le reste de la lettre est écrit sur un demi-feuillet*]. P.-S. Elle-même s'est mise à la fenêtre et m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai dit que j'étais venue pour la saluer. Elle m'a répondu qu'elle me remerciait, mais qu'il était inutile que je me dérange désormais pour la saluer. Je fus très étonnée, ne sachant pas la cause de cet affront. Je suis rentrée chez moi, et j'ai appris pourquoi elle ne voulait plus me voir. Que vous en semble? — Je désire vous revoir heureux et content. Quand vous aurez de l'argent, je vous prie de me venir en aide, car nous sommes dans le plus grand besoin, et je n'ai personne autre au monde que vous.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Casanova de Seingalt,
chez M. de Casanova, peintre du Roi,
au Louvre, à Paris.

Venise, samedi 27 septembre 1783.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre chère lettre lundi de cette semaine; c'est la lettre que vous m'avez écrite de Bruxelles le 12; je vous en suis très reconnaissante parce que j'y ai trouvé incluse la lettre de change et une autre lettre à remettre

en mains propres au banquier Corrado. J'allai donc tout de suite le lendemain matin, c'est-à-dire mardi, à 14 heures et demi, comme vous me l'aviez recommandé; je montai seule, ma mère m'a attendue en bas dans l'entrée. J'entrai donc dans le bureau et je demandai M. Corrado. Il y avait là beaucoup de jeunes gens; ils m'ont répondu qu'il était sorti; mais il y avait un monsieur qui écrivait, il m'a dit que je lui donne à lui la lettre de change, que c'était la même chose; il a donc lu la lettre et je lui ai remis la lettre de change; alors il m'a versé 150 lires qui ont été pour nous un véritable trésor. Ce même matin, je suis donc allée avec ma mère acheter ces pains de sucre d'une lire et demi chacun, comme vous me l'aviez dit, et cela a fait 14 lires; 96 pour le loyer, cela fait en tout 110, et nous sommes allés tout de suite chez le *fattore* pour lui porter l'argent et les pains de sucre (1) pour le 1er octobre, qui est dans trois jours. Il est resté 40 lires. J'en ai employé tout de suite six pour une paire de chaussures dont je n'avais pas peu besoin; le reste nous est nécessaire pour vivre quelques jours. Je vous ai fait rire l'autre fois en vous écrivant que cet argent que vous m'aviez envoyé, — je veux dire cet *unghero* (2), — avait été pour nous un baume. Mais croyez que cette fois-ci c'était plus qu'un baume, parce que le jour où votre lettre m'est arrivée, je n'avais pas encore mangé, car ma mère n'avait plus d'argent. Ces jours-ci j'ai mangé. Sans votre secours, mon cher ami, que me restait-il à faire, puisque je n'ai personne au monde que vous et que c'est de vous que j'attends quelque assistance? Lundi, nous mangerons des marrons — c'est le jour de S. Michel Archange — et je boirai du muscat

(1) Cadeaux, encore en usage à Venise jusqu'à ces dernières années, et qui consistaient en pains de sucre de canne.

(2) Monnaie d'or valant 24 l. 10 de Venise.

à votre santé, puisque vous m'avez envoyé de l'argent, faute de quoi je n'aurais certainement pas mangé des marrons. Ma mère, ainsi que Maria, me charge de vous faire ses compliments et de vous remercier. Quant à moi, je vous serai toujours reconnaissante de votre secours et du bon cœur que vous me témoignez. Je vous souhaite tous les bonheurs que vous désirez, notamment la santé et de l'argent dans votre escarcelle. Croyez-moi, mon cher ami, les choses changeront et vous serez heureux. Vous m'avez fait rire en me racontant que vous vous étiez enivré parce que votre réputation l'avait voulu ainsi. Cela m'a beaucoup étonnée, car je ne vous ai jamais vu ivre, ni même allumé. Vous avez bien fait de vous mettre au lit tout de suite; vous dites que vous avez dormi dix heures et que vous avez beaucoup transpiré. Je suis très heureuse que le vin ait chassé votre fluxion de dents, — vous dites de dent et non de dents; vous m'avez bien fait rire en me disant qu'à gauche vous n'en aviez plus qu'une tout à fait inutile, et que si vous trouviez quelque amateur anglais vous la lui vendriez volontiers pour deux sequins. Je vous conseille, mon cher ami, de la conserver, parce qu'elle fait encore nombre, et de vous épargner de la douleur en l'arrachant.

J'ai été chez Mme Bepa Pezzana; elle est encore bien malade; elle ne reçoit aucune visite et je n'ai pas encore eu le plaisir de la voir. Giacomo, mon frère, est toujours couché; tous les jours, il a de la fièvre. En somme, rien que misères! Vous me dites de vous écrire les nouvelles de Venise. Tout ce que je sais, en fait de nouvelles, c'est que, il y a quinze jours, on a disgrâcié *Messer Grande* (1)

(1) Luigi Ballarini, secrétaire de l'ambassadeur de Venise à Paris. Dolfin communique aussi la nouvelle de cette destitution, dont je n'ai pu trouver trace ni dans les documents officiels, ni dans une lettre de lui du 6 septembre 1783.

parce qu'il allait trouver certains criminels pour leur soutirer de l'argent et leur conseiller de s'enfuir. Dernièrement il a été voir ainsi un avocat de la ville en l'avisant qu'il devait s'enfuir de Venise, moyennant une grosse somme d'argent; cet avocat s'est enfui, et à présent on l'a banni. En ce moment on instruit le procès de *Messer* et je ne sais ce qu'il en adviendra. On dit aussi que la peste est aux portes de Venise. L'autre jour, on a jeté un baquet de thons dans la chaux vive, par crainte de la peste.

F. B.

A Monsieur Casanova de Seingalt,
chez M. de Casanova, peintre du Roi,
au Louvre, à Paris.

Venise, samedi 18 octobre 1783.

Mon très cher ami,

J'ai reçu votre chère lettre que vous m'avez écrite de Paris le 30 septembre. Je l'ai reçue samedi dernier, 11 de ce mois. Je suis très heureuse que, pour cette fois, vous ayez devancé l'époque de votre lettre, parce que j'étais impatiente de connaître l'état de votre santé et de savoir si vous étiez arrivé à Paris. Je vous remercie, mon cher ami, de vous intéresser autant à moi et de penser que vous pourrez me venir en aide. J'ai grand plaisir à vous savoir en bonne santé; j'ai vu avec grand plaisir que vous avez été bien reçu par votre belle-sœur et par votre frère (1). Je désire que vos affaires aillent bien

(1) Francesco Casanova, le peintre, et sa seconde femme, Jeanne-Catherine de la Chaulx de Bruxelles, qu'il avait épousée à Paris en 1775, qu'il abandonna en 1783 et qui mourut en 1808.

et que vous ayez de l'argent, car c'est le principal. Vous dites que vous écrivez toujours et que vous êtes précisément en train d'écrire un journal (1). Je désire donc que votre journal ait du succès et qu'il vous rapporte de l'argent. Vous dites que presque toutes vos relations sont parties dans l'autre monde et qu'il faut maintenant que vous en fassiez de nouvelles. Vous dites que c'est difficile parce que vous ne plaisez plus aux femmes; mais si! vous pouvez encore plaire, il suffit que vous ayez de l'argent, et vous en trouverez autant que vous voudrez! Vous désirez savoir ce que je fais et comment je passe mon temps, et vous voulez que je vous rende compte de toutes mes actions. Mais je ne puis vous raconter que misères sur misères; nous manquons d'argent, et cela vous le savez de reste; il y a deux mois que mon frère est malade au lit, et il est réduit à l'état de squelette; tous les jours, la fièvre revient et je ne sais quand elle cessera; le médecin lui a ordonné de la quinine, assurant que cela couperait la fièvre. Pour moi, je vais assez bien, sauf que mon éruption au cou continue; le médecin m'a dit que si je veux guérir, il faut que je me purge, que cela me guérira certainement. Mais pour tout cela il faut de l'argent, et nous n'en avons pas. Pourtant il faudra absolument que nous trouvions le moyen de le faire. Apprenez, mon cher ami, que tous mes draps d'hiver sont engagés au *ghetto*; maintenant le froid commence et je ne sais que me mettre sur le dos; je n'ai rien même pour aller à la messe; ma robe de satin vert, ma capote de satin noir avec les broderies d'or et ma petite capote d'écarlate, tout cela est engagé pour quarante lires; je ne sais comment faire, car je n'ai pas d'argent. Mais il

(1) Je n'ai rien pu savoir relativement à ce journal.

faut de la patience, mon ami ! Je sais que tout cela vous fait de la peine, parce que vous m'aimez de tout cœur et que vous faites tout le possible pour me venir en aide. Vous dites que vous désirez et souhaitez que j'aie toujours quelque chose à vendre; vous dites que tout a une fin; malheureusement c'est trop vrai. Vous savez que j'ai toujours aimé à être proprement mise, et maintenant, au lieu de me faire faire des toilettes, il faut que je les vende. Cela me fait beaucoup de peine. Je n'ai pas de travail. Ma mère ne décolère pas parce qu'elle n'a pas d'argent. Je me recommande à vous, mon cher ami, quand vous pourrez me venir en aide de quelque manière, car je n'ai personne autre au monde que vous et de vous j'espère quelque secours. Tout le monde ici vous dit bien des choses. Maria aura bientôt fini d'apprendre à lire. J'ai appris par vous avec regret la mort de Mme Bepa Pezzana; je trouvais que c'était une femme accomplie. Mais le grand événement, c'est la mort de Pocchini (1) ! Je vous assure que cela ne me fait pas beaucoup de peine !

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
chez M. de Casanova, peintre du Roi,
au Louvre, à Paris.

Venise, samedi 1er novembre 1783.

Mon ami très estimé,

J'ai reçu votre chère lettre que vous m'avez écrite le 14 octobre; je l'ai reçue le 28, c'est-à-dire mercredi, bien

(1) Voir la note 1, p. 174.

que je croyais la recevoir samedi dernier. Si je ne l'ai pas eue samedi, c'est que Son Excellence Pietro Zaguri est à Trévise; et encore il me l'a envoyée tout de suite à Venise. — Je suis très heureuse que vous soyez redevenu ami de Zaguri. Je réponds donc aujourd'hui avec grand plaisir à votre bonne lettre; vous me dites que vous êtes très content quand vous recevez de mes nouvelles; je ne peux vous exprimer, mon cher ami, le plaisir que j'éprouve, moi aussi, à en recevoir des vôtres. Vous dites que vous avez rêvé, que vous recevriez une lettre de moi précisément ce jour-là, que vous en avez parlé à votre belle-sœur qui s'est mise à rire et qui ensuite a été bien étonnée quand la lettre est arrivée à midi. Moi aussi l'avant-dernière nuit j'ai rêvé que vous étiez venu à Venise avec une grande quantité de sequins; nous étions à une table et nous mangions des becfigues superbes; j'ai été navrée, le matin, quand je n'ai vu ni vous, ni l'argent, ni même les becfigues ! Je souhaite que ce songe se vérifie, que vous ayez de l'argent en abondance et que vous puissiez encore m'envoyer quelque secours; vous savez combien nous en avons besoin ! Je n'ai pas manqué d'aller tout de suite chez Mme Catrolli pour lui porter la lettre contenue dans la mienne; quand elle l'a lue elle a été un peu consolée, et elle m'a dit qu'elle se recommandait à vous, que vous veilliez sur ce Camerani (1), et que vous fassiez tout ce que vous pourrez dans cette affaire. Elle m'a dit que la Bianchi ne l'avait jamais envoyée chercher, mais qu'elle se recommandait bien à vous pour que vous vous intéressiez à elle et que vous tâchiez de lui faire retrouver cet argent. Elle m'a dit qu'elle vous écrirait d'aujourd'hui en huit et

(1) Bartolommeo Camerani, de Ferrare, comédien de valeur, qui se distingua d'abord à Venise en jouant les comédies de Goldoni, puis à Paris, où il vivait alors avec une pension.

il me semble bien qu'elle a dit qu'elle écrirait aussi à Camerani. Vous savez qu'elle a déménagé : elle n'habite plus avec Mme Matia ; elle est allée demeurer à San Cassan avec le ménage qui habitait dans la même maison que Mme Matia à Sant Agostin. L'autre fête, pendant que j'étais à la messe, est venu M. Giusepe Arteli ; il a apporté un billet qui vous est adressé pour que je vous l'envoie et il l'a laissé à la maison ; mais je me figure déjà ce qu'il veut de vous. Je ne vous envoie pas ce billet, parce que vous m'avez dit que vous ne vouliez de lettres de personne ; aussi ai-je cru bien faire de ne pas vous l'envoyer. Dites-moi ce que je dois dire quand il reviendra, si je dois rendre le billet ou bien ce qu'il faut lui dire. M. de Lunel n'est pas revenu et je ne sais rien de lui. Mme Zenobia me recommande toujours de vous faire ses compliments. Je croyais que Mme Isepa Pesano était morte, parce que vous me l'avez écrit dans votre avant-dernière lettre, et je lui avais dit des *de profundis;* mais, à ce que je vois maintenant, elle est ressuscitée, puisque vous me l'écrivez ; j'en suis fort heureuse. Il y a bien longtemps que je n'y suis allé, parce que je la croyais morte ; mais j'irai un de ces jours voir comment elle va, bien qu'il soit difficile qu'elle guérisse. Vous dites que la Binetti m'a fait un affront indigne ; c'est bien vrai ! Vous savez qu'il y a environ deux mois qu'elle a voulu que je lui prête l'Arioste (1), que je lisais avec plaisir, comme vous savez. Je voudrais le lui envoyer redemander. Je vous prie de me dire si je dois lui envoyer ma mère pour se le faire rendre, car cela m'ennuierait beaucoup si je ne pouvais plus l'avoir. J'ai grand plaisir à vous savoir en bonne

(1) Au sujet de cet Arioste que la Binetti soutenait avoir prêté à Casanova à Stuttgart, cf. la lettre de Zaguri du 22 janvier 1783, *more veneto*, 1784, publiée par P. Molmenti dans les *Atti dell Ist. Ven. di S. L. A.* 1910-1911.

santé; je voudrais que vous vous trouviez bien aussi quant à la bourse, puisque, après la santé, il faut de l'argent, n'est-ce pas, mon ami? Et alors on peut se la couler douce!

Vous dites que Paris est un paradis et qu'il vous semble avoir vingt ans de moins. Je me réjouis beaucoup avec vous de cette apparence de jeunesse; c'est signe que vous êtes en partie content; j'en suis bien heureuse. Je n'ai pas de nouvelles à vous apprendre parce que je suis toujours à la maison; aussi ne puis-je rien savoir. Je sais bien que les théâtres ont commencé, parce que je vois passer les masques. Demain, c'est le jour des morts, mais je ne mangerai pas la *fava* (1), comme je l'ai mangée l'an dernier... c'est vous qui l'aviez faite et elle était bien bonne! Je vous prie de m'aimer et de ne pas m'oublier; car si vous m'abandonnez, je n'ai personne au monde qui pense à moi. Je désire que vos affaires aillent bien et vous rapportent de l'argent pour que je vous revoie à Venise.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
chez M. de Casanova, peintre du Roi,
au Louvre, à Paris.

Venise, samedi 13 décembre 1783.

Mon ami très estimé,

Vous êtes donc à Vienne, d'où j'attends maintenant vos bonnes lettres, puisque mon plus grand plaisir est

(1) Plat de fèves.

toujours de voir et de lire votre écriture et d'y répondre promptement, pour vous informer pleinement de mon état de santé, de ce que je fais et de la situation où je me trouve. Votre première lettre de ces quatre dernières, vous me l'avez écrite de Paris le jour de la Saint-Martin; c'est dans cette lettre que vous m'avez dit de ne pas vous répondre, puisque vous ne saviez pas si vous séjourneriez, ni même où vous vous arrêteriez le mois dernier; vous me disiez que vous alliez chercher fortune, puisque vous ne la trouviez pas à Paris. Vous disiez donc que vous alliez la chercher, et que, si vous la trouviez, vous partageriez avec moi les faveurs qu'elle vous accorderait. Je vous suis bien reconnaissante de votre bon cœur. Vous me disiez que votre santé était devenue parfaite, ce qui me fait bien plaisir.

Le noble Zaguri est venu en personne m'apporter votre première lettre des quatre; la seconde, je l'ai reçue le 14 novembre; elle est restée longtemps en route, car vous l'avez écrite à Paris le 23 octobre; la raison de ce retard doit être que vous me l'avez envoyée dans une lettre adressée à Rossi, et lui me l'a envoyée par un étranger qui est venu avec sa femme à Venise et qui me l'a apportée lui-même, en disant que Rossi l'en avait chargé. Il m'a dit aussi qu'il vous connaissait et que vous aviez été son ami, sans plus. Je ne peux vous dire qui il est, sinon que c'est un homme plutôt avancé en âge. Je suis heureuse que vous ayez compris que les 150 lires ont été pour moi un véritable baume; j'ai reçu aussi la semaine dernière, par l'intermédiaire du noble Zaguri, deux sequins que vous m'avez envoyés. Je vous suis très reconnaissante et je vous remercie bien de votre bon cœur, car vous me secourez autant que vous le pouvez. Le lendemain du jour où j'ai reçu les quarante-quatre lires, je suis allée tout de suite avec ma

mère au *ghetto* pour retirer le peu de vêtements d'hiver que j'y avais engagés précisément pour 40 lires, et les quatre autres nous les avons mangées en un jour. Ma mère m'a dit de vous faire ses compliments et de bien vous remercier. J'ai lu la lettre de M. Giusepe Arteli, puisque vous m'avez dit de vous communiquer ce qu'elle contenait; il disait seulement qu'il se recommande à vous, qu'aussitôt que vous le pourrez vous lui fassiez tenir l'argent que vous lui devez. Quand il viendra chez moi, je lui dirai que je vous ai envoyé son billet et que vous m'avez répondu que vous lui faites vos compliments et qu'aussitôt que vous pourrez vous vous acquitterez envers lui. J'ai reçu dimanche votre petite lettre que vous m'avez écrite de Francfort le 29 novembre; je vois avec chagrin et regret que le postillon ivre vous a fait verser et que dans la chute vous vous êtes luxé l'épaule gauche, mais qu'un brave rebouteux vous l'a remise en place. Je suis ennuyée que vous ayez beaucoup souffert, mais je me suis consolée en lisant votre dernière bonne lettre que vous m'avez écrite le 1er décembre et dans laquelle vous me dites que vous êtes guéri, que vous avez pris médecine et que vous vous êtes fait tirer du sang. Je suis très heureuse que vous alliez bien et je vous souhaite bonne chance. Je vous remercie de me dire que d'ici un mois vous m'enverrez huit sequins pour payer mon loyer et le reste pour parer à mes besoins les plus pressants. Pardonnez-moi et excusez-moi si je ne vous écris pas un autre feuillet; si je termine aussi vite c'est qu'il y a cinq jours que j'ai des accès de fièvre, pas très forts, mais produits par un terrible refroidissement. Au moment même où je termine ma lettre, je sens les premiers frissons de la fièvre qui approche. Quand je me sentirai mieux, j'irai chez la Pezzana et chez la Catrolli. La femme de ce maître d'escrime qui habite, en face de moi, la maison

au milieu du *brusà* (1), est morte; elle était jeune et belle. J'ai peur moi aussi de mourir bientôt; ma maudite éruption continue à me tourmenter. Si je suis encore vivante quand vous reviendrez à Venise, j'aurai le plaisir de vous embrasser; si je suis morte, il faudra en prendre votre parti.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, mercredi dernier jour de l'année 1783.

Ami très estimé,

J'ai reçu votre bonne lettre que vous m'avez écrite de Vienne le 15 décembre et j'ai trouvé dedans la lettre de change de huit sequins et deux lires que vous m'avez envoyée si généreusement. Mon cher ami, je vous suis si reconnaissante, si obligée de tout le bien que vous me faites en me secourant dans la grande gêne où nous nous trouvons! Sans vous, nous n'aurions pas d'argent pour payer notre loyer ni même pour nous habiller. Je suis allée avant-hier lundi chez le marquis Serpos (2), à Rugagiuffa,

(1) Brusà, brûlé, s'ajoutait au nom d'une rue, d'un quartier, ou d'un palais, où il y avait eu un grand incendie; ainsi le *Palazzo Michiel dal brusà*, parce qu'il avait été détruit par le feu en 1774. Dans le quartier *Barbaria delle Tole* où habitait la Buschini, existent encore aujourd'hui le *Calle primo* et le *Calle secondo brusà*, où il y eut deux incendies en 1683 et en 1686. (Cf. Tassini, *Curiosità Veneziane*, p. 738.)

(2) Le marquis Serpos était un marchand arménien établi à Venise, où il s'était enrichi dans le commerce des pierres précieuses. Casanova fait mention de lui, dans ses *Mémoires* (VIII, 392), à propos du conflit entre la République et les moines arméniens.

avec ma mère. Je suis entrée seule et j'ai remis la lettre de change au marquis Serpos en mains propres; je lui ai fait vos compliments. Il m'a dit qu'il ne me donnerait pas l'argent si je ne trouvais pas quelqu'un qui le connaisse et qui me connaisse, et qui l'assure que je suis véritablement Mme Francesca Buschini. J'ai été surprise de cette exigence. Mais tout de suite j'ai nommé le sacristain de Santa Maria Formosa qui me connaît et qui, comme vous savez, habite en face de chez moi. Le marquis en personne est allé à la sacristie de Santa Maria Formosa et a demandé en ma présence au sacristain s'il me connaissait et s'il était vrai que j'étais Mme Francesca Buschini; il a répondu oui; aussitôt sûr de mon identité, il m'a donné les huit sequins et deux lires, mais avant de les avoir, j'ai dû subir toute cette scène. Il m'a dit ensuite de vous faire ses compliments (1). Quand j'ai eu l'argent, j'ai pris 96 lires pour le loyer, ce qui fait 12 ducats d'argent; j'ai envoyé chercher le *fattor* pour lui donner l'argent et faire renouveler le bail; mais il n'est pas encore venu. Avec le surplus de l'argent, je me suis fait faire des chaussures et j'ai acheté deux paires de bas; le reste a été pour vivre quelques jours. Je ne puis faire autrement que vous remercier et vous assurer de ma reconnaissance jusqu'à la mort. Je vois par votre bonne lettre que vous allez à Dresde et ensuite à Berlin, et que vous serez de retour à Vienne le 10 janvier. Si vous êtes encore à Dresde, je vous prie de

(1) Casanova fait allusion à cette histoire dans la *Lettre historico-critique sur un fait connu*... 1784 : « Dans une capitale assez célèbre de cette Europe, un négociant arménien, qui en sait long, refusa d'escompter une petite lettre de change tirée à Vienne *a piacere* à une demoiselle, dont le propriétaire de la lettre l'avait passée à l'ordre. La raison qu'il allégua fut qu'il ne la connaissait pas. Heureusement, elle n'était pas étrangère... »

saluer de ma part votre neveu Carlo Casanova (1), ainsi que Mme Teresa et Mme Apollonia (2) et M. Catterino Mazzolà (3). Je suis étonnée, mon cher ami, des grands voyages que vous faites par ce grand froid; mais, d'ailleurs, vous êtes un grand homme, puisque vous êtes plein de cœur, d'esprit et de courage; vous voyagez par ce froid terrible comme si de rien n'était. Demain est le premier de l'an. Je vous souhaite un bon commencement d'année, toutes les félicités que vous désirez, c'est-à-dire argent en abondance et une parfaite santé. Mme Zenobia Monti est venue habiter à côté de moi, *calle dei orbi*, près de Santa Maria Formosa, avec son frère et sa belle-sœur, laquelle est une belle jeune femme; j'ai lié amitié avec elle, et quand je vais chez eux, tout le monde me fait fête. Je suis allée l'autre jour dîner chez Mme Zenobia et elle m'a priée de vous faire ses compliments.

En fait de nouvelles de Venise, je n'en connais guère, parce que je reste toujours à la maison. Je sais seulement qu'on annonce une machine qui doit venir prochainement

(1) Carlo Casanova, fils de Giovanni, était à Venise en 1782 et il ne semble pas qu'il y ait mené une vie très régulière. Du moins, dans une lettre de lui à son oncle Giacomo, écrite de Dresde le 11 septembre 1790, je trouve ce grave aveu : « Oui, à Venise, j'ai eu la coquinerie de dérober quelque argent au marchand Pezzi; j'ai été amené à ce larcin pour me dédommager de ce qui m'avait été volé dans sa maison, et vous savez quel fut l'auteur du vol. » Sa sœur Teresa (Cf. p... et suiv.) parle de lui dans ses lettres. Je ne sais rien de plus sur son compte, sinon ce qu'en dit Oettinger : il devait vivre à Dresde, dans la première moitié du XIXe siècle, en qualité de scribe chez un avocat.

(2) Teresa et Apollonia, femme et fille de Catterino Mazzolà.

(3) Catterino Mazzolà, de Longarone, mort le 16 juillet 1806, fait honneur, comme dit Moschini, par ses œuvres dramatiques à la scène. Il laissa, outre ses poésies et ses traductions, beaucoup de drames écrits pour l'électeur de Saxe, qui voulut le fixer à Dresde, et pour la cour de Vienne, où il vécut aussi quelque temps. Mais le climat, nuisible à sa santé, le fit rentrer dans sa patrie en 1796. Il entretint des rapports d'amitié avec Casanova; j'ai trouvé à Dux une lettre de lui et quelques brochures à son nom.

à Venise et qui est faite pour aller à travers les airs dans n'importe quel pays (1). On dit aussi qu'il y a au théâtre S. Beneto une danseuse qui possède un million et qui danse gratuitement; il paraît même qu'elle est gentille.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, 14 janvier 1784, mercredi.

Très cher ami,

Je réponds promptement à votre bonne lettre que vous m'avez écrite de Vienne le 29 décembre; j'ai vu que mes lettres que je vous avais écrites à Vienne vous ont été renvoyées à Dresde. Je vois que cela vous a fait de la peine d'apprendre par une de mes lettres que je n'allais pas bien, puisque j'avais la fièvre presque tous les jours. Pour le moment, je ne vais pas trop ma[1], bien que je ne sois pas complètement rétablie; j'ai toujours mon éruption au cou, mais j'espère que je serai bientôt guérie. Je me suis décidée, il y a huit jours, à me faire examiner par le même médecin qui a guéri mon frère et qui venait aussi chez moi quand j'avais la fièvre; il m'a dit que cela venait du sang et qu'avec une purgation je me remettrais bientôt; puis il m'a prescrit de prendre pendant un mois de la moutarde dans du lait. Il y a six jours que j'ai commencé ce traitement et il me semble que je suis un peu mieux. Le même médecin m'a fait venir le phar-

---

(1) C'est en 1783 qu'eurent lieu les premières ascensions en ballon

macien de Santa Maria Formosa qui sait fort bien soigner toute espèce de maladies; c'est un homme âgé qui peut avoir un peu plus de 70 ans; quand il a vu mon éruption il m'a dit qu'il m'enverrait une espèce de cataplasme qui me guérirait en moins d'un mois; j'ai commencé aujourd'hui à m'en faire des applications et j'espère que je serai bientôt guérie. Le même médecin va chez Mme Zenobia parce qu'il est le médecin de sa belle-sœur. Je le vois très souvent chez elle. Il m'a dit l'autre jour que je serais bientôt guérie de mon éruption; il m'a dit qu'il vous connaissait et qu'il vous avait soigné vous aussi, et que vous étiez à cette époque-là en relations avec une dame qui habitait à San Samuel, *calle dei orbi*. Je vous remercie du bon conseil que vous m'avez donné de tenir la fenêtre de ma chambre fermée; mais, croyez-moi, la fièvre ne m'est pas venue pour avoir laissé ma fenêtre ouverte, car maintenant qu'il fait froid je la ferme presque toujours. Vous vous moquez de moi, mon cher ami, quand vous me dites qu'aussitôt que j'eus appris la mort de la femme du maître d'escrime, j'aurais dû fermer la fenêtre pour empêcher la fièvre d'entrer et de me sauter dessus, mais une autre fois j'aurai soin quand même de la fermer. Vous avez raison, mon cher ami, de me mortifier en me disant que j'ai voulu encore faire à ma tête et que je n'écoute jamais les conseils; mais, croyez-moi, à présent j'ai bien changé et j'écouterai toujours vos conseils. Je vois avec peine que vous êtes tombé plus de dix fois. Vous dites que vous ne faisiez qu'en rire, parce qu'une chute sur la neige est un véritable délice, et vous me demandez de rire moi aussi. Vraiment je ne trouve pas la chose si risible, parce qu'une chute dans la neige, par ce froid, ne me semble pas si amusante que cela. Vous m'avez plutôt fait rire par la façon dont vous me la racontez. Je suis heureuse que

vous vous portiez bien et je souhaite que vous alliez bien aussi de la bourse, car après la santé, c'est le principal. J'imagine qu'à cette heure vous avez reçu une lettre de moi dans laquelle je vous remercie de l'argent que vous m'avez envoyé. Vous faites bien de vous emmitoufler, car le froid est terrible. Je vous souhaite bon voyage et un heureux retour à Vienne. Tout le monde ici vous dit bien des choses. Je vous prie de bien saluer de ma part Mme Marieta Rizzotti. Je suis surprise d'apprendre que votre neveu [Carlo] ne vous charge de rien pour moi, mais après tout je ne me soucie pas de ses compliments.

F. B.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, samedi 7 février 1784.

Cher et très estimé ami,

Vous me dites que la ville d'où vous m'avez écrit est Prague, que Prague est la capitale de la Bohême, que la Bohême est un royaume situé entre la Saxe, la Lusace, la Silésie et la Moravie, et qu'il y fait un froid maudit, mais qu'on y mange à très bon marché d'excellents faisans. Vous savez qu'en lisant ce paragraphe l'eau m'en est venue à la bouche rien que d'en entendre parler, et je l'ai encore en ce moment où je vous écris. Vous me dites que vous désirez savoir si à présent je vais bien et que vous ne croyez pas que, quand j'avais la fièvre, j'étais résignée à mourir; je ne crois pas non plus que je vais mourir, mais si je pensais à la misérable condition

dans laquelle je me trouve, je serais dans le cas, avec votre façon de penser philosophique, d'attenter à mes jours. Je ne reconnais plus votre cœur habituel dans votre façon de parler. Je crois que vous êtes plus heureux loin de moi que près, à cause des ennuis de la famille; mais je comprends votre distraction, du moment que vous avez écrit que vous croyiez être à Venise. Vous devez avoir reçu mes lettres maintenant; c'est injustement que vous vous plaignez que je ne vous aie pas répondu. Si j'étais morte, mon cher ami, je n'aurais pas eu le plaisir d'écrire cette lettre. Au contraire, je vais bien mieux, surtout de mon éruption dont je suis complètement guérie, grâce au traitement que je continue toujours.

Je désire que vous continuiez à vous bien porter; pour notre bonheur à tous les deux je vous souhaite de l'argent, car ainsi j'espérerais avoir le plaisir de vous voir ici à Venise sans autres ennuis, et ma mère n'aurait plus besoin de mettre en gage nos chaussures. Vous aurez vu dans une de mes lettres que j'ai touché chez Serpos les huit sequins dont je vous suis très reconnaissante; je vous prie de vous souvenir de moi et de penser à ma situation. Mme Zenobia vous fait ses compliments; elle est allée habiter à S. Polo; elle est mortifiée de la fugue de sa belle-sœur; elle croyait qu'elle l'aimait beaucoup et cependant elle s'est sauvée chez ses parents sans faire annuler le mariage; quant au mari, il est désespéré, car il adorait sa femme.

FRANCESCA BUSCHINI.

J'ai fait l'acquisition d'une gracieuse petite chienne que m'a donnée mon frère. Si vous pouviez voir, mon ami, comme elle est gentille ! Elle a cinq mois; elle a un peu plus d'un quart de longueur. Maintenant ma plus grande

distraction, c'est Patagnan et Aide. Je vous prie de me dire si ce nom vous plaît. Adieu, mon ami.

A Monsieur Jacques Casanova,

en poste restante, à Vienne.

Venise, samedi 28 février 1784.

Ami très cher,

J'ai reçu votre bonne lettre que vous m'avez écrite le 16 février de Vienne; cela m'a fait bien plaisir, parce que j'étais désireuse de connaître votre état de santé et de savoir si vous étiez revenu à Vienne.

J'ai été très mortifiée de voir au début de votre bonne lettre que vous me faites des reproches : vous dites que, lorsque je vous écris, il ne faut pas me dépêcher, mais que je dois prendre mon temps, former les mots avec soin et penser à ce que je vous écris, qu'il ne faut pas croire que vous ne vous apercevez pas que je vous écris de mauvaise grâce. Oui, mon cher ami, je vous écris avec joie et j'éprouve un plaisir égal au vôtre. Vous me dites que lorsque vous m'écrivez il vous semble me faire visite; eh bien ! moi, quand je vous écris, j'ai la même impression. Donc effacez cette mauvaise idée que vous vous êtes faite de moi et soyez persuadé que je vous écris de grand cœur. Excusez-moi si vous trouvez beaucoup de fautes dans mes lettres, car vous savez bien que je ne sais pas écrire; à l'avenir j'y mettrai plus de soin.

J'ai vu que votre voyage avait duré soixante-deux jours et que vous aviez fait de grandes choses en vous

moquant du froid qui sévissait. Vous dites que vous êtes tombé bien des fois la nuit, mais que vous ne vous êtes pas fait mal. Vous m'avez fait rire en me disant que vous ne vous étiez pas fait mal parce que la neige, d'après vous, est plus tendre que mon cœur. Mais soyez persuadé, cher ami, que j'ai le cœur très tendre ! J'ai vu avec plaisir que vous avez envoyé promener votre très cher frère Zaneto (Giovanni), père du Signor Carlo qui est, à n'en pas douter, un fameux menteur (1). J'ai vu que la plus ancienne de mes trois lettres que vous avez reçue est celle que je vous ai écrite le dernier jour de l'année dernière, et que vous avez appris toutes les difficultés que m'a faites Serpos avant de me donner l'argent. Et pourtant je serais bien heureuse de subir encore toutes ces avanies demain, parce que j'ai bien besoin de ce qui avait provoqué ces avanies. Je pense qu'à cette heure-ci vous aurez reçu mes deux autres lettres. Vous dites que si vous aviez su que cet Arménien ferait toutes ces manières, au lieu d'écrire sur la lettre *à mon ordre,* vous auriez mis *à l'ordre du porteur,* et alors il aurait été forcé de payer à vue même si j'avais envoyé mon chien Patagnan. Vous me dites de lui faire vos amitiés, si toutefois il n'est pas mort de faim; je ne crois pas qu'il puisse jamais mourir de faim, mais si Patagnan mourait ainsi, Aide mourrait aussi, et leur maîtresse également, car lorsque je n'aurai plus rien à manger, il ne me restera qu'à mourir. Je veux espérer que cela n'arrivera pas. Vous me dites de vous écrire si j'ai fait renouveler mon bail; je crois que vous aurez vu que oui dans une autre de mes lettres. Je suis

(1) Il est évident que la lettre de Dessau, 9 janvier 1784, dans laquelle Giacomo invitait son frère Giovanni à faire la paix (Cf. P. Molmenti, *Fanfulla della Domenica*, 22 mai 1910), ou bien n'était pas sincère, ou bien avait eu une suite peu heureuse.

très heureuse que votre santé soit devenue parfaite, que vous soyez mieux en chair, et j'en suis encore plus heureuse parce que vous dites que c'est l'effet du contentement de votre esprit qui n'est plus tourmenté. Je suis bien contente que rien ne vous manque pour vos besoins, mais je voudrais que vous ayez un peu d'avance et que vous puissiez partager avec moi votre superflu.

Vous me dites que si vous faites fortune, j'en aurai ma part; je vous remercie de cette bonne pensée et je suis très sûre qu'elle est sincère, parce que je sais que vous m'aimez et que quand vous aurez de l'argent vous ne m'abandonnerez pas, car nous sommes dans une bien triste situation.

J'ai grand plaisir à vous savoir dans la compagnie de votre frère [Francesco]. Je souhaite qu'au mois de mai vous ayez de l'argent pour venir à Venise, car je serais bien heureuse de vous revoir. Quand j'irai chez Mme Zenobia je ne manquerai pas de lui transmettre ce que vous m'avez dit pour elle. Vous avez vu dans une autre lettre que je vous ai écrite qu'à présent elle habite à S. Polo, loin de son frère. Je vous remercie de m'annoncer que le mois prochain vous m'enverrez de l'argent pour payer mon loyer. Vous m'avez écrit que vous étiez allé au bal avec les enfants de votre propriétaire; vous dites qu'il y a une fille qui me ressemble. Vous désirez savoir si je n'ai pas été au moins une fois à la comédie. Sachez que toutes les comédies que j'ai vues ce carnaval ont été toujours à la maison, parce que ma mère m'a fait tous les jours une de ces scènes furieuses que vous connaissez et qu'elle sait faire quand elle n'a pas d'argent. Jugez donc un peu des belles comédies dont j'ai joui et dont je jouis encore maintenant, bien que nous soyons en carême. Je suis guérie tout à fait de mon éruption,

mais quand il fera beau temps, si j'ai de l'argent, je me purgerai.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, mercredi 10 mars 1784.

Ami très cher,

Je réponds en hâte à votre bonne lettre du 28 février que j'ai reçue dimanche. Je vois que vous avez eu à Vienne un très vilain temps et qu'il y a fait très froid. Je veux espérer qu'il n'est pas arrivé de malheurs par suite des inondations (1). Vous dites que vous n'avez pas peur des inondations. J'en suis convaincue, puisque vous vous n'avez peur de rien, pas même de la mort. Moi, je suis tout le contraire, j'ai peur de tout, parce que je suis sotte; même les moutons me font peur, vous le savez bien, puisqu'un jour, en promenade, vous m'avez fait pleurer de peur en me laissant au milieu d'un troupeau, et vous vous amusiez bien en me voyant ainsi apeurée. Vous dites que je vous ai écrit le 7 février une lettre gaie, que c'est un signe manifeste que j'étais gaie quand je vous l'ai écrite. Je ne saurais vous dire quelle gaieté je puis avoir eue ce jour-là, parce qu'il y a bien longtemps que je ne sais plus ce que c'est que le plaisir. Le seul plaisir que je connaisse est celui de recevoir de vos bonnes lettres, parce qu'en les lisant il me semble vous voir vous-même. Je vous remercie de votre bon cœur qui vous fait

(1) Le 28 et le 29 février il y eut à Vienne une forte inondation, amenée par la fonte brusque des glaces qui s'étaient accumulées dans le Danube.

dire que vous m'aimez et que, quand vous aurez de l'argent, vous m'en enverrez. Vous dites que pour le moment vous êtes à sec comme une salamandre; je ne sais pas ce que c'est que cette bête. Mais moi certainement je suis plus qu'à sec d'argent, je suis toute consumée du besoin d'en avoir ! Vous dites que vous avez eu plaisir à apprendre que j'étais guérie de mon éruption ; et vous ajoutez qu'il vous semble que j'ai été guérie trop vite; mais c'est la décoction, et aussi le sirop, qui m'ont guérie; mais si je ne me purge pas, quand viendra le beau temps, pour me purifier le sang, je ne me remettrai pas complètement. Vous dites que vous êtes heureux que j'aie fait l'acquisition d'une petite chienne; vous avez bien deviné que Patagnan serait furieux; vous savez que toute la journée Aide et Patagnan font une vie impossible; aussi je crois qu'ils commencent à s'aimer. Mais tout ce que je demande c'est qu'Aide ne meure pas, car cela me ferait beaucoup de peine. Vous dites que vous êtes étonné d'apprendre que vous aviez oublié de cacheter votre lettre et que j'ai bien fait d'écrire à S. E. une lettre de remerciement. J'ai su par S. E. que Mme Binetti ne voulait pas me rendre l'Arioste parce qu'elle prétend qu'il lui appartient, puisqu'elle vous l'avait prêté à vous !

Je vois que vous vous êtes bien amusé pendant ce carnaval et que vous avez été quatre fois au bal masqué, où il y avait 200 dames, que vous avez dansé menuets et contredanses au grand étonnement de l'ambassadeur Foscarini (1), qui disait à tout le monde que vous aviez soixante ans, tandis qu'en réalité vous n'avez pas encore atteint la

(1) Sebastiano Foscarini (né le 14 janvier 1714), depuis 1781 ambassadeur à Vienne, où il mourut le 23 avril 1785. Selon le *Précis de ma vie*, publié par Octave Uzanne, il mourut dans les bras de Casanova, qui était alors son secrétaire *pour lui écrire la dépêche*.

soixantaine. Vous avez dû bien rire de cela, et dire qu'il fallait qu'il fût aveugle pour avoir une semblable idée. J'ai vu que vous avez assisté à un grand dîner chez ce même ambassadeur avec votre frère (1). Vous aviez commencé à me dire ce que vous aviez mangé, et puis vous vous êtes arrêté, par peur, dites-vous, de me faire venir l'eau à la bouche. C'est très vrai. Vous avez raison de dire que vous et moi nous avons deux dispositions d'esprit différentes, vous, celle de parler toujours de manger, et moi celle d'avoir toujours besoin d'argent. C'est malheureusement trop juste ! Vous dites que vous avez lu mes lettres à votre frère et qu'il me salue. Faites-lui bien mes compliments et remerciez-le. Vous me dites de vous renseigner si, en admettant qu'il vienne à Venise avec vous, il pourra loger avec vous dans votre maison. Dites-lui que oui, parce que les poules sont toujours au grenier ; il n'y a donc pas de saletés de poules ; quant aux chiens, on veillera à ce qu'ils ne fassent pas de saletés. Pour les meubles de l'appartement, ils sont presque tous en place ; il manque seulement une armoire et ce petit lit que vous aviez acheté pour votre neveu, et le miroir ; quant au reste, tout est comme vous l'avez laissé.

Je désire donc que vous ayez de l'argent pour faire ce voyage, car je serais bien heureuse de vous revoir à Venise en même temps que votre cher frère. Tout le monde ici vous fait ses compliments ; je vous salue de tout cœur et vous souhaite de l'argent en abondance.

Votre sincère amie F. B.

A Monsieur Jacques Casanova,

en poste restante, à Vienne.

---

(1) C'est sans doute le fameux dîner pendant lequel, comme nous l'avons dit, Casanova fut présenté au comte Waldstein.

Venise, samedi 20 mars 1784.

Très cher ami,

Mercredi, j'ai reçu votre bonne lettre que vous m'avez écrite le 10 de ce mois et je vous réponds promptement avec grand plaisir. J'ai été bien peinée d'apprendre par cette lettre qu'il vous était très difficile de venir à Venise au prochain mois de mai, parce que, dites-vous, vous n'avez pas d'argent pour faire le voyage. Mais je veux espérer que d'ici le mois de mai vous aurez de l'argent, parce qu'il y a encore du temps, et que vous viendrez à Venise; car vous ne pouvez croire quel plaisir j'aurai à vous revoir. Aussi j'espère bien que vous viendrez. Vous m'avez fait rire en me disant que, de toute votre abondance de biens, je vous demandais dans ma dernière lettre d'en mettre une petite partie de côté pour moi; et vous me répondez que tout ce que vous pouvez faire en ce moment c'est de m'envoyer une partie de votre appartement, un peu de vos repas, un vêtement à vous et une des femmes qui vous servent. Mon cher ami, je vous remercie de votre offre aimable, mais je vois qu'il est bien difficile que je puisse recevoir tout cela. Je vous dirai bien aussi que vous m'avez beaucoup fait rire en me racontant dans votre dernière lettre le vilain accident qui vous est arrivé à l'église avec cette vieille dévote; après la messe, vous avez voulu entendre le sermon, mais vous vous êtes endormi, si bien que votre chapeau est tombé, et votre manchon aussi, et vous seriez tombé vous-même pour un peu; mais cela aurait été encore pire pour vous, parce que vous ne vous seriez pas fait de bien et que les gens se seraient moqués de vous encore plus. Je suis allée chez Mme Zenobia dîner jeudi; c'était la mi-

carême, le lendemain du jour où j'ai reçu votre bonne lettre. Vous ne pouvez vous figurer combien elle a ri quand je lui ai lu deux ou trois paragraphes de votre lettre, surtout votre aventure avec la dame. Elle m'a dit de bien vous faire ses compliments, ainsi que son frère qui était aussi au dîner. Mme Zenobia m'a dit qu'elle vous écrirait aujourd'hui elle aussi. Sachez qu'elle m'a fait manger une superbe *polenta* que son frère a voulu faire lui-même. Écoutez la recette : d'abord on fait cuire du riz pendant deux heures jusqu'à ce qu'il soit devenu comme de la colle; puis on y met de la farine blanche et on mélange jusqu'à ce que cela donne une *polenta*; puis on assaisonne avec du bon beurre, de la canelle et du sucre; vous ne pouvez vous faire une idée de la quantité que j'ai mangée. Je vois qu'en ce moment vous imprimez un livre de vous (1); vous dites que vous m'en enverrez deux cents exemplaires que je vendrai trente sous chaque; vous dites que vous préviendrez Zaguri et qu'il préviendra ceux qui en voudraient de le venir chercher chez moi. Je vous prie, si vous vous décidez à me les envoyer, de faire l'envoi franc de port, car vous savez que je n'ai pas d'argent. Je souhaite donc qu'ils arrivent et que je puisse les vendre vite pour payer le loyer qui tombe le 1er avril, car c'est une chose qui presse beaucoup. Vous dites que vous avez reçu une lettre que je vous ai écrite le 28 du mois dernier, que vous l'avez trouvée très bien écrite; mais je vois bien que vous vous moquez de moi, parce que je sais très bien que je ne sais pas écrire. Mais vous qui avez tant d'indulgence pour moi, vous l'avez trouvée bien écrite ! Vous me dites ensuite

(1) C'est la *Lettre historico-critique sur un fait connu dépendant d'une cause peu connue adressée au duc de* *** 1784. (Cf. A. Ravà, *Le opere pubblicate da G. Casanova*, Marzocco, 23 octobre 1910.)

qu'il vous paraît impossible que je sois devenue si susceptible, après m'avoir dit que je vous écrive avec soin. Mais, croyez-moi, mon cher ami, cela ne dépend pas de mon plus ou moins d'attention, mais cela vient simplement de ce que je ne sais pas écrire. Vous me dites de vous préciser quelle espèce d'amitié il y a entre le sourd Patagnan et Aide. Apprenez que toute la journée ils font des folies ensemble et que le soir, quand je me couche, ils me tiennent éveillée plus d'une heure par tout le train qu'ils font. J'ai appris avec étonnement qu'il était tombé beaucoup de neige à Vienne. Ici aussi il a neigé pendant presque tout le carnaval. Mais pendant le carême il n'a neigé qu'un seul jour. Je suis très heureuse que vous soyez en parfaite santé. Vous êtes ennuyé qu'en fait de comédies je n'aie eu pendant tout ce carnaval que celles que me joue ma mère quand elle n'a pas d'argent... *Libera nos Domine!* Je lui ai lu ce passage et elle s'est mise à rire en me disant de vous faire ses compliments et que vous pensiez à nous, quand vous aurez de l'argent. Maria vous salue, ainsi que Giacomo, qui ne sait pas encore faire les chaussures. Je n'ai pas vu S. E. Zaguri; aussi ne sais-je que vous en dire. Mme Bettina de Gambara habite aux *Fondamente nove*, mais il y a bien longtemps que je ne l'ai vu. Adieu, mon ami, aimez-moi bien. Votre amie

F. B.

A Monsieur Jacques Casanova,

en poste restante, à Vienne.

Venise, 3 avril 1784, samedi.

Mon cher ami,

Je réponds à votre bonne lettre que vous m'avez écrite le 20 du mois dernier; je vois avec plaisir que vous êtes allé vous amuser en compagnie de deux dames, et que vous avez fait cinq postes pour voir l'empereur (1). Je suis bien heureuse que vous ayez l'occasion de vous divertir et de vous tenir en gaîté, mais pour être vraiment gai, il faudrait de l'argent ! N'est-il pas vrai, mon cher ami, qu'à cette condition je serais plus heureuse moi aussi? Car pour le moment je ne sais ce que c'est que le plaisir et les distractions; je me trouve complètement dénuée de ressources et à la maison j'endure un continuel supplice de la part de ma mère. Ah ! si... pour achever de nous mettre en joie, le *fattor* de la maison est venu chercher l'argent du loyer qui est échu le premier; il y a donc trois jours qu'est passé le commencement du nouveau terme ! J'ai dit au *fattor* que dans le courant du mois il serait certainement payé, car j'attends de jour en jour l'argent que vous devez m'envoyer. Je vous prie de faire en sorte, mon cher ami, que j'aie l'argent pour le loyer le plus tôt possible et je vous prie de me dire ce qu'il faut lui répondre quand il reviendra. Vous voyez combien j'ai sujet d'être gaie ! Je regrette de vous écrire tout cela, car je suis certaine que vous en serez peiné, car vous m'aimez et vous voudriez me voir heureuse ! Vous me dites que toute votre fortune consiste en un sequin; j'en suis bien fâchée, car je voudrais qu'elle consistât en un million de sequins, car je suis certaine que j'en aurais moi aussi quelque chose. Je voudrais

(1) Joseph II qui, revenant d'Italie, rentrait à Vienne.

donc être astrologue et deviner comment vous pouvez avoir de l'argent. Je souhaite qu'on vous ait permis d'imprimer votre livre, que vous m'envoyiez les 200 exemplaires et enfin que je trouve le moyen de les vendre. Vous me dites que Mme Bepa Pezzana est bien mal; il y a assez longtemps que j'y suis allée et elle ne m'a pas reçue, parce qu'elle était très malade; en ce moment je ne sais comment elle va. J'imagine qu'à cette heure vous aurez reçu ma lettre et celle de Mme Zenobia, car elle m'avait dit qu'elle vous écrirait; je crois qu'elle va encore bientôt déménager, car on dit que la maison où elle habite en ce moment est malsaine.

Vous m'avez donné une mauvaise nouvelle en me disant que lorsqu'Aide sera pleine et qu'elle fera ses petits chiens, elle crèvera. Je désire que cela ne se réalise pas, parce que j'en aurais beaucoup de chagrin. Vous me dites de mettre Patagnan à la porte. Ah ! cela non, par exemple, parce que je l'aime trop. Vous me dites de vous écrire des nouvelles. La seule que je connaisse, c'est que ces Juifs convertis, dont je vous ai parlé, ont monté trois boutiques magnifiques sur le campo S. Luca, une de mercerie, une de tailleur, et une de fripier avec de bien beaux habits. Telle est la nouvelle que je connais.

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, mercredi 14 avril 1784.

Ami très aimé,

Je réponds avec plaisir à votre chère lettre du 31 mars, dans laquelle je vois que vous désirez savoir si ce Juif

converti qui s'appelle Marpurgo est celui qui a fait cette composition en l'honneur du doge sérénissime. Je ne peux vous renseigner sur ce point pour le moment, parce que je n'ai pas pu voir Abraham tous ces jours-ci. Quand je le verrai, je ne manquerai pas de faire ce que vous m'avez prescrit; soyez certain que je ne lui dirai pas *mi so* (*je sais*), parce que vous vous êtes moqué de moi en me rappelant cette parole que j'avais coutume de vous répondre à vous, quand je ne me souvenais pas de quelque chose. Je suis allée chez le gérant du propriétaire et je lui ai dit de votre part que vous le priiez de nous excuser, mais qu'avant la fin du mois il serait certainement payé. A cela il a fait un peu la tête, mais il m'a priée de vous dire de faire tout le possible pour lui envoyer rapidement l'argent. Voilà tout ce qu'il m'a dit. Vous dites qu'un homme sans argent est une image de la mort, qui est une bien vilaine bête. J'ai appris avec regret qu'il serait bien difficile que je vous voie pour la prochaine fête de l'Ascension; cela me fait beaucoup de peine, mais je veux encore espérer que je vous verrai. Vous me dites qu'avant de mourir vous espérez me voir encore une fois; mais j'espère bien vous voir beaucoup plus d'une fois! Sachez que je ne peux plus vous entendre parler de mourir, mais bien de vivre!

Vous m'avez fait rire en me racontant qu'à Vienne on fait un ballon qui ira dans l'air avec six personnes et qu'il pourrait se faire que vous y montiez vous aussi. Mais faites bien attention que le ballon n'éclate à cause de votre poids (1). Ma mère vous fait ses compliments, ainsi que

(1) Johann Georg Stuwer construisit à Vienne le premier ballon, avec lequel il s'enleva, le 6 juillet 1784, au milieu de l'admiration générale; mais le ballon était captif. Dans une seconde ascension, qui eut lieu le 25 août, le ballon éclata et les aéronautes faillirent tomber dans le Danube. (Cf. Gugitz. *Die ersten Versuche der Aeronautik in Wien. Wiener Zeitung*. 1909. 1, 2).

Maria qui vous écrira quand elle saura écrire. Patagnan et Aide vous saluent. Je n'ai aucune nouvelle à vous écrire. Je vous dirai bien que je sais de source sûre que Mme Isepa Pezzana est morte, cette fois sérieusement, parce que j'ai envoyé prendre de ses nouvelles et on a dit qu'elle était morte. Je ne voudrais pas que la mort vienne me chercher moi aussi; je suis déjà maintenant à la veille de mourir, puisque je n'ai pas d'argent !

Je suis bien plus mal en point que vous, puisque je n'ai pas à manger, j'ai à peine de quoi me vêtir; vous voyez bien que je suis à la veille de mourir ! Mais j'espère que les choses n'iront pas toujours ainsi, disait celui qui tournait la broche du rôti. Pardonnez-moi si mes lettres ne vous apportent pas de la joie, mais plutôt du chagrin. Puisque vous m'aimez, je vous prie de penser à moi !

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, mercredi 28 avril 1784.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre du 17 courant par laquelle je vois, à mon très vif regret, que vous étiez au lit avec votre mal habituel. Mais j'ai aussi bien du plaisir à savoir que vous allez mieux. Vous ferez très bien d'aller prendre des bains, parce que je suis sûre que cela vous remettrait sur pied. Deux choses sont nécessaires, mon ami : santé et argent ! Pour le moment occupez-vous de votre santé, et ensuite je veux espérer que l'argent vous viendra et que vous serez heureux. J'ai été découragée en voyant que vous ne venez

pas à Venise parce que vous n'avez pas d'argent; au contraire je voudrais vous en voir en abondance. Vous savez, mon cher ami, que le gérant vient à chaque instant pour voir si vous ne m'avez pas encore envoyé l'argent du loyer et je suis navrée de me voir dans l'impossibilité de le payer. Je vous prie donc de m'envoyer l'argent le plus vite possible. Je suis bien ennuyée d'avoir à vous demander ainsi de l'argent, alors que je sais que vous n'en avez pas et que le cœur vous saigne de ne pouvoir me venir en aide. Je souhaite que vous ayez obtenu le permis d'imprimer votre livre. M. Abraham est venu et m'a dit que c'est bien la personne en question qui a fait cette composition en l'honneur du doge sérénissime. Il m'a dit de vous saluer. — Il est arrivé l'autre jour un événement curieux : à trois heures de la nuit on apporta au nouveau curé de S. Giustina un panier en cadeau; presqu'aussitôt sa servante le lui remit. Il ouvrit la corbeille et trouva un enfant de deux ans environ qui dormait. Il fit tout de suite prévenir le sacristain et se procura deux témoins; le lendemain matin il alla trouver les chefs excellentissimes. Je ne sais pas encore le résultat de tout cela; je vous le dirai dans ma prochaine lettre. Les Juifs de S. Luca gagnent beaucoup d'argent. On attend ici le roi de Suède et il y aura de magnifiques régates (1).

FRANCESCA BUSCHINI.

P.-S. — Précisément en ce moment m'arrive une bonne lettre de vous avec ci-incluse la lettre de change que je vais

(1) Le roi de Suède Gustave III arriva à Venise le 3 mai 1784, sous le nom de comte de Haga; on donna de grandes fêtes en son honneur, anticipant de dix-sept jours l'ouverture de la foire de l'Ascension. (Cf. Della Santa, *Viaggio di Gustavo III Re di Svezia negli Stati Veneti e nella Dominante*, 1784, *p. nozze* Venezia, 1902.)

faire en sorte de me faire payer. Je vous en aviserai au prochain courrier en répondant d'une façon plus détaillée à votre bonne lettre. En attendant je vous suis très obligée de vos bontés et de votre bon cœur; je ferai en sorte dorénavant de ne pas vous demander si souvent de l'argent, considérant que vous êtes le seul à qui je dois avoir recours. Excusez ma liberté, et mettez sur le compte de mon amitié l'estime que j'ai pour vous. Ci-incluse une lettre de Mme Zenobia que je viens de recevoir, et soyez sûr que, à l'avenir, en tête de mes lettres, je vous dirai toujours : *amatissimo Giacomo.* Je suis, en vous embrassant de tout cœur, votre amie

FRANCESCA BUSCHINI.

M. Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, mercredi 5 mai 1784.

Très aimé Giacometto,

Je réponds aujourd'hui à votre bonne lettre du 24 avril que j'ai reçue samedi et qui m'est arrivée après que je vous ai écrit moi-même, ce qui fait que je n'ai pas pu vous répondre tout de suite.

Aujourd'hui donc je vous réponds plus à loisir et avec grande joie. Je suis confuse de ne pas savoir comment vous remercier de votre bon cœur pour moi, puisque vous n'oubliez pas de me venir en aide dans le dénuement où je me

trouve. Je suis allée hier chez M. Francesco Manenti, à S. Polo in Campo, avec ma lettre de change, et tout de suite on m'a remis dix-huit pièces de dix lires chacune, ce qui fait huit sequins quatre lires; j'ai donné dix pièces au gérant et il m'a rendu 3 lires et dix-huit sous, parce qu'il y avait plus que l'argent du loyer; il nous est donc resté pour nous huit pièces de dix lires et quatre livres moins deux sous. Je me suis acheté dès aujourd'hui des bas de fil dont j'avais grand besoin. Ma mère a dégagé beaucoup de choses qu'elle avait mises en gage pour un sequin. Maria vous remercie des deux lires que vous lui avez données et vous fait ses compliments, ainsi que ma mère qui a été ranimée à la vue de l'argent! Vous dites que ma lettre du 14 du mois dernier vous a fait tant de plaisir que vous m'avez tout de suite envoyé l'argent; je voudrais bien pouvoir vous donner souvent ce genre de plaisir! Mais je vous affirme que j'ai éprouvé un plaisir vingt fois plus grand que le vôtre, parce que j'en ai eu un grand à lire votre lettre et un grand à recevoir l'argent. Je souhaite donc que vous alliez bien, mais je vous prie de ne plus parler de mort; vous m'avez bien fait rire en me priant de dire à ma mère qu'elle récite un *de profundis* quand vous serez mort, mais de le réciter à voix basse, parce que votre âme aura besoin de repos. Je souhaite que ce *de profundis* elle n'ait jamais à le réciter, parce que je suis certaine qu'elle s'en acquitterait très mal en le disant et qu'elle crierait beaucoup! Je me figure que vous vous moquez de moi en me disant que vous voulez monter sérieusement en ballon, et que si le vent est favorable, vous irez par air jusqu'à Trieste, et ensuite de Trieste à Venise. Pour moi je vous dis que si vous êtes assez fou pour monter en ballon, le vent, au lieu de vous pousser vers Venise, vous emmènera certainement chez Pluton pour lui rendre visite et c'est alors

que vous aurez besoin d'un *de profundis!* Je vous prie de tarder le plus possible à faire cette visite. Il y a vingt jours, j'ai vu moi aussi un ballon qu'ont fait faire Spinola, M. Paulo Avanzeti et d'autres gentilshommes, et qui a coûté beaucoup d'argent (1); je l'ai donc vu moi aussi dans les airs : j'étais sur la terrasse; on aurait dit une pomme, et je me suis mise à rire à la pensée que vous vouliez monter là-dedans. On dit qu'il est allé tomber dans une vallée près de Burano, et qu'il y avait là un paysan qui labourait la terre; en voyant ce ballon qui se rapprochait du sol de plus en plus, il s'est mis à genoux et a crié de toutes ses forces : « Le moment de ma mort est arrivé, car c'est certainement un châtiment que m'envoie le Seigneur! » Le pauvre paysan, qui ne comprenait rien à ce ballon, rentra chez lui plus mort que vif, tant il avait eu peur. Puis il s'est consolé en rapportant le ballon à Venise et en revenant chez lui avec vingt sequins en poche. Voilà ce qui est arrivé au paysan. On dit qu'il y avait dans la nacelle un chat et un chien et qu'on les a trouvés morts! Je vous supplie donc de ne pas faire la folie de monter en ballon.

Mme Zenobia vous fait ses compliments; elle a de nouveau déménagé; elle est allée habiter pour quelque temps chez une de ses amies, à S. Ternita, c'est-à-dire près de chez moi. Demain j'irai la voir. Hier le roi est venu à Venise, et on a fait en son honneur de superbes régates; on a déjà monté toutes les boutiques de la foire de l'Ascension, en l'honneur de ce roi. Je reste toujours à la maison. Samedi tout le monde ira voir les régates et moi je resterai à la maison avec mes chiens. Aimez-moi bien. Je vous salue de

(1) Le ballon s'enleva, le 15 avril 1784, en face la Piazzetta; il resta dans l'air deux heures et demie. La scène fut immortalisée dans un très beau tableau de Guardi, maintenant au Musée de Berlin. (Cf. Molmenti, *Storia di Ven. n. vita privata*, III, p. 209.)

tout cœur. Je vous embrasse aussi de tout cœur. Adieu, mon cher ami.

FRANCESCA B.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, mercredi 19 mai 1784.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre que vous m'avez écrite le huit de ce mois; je vois à mon grand regret que vous allez assez mal de santé et encore moins bien d'argent. Je vous souhaite donc santé et argent; je suis sûre moi aussi que si vous preniez des bains cela vous remettrait sur pied. Mais vous dites que vous voudriez vingt sequins et que vous n'avez que vingt *trari* (1); soyez gai, amusez-vous et ayez foi en mes paroles : les *trari* se changeront en sequins ! Vous devez avoir reçu une lettre de moi où vous aurez vu que j'ai payé mon loyer. Je suis très heureuse que vous ayez reçu une lettre du noble Zaguri. Je vous prie de bien saluer de ma part Mme Marieta; je ne peux vous dire si Mme Angioleta Rizzotti connaît la mort de son frère, parce que ma mère est allée une fois pour le lui dire et elle ne l'a pas trouvée chez elle; mais elle y retournera. Je souhaite que votre livre soit imprimé. Le cadeau fait au curé de Ste Giustina vous a paru curieux; vous dites que la personne qui le lui a envoyé croit sans doute lui envoyer quelque chose qui lui appartient. Il y a beaucoup de gens qui sont de votre avis. L'enfant se trouve en ce moment à la Pitié

(1) *Trari* ou *trairi*, petite monnaie de Venise.

(Hospice des Enfants trouvés). Je ne sais rien de plus sur cette histoire. Le roi de Suède est venu à Venise et a beaucoup goûté les régates; il est allé tous les jours se promener en barque. Un soir, entre autres, qu'il se promenait ainsi, le roi a vu Mme Bettina Gregata, femme de M. Celetino Piave et maîtresse du comte Aleman Gambara; elle lui a si bien plu qu'il a demandé qui elle était et s'il pouvait aller la voir; on lui a répondu que oui, et le lendemain il est allé en personne lui rendre visite chez elle; elle habite en ce moment sur les *Fondamente Nove;* tous les jours qu'il a passés à Venise, il allait retrouver Mme Bettina. On dit que tous les jours elle changeait de robes et mettait des toilettes superbes pour la visite du roi, qui est reparti samedi soir. A présent tout le monde l'appelle la « reine de Suède ». Vous pensez bien que maintenant elle se donne de grands airs parce qu'elle a eu l'honneur de plaire au roi (1).

Hier est arrivée à Venise la sœur de l'empereur avec un duc et d'autres cavaliers; on prépare d'autres très belles régates pour samedi ou lundi (2). Vous dites que vous vous moquez comme d'une guigne de voir les régates, même si vous veniez à Venise, mais que nous irions passer ensemble deux jours à Padoue. Plût au ciel que cela arrivât, car j'aurais bien grand plaisir à vous voir. Mais vous m'alléchez et vous me faites bientôt comprendre, pour mon plus vif regret et déplaisir, qu'il sera difficile que nous nous voyions; et même vous dites que nous ne nous reverrons jamais,

(1) Ballarini, dont nous avons déjà parlé, raconte aussi cette aventure du roi de Suède dans une de ses lettres du 13 mai 1784 : « La table et le beau sexe sont les passions dominantes de Sa Majesté... On sait bien que la Greghetta, qui habitait à la Porte des Assassins, protégée ensuite par S. E. Gambara, fut la plus fréquentée. »

(2) L'archiduc de Milan, Ferdinando Carlo, et sa femme Maria Beatrice d'Este, sous les noms de comte et comtesse de Nellenburg, arrivèrent à Venise le 18 mai 1784; les régates eurent lieu le 25.

a moins que je n'aie le courage de vous aller voir, moi, à Vienne ! Je crois que c'est pour vous moquer de moi que vous dites cela. Vous dites que vous ne venez pas à Venise parce que vous n'avez pas d'argent ; et moi qui n'ai même pas un sou, comment voulez-vous que je trouve le moyen d'aller vous voir à Vienne ? Si j'avais de l'argent, je voudrais vous montrer combien j'ai hâte, et combien j'ai le désir de vous voir, et aussi combien je vous aime ! Conservez-vous en bonne santé et tâchez de me faire cette bonne plaisanterie de venir à Venise. Je vais vous dire une nouvelle qui vous fera rire, et moi, au contraire, quand la chose est arrivée, j'en ai été bien ennuyée. Patagnan a enlevé la virginité à Aide, qui a beaucoup saigné ; et moi j'ai arrêté le sang en tenant ma chienne, et en laissant ce maudit Patagnan terminer sa besogne ; mais après, je l'ai bien battu. Vous savez qu'il y a la peste à Spalato. Ici on a exposé le St-Sacrement pendant trois jours à St-Marc par crainte de la peste. Cela m'ennuierait bien moi aussi de mourir de la peste.

Francesca Buschini.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, 29 mai 1784.

Très cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre du 19 mai. J'apprends avec plaisir que vous êtes en train de prendre des bains (1),

(1) A Baden, probablement, station balnéaire très fréquentée par la société viennoise.

mais je regrette que ce traitement vous affaiblisse et vous attriste. Ce qui me rassure c'est que ni l'appétit ni le sommeil ne vous manquent; c'est très bon signe, et j'espère apprendre par votre prochaine lettre que vous allez bien. Je ne veux plus vous entendre dire que vous êtes dégoûté de tout et que vous n'aimez plus la vie; tout cela me touche au fond du cœur, parce que je vous estime et vous aime.

Je suis heureuse que ma lettre du 5 courant vous ait beaucoup plu et qu'en même temps elle vous ait amusé et fait rire; j'espère aussi que celle-ci vous sera agréable. Je vois que pour vous, en ce moment, la fortune est endormie; j'ai confiance que bientôt elle se réveillera et vous apportera de l'argent, afin que vous soyez heureux et que je me console un peu, moi qui ai mis toute ma confiance en vous, qui êtes mon unique, véritable et bon ami, comme vous le mettez au bas de votre lettre. Je ne suis pas étonnée que dans cette ville où vous êtes pour les bains, tout soit aussi cher, car à Venise aussi on jouit d'une belle cherté, et tout est hors de prix. Vous ne deviez pas être étonné que je n'aie pas loué les chambres, parce que je n'ai pas affiché de bulletin comme vous me l'aviez recommandé, et puis, vous qui êtes un homme du monde, vous devez savoir qu'il y a peu d'hommes galants ayant affaire en particulier à des femmes seules. En revanche, Mme Catrolli est venue et elle voulait votre chambre; mais ma mère n'a pas été persuadée; et puis avec ma mère cela n'aurait pas marché, car vous savez que le tempérament de ma mère ne peut s'accommoder de personne. Mme Catrolli a été très mécontente, elle a dit que nous avions bien loué à une autre personne, ce qui est faux; ma mère avait été seulement forcée par un de ses parents à loger quelques jours une de ses connaissances, qui avait pour ami un certain Bufeti, marchand d'huile; et

le fait est que quelques jours après cette personne est allée habiter à S. Sofia. Avant de se fâcher, Mme Catrolli m'avait donné un sequin, car elle avait reçu de l'argent de Paris, de la personne dont vous saviez qu'elle en attendait. Vous saurez donc qu'elle est tout à fait brouillée avec ma mère à cause de cette chambre, parce qu'elle voyait bien que si elle venait habiter dans la maison, cela lui déplairait fort; ma mère lui a dit que si elle venait habiter ici elle ne voulait recevoir d'ordres de personne, et qu'elle s'occupe de ses affaires, sans faire attention à elle. Là-dessus, la Catrolli a dit qu'elle ne viendrait pas, mais qu'elle vous écrirait à vous ce qu'elle en pensait; avec moi, cependant, elle n'est pas du tout fâchée, car elle sait bien que moi je ne lui ai pas refusé, mais que tout vient de ma mère qui est d'un caractère très difficile à vivre. Vous verrez si elle vous écrira la même chose.

Mme Anzoleta Rizzotti est venue; elle m'a dit de vous saluer et qu'elle connaissait très bien, pour son malheur, la mort de son frère. Elle m'a dit qu'elle se recommandait à vous, parce qu'elle se trouvait en ce moment dans un très grand besoin, et que quand vous avez de l'argent vous pensiez à lui en envoyer un peu. Elle m'a priée de vous dire que vous lui indiquiez l'adresse à laquelle vous pourrez faire parvenir une lettre à sa fille.

FRANCESCA B.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, samedi 12 juin 1784.

Mon seul ami,

Mercredi je suis allée dîner chez Mme Zenobia, et le soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé votre lettre. Mais je n'ai pas eu le temps de vous répondre tout de suite. Je ne pourrais vous exprimer ni vous ne pouvez vous figurer la douleur que j'ai éprouvée en voyant dans votre lettre du 2 courant que vous ne vouliez plus vous occuper de moi! Je ne puis croire que le bon cœur dont vous avez fait preuve jusqu'à présent vis-à-vis de moi, soit capable, après une si cordiale et si fidèle amitié, de m'abandonner; je veux me justifier; vous me trouverez toujours vôtre, comme je l'étais auparavant!

Je regrette que vous m'ayez mal comprise jusqu'à présent, me jugeant artificieuse, rusée, fourbe et fausse, tandis que je me flatte d'avoir un tout autre caractère, avec des sentiments sincères de gratitude; je vous reste obligée de votre bon cœur, dont j'ai fait l'épreuve si longtemps et particulièrement dans des circonstances douloureuses pour vous.

Je vous ai caché que j'avais été avec cette dame qui habitait chez nous avec son compère, caissier de l'Académie des *Mongolfiéristes* (1); bien que je sois allée à cette Académie avec prudence et dignité, je n'ai pas voulu vous l'écrire de peur que vous ne me grondiez. C'est la seule raison, et dorénavant soyez certain de ma sincérité et de ma franchise; je vous écrirai tout exactement; car je vois bien dans votre lettre que vous auriez plaisir que je me justifie.

(1) C'est Zaguri, dans une lettre du 11 mai 1784 (publiée par Molmenti, *op. cit.*), qui écrivit à Casanova qu'il avait rencontré la Buschini dans un *casino* dit des *Mongolfisti*.

Je ne suis pas, comme vous me l'écrivez, à la recherche de nouveaux amis, parce qu'il n'y a que vous que j'aime et estime; tenez-vous pour assuré de la cordiale amitié que je professe pour vous et que je professerai jusqu'à la mort; votre image est gravée dans mon cœur et votre portrait dans ma mémoire. Vous me dites que vous ne m'êtes pas utile... Mais je serais perdue si je n'avais pas la consolation de votre appui! Je vous répète que dorénavant je serai sincère et je vous raconterai tout ce qui m'arrivera. Je vous prie donc de m'excuser maintenant si je vous écris une chose que je ne vous ai jamais écrite, par crainte que vous ne vous fâchiez contre moi parce que je ne vous l'ai pas dite. Apprenez donc que vos livres, qui étaient à l'entresol, nous les avons vendus il y a quatre mois à un libraire pour la somme de cinquante lires, alors que nous nous trouvions dans un pressant besoin. C'est ma mère qui a fait cela. Je vous prie donc de me pardonner si j'ai pris cette liberté sans vous le dire. Quand viendra la personne avec le billet écrit de votre main, je lui dirai que « je les ai donnés à emporter ». C'est une chose que je regrette beaucoup, mon cher ami; je vous prie de m'excuser et d'être certain que je ne vous causerai plus d'ennuis.

Hier, j'ai reçu une autre lettre de vous, datée du 25 mai; elle m'a été apportée par le cavalier que vous m'aviez dépeint, lequel ne savait pas un mot d'italien, mais parlait anglais et français; il ne me comprenait que difficilement; c'est d'ailleurs un cavalier très poli et très aimable. Il m'a dit qu'il avait eu en Angleterre une amie qui me ressemblait beaucoup; je ne pouvais m'empêcher de sourire de sa façon de parler; notamment je me suis mise à rire quand il a défait son paquet et que j'ai vu toutes ces affaires de revendeur; pour moi, j'en profite, et j'ai beaucoup goûté la plaisanterie que vous m'avez faite, car les bas de soie

sont très bons pour moi, ainsi que les deux mouchoirs qui se trouvaient dans le même paquet. Le cavalier m'a dit entre temps son adresse à Venise; il viendra encore me voir; je lui ai dit qu'il me ferait honneur et que j'aurais plaisir à m'entretenir avec lui de votre chère personne.

Je vous répète que vous n'aurez plus à vous plaindre, que je vous écrirai tout par le menu. Si vous voulez vivre tranquille, ayez soin de répondre à ma lettre. Soyez sûr que vous serez la cause de mon immense désespoir, quand je me retrouverai aussi malheureuse que par le passé et que j'aurai perdu en vous un véritable ami, le seul, éprouvé pendant tant d'années; je vous supplie donc de ne pas m'abandonner ! S. E. Zaguri doit être la personne qui vous a écrit qu'elle m'avait vue ce soir-là à l'Académie, parce qu'il fait partie de ce *casino*; à l'avenir, vous saurez la vérité par moi et non par d'autres. Je vais presque tous les jours chez Mme Zenobia dei Monti qui a de la sympathie pour moi et qui m'aime beaucoup. Je pense que vous aurez reçu une lettre d'elle, parce qu'elle attend une réponse avec impatience. Tout le monde ici vous dit bien des choses; j'attends avec impatience la réponse à cette lettre pour ma consolation. Je vous embrasse de tout cœur et vous demande encore mille pardons. Je reste votre véritable et, à l'avenir, sincère amie

FRANCESCA BUSCHINI.

P.-S. — Ayant terminé ma feuille et n'ayant plus de papier, je vous mets ici une nouvelle que vous connaissez peut-être déjà. Savez-vous que le consul Meschia, de Trieste, a empoché je ne sais combien de milliers de ducats? C'est Mme Zenobia qui m'a appris tout cela. Il s'est sauvé on ne sait où. Pour le remplacer, on a nommé consul un

certain Calegari que vous connaissez peut-être (1). C'est une nouvelle vieille de deux mois, mais c'est toujours quelque chose. L'autre jour, rue de la Merceria, passait un avocat dont je ne sais pas le nom; quelqu'un est survenu par derrière et lui a donné dans le cou un coup de couteau mortel, puis a jeté le couteau par terre et s'est enfui. On dit que celui qui a reçu le coup de couteau avait plaidé une cause la veille pour cet assassin, qu'il avait perdu le procès, et que c'est pour cela que l'autre s'est vengé. Adieu, mon cher ami. Je n'ai rien de plus à vous dire.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, samedi 26 juin 1784.

Ami très estimé,

Je n'aurais jamais cru que je serais trompée dans mon attente de votre écriture; mais je crains que vous ne soyez malade, ce qui m'ennuierait beaucoup. Aussi, pour mon repos, ne manquez pas de m'écrire; je veux espérer qu'au prochain courrier je ne serai pas privée de vos nouvelles. Vous devez avoir reçu à l'heure qu'il est deux autres lettres de moi; je me flatte et je suis presque sûre que vous me répondrez, car je vous tiens pour galant homme et fidèle ami. Dans la dernière maison qu'a habitée Mme Zenobia s'est rencontré malheureusement un malade,

(1) Le consul Venceslao Smecchia, en faillite de 370.000 lires, s'enfuit de Trieste le 13 juin 1783. (Cf. Ravà A. *Il fallimento di un Console Veneto a Trieste e una lettera di Casanova.* « Ateneo Ven. », mars-avril 1910.) Après la fuite de Smecchia, le consulat de Trieste fut confié pendant quelque temps au proconsul Francesco Baroni; le nouveau consul, Giovanni Battista Calegari, prit possession de son poste le 1er décembre 1784.

qui a déclaré avoir la phtisie; il fallut donc qu'elle cherchât un autre logis; il fallait qu'elle se hâtât, la place étant limitée, et la saison chaude. Elle n'a rien pu trouver et m'a demandé si j'aurais plaisir en sa compagnie; regrettant que vous ne soyez pas ici, et certaine que vous auriez consenti, je l'ai laissée libre de venir habiter avec moi, parce que j'ai très grand plaisir à me trouver avec elle. Elle a de la sympathie pour moi et m'a toujours aimée; je crois que vous aussi serez heureux de cette combinaison; vous aurez bientôt une lettre d'elle. Il n'y a pas ici d'autres nouvelles que la cherté des vivres, la peste et la guerre. Le cavalier Emo est parti après une superbe réception donnée en son honneur; j'aurais bien désiré y être moi aussi, mais j'aurais été encore plus contente si je m'étais trouvée en votre chère compagnie (1). J'attends anxieusement votre écriture, et je soupire après le moment de vous revoir; il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes séparés ! Continuez-moi votre cordiale et sincère amitié; car sans elle, je serais perdue; donnez-moi donc pour ma consolation une prompte réponse et aimez-moi bien. Vous verrez qu'à l'avenir, vous n'aurez rien de ma part qui puisse vous causer le plus petit ennui. J'ai le plus grand désir de voir de votre écriture qui m'est si chère ! Tout le monde à la maison vous dit bien des choses. Je vous salue de tout cœur et suis votre véritable et sincère amie

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

(1) Angelo Emo partit le 21 juin 1784 pour l'expédition contre le bey de Tunis, pendant laquelle devait briller de son dernier éclat la valeur de l'armée vénitienne.

Venise, mercredi 7 juillet 1784.

Ami très estimé,

Votre silence me donne beaucoup d'inquiétude ! Ne plus recevoir de vos lettres ! Il y a bien des courriers que je vous ai écrit, trois lettres avec celle-ci, et vous ne m'avez répondu à aucune. Il est certain que vous aviez raison d'être fâché contre moi parce que je vous avais caché quelque chose et que vous avez appris par d'autres, par Zaguri, que j'avais été à cette Académie. Mais vous devez avoir vu par ma dernière lettre que je vous ai écrit toute la vérité sur la faute que j'avais commise et que je vous demandais pardon de ne vous l'avoir pas écrite avant. Vous aurez vu aussi avec quelles personnes j'y étais allée, avec celles que je vous ai dites, et je pense que ce seront bien les mêmes que vous aura nommées S. E. Zaguri. Vous aurez vu que j'ai chez moi Mme Zenobia, qui elle aussi vous a répondu samedi ; elle avait reçu votre lettre par l'intermédiaire de Zaguri. Je m'étais flattée que cette lettre était pour moi, mais j'ai été mortifiée en apprenant par Mme Zenobia que, dans la lettre que vous lui avez écrite, vous ne prononciez même pas mon nom. C'est signe que vous ne voulez plus penser à moi ; et pourtant je ne veux pas croire que vous m'avez ainsi oubliée, parce que je sais que vous avez si bon cœur que vous ne nous abandonneriez pas, ma famille et moi, dans la situation où nous nous trouvons ! Vous savez que le gérant de la maison est déjà venu deux fois pour chercher l'argent du loyer et nous n'avons su que lui répondre. Nous lui avons dit que nous attendions une lettre de vous. Considérez dans quelle situation nous nous trouvons, sans argent pour vivre ! Je vous supplie donc de me répondre tout de

suite et de me dire ce que nous devons faire si vous ne voulez pas payer le loyer. Je vous en supplie, si vous ne voulez pas me voir dans la rue, moi, ma mère, ma sœur et mon frère, ne m'abandonnez pas; cette fois encore, payez le loyer comme vous l'avez toujours payé; sans vous et sans votre secours, Dieu sait ce que nous serions devenus !

Pour le loyer de votre chambre, Mme Zenobia nous donne huit lires par mois, et cinq lires pour que nous lui fassions cuire ses repas, en tout treize lires chaque mois ! Voyez ce qu'on peut faire avec treize lires ! J'espère donc en vous qui m'avez toujours secourue. Répondez-moi tout de suite, je vous en prie, pour notre tranquillité, et faites que notre misérable situation vous touche le cœur de pitié. Mme Zenobia, ainsi que tout le monde à la maison, vous fait ses compliments. Je suis bien affligée et mortifiée; j'attends toujours de vos nouvelles pour ma consolation. Adieu donc. Ne m'abandonnez pas.

FRANCESCA B.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Vienne.

Venise, samedi 1er juillet 1786.

Ami très estimé,

Après un silence d'un an et demi, j'ai reçu hier une bonne lettre de vous qui m'a consolée en m'apprenant que vous étiez en parfaite santé. Mais, en revanche, j'ai été fort peinée en voyant que vous ne m'appeliez plus, dans votre lettre, *amie,* mais, *Madame!* Ah ! oui, vous

avez raison, je vois très bien que je ne le mérite pas, puisqu'une amie fait tout ce que veut un ami sincère et de bon cœur, comme vous. Ah ! si je vous avais écouté, je ne serais pas dans la situation lamentable où je suis tombée maintenant, sans avoir aucun ami sincère qui me vienne en aide.

Mon cher ami, mon unique et véritable ami, me voici à ma petite table en train de vous répondre exactement, ligne par ligne, sur tout ce que vous m'avez écrit.

Avant tout, vous m'avez répondu à ma lettre que, pour vivre honnêtement, selon vos principes, il ne fallait pas faire de dettes; et moi je suis endettée, c'est vrai. Mais si vous saviez la tristssse que j'éprouve à ne pouvoir faire face à mes engagements, à moins de vendre le peu de meubles qui me reste, à savoir une commode, une petite table et un miroir, mon lit, quatre ou cinq chaises ! C'est tout ce qui me reste du mobilier que vous m'aviez laissé; il me faudra donc à présent tout vendre, et après cela je n'aurais même pas de quoi me vêtir, et à peine un lit pour dormir. Vous avez raison de me gronder et de me reprocher d'avoir loué une maison sans garantie, en l'air, sans avoir le moyen d'en payer le loyer. Quant au conseil que vous me donnez, que si quelque honnête personne voulait me payer mon loyer, ou tout au moins une partie, je n'ai pas de scrupules à avoir, parce que un peu plus, un peu moins, peu importe... je vous déclare que j'ai été froissée au plus haut point d'avoir reçu de vous un pareil reproche, qui ne se justifie absolument par rien. Je vous déclare que si je voulais des gens sans aveu, ou des jeunes gens dévoyés, j'en trouverais bien qui me feraient la cour pendant quelque temps et qui, après cela, me planteraient là, et je ferais une drôle de figure. Croyez-m'en, les amis véritables comme vous sont rares, car maintenant on ne

trouve plus que des gens tarés, des fourbes, des imposteurs et des hypocrites ! Vous dites que vous n'avez pas oublié un propos de ma mère : elle aurait dit que, quand vous ne seriez plus à Venise, je pourrais bien me passer de vous. Eh bien ! j'ai, au contraire, le plus grand, le plus pressant besoin de votre chère personne ! Ah ! mon ami, si vous voyiez la situation de toute notre famille, je suis sûre que vous en seriez ému de pitié ! Mais c'est bien de ma faute, parce que vous, de votre côté, vous avez fait et dit tout ce qu'un père affectueux peut pour sa propre fille ; vous m'avez offert une condition heureuse, et moi, par sottise, par ignorance, je ne l'ai pas acceptée ; je m'en suis bien repentie ensuite ! Vous me dites que vous avez près de vous une jeune fille qui mérite toute votre sollicitude et votre amitié (1), elle et sa famille de six personnes, qui vous adore et qui a pour vous toutes les attentions ; qu'elle vous coûte tout ce que vous avez, de sorte que vous ne pourrez m'envoyer même un sou. Je vois avec plaisir par votre lettre que vous vous réjouissez de ma santé. Ne croyez pas, mon cher Giacomo, ce que vous m'avez écrit : que, si je n'avais pas eu besoin d'argent, je ne vous aurais pas écrit. Sachez que je ne vous ai pas écrit pendant si longtemps parce que je ne savais pas

---

(1) Il s'agit sans doute de Anna Dorothea Kleer, née à Dux le 11 janvier 1766, fille de Jakob Kleer, portier du château Waldstein. Cette jeune fille étant devenue enceinte en 1786, on accusa de séduction le vieux Casanova, qui paraissait nourrir pour elle une certaine sympathie ; mais il put démontrer son innocence. On découvrit le vrai coupable, un certain Schöttner, peintre, qui épousa la malheureuse en janvier 1787 ; quelques jours après naissait une petite fille, qui mourut le 23 février de la même année. Devenue veuve, Anna Dorothea épousa, en 1801, un cuisinier du comte Waldstein, nommé Paul Schubert, et mourut en 1813. — Cf. la lettre de la Buschini du 5 janvier 1787 : « *Vous m'écrivez que vous êtes oublié d'une personne qui vous tenait à cœur, qui s'est mariée, et que vous n'avez pas vue depuis plus d'un mois.* »

dans quelle partie du monde vous étiez; à la fin, après bien des recherches, je suis arrivée à savoir de vous-même votre séjour en Bohême; j'ai appris avec plaisir que vous aviez une situation pour toute votre vie. Je suis peinée de vous entendre dire que nous ne nous reverrions jamais à Venise et pourtant j'espère encore vous revoir! Vous dites que vous n'êtes plus à l'âge de vous passer des caprices, parce que vous avez soixante et un ans. Qu'est-ce que cela prouve que vous ayez soixante et un ans, si vous avez encore le cœur jeune! Je vois que vous allez vous promener le soir en voiture à quatre chevaux avec Mme Francesca, qui mérite votre amitié. Vous me dites que vous aimez les longues lettres, aussi je ne crains pas de vous ennuyer avec la mienne. Vous dites qu'il vous est arrivé la même chose, de ne plus avoir de papier pour continuer votre lettre; si je vous ai écrit la dernière fois sur une feuille si petite, c'est que le noble Zaguri m'avait fait dire de vous écrire une petite lettre qu'il enfermerait dans la sienne. Je crois que je ne vous ennuierai pas en vous racontant tout ce qui m'est arrivé depuis que je ne vous ai écrit. Si vous vous en souvenez, il y a deux ans, je vous ai écrit que le médecin de quartier de S. Maria Formosa venait chez moi parce qu'il avait soigné mon frère dans une maladie mortelle; à la même époque j'avais mon éruption au cou et il s'était engagé à me guérir en peu de temps, et ce fut, en effet, en très peu de temps. Avec une bonne purgation, je me suis parfaitement guérie. Le médecin en question a continué à venir chez moi, *Barbaria dele Tolle* (1), déclarant avoir pour moi estime et amitié, me faisant quelques politesses, comme, par exemple, de m'apporter de la poudre ou de me fournir de rubans, quand

(1) C'est l'adresse de la Buschini à cette époque.

j'en avais besoin; il se comportait donc avec moi avec beaucoup d'amabilité. Il me fit ensuite connaître un certain chirurgien, jeune homme honnête et plein d'esprit, et il a fait tout son possible pour nous marier l'un avec l'autre. Le jeune homme a répondu qu'il n'était pas en situation de se marier. Mme Zenobia est, elle aussi, au courant de tout cela. Il y a quelque temps que je ne l'ai vue. Je vous dirai aussi qu'elle habite toujours *Barbaria dele Tolle.* Pour terminer au sujet de ce médecin, quand il a vu que j'étais gênée pour payer mon loyer, il m'a promis de payer pour moi, puis il m'a manqué de parole en me faisant dire par quelqu'un qu'il n'avait pas le moyen de tenir son engagement. Voilà les amis que l'on trouve au jour d'aujourd'hui; suffit qu'ils voient qu'on est dans le besoin pour ne plus s'occuper de vous ! Vous saurez que si je ne vais plus chez Mme Zenobia c'est que, un jour que j'étais allée la voir, elle m'a fait dire qu'elle ne pouvait me recevoir parce qu'elle avait du monde; aussi n'y suis-je plus retournée. Je désire savoir les deux aventures de moi qui vous sont connues, parce que je n'en suis pas sûre. Ami, au moment où je vous écris, j'ai les larmes aux yeux; je me sens affaiblie par la faim parce que je n'ai pas de quoi me nourrir; par pitié, je vous prie de ne pas m'abandonner. Hier, le gérant est revenu et je ne sais plus que lui dire. Le propriétaire de la maison est le noble Pesaro a S. Stae. Tout le monde ici vous fait ses compliments. Ma sœur vous salue; si vous la voyiez, je suis certaine que vous ne la reconnaîtriez plus, parce qu'elle est devenue belle fille; tout le monde le dit, mais cela la trouble beaucoup. Je vous salue.

FRANCESCA B.

[*L'adresse manque, mais, d'après le texte même de la lettre, on voit qu'elle fut adressée à Dux.*]

Venise, mercredi 9 août 1786.

Mon unique et véritable ami,

Il y a deux jours que j'ai reçu votre chère lettre; j'ai été bien heureuse en voyant votre écriture qui me sera éternellement chère !

Je sais très bien, comme vous le dites, que vous êtes ami de la vérité, et pour ma grande honte il est malheureusement trop vrai que, pour le passé, pendant tant d'années que nous avons vécu ensemble, je ne vous ai jamais traité ni donné le moindre signe de véritable amitié, comme vous le méritiez. Oui, vous avez raison de me mortifier, de me faire des reproches en me rappelant tous les ennuis que je vous ai causés, et notamment ce que vous nommez trahison, la vente de vos livres, dont, en partie, je ne suis pas coupable. Je vous affirme que je préférerais mourir de faim plutôt que de retomber dans une pareille faute. Pardonnez-moi, mon cher ami, à moi et à ma sotte mère, qui, malgré toutes mes objections, a absolument voulu les vendre. Quant à ce que vous m'écrivez, que vous aviez su que ma mère, l'année dernière, répétait partout que vous aviez été ma ruine, cela malheureusement doit être vrai, puisque vous connaissez déjà les mauvaises pensées de ma mère qui disait cela, même quand vous étiez encore à Venise. Quant à la connaissance de Zon, croyez-moi quand je vous dis sincèrement que je ne l'ai jamais entendue dire la plus petite chose. Je vous affirme que s'il était vrai qu'elle eût dit ces choses, elle serait une

infâme, parce que vous, vous étiez avec moi tout l'opposé, vous qui m'avez toujours traitée en véritable et sincère ami. Que n'ai-je été toujours aussi sincère avec vous, moi, et que n'ai-je au moins écouté tous vos bons conseils et vos offres ! Je ne serais pas dans la situation désespérée où je me trouve, abandonnée de tous, presque à la rue, puisque nous n'avons plus de maison ! Le gérant de la maison où j'habitais a voulu être payé. J'ai donc tout vendu ou engagé en partie le peu d'objets qui me restait, et je lui ai donné seulement la somme de dix lires, parce que je n'avais pas autre chose; il manquait encore plus de deux sequins. Le gérant m'a intimé l'ordre de payer tout le loyer d'abord, et ensuite de quitter immédiatement la maison. Vous pensez quelle figure je faisais ! Faute d'avoir pu acquitter entièrement notre dette, nous avons fui de la maison jeudi, sans que le gérant pût savoir où nous étions. J'espère en Dieu qu'il ne me retrouvera pas, car il ne saurait qu'inventer pour me faire acquitter ma dette. Voilà, mon ami, dans quelle situation je me trouve. Moi et toute ma famille nous avons été recueillis pour quelques jours par ma seule amie, qui nous a acceptés dans sa maison par bonté de cœur; mais elle n'est pas maîtresse absolue, car elle dépend d'un ami qui est lunatique, hypocondriaque, et qui ne veut voir personne. Nous sommes là comme la souris dans la bouche du chat; mon amie habite aux Santi Apostoli, dans *la calle dell'oca,* exactement dans la maison où habitaient Mme Teresa et Apollonia de Catterino Mazzolà J'ai appris par une voisine que Mme Apollonia était mariée. Mon ami, ne m'abandonnez pas. Que vous semble de ma cruelle situation? Si vous étiez à Venise, je ne me trouverais pas dans l'état désespéré où je me trouve en ce moment. Dieu sait ce qui va m'arriver maintenant ! Vous me dites qu'il vous est impossible de m'envoyer de l'argent, parce que vous

devez tout ce que vous gagnez à une famille et à Mme Francesca, qui mérite toute votre sollicitude, et que moi je ne dois pas me trouver dans un aussi grand embarras ni dans un si grand besoin ! Où sont toutes les distractions que vous me procuriez autrefois, où sont les théâtres, les comédies que nous allions voir ensemble? A présent tout m'enrage, je cherche toujours le moyen de me trouver seule, pour éclater en larmes ! Par charité, cher ami, ne m'abandonnez pas, prenez en pitié, je vous en prie, une famille affligée et désespérée ! Je sais que vous compatissez à la situation déplorable dans laquelle je me trouve ! Je regrette qu'il n'y ait pas de banquier dans cette ville où vous êtes (Dux) pour m'envoyer quelque secours. Ah ! si je pouvais avoir le plaisir de vous revoir, je serais bien heureuse; mais je veux encore espérer ! Vous me dites que vous n'avez aucun moyen de m'envoyer de l'argent, que si vous vouliez m'envoyer six sequins vous ne pourriez pas; qu'il faut patienter. Quand cela vous sera possible, ne m'abandonnez pas, par charité, mon cher et unique ami. J'attends quelque secours avant Noël par l'intermédiaire du noble Zaguri. Sachez que j'ai honte de me montrer, parce que je n'ai pas de quoi m'habiller. Ne me privez pas au moins, je vous en prie, de votre écriture; donnez-moi une prompte réponse; vous m'adresserez votre réponse poste restante, parce que je ne peux vous dire où je serai. Aimez-moi bien et souvenez-vous d'une malheureuse qui se trouve dans un si grand besoin. Quand je serai plus tranquille, je vous écrirai plus au long. Ma sœur vous salue ainsi que ma mère qui vous demande mille pardons. Excusez-moi si je vous ai causé de la peine en vous écrivant des choses qui, je le sais, vous affligeront, et ne voulant pas vous ennuyer plus longtemps, je m'arrête. Je suis impatiente de recevoir votre chère écriture. Rappelez-vous

de me répondre *poste restante*. Je vous salue de tout cœur. Votre sincère amie

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Dux en Bohême.

Venise, vendredi 13 octobre 1786.

Ami très estimé,

Il y a deux mois que je vous ai écrit, et je n'ai aucune réponse; cela m'inquiète et m'afflige, de ne pas voir votre chère écriture qui me sera éternellement précieuse. Je regrette au plus haut point de ne pas savoir si vous allez bien et si vous n'avez pas oublié la malheureuse que je suis. Je me trouve continuellement dans le malheur, manquant du nécessaire pour vivre, moi et toute ma famille. Je vous avais écrit dans mon autre lettre que je me trouvais pour quelque temps chez une amie aux Santi Apostoli. En effet, peu de temps après, nous avons trouvé une maison que j'habite en ce moment. Elle est située au delà du Rio Marin, quartier *della croce,* sous le portique des Religieuses de Jésus-Maria, auprès du fruitier. Si vous m'honorez d'une lettre de vous, c'est ainsi que vous mettrez l'adresse. Ne m'oubliez pas, mon cher ami, parce que, si vous m'abandonnez à présent, je me trouverai dans un très mauvais cas. Ma mère est assez âgée et ne gagne pas même un sou pour elle; mon travail me rapporte si peu que nous ne savons pas comment faire pour vivre, et pour comble de disgrâce, mon frère qui n'a aucun désir de bien faire! Voyez, mon cher ami, quelle vie, quelle destinée malheu-

reuse. Quand je pense que c'est moi qui en suis cause! Ah! si au moins je vous avais écouté, je serais dans une autre situation, parce que vous n'avez jamais songé qu'à mon bonheur, en tout. Non certes, je ne retrouverai jamais un véritable ami comme vous! Maintenant, je reconnais ma faute, mon erreur, de n'avoir jamais écouté tous vos bons conseils! Comprenez, je vous en prie, mon repentir; je vous supplie de ne pas m'abandonner. Quand vous pourrez me venir un peu en aide, je vous en prie, par charité, mon unique ami, ne m'abandonnez pas. Je vous en prie par ce que vous avez de plus cher au monde. J'attends avec impatience de vos nouvelles. Je crois que vous allez bien et que vous vous amusez aussi pour moi; car moi je mène une vie solitaire, presque toujours à la maison; j'ai honte de sortir n'ayant rien pour m'habiller; mes vêtements ont été vendus ou engagés pour payer mon terme de trois mois; voici déjà deux mois de passés, et dans un mois l'échéance du loyer revient de nouveau. Je paie trente-deux ducats par an; je dois donc donner d'ici un mois, pour un nouveau terme de trois mois, quarante-neuf lires, et je n'ai pas un sou devant moi et j'ai affaire à un gérant très exigeant. La maison appartient au noble Tron a S. Stae; le gérant est M. Isepo Grana. Voyez, mon cher ami, dans quel embarras je me trouve. Je sais que vous avez bon cœur. Que notre situation déplorable vous incite à la pitié!

Ma sœur et ma mère vous saluent et implorent quelque secours, ne doutant pas de vos bonnes intentions. Je vous demande pardon si je vous ai fait de la peine et du chagrin, en vous écrivant mes malheurs. Mais, mon ami, je n'ai pas de raisons de vous écrire des choses gaies, puisque mon cœur se trouve dans de continuels ennuis. Consolez-moi au moins en m'écrivant et racontez-moi vos plaisirs; j'imagine

que vous continuez à vous divertir en compagnie de Mme Francesca, qui mérite, dites-vous, toute votre sollicitude. Saluez-la donc de ma part, bien que je ne la connaisse pas. Ne me privez pas de vos nouvelles dont je suis très impatiente. J'attends donc le moment désiré de me consoler en recevant votre chère écriture, qui m'est et me sera éternellement précieuse. Je me recommande à votre bonne affection, et ne voulant pas vous ennuyer plus longtemps, je reste, en vous saluant de tout cœur, votre amie sincère

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Dux en Bohême.

Venise, vendredi 5 janvier 1787.

Mon cher ami,

Le premier de l'an j'ai reçu votre chère lettre avec la lettre de change de 125 lires que vous m'avez envoyée avec tant de générosité. Je ne sais comment m'y prendre pour vous remercier de votre bon cœur à mon égard. J'ai reçu l'argent tout de suite le 2 janvier sans déranger S. E. Zaguri. Une personne de ma connaissance, en la ponctualité de qui je peux avoir confiance, est allée prendre l'argent et l'a exactement remis entre mes mains. Mon cher ami, comme ce secours m'est arrivé à propos, car nous étions dans un bien grand besoin ! Nous vous en remercions et je vous en serai reconnaissante jusqu'à la mort. Vous me faites des reproches dans votre lettre, mais vous avez raison, car j'ai bien mal répondu à votre bon cœur,

puisque vous méritez d'être aimé et estimé de tous. Vous dites que vous m'avez pardonné tous les ennuis que je vous ai causés. Oubliez donc tout et ne me rappelez plus des choses qui ne sont que trop vraies et dont le souvenir seul me fend le cœur. Dieu ne m'a que trop châtiée en me faisant souffrir des maux continuels, ou, pour mieux dire, ces tourments d'enfer que me fait subir ma mère; plus elle vieillit, plus son caractère devient insupportable et moins elle s'entend avec son fils. Il n'y a plus que ma pauvre sœur avec qui je sympathise et que je n'abandonnerai jamais, parce qu'elle m'aime. Elle me dit de bien vous remercier et de vous saluer de tout son cœur. Je vais vous prier de tout mon cœur de ne pas me refuser le plaisir et la satisfaction de recevoir votre chère écriture. Si vous ne m'envoyez plus d'argent, il faudra bien patienter, mais ne me privez pas, je vous en supplie, de vos précieuses lettres qui me seront éternellement chères. Vous ne pouvez croire quel plaisir j'éprouve à les lire et à savoir que vous vous portez bien. Je vous prie de ne plus m'écrire que je dois vous oublier, parce que, dites-vous, vous ne pouvez plus m'être utile. Non, il est impossible que je pousse l'ingratitude jusqu'à oublier un ami, un père qui m'a traitée si bien. Ne me refusez donc pas ce plaisir, je vous en prie, mon cher ami. Vous savez que l'argent que j'emploie à payer le port de vos lettres je le dépense si volontiers que je ne pourrais vous exprimer la joie que j'ai à recevoir de vos nouvelles. Soyez sûr que je ne vous écrirai plus des choses qui vous font de la peine; car j'espère que je n'aurai pas le malheur d'être obligée de m'enfuir de chez moi avec toute ma famille; et même si cela m'arrivait, soyez certain que je ne vous l'écrirais pas. Je ne veux même pas me souvenir que vous m'avez dit de faire comme si vous étiez mort, parce que je ne veux pas que vous ayez de votre côté la même idée

sur moi. Vous m'écrivez que vous avez été oublié par une personne qui vous tenait à cœur, qu'elle s'est mariée et qu'il y a plus d'un mois que vous ne l'avez vue. Vous faites bien de ne pas vous soucier ni vous inquiéter de la guerre, de la peste, des tremblements de terre, car j'en fais autant de mon côté. Et pourtant l'autre soir j'ai eu un peu peur d'une petite secousse qui a duré trois minutes. Ici, à Venise, il fait un froid terrible et malheur à ceux qui n'ont pas de bois chez eux pour se chauffer. Vous dites que le froid est grand aussi en Bohême. Vous faites bien de rester à l'abri dans votre appartement qui est chaud. Je ne veux plus vous entendre dire que vous êtes vieux, parce que ce n'est pas vrai. Soyez heureux et amusez-vous bien. Je vous souhaite une bonne année et je veux espérer qu'avant la fin de cette année vous viendrez une fois à Venise, car j'aurais un grand plaisir à vous voir. Ici, il y a des théâtres, des distractions, mais je passe presque tout mon temps à la maison. Demain, c'est l'Épiphanie et le carnaval commence. Je ne vous écris pas de nouvelles, parce que je n'en connais pas. La seule nouvelle que je peux vous apprendre, c'est que j'ai payé mon loyer pour trois mois. Je n'ai plus cette préoccupation, mon cher ami, et c'est à vous que je le dois. J'ai dégagé des objets qui allaient être perdus. Je vous répète que je vous serai éternellement reconnaissante de votre bon cœur. Sachez que je suis en possession d'un autre chien; je l'ai recueilli dans la rue; il ressemble à Patagnan, sauf qu'il n'est pas sourd; je l'appelle aussi Patagnan. Ainsi je m'amuse quelquefois avec ce nouveau Patagnan. F. B.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, . à Dux en Bohême.

Venise, vendredi 5 octobre 1787.

Mon ami très cher,

Vous ne pourrez croire, cher ami, quel plaisir j'ai eu à à recevoir votre chère écriture qui me sera éternellement précieuse ! Je réponds donc à votre bonne lettre que vous m'avez écrite en date du 14 septembre et que j'ai reçue il y a quatre jours. J'y ai trouvé incluse une petite lettre adressée à S. E. Pietro Zaguri, qui lui a été ponctuellement remise en mains propres, comme vous m'aviez recommandé de le faire en diligence. Soyez-en bien sûr parce que j'ai envoyé ma mère et qu'elle la lui a remise à lui-même. Quant à vos remerciements pour les sentiments d'amitié que j'ai pour vous et pour mon désir d'avoir toujours de vos nouvelles, cela provient d'un élan d'amitié qui m'entraîne vers vous et qui m'entraînera éternellement, car je dois avoir pour vous de l'estime et de la reconnaissance. Donc, mon cher ami, je ne fais rien que mon devoir toutes les fois que je me souviens de vous, car lorsque je songe aux fautes dont je me suis rendue coupable vis-à-vis de votre sincère amitié, j'en suis encore peinée. Comme je me repens de toutes, même des plus petits ennuis que vous avez éprouvés par ma faute ! et je voudrais être auprès de vous pour pouvoir vous témoigner mon grand repentir et le zèle que je nourris pour vous. Jusqu'à l'autre jour, j'ai été dans l'attente de votre arrivée, espérant que vous viendriez pour assister à l'entrée du procurateur Memmo (1). Le silence que vous avez gardé quelque temps avec moi, joint à la nouvelle de cette entrée, me faisait croire que

(1) Andrea Memmo (1729-1793), grand ami de Casanova, nommé procurateur le 24 juillet 1785, tandis qu'il était ambassadeur à Rome, fit son entrée en 1787.

j'aurais la consolation de vous revoir à Venise! J'ai vu par votre bonne lettre que vous n'aviez pas pu vous absenter, puisque, dans ce grand château où vous êtes, votre personne est presque toujours nécessaire. Mais je veux au moins espérer qu'un jour ou l'autre j'aurai cette consolation de vous revoir ! On dit que qui vit en espérant meurt en chantant ! Moi aussi je veux donc espérer. J'ai appris la visite que vous avez reçue de l'empereur (1), qui a voulu voir votre bibliothèque de quarante mille volumes ! Je vous affirme qu'il me paraît impossible que vous puissiez suffire à tout, qu'il ne faut pas moins que votre talent et votre tête pour y faire face. Vous dites que vous détestez la chasse et la maudissez toutes les fois que la politesse vous oblige à y aller. Vous me faites rire en disant que vous envoyez au diable le médecin parce qu'il vous recommande l'exercice de la chasse pour votre santé (2). J'ai plaisir à vous savoir en bonne santé, à voir que vous êtes toujours gras, que vous avez bon appétit et bon sommeil. Moi aussi j'ai le même mal. Mon très cher Giacomo, l'appétit est bon, le sommeil ne me manque pas; mais je souffre d'un grand mal, celui de mon escarcelle; il faut patienter, dit le médecin. Je souhaite que vous soyez gai et que vous chassiez la mélancolie. Car moi aussi, bien que je n'aie pas de raisons d'être gaie, vous savez bien que j'ai toujours eu pour maxime de ne jamais penser aux ennuis, ni à ce qui peut arriver ! Veillez bien à ce que les deux secrétaires qui sont sous vos ordres ne boivent pas trop, mais il est difficile de les en empêcher, puisqu'ils sont Allemands et qu'ils

(1) Joseph II.

(2) Le comte Waldstein, très passionné pour la chasse, obligeait quelquefois Casanova à l'accompagner, contre son gré; d'où mécontentement et plaintes dont on trouve des traces fréquentes dans les lettres au comte Lamberg.

aiment trop le vin. Je souhaite que l'impression de votre livre aille suivant votre désir (1). Si vous allez à Dresde au mariage de votre nièce (2), amusez-vous aussi pour moi.

Quant au frère du procurateur, S. E. Bernardo Memmo, je ne suis pas sûre qu'il soit allé habiter à la Procuratie avec toute la famille de M[me] Teresa (3), mais je ne le crois pas et je regrette de ne pouvoir vous renseigner plus exactement. Vous me demandez si je suis allée voir l'entrée; vous saurez que je ne sors jamais, sauf le dimanche où je vais à la messe; l'église est à ma porte. Pour moi il n'y a plus de promenades; je mène une existence retirée; aussi je vous souhaite de vous amuser aussi pour moi. Mon amie Annetta vous salue bien ainsi que toute la maison.

N'oubliez pas de m'écrire; cela me fait tant de plaisir! Souvenez-vous de moi. Pleine de confiance dans votre amitié, je suis et serai toujours votre amie véritable et sincère

FRANCESCA BUSCHINI.

A Monsieur Jacques Casanova,
en poste restante, à Dux en Bohême.

(1) *Histoire de ma fuite*, publiée en 1788, à Leipzig.

(2) Marianna, fille de Pietro August et de Maria Maddalena Casanova, qui épousa Carlo Angiolini.

(3) Cette Teresa, fille de D. Michiel Zerbin, calfat de l'Arsenal et 1er porte-flambeau du Conseil des Dix, née le 5 janvier 1757, était la maîtresse de Bernardo Memmo, qui, en 1777, lui fit épouser un certain Marco Santo di Vicenzo Ferro, avocat, qui mourut quelques années plus tard. Teresa vécut d'abord comme femme de Ferro, ensuite comme veuve, chez Memmo, de qui elle eut deux enfants. Lorenzo Da Ponte parle longuement d'elle dans ses *Mémoires;* il la représente comme une femme méchante et despotique, qui dominait complètement le pauvre Memmo.

ÉLISABETTA CATROLLI

❧ ❧ ❧

ELISABETTA *Catrolli, née à Padoue, de Giovanni Battista Zanuzzi, était la sœur de ce Francesco, surnommé* Vitalbino, *qui, en 1762, appela Carlo Goldoni à Paris. Elle embrassa avec son frère la carrière dramatique et fut une* soubrette *de grande valeur. « Douée d'un physique gracieux, très bien adaptée au rôle qu'elle jouait, elle s'habillait avec tant d'élégance qu'elle servit de modèle, pour le bon goût, aux femmes qui étaient alors ses camarades. » (Bartoli,* Notizie istoriche dei comici italiani.) *Pendant nombre d'années elle joua au San Luca, quand Goldoni écrivait pour ce théâtre ses nouvelles comédies en vers* martelliens; *lorsque Goldoni partit pour Paris, elle quitta le S. Luca et entra dans différentes troupes errantes.*

Bartoli dit qu'en 1772 la Catrolli (on ne sait rien du mari qui lui donna ce nom) abandonna pour toujours le théâtre et se retira à Venise où, tandis qu'il écrivait son histoire, c'est-à-dire en 1781, elle vivait « presque entièrement séparée du monde, avec les économies réalisées dans son métier et avec l'aide de son frère », ce qui serait en contradiction avec la lettre qu'elle écrivit à Casanova. Et pourtant on voudrait croire Bartoli, parce qu'on ne comprend pas comment son frère Francesco Zanuzzi, qui s'était retiré à Bassano, avec une jolie pension, et qui y avait formé une riche collection

d'histoire naturelle (1), *aurait laissé sa sœur dans la misère à Venise, et aurait permis qu'elle demandât secours à un ancien camarade de théâtre, établi à Paris.*

La Catrolli devait avoir une certaine intimité avec Casanova, puisque, très souvent, comme on l'a vu, son nom revient dans la correspondance de la Buschini.

Venise, 16 avril 1783.

[*Lettre en italien dans l'original.*]

Très cher ami,

Votre lettre m'a fait grand plaisir, et je puis vous assurer que je regrette énormément que vous aussi vous soyez ainsi éloigné de moi (2) : je n'avais que deux amis sincères, vous et Camerani (3) ; je n'espère plus les revoir ni l'un ni l'autre. Oh ! comme je serais heureuse si je pouvais être au moins auprès de l'un de vous pour avoir quelqu'un à qui confier mes cruels tourments ! Mais ma mauvaise étoile me prive presque de toute consolation et de tout moyen d'existence. Je peux vous assurer que je suis consumée, car

(1) Cf. mon *Arlecchino naturalista*, dans le *Bolletino del Museo di Bassano*, 5e année, 1904, nº 24.

(2) Comme nous l'avons vu, Casanova était parti de Venise au milieu de janvier.

(3) Camerani Bartolommeo, de Ferrare, joua beaucoup de comédies de Goldoni au théâtre S. Luca; il se fit particulièrement remarquer (1762) dans le *Cavaliere di spirito* et dans l'*Apatista*. Il passa ensuite au San Giov. Chrisostomo avec Medebach, puis à Paris, où il acquit gloire et fortune dans les rôles de Scapin. Bartoli (dans ses *Comici italiani*) dit qu'en 1782 il vivait riche et heureux à Paris, ayant épousé une veuve fortunée et étant aussi directeur de la Comédie Italienne. Goldoni parle très favorablement de lui dans ses *Mémoires* (T. III, ch. 29).

les jours où je vis et me nourris de larmes sont plus nombreux que ceux où je mange. Camerani, en honnête homme, se conduit avec moi comme il vous l'avait promis; aujourd'hui je reçois de lui une lettre où il me dit qu'il m'avait déjà écrit en m'envoyant une lettre de change; mais celle-ci je ne l'ai pas reçue, et il faut croire qu'elle s'est perdue. Mais j'ai été chez le banquier pour mettre opposition dessus. Mon cher ami, quand vous arriverez à Paris, embrassez-le de tout cœur pour moi. Quant à Chechina (1), je vous dira que je ne l'ai plus revue, depuis que je lui ai porté votre dernière lettre. Mais la mère est la ruine de cette pauvre fille; je n'ai pas besoin de vous en dire plus. En ce qui concerne Venier, je ne sais plus que faire. Je suis heureuse de vous savoir en bonne santé et que vous ayez de bonnes espérances de fortune; pour moi je n'espère rien que de mal en pis, et pourtant je n'ai fait que du bien. Mon cher ami, ne m'oubliez pas : donnez-moi quelquefois des nouvelles de votre santé. Oh ! comme j'aurais besoin de vous, dans la situation où je me trouve ! Les conseils d'un bon ami sont bien utiles. Je vous dirai encore que la troupe de M. Sacco (2) est désorganisée, et tous les comédiens sont dispersés. Lui, avec sa *prima donna*, est allé dans

(1) Francesca Buschini, amie de Casanova, dans les lettres de laquelle revient souvent le nom de la Catrolli.

(2) Antonio Sacco, célèbre Trufaldin, « le dernier grand survivant de la comédie improvisée », comme le dit justement Rasi *(Comici Italiani)*. Né à Vienne en 1708, il acquit très vite une très grande renommée et joua avec sa troupe dans beaucoup de villes d'Italie et de l'étranger, séjournant cependant de préférence à Venise. Il fut là un interprète de Carlo Gozzi, dont il joua les fameuses *Fiabe*, écrites contre Goldoni et Chiari. Devenu vieux et faible d'esprit, il fut obligé de licencier sa troupe, comme l'écrit précisément la Catrolli; il continua pourtant à jouer pendant deux ans, au milieu des procès et des confiscations. Il mourut vers la fin de 1788, sur un bateau, entre Gênes et Marseille. (Cf. Bartoli, *op. cit.* — Gozzi, *Memorie inutili.* — Goldoni, *Mémoires.* — Rasi, *op. cit.*)

une troupe errante; sa fille Angiola (1) avait pour amant un certain M. Carlo Maffei, négociant, qui est mort en lui laissant 4,000 ducats. Tel est le hasard : quand il veut, il vous vient toujours en aide. Avant votre départ de Vienne, j'espère que vous me donnerez de vos nouvelles; j'en serais bien heureuse. Que de choses je voudrais vous écrire ! mais je n'y ai pas la tête. Adieu, mon ami, continuez-moi votre amitié et croyez-moi votre sincère amie

CATROLLI.

A Monsieur Giacomo Casanova
en poste restante, à Vienne.

(1) Angela Sacco, fille du précédent, épousa Giovanni Vitalba et se distingua dans la troupe de son père en jouant les *Fiabe* de Gozzi. Bartoli, en écrivant son histoire des comédiens en 1781, reçueillait la nouvelle qu'elle était sur le point d'abandonner le théâtre. « C'est dommage, remarquait-il, qu'à son talent ne s'ajoutent pas les agréments de la personne; elle est petite et, par-dessus le marché, grasse, ce qui lui a beaucoup nui dans son métier. » Ce qui ne l'empêcha pas, s'il faut ajouter foi dans les paroles de la Catrolli, de rencontrer un amant généreux, dont la personnalité nous est tout à fait inconnue.

GIUSTINA DE WYNNE ROSEMBERG

❧ ❧ ❧

Le 31 *août* 1791, *dans le n° 70 de la* Gazzetta Urbana Veneta, *était publié le faire-part suivant :*

« *Nous apprenons la mort, après une très longue maladie, à Padoue, dans la nuit du* 21 *août dernier, de S. E.* Giustiniana, *fille de feu le cavalier Richard* Wynne, *Baron anglais, et veuve du comte Filippo degli Orsini e* Rosemberg, *ancien Conseiller intime d'Etat, et ambassadeur de S. M. l'Impératrice-Reine Marie-Thérèse près de la Sérénissime République.*

« *Cette dame jouissait d'une célébrité bien méritée en Europe, où elle avait fait dans sa jeunesse plusieurs voyages. Un très aimable caractère, une très fine pénétration d'esprit, une particulière douceur de manières, et une modestie naturelle furent en elles des qualités très distinguées, qui ne se trouvent pas communément réunies à ce degré dans une même personne. Ces qualités la rendirent toujours très chère et intéressante dans n'importe quelle classe de la société. De nombreux dons naturels d'intelligence et d'imagination, exercés par l'ardeur de savoir, par un tact exquis et par une riche éducation, lui procurèrent des relations choisies et agréables et lui mirent entre les mains une plume très experte. On lui doit diverses productions de belle littérature, écrites en français, et très admirées, surtout par les lecteurs de senti-*

ment. Les Pièces morales et sentimentales, *la* Description d'Alticchiero, villa de S. E. Angelo Querini Patrizio Veneto, *et les* Morlaques, *sont les principales et les plus connues, outre quelques autres petites œuvres publiées à l'occasion de mariages... etc. Les caractères de son style sont un charme attique dans l'expression, beaucoup de nouveauté et de finesse dans l'observation, une extraordinaire chaleur d'imagination et de cœur. Il reste d'elle beaucoup de manuscrits, mais inachevés, un grand nombre de lettres familières, dans lesquelles règnent particulièrement la facilité, la grâce, le* brio *et le talent. Elle est morte à l'âge de* 54 *ans et* 7 *mois, après avoir passé la plus grande partie de sa vie à Venise, où elle était née, et où elle laisse d'elle de si doux souvenirs et de justes regrets.* »

Il faut admettre que la mort de Giustina Rosemberg (aujourd'hui, qui se souvient encore d'elle?) avait ému l'opinion publique et l'âme du journaliste, au point de mériter une nécrologie si détaillée, et comme il arrive rarement d'en rencontrer dans la Gazzetta Urbana. *Elle était, en effet, très populaire, depuis la publication de sa première œuvre:* Du séjour des Comtes du Nord à Venise en Janvier MDCCLXXXII. Lettre de Mme la Comtesse Douairière des Ursins et Rosemberg à M. Richard Wynne, son frère, à Londres [Venise], 1782. *Cette courte relation, écrite sous une forme alerte et facile, avait été accueillie avec une telle faveur, avait remporté un succès si brillant, qu'en quelques jours on avait dû en faire trois tirages, un en français et deux en italien* (1), *après la première édition, destinée aux amis et qui ne se trouvait pas dans le commerce.*

Casanova s'associa à l'enthousiasme général par cette

(1) Une traduction semble due à Elisabetta Caminer Turra, l'autre à Vincenzo Formaleoni.

petite lettre dont il garda le brouillon qu'il emporta avec lui à Dux :

[*Lettres en français dans l'original.*]

Madame,

La belle épître que V. E. a laissé imprimer sur le séjour du C. et de la C. du Nord dans cette ville, vous expose à souffrir, en qualité d'auteur, des compliments de tous ceux qui se mêlent d'écrire. Puis-je me flatter, Madame, que V. E. ne dédaigne pas les miens?

Le petit roman (1), Madame, traduction sortie de ma plume pesante et raide, n'est pas un présent, mais une offrande très chétive, que j'ose faire à la supériorité de votre mérite.

J'ai trouvé, Madame, dans votre lettre, le style coulant et sans prétention de la bonne compagnie, le seul dont une femme de condition qui écrit à un ami doit dignement se servir. Vos digressions et vos pensées sont des fleurs qui... (excusez un auteur qui vous vole la délicieuse nonchalance de l'aimable écrivain) ou... un feu follet qui de fois à autre sort de l'ouvrage malgré l'auteur et brûle le papier.

J'aspire, Madame, à me rendre propice la déité à laquelle la raison m'avise de faire hommage. Agréez donc l'offre et rendez heureux celui qui la fait avec votre indulgence.

J'ai l'honneur de me signer, si vous voulez bien me le permettre, avec un très profond respect

[GIACOMO CASANOVA]

---

(1) *Di aneddoti veneziani militari e amorosi del secolo decimo quarto*, Venezia, 1782.

Et voici la lettre de remerciement de la comtesse Rosemberg :

Ce 18 de mars 1782.

Monsieur,

Je suis très sensible, Monsieur, à la marque que je viens de recevoir de votre approbation de ma petite brochure. L'intérêt du moment, celui des rapports et l'exaltation des esprits lui aura voulu les suffrages et l'accueil favorable des bons Vénitiens. C'est à votre politesse en particulier, Monsieur, que je crois devoir le témoignage plus marqué du succès que mon ouvrage a eu auprès de vous. Je vous remercie du livre que vous venez de m'envoyer et je ne risque sinon de vous remercier d'avance du plaisir qu'il va me procurer. Soyez persuadé de toute mon estime pour votre personne et pour vos talents, et j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble servante

DE WYNNE DE ROSEMBERG.

Rien de plus naturel que cet échange de lettres correctes qui, dans leur banalité cérémonieuse, semblent échapper à tout commentaire et que, sans doute, quelque ennemi des soi-disant minuties historiques aurait trouvées indignes d'être tirées de l'oubli.

*Et pourtant des liens bien plus puissants avaient uni vingt-quatre ans plus tôt la veuve de l'ambassadeur autrichien et l'aventurier, espion des Inquisiteurs et traducteur de l'*Iliade.

Il faut reconnaître sur ce point, et ce n'est pas la seule fois, la réserve et la discrétion de Casanova, puisqu'il ne fallait rien moins que la pénétration de M. Gugitz, le savant casanoviste, pour découvrir que la mystérieuse Mlle X.C.V., que Casanova avait aimée une première fois à Padoue, retrouvée plus tard et aimée avec plus de succès à Paris, sauvée du déshonneur grâce à la complicité de Mme du Rumain, n'était autre que Giustina Wynne, la future comtesse degli Orsini e Rosemberg (1). *Mais ce qui est curieux (si curieux que cela semble un fait exprès), c'est que cette identité que Casanova voulut dissimuler aux lecteurs des* Mémoires, *a été dévoilée par les* Mémoires *mêmes, grâce à l'ingénieux rapprochement de deux passages, dont un donne la clef de l'autre et le complète.*

Dans le quatrième volume (toujours de l'édition Garnier), page 39, *on lit :* « Mme *X. C. V., Grecque d'origine, était veuve d'un Anglais qui l'avait rendue mère de six enfants, dont quatre filles. A son lit de mort, n'ayant pas la force de résister aux larmes de sa femme, il embrassa le catholicisme; mais, ses enfants ne pouvant pas hériter d'un capital de* 40,000 *livres sterling que le défunt laissait en Angleterre, à moins de se déclarer anglicans, la famille revenait de Londres, où la veuve avait rempli toutes les formalités voulues par les lois anglaises.* »

Casanova, après avoir raconté son aventure avec Mlle X. C. V. (pour les détails, nous renvoyons aux Mémoires), *poursuit* (IV, 127) : « *Mlle X. C. V. avec sa mère partit pour Venise où, trois ans après, elle devint grande dame.*

Quinze ans plus tard, je l'ai revue veuve, assez heureuse

(1) G. Gugitz, *Eine Geliebte Casanovas.* Zeitschrift fur Bücherfreunde. N° 5, 6 — 1910-1911.

et jouissant d'une honorable considération par rapport à son rang, à son esprit et à ses vertus sociales; mais je n'ai plus eu avec elle aucune espèce de liaison. »

Eh bien, Casanova (par distraction ou de parti pris, nous ne saurions dire) avait précédemment dévoilé le nom de cette mystérieuse X. C. V., devenue, après tant de péripéties, l'énigmatique grande dame *de Venise, — quand il écrit* [II, 347] : « *J'eus... occasion de faire la connaissance chez M. de Mocenigo d'une dame vénitienne, veuve du chevalier Winne, Anglais. Elle venait de Londres avec ses enfants, et elle avait dû y aller pour leur assurer l'héritage de feu son époux, auquel ils auraient perdu leurs droits, s'ils ne s'étaient pas déclarés de la religion anglicane. Elle retournait à Venise, contente de son voyage. Elle avait avec elle sa fille aînée, jeune personne de douze ans, qui, malgré sa jeunesse, portait sur son beau visage tous les caractères de la perfection. Elle vit aujourd'hui à Venise, veuve du comte de Rosemberg, mort à Venise ambassadeur de l'impératrice-reine Marie-Thérèse. Elle y brille par sa sage conduite, et par toutes les vertus sociales dont elle est ornée. Personne ne lui trouve que le seul défaut de n'être pas assez riche; mais elle ne s'en aperçoit que par la nécessité où elle se trouve de ne point faire tout le bien qu'elle voudrait.* »

Cette première rencontre de Giustina Wynne avec Casanova eut lieu à Paris, en 1751, *la seconde à Padoue, en* 1753, *la troisième, en* 1759, *à Paris de nouveau; le mariage avec le comte Rosemberg est de* 1761 (1). *Tout fut définitivement documenté dans le plus grand détail par M. Gugitz, qui a aussi réussi à éclaircir une autre circonstance curieuse : l'amant de Giustina Wynne, celui qui l'avait mise dans une position où ne se met pas une jeune fille de bonne famille*

(1) Le comte Rosemberg mourut à Vienne le 7 février 1765.

(au point de l'obliger à se renfermer secrètement pour quelque temps dans un couvent, avec l'aide de Casanova et de Mme du Rumain), était cet Andrea Memmo, à qui l'on veut faire remonter l'une des causes, bien involontaire, de l'emprisonnement de Casanova, parce que sa mère soutenait que l'aventurier l'avait initié aux mystères de la franc-maçonnerie; cet Andrea Memmo fut plus tard procurateur et Casanova entretint toujours avec lui, pendant de très longues années, des rapports de cordiale amitié, ainsi qu'en font foi de nombreuses lettres conservées à Dux (1).

Quelque long que soit déjà notre commentaire, nous ne pouvons résister à la tentation de reproduire un passage extrait d'un opuscule de la comtesse Rosemberg, parce qu'il prend, après ce que nous avons dit, une piquante saveur d'autobiographie. L'opuscule a pour titre Pièces morales et sentimentales, *et le passage se trouve dans le chapitre les* Réputations : « ... *C'est par le choix surtout de ses premiers amis qu'une femme annonce sa réputation dans le monde.* Que de difficultés pour réparer le faux pas d'un mauvais choix de notre jeunesse ! *Au contraire, combien de fausses démarches n'ont pas été pardonnées, lorsque des amis respectables et solides se sont prêtés à les défendre ou à les faire oublier, dans une femme qu'ils ont crue digne de leur estime? En Italie surtout, la vigne a besoin d'un ormeau qui puisse lui servir d'appui et l'élever au-dessus des attentats des mains téméraires, et lui faire déployer la richesse de son feuillage et la beauté de ses fruits; sans quoi elle rampe, elle est foulée*

(1) Elles furent en partie publiées par M. Molmenti dans ses *Carteggi Casanoviani*, part. 3; *Arch. St. It.* 1911. — Memmo entretint aussi les meilleurs rapports avec la comtesse Rosemberg qui lui dédia : *A André Memmo Chevalier de l'Etole d'Or et Procurateur de St-Marc à l'occasion du mariage de sa fille ainée avec Louis Mocenigo. J. Wynne, comtesse des Ursins et Rosemberg, à Venise,* le 30 avril 1787. Rosa impr.

par tous les passants, qui daignent à peine en cueillir les raisins méprisés. »

Qui donc, en dehors d'Andrea Memmo et de Casanova, aura compris le sens caché de ces mots, dictés par une dure expérience, quand ils parurent, en 1785, *dans les* Pièces sentimentales et morales (1)?

(1) Parmi les papiers de Dux se trouve une page intitulée *Souvenir* et datée du 2 septembre 1791, qui commence ainsi : « Le prince de Rosemberg me dit en descendant l'escalier que Mlle de Rosemberg était morte, et me demande si le comte de Waldstein avait dans la bibliothèque l'illustration de la villa d'Altichiero que l'Empereur avait demandée en vain au bibliothécaire de la Ville de Prague (et qu'il pourra me demander), car il y a un monument qui le regarde lorsqu'il était grand-duc. Dans ce cas, S. M. pourra voir mes remarques critiques sur les planches égyptiennes... etc... »

CATON M.

❧ ❧ ❧

En *corrigeant, en* 1797, *le chapitre III des* Mémoires, *Casanova, en veine de confidences, faisait cette curieuse confession : « Il y a douze ans que, sans mon génie tutélaire, j'aurais épousé à Vienne une jeune étourdie dont j'étais amoureux.* »

Sans être parvenu à une identification précise, je crois avoir trouvé des documents intéressants sur cette jeune fille qui faillit bien faire tomber dans ses filets l'expert Don Juan de soixante-dix ans — entreprise assez facile, après tout, s'il est vrai (et pourquoi ne le croirions-nous pas?) qu'il continua à être pendant toute sa vie la dupe des femmes.

Je crois pouvoir affirmer que c'est à cette femme que sont dédiés ces Vers de Giacomo Casanova amoureux à C. M *que j'ai trouvés à Dux en double exemplaire, en italien et en français; je citerai seulement la version française, la meilleure :*

Quand tu me vois, Catton, te peindre mon amour,
  Te le prouver par mes tendres caresses,
Ressentir du plaisir les plus vives détresses,
      Brûler, frissonner tour à tour,
Te serrer dans mes bras, t'arroser de mes larmes,
Donner mille baisers à chacun de tes charmes,
Vouloir en même temps toucher tous tes appas,
Être jaloux de ceux dont je ne jouis pas;

Abandonner, dans mon fougueux désir,
Quitter encore ceux-là pour ceux que j'ai quittés,
Posséder tout, et vouloir davantage,
Enfin anéanti par tant de voluptés
Ne plus trouver d'autre langage
Pour t'exprimer tout l'excès de mes feux
Que des soupirs tumultueux :
Alors, tu crois, Catton, lire au fond de mon âme;
Tu crois y découvrir tout l'amour qui m'enflamme.
Eh bien ! détrompe-toi. Ces désirs, ces baisers,
Ces transports, ces soupirs, ces pleurs, ne sont encore
Du feu qui me dévore
Que des indices bien légers.

Ces vers, il n'y a pas à dire, sont assez bien tournés, les meilleurs, à coup sûr, qui soient sortis de la plume de Casanova. Mais, hélas! la Muse qui les lui avait inspirés était bien peu digne, je ne dirai pas de son enthousiasme, mais de son amour; au moins d'après ces deux lettres elle apparaît d'une étourderie *vraiment excessive pour une épouse, même pour l'épouse d'un Casanova!*

[*Lettres en français dans l'original.*]

de Vienne, ce 12 d'avril 1786.

Cher ami,

J'ai reçu votre lettre et le billet pour M. le Capitaine de Droghi (1); je n'ai pas pu le lui remettre encore, parce que j'ai si peu de temps pour sortir et surtout les matins; cependant je vous ai mille obligations pour toutes les

(1) Flavio Droghi, né à Parme vers 1728, entra à trente ans dans le 17e régiment d'infanterie autrichienne et parvint au grade de capitaine. Le 31 janvier 1786 il passa dans l'*Arcierengarde*, sorte de garde du corps. J'ai trouvé de lui, a Dux, cinq lettres adressées à Casanova, de Dux, de Tœplitz, d'Ossegg; dans la première, du 17 mars 1789, il signe *Flavio Droghi Cap. di Hohenlohe*; dans la dernière, non datée, mais qui est certainement de 1798, il dit entre autres choses : « D'après mon écriture, vous devinerez facilement que mon poignet est paralysé et infirme... Je vis plus de remèdes que de pain... nous, pauvres compagnons de misère, prions Dieu l'un pour l'autre, puisque nous n'avons d'autre ressource. »

bontés que vous me faites, et j'espère de pouvoir bientôt vous assurer vous-même de toute ma reconnaissance.

Vous m'obligeriez infiniment si vous me vouliez dire qui sont ces gens qui vous ont écrit tant de jolies choses de moi; apparemment que c'est l'abbé Da Ponte (1). Mais j'irai chez lui, et, ou il me prouvera ce qu'il vous a écrit, ou bien j'aurai l'honneur de lui dire qu'il est le plus infâme détracteur du monde. Je crois que le beau tableau que vous me fîtes de l'avenir ne sera pas autant vérifié que vous croyez peut-être, et que, malgré toute votre science, vous vous êtes trompé.

J'espère d'être guérie en peu de temps, car ma maladie n'est pas grand'chose, et vous avez raison de dire qu'elle ne me coûtera qu'un fil; je suis aussi très fâchée de vous avoir demandé plus, et voudrais bien vous rendre le reste, si je ne craignais pas que votre grande générosité se trouve offensée.

Pour M. le Comte de Pergne (2), je n'ai pas encore eu l'honneur de le voir, et je serais bien aise s'il voudrait s'épargner une visite qui ne peut me faire de plaisir en aucune façon; car je ne doute pas que vous lui avez fait une description si avantageuse de ma façon de penser, qu'il croit peut-être de n'avoir besoin que de se présenter pour obtenir de moi tout ce qui lui plaira, et je serais pourtant très fâchée s'il me fallait vous démentir.

---

(1) L'abbé Lorenzo Da Ponte, qui était depuis quelques années à Vienne, en qualité de poète des Théâtres Impériaux. Il traita assez mal, comme l'on sait, Casanova dans ses *Mémoires* imprimés à New-York en 1823-29, tandis que dans les nombreuses lettres de lui adressées à Casanova, qui sont conservées à Dux, il se déclarait son ami et son admirateur. Celle à laquelle Caton fait allusion ne s'est pas retrouvée; elles sont toutes postérieures à 1791. Cf. P. Molmenti, *Carteggi Casanoviani*, 3e partie. Arch. St. It. 1911.

(2) C'est peut-être G. B. Pergen, célèbre ministre d'État, président du Gouvernement et ministre de la police, né à Vienne en 1725, mort en 1814.

Mais, à présent, je veux vous faire le récit de tous mes amants et vous jugerez par là si je mérite tous ces reproches que vous me faites dans votre dernière lettre. Il y a deux ans que je faisais connaissance avec le comte de K... je l'aimais, mais j'étais trop honnête pour vouloir contenter ses désirs; ainsi nous nous brouillions ensemble, et dans quelques mois après je faisais connaissance avec son cousin, le comte de M... Il n'était pas si joli comme K... mais il possédait tout l'art possible pour séduire une fille; je faisais tout pour lui, mais je ne l'aimais jamais autant que son cousin. Enfin! pour vous dire en peu de mots toutes mes étourderies, je me raccommodais encore avec K..., et je me brouillais avec M...; ensuite je laissais K... et j'y retournais à M... Mais chez le dernier il venait toujours un officier qui me plaisait plus que tous les deux autres, et qui me conduisait quelquefois à la maison. Nous eûmes bientôt l'occasion de nous voir chez une amie, et c'est de ce même officier que je suis malade. Voilà, mon cher ami, tout comme il est; je ne cherche pas de me justifier sur ma conduite passée, au contraire; je sais fort bien que j'ai mal fait, mais je peux (sans trop prétendre) vous prier de ne plus me mettre sous ces filles qui cherchent leur fortune au Graben (1). Je suis très fâchée que c'est moi qui suis la cause que vous n'êtes pas venu à Vienne ce carnaval, mais je vous assure que je ne vous aurais jamais forcé à faire quelque chose qui, selon votre lettre, vous déplaît, et dont chacun est le maître de le faire ou non. J'espère de vous revoir bientôt, et suis avec beaucoup d'amitié

Monsieur! votre sincère

CATON M...

(1) Autrefois le rendez-vous des femmes galantes à Vienne.

Beaucoup de compliments de Mme et de M. Stadner et de toute leur famille.

[Vienne] 16 juillet 1786.

Mon cher ami,

Je n'en doute pas que vous me croyez assez ingrate pour m'avoir déjà oubliée, et que pour cette raison vous ne m'avez pas écrit une seconde lettre, mais je vous jure que ni ingratitude, ni négligence ne sont la cause que je ne vous ai pas répondu plus tôt. Une grande maladie de ma mère m'obligeait de rester auprès d'elle le jour comme la nuit, et m'empêchait de faire la moindre chose sans son aveu. Elle se porte, pour le présent, mieux, et je prie Dieu qu'il la laisse vivre; car si elle mourait, je serais assurément très malheureuse. Sans protection de mes parents, je serais obligée ou de devenir aussi sotte qu'eux ou de quitter Vienne, et je ne sais en vérité pas où aller; mais j'espère que ces craintes seront inutiles; ma mère guérira et j'aurai le plaisir de les faire enrager tout à mon aise par mon indifférence à leurs morales.

Pour le jour de votre fête, je vous souhaite tout ce que de vrais amis se peuvent souhaiter, d'heureux jours, une parfaite santé, et beaucoup d'amitié pour moi. Pardonnez si je ne sais pas faire de compliments, mais selon moi il vaut mieux dire peu, qui soit vrai, que beaucoup de mensonges.

Votre lettre du 12 avril aurait été très obligeante, même très flatteuse, si votre saint esprit ne l'avait pas gâtée avec ses prédictions nouvelles. Je crois, mon cher ami, que vous feriez mieux de le congédier, car enfin il est

assez malin pour vouloir me faire accroire que c'est vous qui aimez de dire des impertinences aux gens; aussi ne suis-je pas curieuse de savoir les choses de l'avenir. Mon dessein en vous écrivant ma lettre dernière n'était pas de vous fâcher, et bien moins encore de vous surprendre, comme vous me marquez. Je voulais seulement vous convaincre que toute mon étourderie ne m'empêchait pas d'être offensée d'une lettre qui pourrait tenir lieu d'un sermon à la plus grande libertine, et je serais très fâchée si ma conduite, ou bien ma sincérité, vous aurait fourni des raisons assez fortes pour me croire telle.

J'ai parlé à l'abbé Da Ponte. Il m'invita d'aller chez lui, parce qu'il avait, disait-il, quelque chose à me dire de votre part. J'y allai, et fus reçu si froidement que je suis très résolue de n'y plus retourner. Aussi Mlle Nanette (1) affectait un air de réserve et s'avisait de me donner des leçons sur mon libertinage (comme elle se plaisait de s'exprimer); je me contentai de lui dire qu'elle n'a pas assez d'esprit pour pouvoir juger si mes actions sont bonnes ou mauvaises, et que d'ailleurs sa propre conduite ne la mettait pas en droit de corriger la mienne. Je vous prie de ne plus rien écrire de moi à ces deux personnages bien dangereux, et quoique je suis très sûre que quiconque a l'honneur de connaître M. l'abbé ne lui croira rien, il se pourrait pourtant trouver des gens qui lui ressemblent et qui, pour avoir quelque chose à dire, se donneraient la peine d'augmenter mon histoire militaire avec des inventions nouvelles.

Mais à présent il faut que je vous instruise d'une petite friponnerie que j'ai commise envers vous, et qui sans doute

(1) Cette *Mlle Nanette* demeurait à Vienne avec Francesco Casanova, qui parle souvent d'elle dans ses lettres à son frère Giacomo. Etait-elle sa fille ou son... amie, nous ne saurions le dire.

méritera quelque punition. La jeune petite Kasper (1), que vous aimiez tant autrefois, est venue me demander l'adresse de son cher M. de Casanova, à laquelle elle voulait écrire une lettre bien tendre, et pleine de reconnaissance; j'eus trop de politesse pour vouloir refuser à une jolie fille, qui était une fois la favorite de mon ami, une demande aussi juste; je lui dis donc l'adresse comme il faut, mais j'adressai la lettre dans une ville qui est bien éloignée de vous.

N'est-ce pas, mon cher ami, vous voudriez bien savoir le nom de la ville pour la pouvoir faire venir avec la poste? Mais vous pouvez compter sur ma parole que vous ne le sauriez pas avant de m'avoir écrit une lettre bien longue, et dans laquelle vous me prierez très humblement de vouloir bien vous indiquer l'endroit où se trouve la lettre divine de l'adorable objet de vos vœux. Vous pouvez bien faire ce sacrifice pour une fille dont l'Empereur (2) s'intéresse lui-même, car il faut savoir que depuis votre départ de Vienne, c'est lui qui [lui] fait apprendre le français et la musique; apparemment qu'il se donne aussi la peine de l'instruire lui-même, car elle va fort souvent chez lui, pour le remercier des bontés qu'il a pour elle; mais j'ignore la façon dont elle s'exprime.

Adieu, mon cher ami! Pensez quelquefois à moi et croyez que je suis votre très sincère amie

C. M.

Ecrivez bientôt; je serai rétablie dans peu de temps. *Quelle immense lettre!*

(1) Je n'ai trouvé aucune autre allusion à la jeune Kasper dans les papiers de Casanova.

(2) Joseph II.

THÉRÈSE BOISSON DE QUENCY

C'est *la femme d'un des nombreux aventuriers qui, pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, brillèrent dans les différentes capitales de l'Europe.*

Louis Boisson de Quency, Français, comme son nom l'indique, commença sa carrière en Pologne. Traunpaur le nomme, en effet, en même temps que Casanova et d'autres plus ou moins célèbres de ses collègues, dans son livre Dreissig Briefe über Galizien *(Vienne-Leipzig,* 1787*), dans ce passage : « Les aventuriers les plus connus des deux espèces — car on a reconnu depuis longtemps qu'il y a des aventuriers honnêtes et des aventuriers de renommée douteuse — se sont produits plus ou moins longuement sur la scène du royaume de Pologne. Très connus sur les bords de la Vistule sont le merveilleux Cagliostro, Boisson de Quency, grand hâbleur,* chevalier de la fortune, *décoré de plusieurs ordres, membre de plusieurs académies, l'authentique érudit vénitien Casanova de Saint-Gall, qui eut un duel avec le comte Branicki, le baron de Pollnitz,... l'heureux comte Tomatis, qui savait si bien corriger la fortune, et combien d'autres... »*

Boisson de Quency passa ensuite à Vienne, et y séjourna entre 1781 *et* 1784, *publiant quelques livres en français, parmi lesquels je citerai* La Gamme des femmes ou le Tableau de la malice du beau sexe (*Vienne,* 1783).

En 1788 *nous le retrouvons à Venise, où il ne semble pas*

être en odeur de sainteté : il fut impliqué, comme nous l'apprennent certaines lettres des patriciens Zaguri (1) *et Memmo* (2) *à Casanova, dans une affaire louche de fausses lettres de change, au détriment du jeune Foscarini; d'autre part, l'agent du roi de Pologne, Giuseppe Dall'Oglio, se plaignait, précisément à Casanova,* d'avoir été trompé au grand détriment de sa bourse *par le jeune aventurier.*

Tous ces scandales n'empêchèrent pas Quency d'épouser entre temps la comtesse Teresa Bassani Dalla Porta, noble de Vérone. Le mariage eut lieu dans la petite église de San Giovanni Battista, près des Cappucini del Redentore, le 1er *mai* 1788, *et il est curieux que, bien que célébré par autorisation spéciale, sous une forme secrète et consigné sur les registres de l'église San Vitale seulement le* 13 *juillet suivant* (3), *on ait publié, à cette occasion, une collection de compositions poétiques* (4). *L'éditeur fut Giovanni de' Santi, et parmi les poètes nous citerons l'abbé Angelo Dalmistro, l'abbé Domenico Paganoni, le Dr Alessandro Centini, l'abbé Girolamo Giulian, D. Angelo Callegari et le professeur public Francesco Boaretti, qui fut aussi un des témoins du mariage.*

La collection offre un intérêt particulier parce qu'elle contient un sonnet de la mariée, communiqué, ainsi que nous l'apprend une note, par la Dame à quelques amis, longtemps avant l'arrivée de M. Quency à Venise (5). *Ce n'est pas un*

(1) Cf. les *Lettres* publiées par P. Molmenti dans les *Atti dell Ist. Ven. di S. L. A.*, 1910-1911.

(2) *Lettres* publiées par P. Molmenti. *Arch. St. It.*, 1911.

(3) Dans l'acte de mariage, je relève que l'époux avait 34 ans, l'épouse 25.

(4) Voici le titre exact : « Componimenti poetici in occasione delle felicissime nozze del Nobil Signor Cavaliere Luigi Boisson de Quency, conte palatino... etc... con la Nobil Contessa Teresa Bassani Dalla Porta Veronese... etc. » Venise, 1788, 8° XLVIII pages.

(5) Dans une autre lettre sont mentionnées environ dix-sept œuvres publiées par Quency; il y a un peu de tout : vers, satire, théâtre, philosophie, morale, art militaire...

chef-d'œuvre, mais il vaut la peine d'être lu, parce que, faute de mieux, il constitue un précieux document autobiographique :

Ben mille colpi di fortuna avversa
A torto, e sallo il Ciel, ognor provai;
Pur non mi vidde alcun confusa, e persa,
Tradimmi ogni altra cosa, il cuor non mai;
Ahi sorte! Ahi troppo contro me perversa
Cessa d'oltre incalzar, soffersi assai;
E se deggio aver ben quanto penai
Dunque tutt'i contenti in sen mi versa.
Virtù m'è scorta, ed ho per lei baldanza,
Per lei contro di te con tuo dispetto
Serbo l'animo firmo in mia costanza.
Senti, crudel, d'ogni sofferto duolo,
E ben me lo predice il cuor in petto,
Spero che mi compensi un punto solo.

De Venise, comme nous le voyons dans les lettres du comte Max Lamberg, qui se plaint à Casanova d'être bombardé par les lettres de Quency, le couple passa à Bologne, puis à Rome. De cette dernière ville, la jeune épouse, devenue mère, adressa à Casanova la lettre suivante, dans laquelle elle apparaît femme d'esprit et de cœur :

[*Lettre en italien dans l'original.*]

Rome, 4 juin 1789.

Très cher Monsieur Giacomo,

Il y a bien longtemps que j'éprouve un vif désir de vous témoigner l'estime bien due à votre esprit et à vos rares qualités. Votre superbe sonnet a encore augmenté ce désir. Mais les ennuis de mes couches, les soins d'une petite fille, que j'adore, m'ont privée de ce plaisir. Mon mari se trou-

vant absent, votre dernière lettre, qui m'est si précieuse, m'est tombée sous la main, et vos nouvelles amabilités à mon égard me déterminent à prendre la plume pour vous assurer que vous avez en moi une admiratrice de votre très grand talent. Je ne prends jamais la peine de lire les lettres adressées à mon mari, mais je peux vous affirmer que je n'en néglige aucune des vôtres, parce que je trouve un véritable plaisir à les lire; le style, l'aimable concision de vos pensées à la fois érudites et amusantes, les vérités que vous dites souvent à mon mari me font voir en vous un véritable connaisseur du cœur humain. Vous pensez de telle façon que, malgré l'excellent cœur que je vous crois à coup sûr, vous ne serez jamais victime, comme l'est trop souvent mon mari; prévoir sans prévenir ne sert à rien, je le répète continuellement à mon mari, et plût au ciel qu'il suivît vos bons conseils aussi bien qu'il sait les apprécier. Vous ne me connaissez pas et vous croirez que je cherche à vous faire la cour; il n'en est rien; je suis très hostile à ces façons de procéder, j'ai trop de violence à me faire pour ne pas charger mon cœur d'un poids plus lourd en disant ce que je ne pense pas. Ce n'est pas que je ne sache point feindre; tout le monde peut être vicieux, quand on le veut; malheureusement ce n'est que trop facile. Mais je veux prendre de l'ascendant sur les autres, même en leur disant les vérités qui les fâchent. Je vous estime donc et vous admire en toute sincérité, et quand je veux citer une personne qui écrit bien et pense excellemment, je nomme M. Casanova. J'ai eu pourtant bien de la peine et je me suis époumonnée à vous défendre à Venise, où je crois que votre talent vous a fait beaucoup d'ennemis, dont il est bon de se moquer. J'ai coutume de dire qu'un homme de bon sens dans un cercle d'ignorants devient lui-même très ignorant. Dans le cours de ma vie, j'ai eu bien des

ennemis, et j'ai beau m'étudier moi-même, je ne comprends pas en quoi je les méritais. Ce monde maudit, on n'arrive jamais à le bien connaître; c'est une grande bête, mais pourtant toujours respectable; je cherche à bien l'étudier, et je le comprends toujours moins. Cependant j'aime la société, mais j'y vais comme à une comédie, et ma plus douce occupation est de chercher à être bonne épouse et bonne mère. Etre content de soi-même est le plus grand bien que l'on puisse avoir; qui ne vit pas en paix avec soi-même n'est pas en paix avec les autres. Malheureux celui qui a besoin de la société d'autrui pour ne pas s'ennuyer !

Vous demandez à mon mari si je suis contente de lui; c'est bien à moi de répondre, parce que son amour-propre excessif lui ferait tout de suite répondre : oui. La vérité est que je l'aime beaucoup, je m'ingénie à me mettre à sa portée pour l'excuser, et je suis certaine qu'il ne pèche jamais par le cœur, qu'il a assurément parfait. Je suis heureuse de l'avoir choisi pour compagnon, et, laissant de côté ce mot de Tacite : *bien fou l'homme qui prétend faire demain ce qu'il a décidé aujourd'hui*, je me promets d'aimer toujours mon Luigi, tout en l'appelant *indocile*.

Le plaisir de m'entretenir avec vous va me faire mériter le reproche, qui convient mieux à mon mari, d'une prolixité sans fin. Je vous prie donc de ne pas m'oublier; je chercherai à me rendre toujours digne de votre souvenir; je vous assure du regret que j'éprouve de votre maladie et du désir que j'ai de vous savoir bien rétabli.

Je suis, pleine d'estime et de respect,

Votre très dév. et obl. servante

TERESA BOISON DE QUENCY
Née Bassani Dalla Porta.

Thérèse de Quency, en 1793, *devait être retournée à Venise, puisque Zaguri écrivait à Casanova, le* 7 *mai* (1) : « *La Bassani a reçu des lettres de son mari, mais elle ne sait rien de lui sinon qu'il est en vie; tout le monde tremble de penser à eux, encore bien plus de leur parler ou de leur écrire, comme au temps de Marius et de Sylla. Elle en est bien affligée; elle est à le veille d'accoucher, et lui de se faire assassiner, s'il ne se tire des pieds...* »

Pour en finir avec ces documents, je dirai que dans les archives de la Curie patriarcale, à Venise, on conserve une demande de la comtesse Thérèse Boisson de Quency, née Bassani Dalla Porta, légalisée par-devant notaire à Vérone, le 11 *août* 1810, *pour obtenir copie de son acte de mariage.*

(1) Lettres déjà citées.

WILHELMINE RIETZ

WILHELMINE RIETZ, *plus connue sous le nom de comtesse Lichtenau, naquit à Berlin d'une obscure famille; son père était trompette et s'appelait Elias Enke. Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, la connut quand il était encore prince héréditaire, dans la maison de sa sœur aînée, artiste dramatique; il tomba amoureux d'elle et en fit sa maîtresse. Elle reçut ensuite une éducation soignée et on lui fit épouser un valet de chambre, nommé Rietz. Elle continua pourtant à être la favorite du roi, près de qui elle devint toute-puissante, surtout après la naissance d'un fils, le comte von der Mark, mort tout jeune; cette naissance lui valut aussi le nom de comtesse Lichtenau. Elle fut justement appelée la Pompadour prussienne, mais, moins heureuse que la célèbre favorite de Louis XV, après la mort de Frédéric-Guillaume, survenue en 1797, elle vit pâlir son étoile. Elle dut se soumettre à un procès, fut dépouillée de presque tous les présents que lui avait faits le roi, et envoyée en exil à Glogau. Là elle fit la connaissance d'un jeune poète et acteur, Frantz von Holbein, qui finit par l'épouser en 1802; mais ce fut une union malheureuse, rompue peu de temps après. Elle mourut, oubliée de tous, à Berlin, le 9 juin 1820.*

Charlottembourg, 1er août 1793.

[*Lettres en français dans l'original.*]

Monsieur!

Comme il est impossible de savoir où le comte de Walds-

tein (1) a fixé son séjour, si c'est en Europe, Afrique, Amérique ou en Asie, ou peut-être chez les Mégamiques (2), s'il est là, il n'y a que vous seul qui puisse lui faire parvenir la lettre ci-jointe.

Quant à moi, je n'ai pas encore eu le temps de lire leur histoire, mais la première lecture que je ferai sera sûrement celle-là.

M[lle] Chappuis (3) a l'honneur de se rappeler à votre souvenir, et moi j'ai celui d'être votre très humble servante

WILHELMINE RIETZ.

A cette lettre, Casanova répondit par la suivante, dont j'ai trouvé un brouillon dans les papiers de Dux. Voici un bon document pour les critiques complaisants de la morale de Casanova (à un siècle de distance!). Casanova leur apparaîtra, et ils n'auront pas tort, sous les traits d'un intelligent et galant paranymphe; l'époque des triomphes amoureux étant depuis quelques années passée pour lui, l'astucieux bibliothécaire mettait sa plume agile au service de son jeune maître, dans la double intention de se l'attacher davantage et de gagner la protection de la toute-puissante comtesse. Et ce ne devait pas être un petit travail, parce que

(1) Le comte Waldstein était rentré à Dux en mai 1793, après un séjour de plus de deux ans à Paris et à Londres.

(2) Allusion au roman fantastique de Casanova bien connu, l'*Icosameron ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth qui passèrent vingt et un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme*... etc...

(3) M[lle] Chappuis était l'amie intime de Wilhelmine Rietz, emprisonnée comme elle, après la mort du roi Frédéric-Guillaume. La comtesse Lichtenau écrit dans ses *Mémoires* (Paris, 1809, p. 36) : « La malheureuse Chappuis, dont le seul crime était d'être mon amie, partageait ma captivité... Aujourd'hui elle est retirée auprès de son père, à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lausanne, éloignée du monde, de ses plaisirs, mais jouissant de tous ceux que lui procurent la pureté et l'innocence de son âme. »

le comte Waldstein se laissait malaisément prendre aux doux filets d'Amour! Ses goûts ne le portaient certainement pas à entretenir des relations avec une femme, fût-elle favorite d'un roi. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, ce que Da Ponte écrivait de lui à Casanova : « Il a mené à Londres une existence très obscure : mal logé, mal vêtu, mal servi; toujours dans les cabarets, dans les lupanars, dans les cafés, avec des portefaix, des vauriens, avec... laissons le reste; il a un cœur d'ange, un excellent caractère, mais une tête bien plus mauvaise que la nôtre (1). » *Sa grande passion était les chevaux; il en eut jusqu'à cent en une fois!*

Voici donc la lettre de Casanova :

Dux, 17 août 1793.

Madame,

J'ai remis au comte votre lettre deux minutes après l'avoir reçue, et je l'ai vu comblé d'aise. Je lui ai dit qu'il fallait répondre d'abord, car la poste allait partir; mais m'ayant prié de différer à l'ordinaire suivant, je n'ai pas insisté; avant-hier il me pria de différer encore, mais il ne m'a pas trouvé complaisant. Je vous réponds, Madame, à son insu, car sa paresse à répondre à une lettre étant extrême, il en est si honteux qu'il est au désespoir quand

(1) Lettre de Londres du 10 mai 1793. Dans la même lettre, Da Ponte écrit : « [Dites au comte] que son serviteur, désespéré d'être sans argent et de ne savoir que faire, le prie de le tirer du purgatoire. Il l'a laissé ici pour garder seize chevaux, ou plutôt des ânes, qu'il considère comme autant de Bucéphales et qui, par Dieu, ne valent pas six sous; par excès de bestialité, il l'a laissé sans un sou... Ces seize *cefalo-fagi* se sont mangés deux fois, ou pour mieux dire se sont laissés manger par le palefrenier, qui, pour les rendre, demande 180 guinées, et qui a l'intention de vendre les peaux pour se payer. » Cf. *Lettere di Da Ponte*, publiées par P. Molmenti dans ses *Carteggi Casanoviani*, 3e partie — déjà cités.

il peut en être convaincu. S'il ne vous répond pas, soyez sûre de le voir chez vous, à Berlin, après la foire de Leipsick, tout transporté, vous alléguer cent excuses toutes mauvaises qu'en riant vous ferez semblant de trouver bonnes.

Vous souvenez-vous, Madame, de m'avoir dit que vous le trouvez aimable jusque dans ses défauts? Comptiez-vous sur celui-ci? Je souhaite que vous ne changiez pas d'avis, car je voudrais que tout le monde l'aimât. Je peux d'ailleurs vous assurer qu'il parle de vous avec enthousiasme et qu'à l'occasion vous le trouverez prêt à faire l'impossible pour vous convaincre de tout l'attachement et de la parfaite considération que vous lui avez inspirés.

Vous ne sauriez croire, Madame, combien je me suis senti flatté de l'honneur que vous m'avez fait. Je voudrais bien que vous me trouvassiez capable d'exécuter quelqu'une de vos commissions; mon empressement à m'en acquitter vous convaincrait de mon très parfait dévouement. Mon envie de revoir Berlin est devenue démesurée depuis un mois, et je vais travailler de mon mieux pour que le comte Waldstein m'y mène dans le mois d'octobre, ou pour qu'il me permette d'y aller. Je préférerais ce voyage à celui d'aller voir la descendance d'Edouard et d'Elisabeth dans l'heureux monde des Mégamicres (1), où je ne pourrais pas espérer de vous trouver. Vous m'avez donné une idée de Berlin tout à fait différente de celle que cette ville m'a laissée, lorsque j'y ai passé quatre mois

(1) Voyez p. 271, n. 2. Casanova resta à Berlin pendant six semaines, quand, affirmant obéir à une inspiration divine, il partit un beau jour de Dux, à l'improviste et en secret, pendant l'automne de 1795; mais après mille incidents désagréables, auxquels le Prince de Ligne fait allusion dans son *Fragment sur Casanova*, il rentra au bercail, ayant compris que la vie d'aventurier convenait peu à son âge.

il y a vingt-neuf ans (1). Hier le comte de Bruhl (2) m'a dit qu'il vous croyait à Francfort : il préfère votre esprit à vos charmes; c'est un problème selon moi assez difficile. Si mon *Icosameron* vous intéresse, je vous offre son Esprit. Je l'ai écrit ici il y a deux ans et je ne l'aurais publié que si j'avais pu espérer que le censeur théologien me l'aurait permis. A Berlin, on ne m'aurait fait la moindre difficulté (3).

Le comte de Waldstein s'occupe à faire courir ses chevaux dans une plaine entre Dux et Tœplitz. Dimanche passé il y avait une grande quantité de spectateurs. Ecrivez-lui que vous l'avez su, et plaignez-vous de ce qu'il a différé à donner ce joli spectacle après votre départ. Je suis sûr que pour lors il vous répondra. Vous pouvez même lui écrire que c'est moi qui vous a[i] donné cette nouvelle.

Si les circonstances ne me permettent pas de vous faire ma cour à Berlin, faites-moi espérer le bonheur de vous revoir ici l'année prochaine, et, en attendant, comptez sur le respectueux attachement que vous m'avez inspiré et sur les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

[GIACOMO CASANOVA].

(1) Casanova passa, en effet, quatre mois à Berlin, de juin à septembre 1764.

(2) Charles-Adolphe comte de Brühl, né à Dresde en 1741, général prussien. Frédéric-Guillaume II, ami de Lichtenau, l'appela à Berlin et le nomma précepteur des petits princes. Il mourut en 1802.

(3) C'est une défense inédite que Casanova écrivit en faveur de son roman *Icosameron*, publié en 1788. J'en ai vu à Dux six manuscrits différents, dont cinq autographes. Le premier a pour titre « Esprit de l'Icosameron déclaré au public par son auteur pour désabuser le gazetier littéraire allemand de Jene qui n'y a rien compris ». Le dernier, celui qui est le plus détaillé, s'intitule : « Confutation de deux articles diffamatoires publiés dans les gazettes littéraires allemandes de Jene; le premier dans le n° 192-29 juin; le second dans le n° 227 — 1er août 1789. »

PRINCESSE LOBKOWITZ

❧ ❧ ❧

*L'*EXISTENCE *de Casanova à Dux ne devait pas être précisément folâtre, surtout en hiver, quand les baigneurs et les touristes abandonnaient la ville voisine de Toeplitz à la tranquillité monotone d'une petite cité de province. Le comte Waldstein était presque toujours absent, errant en Europe de capitale en capitale; le personnel du château, défiant et agressif à l'égard du vieux bibliothécaire qui se donnait des airs de supériorité, le considérait comme un intrus; les habitants de Dux, enfin, grossiers, ignorants, étaient inaccessibles à Casanova, qui ne savait pas un mot d'allemand, et encore moins de tchèque.*

Rien de plus naturel que cet homme, qui, pendant tant d'années, avait recherché et aimé la société, trouvât quelque consolation dans sa solitude à avoir auprès de lui un petit chien, compagnon silencieux, mais fidèle, des longues heures passées dans la bibliothèque du château. Rien de plus naturel qu'il gardât une reconnaissance profonde à l'aimable femme qui lui avait procuré cette compagnie.

[*Lettres en français dans l'original.*]

J'ai reçu Finette. C'est un présent dont l'appréciation ne peut appartenir qu'à moi; mais je me flatte en vain de

l'apprécier tant que je le devrais; j'ai toujours peur, pensant à l'illustre donatrice, de manquer d'égards pour ce petit animal, que V. A. n'a différé à m'envoyer que pour me l'envoyer élevé. Finette, Madame, a de l'éducation; elle est gentille, jolie, et sensible au point qu'il suffit que j'élève un peu ma voix rauque pour la voir obéissante; et c'est ce qui me déplaît un peu, car je voudrais qu'elle m'aimât sans la moindre ombre de crainte; mais si cela est impossible entre deux individus raisonnables, ce doit l'être encore davantage vis-à-vis d'une petite créature que Dieu n'a douée que d'un heureux instinct.

Malgré cela, V. A. peut être sûre que si Finette me rend heureux quelques quarts d'heure, je lui rendrai en revanche heureuses toutes les heures du jour et de la nuit. Malheur à qui osera lui manquer de respect ! La biche de César n'aura pas eu de plus grands privilèges. Il me tarde de la mettre devant vos yeux dans le futur automne : V. A., j'en suis sûr, verra dans ses gestes la reconnaissance avec plus d'évidence, peut-être, que la mienne, car je ne saurai jamais trouver des expressions propres à vous l'expliquer. Hélas ! je trouve que je dis très peu ne disant autre chose, sinon que je suis, avec le plus profond respect,

GIAC. CASANOVA.

A cette lettre, l'aimable donatrice répondit en ces termes :

Vienne, ce 16 janvier 1795.

Monsieur,

Je suis enchantée de la charmante réception que vous avez faite à cette chienne que je vous avais destinée aussi-

tôt que j'appris la mort de votre bien-aimée levrette (1), sachant bien qu'elle ne serait soignée nulle part comme chez vous, Monsieur. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait toutes les qualités qui pourraient en quelque façon vous faire oublier la vôtre défunte.

L'hiver, cette année, est très rude; je crains qu'il ne retarde un peu la belle saison; rien n'engage le comte de Waldstein de venir en ville comme il le promet toujours et ne le tient pas de même.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de considération, Monsieur,

Votre très humble servante

CAROLINE LOBKOWITZ (2).

---

(1) Cf. la lettre de Pietro Zaguri (19 mars 1794) publiée par P. Molmenti : « Je prends beaucoup de part à la peine que la mort de votre petite chienne vous a causée; il faut en guérir comme j'ai toujours fait : *come d'asse si trae chiodo con chiodo* (un clou chasse l'autre). Ayez tout de suite un autre petit chien, et tout est fini. »

(2) La princesse Caroline Schwarzenberg, née le 7 novembre 1775, épousa en 1792 le prince Joseph-Maximilien Lobkowitz. Très connue pour ses œuvres humanitaires, elle fonda la Société de bienfaisance, entièrement composée de dames, qui existe encore aujourd'hui. Elle mourut à Vienne, le 24 janvier 1816.

HENRIETTE DE SCHUCKMANN

❧ ❧ ❧

PARMI *les innombrables figures de femmes dont la complaisante faiblesse donna matière à un épisode des* Mémoires, *l'une des plus sympathiques et des plus délicates est, sans aucun doute, Henriette, l'inconnue mystérieuse qui, après s'être donnée à Casanova, après avoir vécu quatre ans avec lui dans le plus heureux abandon, se déroba à son amour, lui laissant un souvenir et un regret que ni le temps ni les aventures ne réussirent à effacer, reparut deux fois à l'improviste dans sa vie, sans lui permettre de reprendre le roman interrompu, mais commençant, seulement après trente ans, avec son ancien amant, un échange de confidences épistolaires qui dura jusqu'à la mort.*

Casanova s'était promis de joindre ces lettres aux Mémoires *(dans ce septième volume qui devait renfermer les documents, et qui, selon moi, ne fut jamais écrit) dans le cas où il lui aurait survécu. Le destin voulut, au contraire, qu'il la précédât dans la tombe, et les lettres d'Henriette, si Casanova ne les avait pas détruites ou fait détruire par des mains fidèles, auraient dû se trouver à Dux au milieu des très nombreux manuscrits qu'il laissa après lui.*

Le bonheur de les découvrir et de faire connaître le précieux dossier, *auquel tous les lecteurs des* Mémoires *ont certainement pensé avec envie et curiosité, était réservé à un lettré*

anglais, A. Symons, qui, s'étant rendu à Dux en 1899, *publia un intéressant récit de sa visite dans la* North American Review (*septembre* 1902).

Nous reproduisons ici un extrait de cet article, en utilisant la traduction française parue une année après dans le Mercure de France (*octobre* 1903). « *Je fus assez heureux pour découvrir le paquet de lettres que je cherchais anxieusement : les lettres d'Henriette, dont la perte a été déplorée par tous ceux qui se sont occupés de Casanova... J'en ai retrouvé un grand nombre, quelques-unes signées de son nom de femme tout au long, Henriette de Schnetzmann* (sic), *et je suis porté à croire qu'elle survécut à Casanova, car une des lettres est datée de Bayreuth,* 1798, *année de la mort de Casanova. Elles sont particulièrement charmantes, ces missives, avec un mélange de malice et de distinction.* » *Après avoir cité quelques lignes, M. Symons poursuit imperturbablement :* « *Casanova avait vingt-trois ans quand il rencontra Henriette; et, alors qu'il en a soixante-treize, elle lui écrit, vieille aussi, comme si les cinquante années qui se sont écoulées étaient effacées de sa mémoire fidèle. Combien d'amants plus discrets et moins volages ont eu, malgré les changements, une constance pareille à celle dont témoigne cette correspondance? Et ne suggère-t-elle pas un aspect de Casanova qui n'est pas tout à fait celui du monde? Selon moi, elle révèle l'homme réel, qui, peut-être, entre nous, comprit le mieux ce que Shelley voulut dire quand il parle de* « *l'amour véritable qui diffère en ceci de l'or ou de l'argile que, divisé, il n'est pas séparé.* »

Eh bien, je sens que je n'appartiens pas à cette catégorie d'historiens qui éprouvent une volupté particulière toutes les fois qu'ils réussissent à renverser, par la force invincible du document ou la subtilité inattaquable du raisonnement, une légende amoureusement caressée et devenue presque

une tradition; mais je ne me sens pas davantage le courage de perpétuer, par ma complicité, une grosse équivoque, — pour ne pas dire plus, — dans laquelle est tombé ingénument M. Symons, entraînant derrière lui, tout récemment encore, ceux qui l'ont cru de bonne foi sur parole.

Henriette de Schuckmann (et non Schnetzmann) naquit, comme elle le dit elle-même, dans le Mecklembourg, et elle était vraisemblablement apparentée à ce baron Schuckmann, qui naquit lui aussi dans le Mecklembourg, à Mölln, et qui fut ministre d'Etat prussien. Elle vit une seule fois Casanova, dans l'été de 1786, au château de Dux qu'elle était allée visiter, et dix ans plus tard, séjournant à Bayreuth, elle échangea quelques lettres avec lui, sous les auspices de leur commun ami Kœnig.

Kœnig écrivait à Casanova, le 13 février 1796 : « Mlle de Schuckmann va vous prouver combien elle a été enchantée de votre lettre par sa prompte réponse. C'est elle que vous avez vue à la Bibliothèque avec M. de Heinitz, à ce qu'elle assure, l'an 1786. Alors M. le comte de Waldstein n'y était pas. Je n'ajouterai rien à la description morale déjà faite; elle dut vous être satisfaisante; quant au reste, pour ce qui regarde la partie physique, je ne me sens pas assez habile pour vous contenter. Différents traits d'après Lavater désignent différents caractères. Souvent, par un jugement trop hasardé, on risque de porter atteinte au talent, et comme je préfère celui-ci à tout autre don de la nature, pour converser, qu'importe que la physionomie soit plus ou moins régulière? Je ne veux pas examiner de si près. Je me vante, en attendant, de vous avoir donné une grande preuve de mon amitié, en vous procurant un commerce épistolaire avec elle... »

Il y a cinq lettres en tout et elles sont toutes de 1796.

[*Lettres en français dans l'original.*]

Bayreuth, ce 13 février 1796.

Monsieur,

Comme je ne suis vaine qu'autant qu'il le faut, je ne trouve rien de plus naturel que de m'oublier et si même vous me disiez de savoir encore l'année, le jour où vous m'avez vue, tenez, Monsieur, je ne vous en croirais pas le mot; mais voilà ce que vous ne faites pas, et je vous en sais bon gré. Nous autres femmes, qui n'avons pas les têtes remplies de sciences occultes, nous nous remplissons la mémoire de choses visibles et animées, et c'est bien à l'homme de fournir la plus haute et grande partie. Voyez, Monsieur, pourquoi je me suis parfaitement rappelée l'an 1786 où, au mois de juillet, je fis, à Dux, dans la bibliothèque du comte Wallenstein votre connaissance. Si je ne me trompe, le comte était dans ces temps à Vienne (1). J'étais dans la société du chambellan Heinitz de Freiberg (2), et je fus vivement touchée, tant de votre conversation, comme de votre bonté qui me fournit une belle édition de Metastasio bien élégamment vêtue dans un maroquin rouge. Après dix ans, me voici où le Kœnig (3), qui, dans ses promenades, me parle fré-

(1) Le comte Joseph Waldstein était en réalité à Paris pendant l'été de 1786.

(2) Frédéric-Antoine, baron de Heynitz, ministre d'État prussien, fut directeur de l'Académie des mines à Freiberg, en Saxe, et occupa d'autres charges importantes; il mourut à Berlin en 1802.

(3) Le 6 mai 1785 on découvrit à Venise une loge maçonnique qui se réunissait au Palais Contarini, Rio Marin; à la suite d'un procès, beaucoup d'adeptes furent chassés du territoire de la République et parmi eux le secrétaire de la Loge, Carlo Kœnig. Il se fixa à Bayreuth et, en 1794, renoua connaissance avec Casanova, en allant, lui aussi, le voir à Dux, à l'occasion de sa saison annuelle à Karlsbad et à Tœplitz, et en entretenant avec lui une active correspondance, publiée par O. Uzanne (le *Livre*, 1889).

quemment de vous, me jette dans l'immense abîme des probabilités si encore vous vous souviendrez de moi, si non. Ma curiosité ne s'arrête pas là et je deviens importune.

Oui, Monsieur, oui, il est vrai que je m'ennuie et même je m'ennuie beaucoup. Comment échapper à ce meurtre moral qui me poursuit depuis que je suis ici? Je n'ai ni l'âme ni les opinions qui tiennent pied ferme et je me sens faible contre un certain abrutissement d'esprit. On ne cultive ici que la bonté du cœur, on ne demande que ça et c'est absolument le passeport qu'on produit dans chaque société.

N'allez pas croire que je suis méchante; je ne voudrais même pas l'être; mais je ne me prosterne que devant l'esprit libre, je n'adore que le bon sens, tandis que le soi-disant bon cœur, sans l'accompagnement de mes idoles, me glace, me donne une indifférence que je ne saurais cacher.

Je suis peut-être dans le tort et c'est à vous, Monsieur, de me dissuader de ces travers. Comment voulez-vous que, sans appui, je m'y prenne? Je sens l'aliénation de ma petite dose d'esprit, j'envisage ma mort intellectuelle, le désespoir s'en mêle et je donne dans le scepticisme. Depuis que je suis ici, je me doute de tous (*sic*), je ne vois rien de bon. Venez m'éclairer, Monsieur, montrez-moi comment faire pour échapper à ces précipices sans que mon pauvre individu sanctionne les superstitions mortelles, mais régnant d'ici (*sic*). Ne m'accusez pas d'indiscrétion, quand je souhaite que vous soyez mon guide, ne me nommez pas importune quand je vous supplie d'être mon Apollon. Le moyen de vous défaire de moi est de me dire que je n'ai qu'à cultiver le bon cœur aussi, pour que je m'assimile à mes compatriotes. Mais non, voilà ce que vous ne voudrez pas; un

aimable vieillard comme vous acceptera toujours avec indulgence les hommages que vous porte

Votre très dévouée servante

Henriette de Schuckmann.

Bayreuth, ce 16me d'avril 1796.

N'allez pas croire, monsieur, que vous perdez votre temps, que je ne suis et ne serai toujours bien docile à vos leçons. Tout de bon, j'ambitionne de vous faire honneur, de gagner votre estime, d'avoir un jour votre approbation et de m'acquérir le nom de votre amie. Je n'aime pas l'oisiveté, je ne l'ai jamais aimée et j'ai même eu assez d'application à des choses qui généralement n'intéressent pas mon sexe; mais cette transplantation subite dans ce climat froid et pour le physique et pour le moral, mon attente si cruellement frustrée, tout ceci m'a fait perdre la tramontane. Le désœuvrement dans lequel je fus jetée, la superstition bien grande d'ici et qui sûrement produit dans cette triste végétation des plantes vénéneuses, m'a fasciné tellement ma raison, que je fus maltraitée, que je fus même inhérente au fléau qui gouverne ici.

Frédéric second disait : « L'ennui est un siècle, la mort n'est qu'un moment. » J'ai senti bien vivement cette vérité, mais j'espère ma reconvalescence grâce à vos bontés ! Vos conseils sont les fruits de l'expérience, monsieur, et je suis vaine d'en être honorée; j'acquiesce à tous, mais pas à celui : « Communiquez et ne désespérez pas; vous réussirez à vous former des caractères analogues. »

Non, monsieur, non, je me garderai bien d'en faire l'essai. Tout ce monde natif d'ici est absolument sans énergie; ils n'en ont même pas assez pour être méchants. Le tempérament général, qui peut être le produit de Fichtelgebirge est un quiétisme, une vie passive, inactive, qui ne leur laisse ni les forces pour le crime ni pour la vertu. Il me paraît à moi que c'est une inaction qui épouvante à quiconque n'a pas la maturité de votre esprit, et qui s'est accoutumé à chercher partout la prodigalité de la nature. Vous voyez, monsieur, que je m'accuse sincèrement et que pour aujourd'hui je suis bien éloignée de ce singulier désespoir; je l'ai secoué et je compte regagner mon chemin; j'espère de vous en être plus aimable et de vous turlupiner avec des ouvrages de ma boutique. Voilà une preuve que mon âme est assez bonne; elle s'élève de son abrutissement; mais, mon cher monsieur, toujours elle veut votre appui; aidez-moi, envoyez-moi des livres, les lettres de Winkelmann, les voyages pittoresques de M... Non, etc., etc. Dirigez mes occupations, charmez mes ennuis et soyez mon *pastor fido.*

J'irai probablement au Carlsbad, mais si à Tœplitz? hélas! j'en doute. Les gens avec lesquels je vis ne sont pas en *unisono* avec mon goût et c'est bien triste pour moi de faire cette résignation. Le comte Kœnig, qui est de mes amis et que j'estime à juste titre, sera plus heureux que moi; il vous verra, car je crois qu'il retournera par Tœplitz. Encore je voudrais que vous connaissiez Mme de Borch qui peut-être fréquentera aussi ces bains. Elle est femme de l'ambassadeur de Hollande en Suède et demeure dix-sept mois à Bayreuth; j'ai fait sa connaissance depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire. C'est une femme d'un esprit orné, même du savoir, un caractère ferme et réfléchi, discrète et sans prétention, enfin aimable. Je

suis bien heureuse par sa société et je le serais plus encore si elle n'était pas toujours souffrante. (1)

Adieu, mon bon et digne Esculape; ne me privez pas de vos soins, acceptez que je vous dresse un autel et plaisez-vous d'entendre le parfum pur et sincère que vous offre votre très humble et dévouée servante

HENRIETTE DE SCHUCKMANN.

A Bayreuth, ce 28 mai 1796.

Mais certes, mon bon ami, vos lettres me donnent beaucoup de plaisir et c'est avec satisfaction qui va crescendo que je dévore tout ce que vous me dites. J'aime, j'estime, je chéris votre franchise, et, ce qui est encore plus, je m'en crois digne. Cette conviction qui n'est pas, à ce que j'espère, un effet de syllogisme trompeur, mais le résultat d'un examen assez sincère, vous dira que je pense en fait de conscience exactement comme vous. Non, monsieur, je n'aime pas les directeurs de conscience; je n'en ai pas, — c'est-à-dire de directeur, — et comme un être qui se croit libre et qui jouit avec plein savoir de cette faculté, je ne tiens compte qu'à moi seul du clair et de l'obscur qui entrelace ma vie; encore je sais que c'est absolument moi seule qui éclaira ou fascina ma vue et que ce n'est que de moi que je puisse attendre ma paix ou inquiétude. Voici ma confession, monsieur, que vous devez peser; je l'ai fait (*sic*) sans craindre le reproche d'égoïsme, mais si vous me le feriez, encore je défendrais ma cause.

(1) Mme de Borck, femme à la mode, mais d'humble extraction, devenue veuve de l'ambassadeur suédois Vattel, épousa en secondes noces le diplomate de Borck, ambassadeur en Suède (vers 1790) et en Saxe.

De bonne foi, monsieur, votre façon de me parler m'est bien claire, et s'il n'y entrait pas trop d'amour-propre, je dirais qu'elle est analogue à ma façon de penser.

Mais tout de bon je vous comprends parfaitement bien et j'aime à la folie la manière vive et énergique avec laquelle vous vous exprimez.

Eh bien ! les occupations de ma vingtième année furent Shaftsbury, Locke, Hume et Helvétius; j'entrai avec chaleur dans leurs idées, je les étudiai, mais pourtant je fus assez heureuse de continuer à être femme. Quelques années plus loin, je m'engouai de nos Allemands; Mendelsohn, Hemsterhuis, etc., faisaient mes héros; mais, monsieur, je vous avoue que mon cœur resta vide; ils ne me rendirent pas heureuse et il n'y avait que Rousseau et Montesquieu qui me donnèrent un calme, une joie assez pure.

Je repris ma gaieté, je me rapprochai de la nature et je pris du goût à son étude. J'ai employé trois années à la botanique, et j'ose le dire que je n'ai point embarbouillé ma mémoire seulement de nomenclature; j'ai vu, j'ai senti la physiologie des plantes et enfin j'ai cherché à m'acquérir quelque peu de connaissance dans la physique. Dans le temps d'à présent où on entre presque dans l'atelier de la nature, où on lui vole, pour ainsi dire, ses secrets, je suis avide de chaque découverte et j'en sais assez pour les comprendre. Voyez, monsieur, ma franchise; je vous parle comme à moi-même, je vous ébauche ce que je suis. Vous avez voulu que je vous parle de moi, je l'ai fait, je le ferai encore et vous jugerez si je n'ai pas raison de dire que je me suis appliquée à bien des choses qui généralement n'intéressent pas mon sexe. Ma patrie est le Mecklembourg; c'est en quelque sorte une république; on y est bien libre et la fertilité du glèbe

y donne une générosité de sentiments. L'hospitalité et la candeur sont deux bonnes qualités primaires de mes compatriotes. Ce n'est pas que je n'aie trouvé bien des fâcheux aussi chez moi, mais la grande différence d'eux à ceux que je vois ici !

Mes habitants étaient sots sans prétention; ici on est sot et bouffi d'arrogance, malin sans le don d'amuser, mielleux et âpre dans sa fausseté, enfin les couleurs et le tableau, tout est hideux. Oui, monsieur, je vous avoue que j'ai été assez inconséquente de montrer combien tout ce monde-ci est hétérogène à moi; aussi je suis à l'heure plus vis-à-vis de moi-même; je n'ai précisément qu'une amie, Mme de Borch, et je vois quelques hommes, par exemple le comte Kœnig. Je lui veux du bien, je le crois discret, honnête, sensible aux distinctions que je lui fais. Il est décidé qu'il viendra à Tœplitz, mais, hélas ! pas moi. Non, monsieur, je ne possède pas l'italien, je ne fais que l'épeler, mais j'aime le *Pastor fido* et le sais presque par cœur. J'aime la poésie, j'aime beaucoup les poètes allemands, italiens, français et anglais. Pour cette dernière langue, je la comprends assez bien. Sans faire des vers, j'ai quelque idée de la prosodie.

Ah ! monsieur, reprenez haleine ! Je vous ai excédé, mon ami, vous en aurez pour être suffoqué, mais grâce à votre pénitente, qui n'a été que trop obéissante à vos ordres. Encore pardonnez-moi ce griffonnage, je suis pressée et la poste me hâte.

Continuez vos bontés, votre bienveillance pour moi; mon cœur vous en tient compte et c'est bien sincèrement que je vous suis dévouée.

HENRIETTE DE SCHUCKMANN.

A Bayreuth, ce 30 septembre 1796.

Vous lirez, s'il vous plaît, aujourd'hui une lettre assez ennuyeuse; car votre silence, monsieur, m'a donné beaucoup d'humeur. Une promesse est une dette, et dans votre dernière lettre vous m'avez promis de m'écrire au moins douze pages. Je peux donc de droit vous nommer mauvais créancier; je pourrais vous sommer devant une cour de justice; mais tous ces actes de vengeance ne réparent point la perte que j'endure par mon espoir et mon attente frustrés. Il n'est pas aisé de me procurer de la gaieté, et vous qui me donnez ce bon avis, vous ajoutez vous-même à me rendre morne et silencieuse.

Si vous voulez que je lise des choses que vous me croyez utiles, il ne faut pas m'adresser au comte Kœnig; il n'a pas de livres, et il n'aime pas la lecture. Sans lui, je connais Condorcet, que j'ai lu au mois de janvier avec plaisir; oui, monsieur, avec plaisir, et je vous prie de ne pas vous en étonner, car j'aime quelquefois à lire des discussions, et même s'il était un peu sec, pourvu qu'il y ait des pensées.

Que voulez-vous faire à Carlsbad, vous qui avez puisé dans la source de Jouvence, que ferez-vous à la fontaine boulante [bouillante?]? En tout, je ne viendrais pas dire que je me suis déplue à Carlsbad. Il y avait des femmes aimables et très aimables, mais les hommes l'étaient tant moins et je vous avoue que généralement je me trouve mieux, je m'accorde mieux avec votre sexe qu'avec le mien propre.

Si Mme de la Reck (1) est encore à Tœplitz, dites-lui

(1) Sur Mme de la Recke, cf. p. 310.

bien de bonnes choses de ma part, parlez-lui de mes vœux de la revoir et de mes souhaits pour sa santé.

C'est assez vous punir que de lire une page triviale comme celle-ci; mais quoique j'aie la tête vide, mon cœur ne l'est pas, et il vous porte une bien vive amitié.

HENRIETTE DE SCHUCKMANN.

Dites-vous bien des bonnes choses de la part de M[me] la baronne de Krüdener (1), et retournez, s'il vous plaît, ses tendres souvenirs et reconnaissance à l'aimable famille de Clary (2).

Bayreuth, ce 6[me] décembre 1796.

Non, il est impossible de bouder avec vous! J'en avais tout de bon l'envie, mais une ligne de votre main vaut toute une lettre de ma part; je ne puis et n'ose pas calculer avec vous, mon ami, non, je n'ose pas. Envoyez-moi bientôt votre réfutation; je brûle d'envie de lire ce morceau; j'aime à rire et j'aime tout autant votre plume. Il me paraît que je suis même destinée à sentir le sel que vous mettez dans vos accords; il me semble que j'ai goûté à fond votre *Silvia allo spechio*; je vous prie, monsieur, ne tardez pas à me faire parvenir votre pièce,

(1) Il s'agit sans doute de Julie de Wittinghof, femme du baron de Krüdener, gentilhomme livonien, qui mourut en 1802. Très connue pour ses aventures romanesques, elle préconisa une réforme religieuse qui réunit un grand nombre d'adeptes, s'occupa de littérature et publia un roman, *Valérie*, et quelques autres ouvrages en langue française.

(2) La fille du prince de Ligne, ami de Casanova, Maria Cristina, épousa en 1775 le comte Jean-Népomucène Clary; la famille Clary possédait et possède encore aujourd'hui un superbe château à Toeplitz.

sans vous soucier si Condorcet m'a plu ou non. Pourquoi ne pourrais-je pas aimer un long jour et une nuit également longue? Pourquoi pas? Il y a des jours qui devraient avoir le double, et il y a des nuits où peut-être on regrette le Jupiter de l'ancien monde. Mais enfin j'aime vous rendre hommage, j'aime vous voir dissiper des nuages, j'aime voir comme tout en riant vous allez dire des vérités. Mon impatience devance votre charmante promesse.

Oui, j'ai vu quelquefois Mme Birmingham et ses filles; je les ai trouvées aimables; mais j'ai vu beaucoup plus Mme Reck. La richesse de philosophie n'a point tenté mon envie; pour moi ce serait un embarras; je vis pour mes amis, mais aussi pour moi-même, et comme je n'ai pas cette flexibilité qui se prête, qui va au-devant de tout le monde, il s'en suit aussi que mes demandes sont plus prononcées. Mme de Münster doit être d'un autre coloris que Mme de Reck.

Dans ce moment je ne sais pas si Mme de Krüdener est à Vevey, Lausanne, ou si elle a passé le Saint-Gothard; car il y a trois semaines que je n'ai pas eu de ses lettres; mais il est sûr qu'elle soit où elle veut, toujours je dirai, moi, que cette place de la terre où elle est, contient une des plus rares mortelles que j'aie jamais connues. L'esprit le plus orné guidé par des sentiments sublimes, de l'énergie avec un cœur tendre et aimant, la figure intéressante soutenue par de justes appréciations de soi-même, et tout ceci assaisonné avec tout ce que les arts ont de beau et de ravissant, voilà l'esquisse de Mme de Krüdener. Oui, monsieur, jamais femme n'a écrit comme elle, mais tout ça dort dans ses cassettes; je voudrais le tirer au jour, mais elle se refuse à l'admiration.

Vous le voulez, et je cours les sociétés, je me plante aux tables de jeu, je paie de mon argent l'écot, car on ne veut

pas de mon esprit. Si je deviens vicieuse, c'est vous, mon Mentor, qui me rendez ainsi, et je jette mes péchés sur vous; encore si j'étais damnée je serais

Votre très dévouée amie,

HENRIETTE DE SCHUCKMANN.

C'est la dernière lettre de Henriette de Schuckmann qui existe aux Archives de Dux. Le 25 mars 1797, Carlo Kœnig écrivait à Casanova : « Mlle de Schuckmann, quoiqu'elle en fait un mystère, je sais de bonne main qu'elle ira rejoindre Mme de Krüdener à Lausanne, vers la fin du mois prochain, pour n'en revenir plus, à ce que je crois. » — Et le 29 mai, il donnait cette autre nouvelle : « Mlle de Schuckmann nous a quittés au commencement de ce mois; on dit qu'elle est de retour en Mecklembourg, chez son père. »

TERESA CASANOVA

GIOVANNI CASANOVA, *frère de Giacomo, mourut, comme l'on sait, le 10 décembre 1795, à Dresde, où il occupait depuis plusieurs années le poste de directeur de l'Académie de peinture. Sa mort subite laissa sa famille dans des conditions pécuniaires très peu florissantes. Une femme qui se disait sa maîtresse, une certaine Rossi, se prétendait des droits à la succession. Du mariage qu'il avait contracté à Rome, en 1762, avec Teresa Roland, fille d'un hôtelier d'Avignon, morte en 1772, étaient nées deux filles, Teresa et Augusta, et deux fils, Carlo et Lorenzo, qui n'ont été mentionnés, sauf erreur, par aucun biographe. Dans notre commentaire aux lettres de la Buschini, nous avons eu l'occasion de parler de Carlo, qui fut à Venise l'hôte de son oncle Giacomo; quant à Lorenzo, il semble bien avoir été un écervelé tout autant que son frère.*

Le fait est qu'à la mort du père, celle qui prit la direction de la famille pour régler une situation plutôt embrouillée, ce fut précisément Teresa, une jeune fille intelligente, sérieuse, énergique, douée de sentiments exquis, comme il apparaît par ces lettres affectueuses à son vieil oncle Giacomo (qui, du reste, lui rendait bien son affection), recherchée par la meilleure société de Dresde, et adorée de tous ceux qui l'approchaient.

Le baron de Sellentin écrivait, par exemple, de Dresde, à

Giacomo Casanova, en 1791 : « *Quand vous serez ici, cher ami, je vous prierai de me présenter à Mlle votre nièce, qui est le bijou de la ville; tout le monde me dit qu'elle est bien aimable et toute remplie d'esprit.* » *Et l'année suivante, Teresa étant allée à Vienne avec les princes Beloselscki, la princesse Clary chantait ses louanges au même Casanova en ces termes :* « *Elle est charmante à tous égards, jolie comme un cœur et tout à fait aimable; elle a le plus grand succès. Le prince Kaunitz l'aime aussi à la folie.* » *Et le ministre octogénaire, autrefois ambassadeur à Paris au temps de la Pompadour, devait s'y connaître!*

Il ne faut donc pas s'étonner, étant donné ces témoignages flatteurs, si Teresa Casanova, bien qu'elle ne fût plus tout à fait de première jeunesse, put faire un bon mariage. Voici en quels termes Carlo Angiolini annonçait la nouvelle à l'oncle Casanova, le 1er *mars* 1798 : « *Ce soir aura lieu le mariage de Mme Teresa Casanova avec M. le Chambellan de Veisnicht (von Wessenig)* (1) *que vous connaissez bien; les futurs époux sont partis ce matin pour la terre du chambellan, avec Augusta, sœur de la mariée. Je l'ai appris par son curateur Rossi, qui s'est trouvé hier à la lecture du contrat. Je lui ai souhaité de loin tousles bonheurs et bénédictions, et j'espère que V. S. en fera de même.* » *(Casanova, comme l'on sait, était déjà en proie au mal qui allait l'emporter trois mois plus tard).*

Ce mariage recevait même l'approbation du second oncle, Francesco Casanova, qui écrivait : « *Je suis bien charmé du mariage de Thérèse, quoique cela ne devrait pas m'intéresser, n'ayant pas jugé à propos de m'en faire part. Un Courlandais qui te connaît de Dux, m'a assuré que son mari*

(1) Rudolf August von Wessenig auf Delzschau était chambellan au service du duc de Courlande. (Cf. O' Byrn, *Camillo Graf Marcolini*, 1877.)

était un fort honnête homme. » *J'ai dit* même, *parce que, entre Francesco Casanova et sa nièce Teresa, les rapports n'étaient pas très tendres, probablement pour des raisons d'intérêt provenant de la succession. On verra d'ailleurs comme elle parle de lui dans une de ses lettres; voyons en attendant ce que l'oncle écrivait de la nièce :* « *Eh bien! tu as donc à te plaindre de la jadis aimable et adorable Thérèse; j'en suis bien aise, et pourquoi ne pas me croire lorsque je te disais dans la sincérité de mon cœur que c'était une coquette, enfin qu'elle ne valait rien. Elle m'a coûté de cinq à six cents ducats, et par reconnaissance elle m'a joué les tours les plus infâmes, elle s'a perdue* (sic) *de réputation et a presque compromis la mienne. Lorsque je serai dans ma retraite, où j'espère avoir des loisirs, je t'en ferai l'histoire détaillée avec la sincérité la plus croyable, et si après cela, si elle se rencontre sur tes pas, je suis bien sûr que tu la régaleras d'une paire de soufflets. Son frère Laurent est pourtant à Vienne, il a raison de ne pas venir me voir, car s'il l'osait, je le mettrais dehors à coups de pied dans le c...* (1) ».

Ce jugement sur le compte de la pauvre Teresa est à la vérité bien sévère et bien violent, pour ne pas le croire injustifié et dicté par la rancune.

Teresa Casanova, devenue baronne de Wessenig, occupa une place importante dans la meilleure société de Dresde; son salon, très fréquenté, devint une espèce d'académie où se réunissaient les esprits les plus distingués de la ville et les étrangers les plus en vue.

Elle mourut le 26 *décembre* 1842, *et fut enterrée au cimetière catholique de Dresde, auprès de son père.*

(1) Lettre de Vienne, de Francesco Casanova à son frère Giacomo, en date du 8 janvier 1797. (Archives de Dux.)

[*Lettres en français dans l'original.*]

Dresde, ce 20 de mars 1769 [1796].

Juste ciel! Vous manquiez périr! Hélas! comment? pourquoi? de quelle manière? En vérité, c'est bien cruel de votre part de me renvoyer à Marianne (1) pour en savoir les détails et le genre de danger dont vous étiez menacé. Me pouvez-vous croire si peu intéressée à vous, à ce qui vous regarde, pour me mettre en suspens jusqu'à la fin du mois? Non, mon cher oncle, c'est de vous que j'en veux savoir la relation du fatal événement qui presque m'aurait privée d'un si cher parent; oui, mon cher oncle, c'est à vous de me le dire, vous me le devez non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui ont eu la satisfaction de vous connaître et qui depuis votre départ me demandent avec empressement de vos nouvelles.

J'ai reçu un billet de la part de Mme la comtesse de Baerensdorf. Elle me mande d'une manière bien honnête et sensible d'avoir reçu une lettre de sa mère, laquelle malheureusement n'était pas bien consolante pour elle, ayant déjà choisi une personne laquelle elle aurait désiré de voir remplacer par moi, etc., etc.; de cette façon je peux nourrir l'espérance de voir peut-être l'adorable princesse Clari (2) à Toeplitz, car si nos affaires ne m'empêchent point, je pourrai aller avec vous, mon cher oncle, pour quelques

(1) Marianne, que Teresa appelle familièrement Manon, était fille de la sœur de Giacomo Casanova, Maria Maddalena, et de Peter August; femme de Carlo Angiolini depuis 1787, et mère de ce Carlo Angiolini qui céda les *Mémoires* à la maison Brockhaus en 1821. (Cf. sur ce sujet mon étude : *Come furono pubblicate le Memoire di Casanova*, Marzocco, nº 46, 13 novembre 1910.)

(2) Maria Cristina Clary, fille aînée du prince de Ligne.

semaines à Dux, et ensuite à Toeplitz. Oh ! je me réjouis déjà d'avance quand je pense à l'heureux moment où je verrai ma charmante princesse Clary ! Que cette entrevue me sera sensible ! Elle pleure un frère chéri (1), et moi un père, dont la mémoire ne s'effacera à jamais de mon souvenir.

Mon frère Charles (2) a reçu une lettre de mon frère Laurent (3) ; mais le premier n'a pas eu l'honnêteté de me la communiquer; ainsi j'ignore ce qu'il écrit. L'abbé Lena (4) vient tous les jours me voir, nous parlons souvent de vous. Les soirées, depuis que vous n'y êtes plus, me paraissent plus longues ; je n'ai plus revu l'aimable Montevecchio (5), mais j'ai appris de l'abbé Lena qu'il est incommodé; sans cela je lui préparais une bonne querelle de m'avoir laissée ainsi après votre départ dans l'abandon. Ma sœur Augusta (6), Mons. Miksch et Mons. de Vietti (7) m'ont chargée de vous présenter leurs tendres

(1) Charles de Ligne, tué le 14 septembre 1792 à la bataille de Croix-aux-Bois.

(2) Carlo Casanova, fils de Giovanni. Voy. p. 196, note 1.

(3) Lorenzo Casanova, second fils de Giovanni; en mars 1796, comme nous l'apprend une lettre de Francesco Casanova, il était à Presbourg.

(4) L'abbé Eusebio Della Lena, Lucquois (1747-1818), lettré et bibliophile, vécut à Venise, mais plus longuement à Vienne. Il entretint des rapports d'amitié avec Casanova et alla deux fois le voir à Dux, en 1792 et 1796. Trois lettres de Casanova à Della Lena ont été publiées par P. Molmenti (*Carteggi Casanoviani*, 2e partie, 1910) et une par Gamba (*Biografia di G. C.*, dans les Biografie del Tipaldo, 1835). C'est Gamba qui donna cours à la légende, acceptée par beaucoup sans contrôle, d'après laquelle Della Lena aurait présenté Casanova au comte Waldstein en 1784, à Paris, pendant un dîner chez l'ambassadeur de Venise; or Casanova avait quitté Paris dès novembre 1783 et il n'y revint jamais.

(5) Le lieutenant Pompeo di Montevecchio, au service de Saxe, était lié avec Casanova, qu'il alla souvent voir à Dux.

(6) Maria Augusta Casanova, née en 1774, mourut fille en 1848; elle est enterrée près de sa sœur à Dresde.

(7) Frédéric de Vietto était un excellent amateur dans l'art de dessiner des portraits au crayon.

compliments; nous sommes tous en très bonne santé, excepté ma personne, qui se trouve de nouveau accablée d'un gros rhume. Adieu, mon cher oncle, portez-vous bien, continuez votre bienveillance à votre dévouée nièce

THÉRÈSE CASANOVA.

Dresde, ce 25 avril 1796.

Mon très aimable, mon très cher oncle,

Il faut cependant, pour ne point *mettre trop en jeu le sentiment,* chercher de varier un peu mes lettres. Ma dernière, sur laquelle j'ai reçu votre charmante réponse samedi soir, était remplie des prières, celle-ci le sera de reproches. Comment ! c'est ainsi qu'une nièce écrit à son oncle? Sans doute; je crois du moins que c'est mon devoir de ne rien dire aux dépens de la vérité. Ainsi je commence par vous assurer, mon très cher oncle, que votre lettre m'a fait un bien sensible plaisir, et cela par plusieurs raisons essentielles; mais si je disais que j'en étais entièrement contente, cela serait un petit mensonge; car si vous aviez la bonté de m'accorder mes prières et la générosité de me corriger, il faut aussi en avoir de le faire avec ménagement pour mon caractère, ma façon de penser et ma sensibilité; un mot expressif de votre part ne m'aurait que trop convaincue de mon tort, — et je suis presque tentée de croire que ces reproches qui remplissent les trois quarts de votre lettre ne sont point de vous, mon cher oncle, — vous connaissant le beau talent et l'art peu commun de dire

et beaucoup et bien en peu de mots (1), au lieu que cette fois-ci vous vous arrêtez un peu sur une bagatelle. Basta. Revenons aux articles qui en les apprenant me faisaient bien du plaisir; le premier est celui que vous jouissez d'une bonne santé, le second que vous n'allez plus à Vienne (2). Oui, mon cher oncle, j'en suis enchantée, ce voyage ne pouvait m'être indifférent; connaissant le caractère de mon oncle François, je ne prévoyais que des désagréments et des querelles; vous qui êtes vrai, — lui faux, — vous franc, — lui dissimulé; — vous parlez raison, — il radote; — vous êtes historien fidèle, — et lui sûr menteur; — vous possédez cet amour-propre que tout homme honnête et sensible doit avoir, — et lui n'est qu'un égoïste. Voyez si deux caractères pareils puissent jamais se convenir, et si je n'ai pas raison de m'en féliciter que vous n'alliez point chez lui. — Mon frère Laurent n'est pas encore arrivé, mais il a encore écrit à mon frère Charles qui, à son ordinaire, ne m'a point communiqué la lettre; je sais par là qu'ils sont très d'accord, et c'est d'eux que l'on peut dire que cette liaison est fondée sur l'harmonie et de leurs sentiments et de leurs rares qualités. Adieu, mon très cher oncle; toute ma petite société, ainsi que ma sœur, vous présentent leurs tendres compliments.

Je me porte à merveille, c'est-à-dire aussi longtemps que je me trouve dans les bonnes grâces de mon aimable oncle Jacques, duquel je serai pour la vie sa très obéissante nièce

THÉRÈSE CASANOVA.

P.-S. — Votre bijou Montevecchio et le Don Antonio sont à Leipsic.

(1) Cf. ce qu'écrit le prince de Ligne : « Casanova, cet esprit sans pareil, dont chaque mot est un trait et chaque pensée un livre. »

(2) Casanova avait réellement eu l'intention d'aller à Vienne et aussi à Venise, au printemps de 1796, mais il renonça à son projet.

Dresde, ce 5 de mai 1796.

Avant de vous remercier pour votre charmante lettre, mon tout aimable oncle, il faut que je vous annonce la sortie de notre pension de cent soixante écus par an, c'est-à-dire quatre-vingts écus à chaque; j'en suis très contente, car je n'espérais pas en recevoir autant. J'ai reçu enfin une lettre de mon frère Laurent en réponse sur une que je lui avais écrite; il me mande qu'il savait par une lettre de mon frère que nous vivions séparés sans en savoir la raison, que cette disharmonie l'inquiétait, et qu'il était persuadé de ma droiture et de mon honnêteté et qu'en conséquence il se reposait entièrement sur moi. Attendant son retour à Dresde, je devais prier M. de Vietti d'être son curateur *absentis*. Le reste de cette lettre est très honnête et il ne paraît pas qu'il soit d'intelligence avec mon frère Charles; car il me dit qu'il avait reçu secrètement une lettre de lui, etc., etc. A l'égard de ce que M. Torenti (1) vous écrit d'un Anglais et de 50 guinées, il n'y a pas un mot de vrai. — J'ai le plaisir de voir tous les jours Don Antonio chez moi; c'est un charmant homme, et je préfère et lui et son aimable entretien à celui de bien des jeunes gens, car il possède toute la gaieté et l'amabilité de la jeunesse accouplées avec l'esprit mûr et la raison de son âge. Il m'a chargée de vous dire mille choses de sa part; il ira à Tœplitz vous voir et il m'a promis que lorsque vous viendrez me chercher il sera de la partie. Il a eu la galanterie d'apporter à ma sœur et moi une très jolie foire de Leipzic; cette attention de sa part m'a fait bien du plaisir.

Il faut que votre bijou soit malade, car depuis son retour

(1) Le chanoine Fortunato Maria Torrenti, prélat domestique de S. S. Il y a aussi quelques lettres de lui à Dux.

à Dresde, je ne l'ai vu qu'une fois; il est de retour depuis dix à douze jours. Il m'avait présenté le marquis de Rangoni (1) avant son départ, et il n'est point retourné avec lui. — Je ne vois que très rarement ma chère cousine Angiolini; la cause en est nos affaires; comme je suis la seule qui en prend soin, il ne me reste pas le moindre temps pour mon plaisir; mon frère ne s'occupe de rien, je ne le vois jamais, et moi je suis toute la journée chez moi pour ne manquer personne, tandis que Monsieur va se promener et s'amuser; il n'y a d'après mes occupations autre plaisir dont je jouis que celui de ma petite société.

Dresde, ce 6 de juin 1796.

Mon très cher, mon tout aimable oncle,

Je me porte médiocrement bien — car j'éprouve souvent des chagrins par rapport à nos affaires. A votre arrivée à Dresde je vous en dirai davantage. Vous ne me dites rien, mon cher oncle, sur ce quand vous viendrez pour sûr à Dresde — mon Dieu, je voudrais que cela fût demain ! C'est déjà si longtemps que je désire vous revoir, qu'un mois me paraît un siècle.

M. de Vietti était bien flatté du passage de votre avant-dernière lettre; lui, ainsi que M. Miksch et Rossi, vous présentent leurs tendres compliments. — Ma petite Augusta vous baise les mains. Elle désire extrêmement d'aller aussi avec vous à Tœplitz, car elle aime bien son oncle Jacques; nous nous sommes déjà disputées sur cet article, car je lui ai dit qu'elle pouvait vous aimer tant

(1) Le marquis Rangoni était cousin de Montevecchio.

qu'elle voudra, elle n'arriverait jamais au point de vous aimer mieux que moi. Le comte Montevecchio se porte bien, j'ai eu deux fois le plaisir de le voir. Don Antonio (1) vient plus souvent que Montevecchio; je crois que tous les deux ont raison, car Montevecchio sent trop bien qu'un jeune homme peut devenir, par des visites trop fréquentes, dangereux; et Don Antonio n'ignore pas qu'un aimable vieillard est toujours le bienvenu.

THÉRÈSE CASANOVA.

Dresde, ce 14-19 de juin 1796.

Mon très cher oncle,

Oh ! que cela me coûte, mon très cher oncle, de vous répondre sur tous les articles que vous me faites envisager ! car alors il me paraît entrevoir l'impossibilité d'aller à Tœplitz. Dites-moi, mon tout aimable oncle, si dans le cas que je ne puis espérer de vous voir chez vous, me priverez-vous du bonheur de vous voir à Dresde? Oh ! ne vous refusez point à mes prières ! Pensez que par un pareil refus vous renversez mes plus douces espérances. N'est-ce pas assez triste de ne point voir l'aimable princesse de Clary? Faut-il encore que je sois privée de l'unique satis

(1) Ce Don Antonio, que Teresa appelle *un aimable vieillard*, n'était autre que le fameux Antonio Della Croce, de Milan, si souvent nommé dans les *Mémoires*, aventurier, joueur de profession, tricheur, chassé de Venise en 1753 pour des fautes inavouables. Casanova le rencontra un peu partout : à Reggio, à Padoue, à Venise, à Spa et finalement à Dresde où le prince de Ligne le connut aussi. « Votre lettre, écrivait Della Croce à Casanova le 3 août 1795, m'a fait un sensible plaisir par le doux souvenir de notre ancienne amitié, unique et fidèle pendant le cours de cinquante ans. » Sur ce personnage, cf. E. Maynial, *Casanova et son temps*, 1911, p. 280.

faction qui me reste de vous baiser les mains et de vous assurer de bouche de mon respect et mon sincère attachement? Oh! venez! venez, mon cher oncle! Il ne me reste d'autre espoir de vous voir, car dans ces moments nous sommes occupés de vendre plusieurs de nos effets, et ma présence devient indispensablement nécessaire, surtout comme mon frère ne prend pas cet intérêt qu'il faut pour que tout aille en ordre; je ne veux pas qu'on puisse me faire le même reproche et en conséquence je sacrifie mes plaisirs pour le bien de ma famille.

Dresde, lundi le 20 de juin 1796.

Mon très cher oncle,

Je vous disais hier, mon cher oncle, que j'irais dîner chez ma tante, mais j'en fus empêchée par une rencontre que j'eus la satisfaction de faire chez le comte Marcolini (1), auquel j'allais porter mes remerciements à cause de notre pension; cette rencontre était le conseiller premier bibliothécaire de la Bibliothèque électorale. Son nom est Adelung (2). Eh bien! nous étions dans l'antichambre en parlant de plusieurs choses, lorsque le discours tomba sur l'ouvrage de feu mon père (3), et comme il ne connaissait

(1) Le comte Camillo Marcolini di Fano (1739-1814), occupa à partir de 1780 la charge de directeur des Beaux-Arts à Dresde, et son œuvre fut très appréciée par la cour et par le pays. Il devint ensuite ministre de Napoléon, toujours à Dresde, et mourut à Prague. Il fut l'ami et le protecteur de Casanova, et c'est à lui tout d'abord que furent offerts en vente les *Mémoires*.

(2) Johann Cristian Adelung (1733-1806), grammairien allemand, conseiller de cour du roi de Saxe et Bibliothécaire en chef. Il mourut à Dresde.

(3) Il s'agit probablement des *Monumenti antichi*, œuvre pour laquelle Giovanni Casanova exécuta des gravures.

pas tout à fait l'étendue de cet ouvrage, et comme il désirait de me rendre quelque service, il s'offrit de venir chez moi pour voir le tout. Il m'a fait espérer que peut-être il trouvera quelqu'un qui l'achète. « Ainsi, dit-il, je viendrai chez vous vers les trois heures », et moi je ne voulais pas le remettre à un autre jour; de cette manière je fus obligée de renoncer au dîner chez ma chère Manon. Je vous assure, mon très cher oncle, que je fus très touchée de l'honnêteté du conseiller d'Adelung et de l'intérêt qu'il semblait y prendre. « Je ferai, me dit-il, tout mon possible pour vous être utile, et moi je souscris à trois exemplaires, un pour la Bibliothèque, l'autre pour S. A. l'Électeur et le troisième pour moi. » Je commence, mon cher oncle, d'en tirer bonne augure et peut-être que je pourrai vendre cet ouvrage tout entier; il m'a promis que sitôt qu'il aura quelque réponse, il me la communiquera. Tout cela sont des choses qui m'empêchent de m'éloigner de Dresde et vous avez très raison, mon tout aimable oncle, de dire que ce petit voyage à Tœplitz est une affaire d'importance et qui peut avoir des conséquences. Vous me demandez, mon cher oncle, qui sont les personnes qui me chagrinent. Est-ce que vous vous rappelez encore d'une certaine Mme Rossi chez laquelle nous fûmes en pension? Cette femme fait des prétentions énormes à cause d'une liaison entre mon père et elle. Cela suffira pour vous donner une petite idée de la peine et du chagrin que j'en ressens. Je vous raconterai tout cela en détail lorsque vous viendrez à Dresde.

Dresde, ce 30 juillet 1796.

Mon très cher oncle,

J'ai reçu pour ainsi dire vos deux lettres à la fois. De grâce, mon cher oncle, ne me blâmez pas des plaintes que je vous ai portées contre les Angiolini; non seulement que je vous aime, que je vous chéris comme un père et que je me livre entièrement à votre jugement, mais aussi vous possédez toute ma confiance, je vous parlerai toujours comme à un père, avec la différence que cela sera sans crainte; et si je crains quelque chose, ce n'est que de vous déplaire; mais je me soumets tout à fait à vos excellents conseils, et j'agirai toujours de manière de mériter l'approbation de mon cher oncle Jacques; du moins je ferai tout mon possible pour y parvenir. Si j'ai tort de me plaindre contre les Angiolini, pardonnez-le moi, mon cher oncle, ce n'est que mon extrême délicatesse qui en est la cause. Je ne saurais recevoir des honnêtetés des personnes lesquelles se croient offensées de moi; j'abhorre de recevoir des politesses que l'on me fait plus par humanité que par mon peu de mérite; je n'aime pas qu'on m'oblige avec insensibilité. M. Angiolini sait très bien que ce n'est pas moi qui l'ai offensé; pourquoi donc me fait-il endêver les imprudences d'autrui? Ah! mon cher oncle, les injustices font toujours de la peine, mais elles deviennent plus sensibles encore, lorsqu'on doit les éprouver de ses parents. Non, mon cher oncle, vous me direz là-dessus tout ce qu'il sera possible de dire pour excuser les Angiolini; je le respecterai, mais je n'en serai pas persuadée; je vois qu'il n'y a que vous, mon cher oncle, qui m'aimez véritable-

ment, c'est-à-dire de tous mes parents. C'est vous qui me rendrez tous les services possibles sans avoir aucun intérêt que celui de me savoir heureuse et contente. Ne croyez pas que, malgré tout ce que j'aurai à dire contre les procédés des Angiolini, que je les aime moins; non, certainement pas, je ne leur ferai jamais de reproches; il ne faut jamais que la douceur abandonne une jeune personne, c'est son plus bel ornement.

J'irai pour une huitaine de jours demeurer à la campagne chez Mme la comtesse de Stolberg; comme c'est si près, je n'ai point pu me refuser à ses invitations. La comtesse de Berensdorf a été chez moi pour prendre congé. Elle m'a chargée de vous dire bien des choses de sa part; nous avons beaucoup parlé de vous, mon cher oncle; je lui ai dit combien vous désiriez la voir à Tœplitz mais elle ne peut pas passer par là, ce qui lui fait bien de la peine.

Pardonnez-le-moi, mon tout aimable oncle, que je vous écris si rarement; mais je vis actuellement dans d'éternelles dissipations que les dames me procurent avec bien de la bonté, pour me distraire et me dédommager de tous les chagrins que j'ai essuyés. Ma santé va à merveille, je commence à prendre meilleur visage, ce qui vous fera du plaisir d'apprendre. Ne vous étonnez pas, mon cher oncle, si vous trouvez cette lettre datée plus tôt que vous ne la recevez; je l'avais commencée et j'avais cru l'achever. Adieu, mon tout aimable oncle; portez-vous bien et ne devenez plus malade, comme don Antonio m'a dit; mais Dieu soit loué, vous vous portez bien à présent; mais je vous en supplie, ayez soin de votre santé; la tranquillité de mes jours en dépend. Adieu, je vous baise les mains, ainsi que ma sœur Auguste et M. Miksch et M. Rossi. C'est le même Rossi que vous avez connu autrefois; il s'en ressou-

vient encore parfaitement bien. Adieu, à jamais votre obéissante nièce

THÉRÈSE CASANOVA.

Dresde, ce 8 de septembre 1796.

Mon très cher oncle,,

Je l'ai vue, cette aimable comtesse de Münster (1), et c'est à vous que j'en ai toute l'obligation, mon cher oncle, de dire que c'est une beauté sans fard ! Car je puis assurer que je n'ai jamais vu une beauté plus intéressante et mieux ornée que la sienne. Elle m'accueillit avec tant de bonté qu'il me paraissait de la connaître depuis bien longtemps et sa charmante physionomie me parut me dire que je ne lui déplaisais point; enfin, c'est une femme charmante, et je vous porte, mon très cher oncle, mes plus sincères remerciements de m'avoir procuré l'occasion de faire sa connaissance. Elle m'a priée que lorsque nous voudrons aller la voir, de l'avertir par un petit mot; car, comme elle pense de faire un petit voyage à Holstein, elle ne voudrait pas que nous fassions un chemin de trois lieues, au risque peut-être de la manquer. A présent, un petit mot sur un endroit de votre lettre que je ne comprends pas : qui sont ces immortels qui avec leurs longues ailes me feraient mourir de peur? Je ne les connais pas même par renommée et je vous supplie, mon très cher oncle, de m'expliquer cette énigme pour mon faible esprit. J'espère que vous vous portez bien, que vous êtes heu-

(1) Le célèbre poète allemand Jean-Paul écrivait à Dresde, en 1798 : « Mon bonheur dura seulement de vendredi à mardi, à Konigsbrück, près de la comtesse Münster... »

reusement arrivé à Dux sans aucun danger et que vous avez eu la satisfaction de voir le même jour de votre départ de Dresde l'aimable princesse Clary. Quand vous la verrez, cher oncle, baisez-lui bien ses mains de ma part, car c'est à elle que je dois toute la reconnaissance de vous avoir vu quelques jours parmi nous; c'est elle qui vous a décidé d'entreprendre ce voyage.

Ayez seulement soin de votre santé, mon cher oncle. Je suis un peu en peine; aucun de vos amis ne reçoit de vos lettres, ni Angiolini, ni Montevecchio, ni votre compère Antonio; cela nous donne de l'inquiétude; tirez-nous-en par un petit mot. J'espère de m'acquérir votre approbation sur ce que j'ai suivi votre sage conseil de renvoyer l'enfant, le pauvre enfant de cette malheureuse créature, Mme Rossi (1); — il est arrivé comme je l'avais prévu; il pleurait amèrement, et moi, pénétrée au fond de l'âme, mes larmes se mêlèrent avec les siennes! Ah! que le devoir d'agir ainsi contre cet innocent m'en coûtait, à mon pauvre cœur, et que j'en trouvais difficile et pénible de ne pouvoir écouter que la raison! Et rien que la promesse, que je vous avais faite, mon oncle, m'a enfin décidée de vaincre les sentiments de mon âme. Oh! si jamais cette indigne femme allait mourir, je dédommagerais ce pauvre petit de la peine que j'étais obligée de lui causer; je lui tiendrais lieu de mère et je ferais mon possible pour réparer les torts que j'ai dû avoir envers lui. — Adieu, adieu, mon tout cher oncle, continuez-moi votre bienveillance, et soyez persuadé du fameux attachement que vous porte votre sincère nièce

THÉRÈSE CASANOVA.

(1) Certainement un enfant né des rapports de Giovanni Casanova avec cette dame Rossi.

Dresde, le 6 de mars 1797.

Mon très cher oncle,

Soyez indulgent, et calmez l'amertume qui se trouve depuis bien longtemps dans votre âme; hélas! mon très cher oncle, vous êtes encore le seul parent qui m'ait sincèrement aimée. J'étais maltraitée de mon oncle, votre frère; ma tante, votre sœur (1), est plus attachée (et cela est très juste) à sa famille qu'à la mienne; mon père, votre frère, hélas! il n'existe plus; il n'y a donc que vous, de trois frères, que vous, mon cher, mon bon oncle, sur l'amitié duquel je puisse encore compter! Et si, grand Dieu! aussi vous pouviez retirer vos bonnes grâces à une nièce orpheline de toutes façons, pensez, mon oncle, quel sujet d'éternels chagrins que vous me donneriez par cela! par cela... Non! non! votre cœur m'est garant, il est incapable d'outrager un cœur avec des sentiments aussi justes et décidés comme le mien l'est pour vous; non, vous ne me chagrinerez *pas*, ou pour mieux dire *plus*, car je peux bien vous assurer, mon très cher oncle, que ces yeux, lesquels vous plaisaient tant, ont bien répandu des larmes, et cela à cause de vous. Je me suis trop bien aperçue que vous aviez un ressentiment contre moi; cela m'a causé du chagrin infini. O cher oncle, mon bien cher oncle, vous qui êtes la justice même, rendez-la aussi à moi; ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue. Vous voir si changé, vous qui étiez la bonté même envers moi, c'est surnaturel; je crains, et peut-être avec raison, que l'on ait cherché de me détruire dans votre bonne opinion

(1) Maria Maddalena Casanova, sœur de Giacomo, née à Venise le 25 décembre 1732, fut danseuse, toute jeune, au théâtre de la Cour à Dresde, épousa l'organiste Peter August et mourut le 10 janvier 1800.

et de me dérober vos bonnes grâces. Ah! cher oncle, qu'une de vos lettres me rassure votre bienveillance, qu'elle tranquillise mon âme, et de cœur et d'âme je vous baiserais les mains pour ce bénéfice. Revenons à quelque chose de plus gai. J'ai eu le plaisir de parler [avec] M. de Elliot (1), charmant homme de toute façon, avec son aimable fille; il m'a tout de suite demandé de vos nouvelles et avec bien de l'empressement, si nous aurons le plaisir de vous voir bientôt à Dresde; il m'a chargée de bien des compliments pour vous, ainsi que la comtesse chanoinesse d'Els (2). Tous désirent vous voir; tenez votre parole et venez, mon très cher oncle; soyez si aimable de quitter votre vilain Dux, et venez à Dresde, où vous êtes aimé et bien reçu de tous, et particulièrement de votre sincère et très dévouée nièce

THÉRÈSE CASANOVA.

(1) Hugh Elliot, homme éminent, était ministre d'Angleterre à Dresde.

(2) Lisez : d'Eltz; elle était la sœur de l'ambassadeur d'Autriche, comte d'Eltz, qui vécut à Dresde de 1793 à 1801.

ELISE VON DER RECKE

❧ ❧ ❧

A Casanova, aventurier et affligé d'une manie presque morbide pour la littérature, le destin réservait comme consolation, sur ses vieux jours, un type curieux de femme, exaltée, nerveuse, éprise d'indépendance, avide de passer pour lettrée et de pénétrer dans l'intimité des lettrés.

Charlotte-Elisabeth-Konstantia von der Recke, sœur adultérine de la duchesse Dorothée de Courlande, naquit comtesse de Medem, dans la terre de Schönberg, le 1er *juin* 1756. *Très jeune, en* 1771, *elle fut mariée au gentilhomme de Cour von der Recke et toute jeune encore se sépara de lui après dix ans de mariage. Libre ainsi de satisfaire ses goûts, elle se mit à voyager avec son amie Sofia Becker et visita les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Elle fit de longs séjours à Karlsbad et à Tœplitz, stations balnéaires très fréquentées dès cette époque; dans cette dernière ville, qui n'est éloignée de Dux que d'une demi-heure, elle dut rencontrer Casanova, qui s'y rendait souvent pour rendre visite aux princes de Ligne, qui allaient tous les ans passer l'été à Tœplitz. En* 1795, *Elisa von der Recke se rendit à Saint-Pétersbourg, où elle sut si bien se faire aimer de Catherine II, que la généreuse et puissante impératrice lui fit don de la terre de Pfalzgrafen, en Courlande.*

En 1801, *elle fit la connaissance du poète Tiedge (*1752-

1841), *avec lequel elle voyagea en Italie de* 1804 *à* 1806; *elle ne l'abandonna jamais, et elle mourut entre ses bras, le* 13 *avril* 1833. *Elle eut une certaine renommée comme écrivain et certaines de ses poésies religieuses furent favorablement jugées* (1).

Comme nous l'avons déjà dit, et nous croyons que c'est un détail tout à fait ignoré, Elise von der Recke réconforta moralement et matériellement Casanova pendant la grave maladie qui l'emporta; peut-être était-elle poussée par la vanité de pouvoir le dire et le faire savoir plus que par une véritable et sincère charité; le vieux bibliothécaire du comte Waldstein (chose étrange, mais en présence de ce vieillard déchu et malade, l'habituel qualificatif d'aventurier ne me vient pas sous la plume) lui rendit la monnaie de sa pièce, en lui montrant clairement qu'il goûtait plus les bouillons et le bon vin que la compagnie de l'officieuse poétesse.

Mieux que par n'importe quelle biographie, le caractère, la psychologie curieuse de cette femme se révèlent dans ses lettres, doublement intéressantes parce qu'elles nous font assister aux derniers moments de Casanova, sur lesquels nous chercherions vainement ailleurs quelques détails.

[*Lettres en français dans l'original.*]

Tœplitz, le 28 mai 1797.

Vous avez bien raison de vous aimer, car vous êtes très intéressant et aimable ! Mais vous avez tort de croire qu'on ne vous aime pas, car je vous veux du bien du fond de mon cœur. La pluie et le tonnerre me sont venus fort mal à propos hier, car ils m'ont empêchée de donner le congé à la princesse russe jusqu'à Dux. J'espère qu'elle vous aura

(1) Gœdecke, *Grundriss der deutschen Dichtung*, 2e éd., vol. V, p. 456.

fait parvenir mon petit billet. Le beau bouquet que l'Inspectrice (1) m'a fait parvenir par votre main m'aurait été encore beaucoup plus agréable si votre main me l'avait remis.

Si vous voulez lire de très beaux vers du prince de Ligne (2), venez, je vous les montrerai; et vous trouverez en même temps qu'ils ne rendent pas fière celle à qui ils sont adressés. Car je sais que les poètes cherchent à instruire en disant des choses flatteuses. Mais c'est de quoi je voudrais être bien sûre que, — ni vous, — ni l'aimable et intéressant prince de Ligne fussiez poètes, quand vous me dites que vous me voulez du bien.

ÉLISE.

Après un long intervalle, pendant lequel, vraisemblablement, Elise von der Recke séjourna loin de la Bohême et n'eut aucune nouvelle de Casanova, elle revint à Tœplitz, et apprit par son vieil ami lui-même son mauvais état de santé (3) *; alors elle se hâta de lui répondre par la lettre suivante :*

Tœplitz, ce 20 avril 1798.

Votre lettre, mon ami, m'a profondément attendrie! Quoique bien malade moi-même, le premier beau jour m'amènera encore dans ce monde à vos côtés! — L'espérance que nos facultés d'âme ne nous sont pas seulement

(1) Sophie Steltzl, femme de Dominique Joseph Stelzl, intendant du comte Waldstein.

(2) Charles-Joseph, prince de Ligne (1735-1814), soldat, diplomate et lettré, fut l'ami de Casanova dont il parle longuement dans ses *Mélanges historiques et littéraires*, vol. IV.

(3) Casanova tomba malade vers la mi-février 1798; il eut des troubles de la vessie très douloureux et mourut après trois mois et demi de souffrance. On trouvera des détails sur sa maladie dans les lettres de Zaguri, publiées par P. Molmenti, et dans celles, encore inédites, de son neveu Carlo Angiolini, qui semble l'avoir assisté jusqu'au dernier moment.

données pour ce court espace de vie, soutient mon courage, quand la mort me sépare de mes amis ! Cette espérance que ma raison adopte de plus en plus, donne un air serein à la sombre mort, qui tranche la vie des jeunes personnes comme des vieillards. Depuis quelques mois ma nature combat avec cette destructrice du genre humain. Encore il n'est pas décidé si mon âge et ma bonne nature échapperont cette fois à sa faux. Mais je me trouve heureuse que la vie et la mort ont des attraits pour moi. Car ma faculté de sentir les beautés du globe, la douceur de l'amitié et le bonheur inébranlable de la vertu, ne s'éteindront jamais. J'espère vous revoir dans ce bas monde où la joie et la douleur exercent nos facultés intérieures. J'aimerais vous savoir encore bien longtemps mon contemporain, mais si vous rejoignez mon incomparable Catherine (1) avant moi, vous lui direz qu'elle n'a jamais été aimée plus tendre — et plus purement que par votre amie Élise.

Depuis hier, l'aimable Milady Clarke (2) embellit Tœ-

(1) Catherine II, impératrice de Russie, bienfaitrice d'Élise von der Recke, morte le 9 novembre 1796.

(2) Marianne Clarke, amie d'Élise von der Recke, fut, comme sa sœur Sophie, une des aventurières politiques qui florissaient au XVIIIe siècle. Elle épousa, en 1794, Wilhelm Clarke, duc de Feltre (1763-1818), général des armées de Napoléon; mais, après une seule année de mariage, elle se sépara de lui. Se faisant passer pour veuve, elle noua une intrigue avec le duc d'York, commandant en chef des Anglais dans la troisième guerre de la coalition, et sut le dominer au point de lui arracher quelques secrets d'État. Ayant découvert sa supercherie, le duc l'abandonna, en lui refusant tout secours; alors elle dévoila les secrets dont elle lui avait arraché la confidence, et il dut donner sa démission de général. Cela se passait en 1809. On ne sait ensuite ce qu'elle devint. Casanova parle de Marianne Clarke dans la lettre adressée le 27 avril au comte Marcolini, publiée par Ottmann *(Jacob Casanova*, 1900, p. 191) : « J'ai connu ici, c'est-à-dire à Tœplitz, une jeune dame anglaise très intéressante. Elle porte le nom de Clarke, en qualité de femme de ce général qui devait aller à Vienne négocier la paix... Elle a pris un quartier chez le traiteur pour quatre mois et elle pense d'aller passer quinze jours à Dresde qu'elle n'a jamais vu. J'ai pensé un moment à lui donner une lettre pour vous; mais je ne me suis pas décidé. Je la crois dangereuse pour un seigneur convalescent... »

plitz. Nos vœux sont pour vous. Sitôt que la pluie cesse, et que les rayons du soleil adoucissent l'air, nous viendrons vous voir. Bien des compliments à Mme l'Inspectrice de votre fidèle amie

ÉLISE.

Pour M. Casanova, à Dux.

Tœplitz, le 29 avril [1798?]

Depuis hier, mon respectable ami, ma santé va beaucoup mieux. Si vous me permettiez de venir vous voir, ce serait une véritable médecine pour votre amie Élise. Je trouve que vous avez raison de ne plus vouloir former de nouveaux liens, mais c'est dur de priver vos anciens amis de la satisfaction de voir comme vous savez supporter les maux de la vie, et comme vous vous acheminez sur cette route que nous avons tous à faire. Je vous avoue que l'idée de la séparation de vous coûte à mon cœur, mais ce noble courage avec lequel vous vous avancez vers les sombres portes de la mort élève mon âme. Ces facultés, que même votre douloureuse maladie ne peut assoupir, vous sont données pour former votre éternel bonheur. Comme un beau papillon s'élève de la triste enveloppe d'une chenille, notre être pensant reparaîtra sous d'autres formes, en quittant ce corps qui a été donné pour un court espace à un être qui est susceptible d'éternel bonheur. Mon ami, ne me refusez pas la seule prière que je vous adresserai dans ce bas monde, c'est que vous me permettiez de venir vous voir aussi souvent que possible; ce serait un bénéfice chéri que vous me ferez pour le reste de mes jours, si vous m'accomplissiez ces vœux. Je ne vous gênerai en rien, mais il me sera doux de vous soigner en tendre amie et de lire

jusqu'au dernier moment de votre existence subalterne dans cette âme, qui par ses forces intérieures me fortifie ma douce espérance d'une vie éternelle, où les facultés d'une tendre amitié augmenteront notre bonheur. L'aimable Clarke joint ses prières aux miennes pour jouir des mêmes prérogatives. Soyez sûr, nous ne vous gênerons en rien, et une reconnaissance éternelle vous sera due. Si nous étions vos nièces, vous ne nous refuseriez point nos prières. Eh bien ! mon ami, ne croyez-vous pas au parentage d'âme? J'ai la fierté de me croire votre proche parente. Mme et M. de Montboisier sont attendris sur l'état où ils vous savent; ils vous disent leurs tendres remerciements pour le cadeau que vous venez de leur faire (1).

La nouvelle que vous me donnez du prince de Wurtemberg (2) me frappe. Mais je suis bien sûre qu'il saura rendre heureuse celle qu'il aime.

N'est-ce pas, vous ne me renverrez point, quand je me présenterai dans ces jours devant votre porte?

ÉLISE DE LA RECKE.

Tœplitz, 6 mai 1798.

Mon ami,

Votre pauvre amie a été fort malade ces jours, mais cela a mieux. Ce qui m'a été plus désagréable que ma maladie,

(1) Sans doute Casanova avait-il envoyé à Montboisier son dernier livre, la *Lettre à Snetlage*, imprimée quelques mois auparavant.

(2) Sans doute Frédéric, premier roi de Wurtemberg (1754-1816), dont la première femme, Augusta de Brunswick, fut enterrée vive, à ce qu'il semble, le 27 septembre 1788; Catherine II n'était pas étrangère à cet événement. Il se remaria le 18 mai 1797 avec la princesse Mathilde d'Angleterre. La même année son frère Ludovic épousa Henriette de Nassau-Weilburg.

c'est que je ne suis pas encore en état de vous envoyer une soupe aux écrevisses (1). Fanny et moi nous faisons notre possible pour vous procurer cette soupe, mais les paysans qui nous promettent des écrevisses disent que les petites rivières sont trop inondées d'eau pour pouvoir attraper dans ces jours-ci des écrevisses; les premières seront pour vous. La famille de Montboisier, Milady Clarke, mes enfants et moi, nous tous ensemble formons des vœux pour votre convalescence. Je vous prie, mon respectable ami, de dire au digne grand écuyer de Dux (2) que je sens profondément sa façon obligeante d'en agir envers moi et que je lui suis bien redevable pour la bonté qu'il a eue de m'envoyer mes paquets. Je suis de bien bon cœur votre fidèle amie,

ÉLISE.

Le petit secrétaire se recommande au souvenir du respectable Casanova et lui souhaite une parfaite reconvalescence et à soi le plaisir de le revoir bientôt.

LOUISE DE BEHRENHORST.

Tœplitz, ce 8 mai 1798.

Depuis deux jours je suis moins souffrante ! et ce qui adoucira toujours mes maux, c'est si je suis en état d'être

(1) A propos de cette soupe aux écrevisses que Casanova moribond désirait si ardemment, pour prouver combien il est véridique jusque dans les moindres détails, nous rappellerons que, dans le *Précis de ma vie*, il écrivait : « Ma mère me mit au monde à Venise, le 2 d'avril, jour de Pâques de l'an 1725. *Elle eut la veille une grosse envie d'écrevisses. Je les aime beaucoup.* »

(2) Il s'agit sans doute de M. de Panersberg, qui à la mort d'Anton Palm, fut choisi par le comte Waldstein pour lui succéder en qualité de *Leibhusar*, ou grand écuyer. Anton Palm mourut le 31 décembre 1794. (Communiqué aimablement par M. Marr, de Dux.)

utile à mes amis. Je vous envoie encore des bouillons et en fais cuire de nouveaux. Quand vous me renverrez cette carafe vide, alors je partagerai de nouveau mon reste de Madera avec vous, mon ami ! Que l'Inspectrice arrivera en peu de jours, ceci me fait un double plaisir de la revoir. Il m'est doux de savoir que vous avez votre neveu avec vous (1). Si le comte Walstein arrive pendant mon séjour ici, cela me fera un vrai plaisir. Si je devais quitter la Bohême sans avoir fait la connaissance de cet original intéressant, je le regretterais bien.

Ma Louise a été enchantée de votre cadeau. Toute notre société prend l'intérêt le plus vrai à votre santé.

Aujourd'hui, j'attends la visite d'amis bien chéris, qui viennent me voir de Berlin, pour passer quelques jours chez moi. Le conseiller Parthey (2), qui depuis ma dix-huitième année fut la chatouille de mon âme, et qui depuis quelque mois est l'époux heureux de ma plus chère amie, passera quelques jours avec sa femme et sa belle-sœur chez moi. S'il me sera possible, nous viendrons vous voir. Et vous verrez en Parthey et Élise des amis qui, pendant vingt-deux ans qu'ils se connaissent, n'ont jamais eu un

(1) Carlo Angiolini.

(2) Friedrich Parthey, né le 26 décembre 1745, était fils d'un tisserand, et dans sa jeunesse il exerça le métier paternel. Mais s'étant adonné en même temps à l'étude de la musique, il devint bientôt, sous la direction du maître de chapelle Hiller, de Leipzig, un excellent musicien. En 1774, il se rendit à Mitau, recommandé par Hiller au comte von Medem, qui le nomma maître de chapelle et professeur de ses filles Dorothée et Élise, celle-là même qui devint plus tard baronne von der Recke. Il accompagna ensuite leur frère Friedrich dans ses voyages, et l'assista à son lit de mort, à Strasbourg, en 1778. Dans une biographie de ce jeune von Medem, publiée peu après, on parlait en termes si louangeurs de Parthey, que la fille du fameux libraire de Berlin Nicolai, Wilhelmine, tomba amoureuse de lui, et quand il eut été nommé directeur des finances en Prusse, il put l'épouser. Sa maison fut célèbre pour son hospitalité, et Élise von der Recke elle-même y fut reçue souvent, pendant l'hiver. Parthey mourut en 1822. (Cf. le livre de son fils, Gustave Parthey, *Jugenderinnerungen.*)

moment de mésintelligence, et je puis dire que depuis je n'ai rien senti et pensé de conséquence, sans que mon ami n'ait été le dépositaire de mes sentiments, réflexions et actions. — Adieu ! — au revoir ! — Si nous recevons des écrevisses vous recevrez pourtant la soupe.

Élise.

Du vin et des bouillons accompagnent cette lettre.

Un mois plus tard, Casanova n'était plus; espérons, comme l'a dit finement P. Molmenti, qu'il était en route pour une vie meilleure.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Paul Dupont, Thouzellier, Dr. — Paris. — 657.4.12 (Cl.).

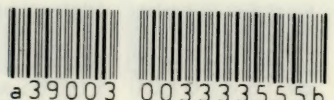
202

3359 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 14 '80
MAY 15 '80
FEB 07 '82
JAN 30 '82
SEP 11 1986
DEC 13 1988
DEC 12 1988
DEC 12 1988
23 OCT. 1990
NOV 06 1990
04 DEC. 1990
NOV 04 2001
NOV 20 2001
DEC 04 2001
10 JAN. 2002
JAN 11 2002
APR 08 2004
Université Ottawa
16 MAR 2004
University of Ottaw


a39003 003333555b
D 285.8 .C4R314 1912
RAVA, ALDO.
LETTRES DE FEMMES A J

CE D 0285 . 8
.C4R314 1912
COO RAVA, ALDO. LETTRES DE F
ACC# 1056316

